HANDBOUND
AT THE
UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

857 I
8032

LES

POËTES FRANÇAIS

Toute contrefaçon et traduction du présent ouvrage, sans l'autorisation de l'auteur, seront poursuivies conformément aux lois et règlements sur la propriété littéraire.

COULOMMIERS. — Typogr. A. MOUSSIN.

26 73po

LES

POËTES FRANÇAIS

RECUEIL DE MORCEAUX CHOISIS

DANS LES MEILLEURS POËTES

Depuis l'origine de la littérature française jusqu'à nos jours

AVEC UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE SUR CHAQUE POËTE

PAR

ANTONIN ROCHE

Directeur de l'EDUCATIONAL INSTITUTE de Londres, chevalier de la Légion d'honneur

HUITIÈME ÉDITION

REVUE ET AUGMENTÉE DE NOTES GRAMMATICALES, LITTÉRAIRES, ETC.

331844
10. 36.
S.

PARIS

CH. DELAGRAVE ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

78, RUE DES ÉCOLES, 78

1869

Tous droits réservés.

PQ
1165
R58
1869

PRÉFACE.

« Après le génie, ce qu'il y a de plus
« semblable à lui, c'est la puissance de
« le connaître et de l'admirer. »
(*Allemagne*, par Mme de STAEL.)

Dans la plupart des recueils en prose et en vers, on divise les *morceaux choisis* en un certain nombre de *genres*, et l'on met ensemble les *narrations*, puis les *descriptions*, les *tableaux*, les *fables*, etc. Ce plan a plus d'inconvénients que d'avantages; il nous semble avoir pour résultat une espèce de désordre aligné : ce sont des amas de *narrations*, de *descriptions*, de *portraits*, etc., où l'on voit Racine placé, tantôt entre Lafosse et Lebrun, tantôt entre Lemierre et Berchoux, et les vers secs et raisonneurs du XVIIIe siècle mêlés à la poésie riche et inspirée du XVIIe. En outre, ces divisions sont souvent arbitraires; certains ouvrages appartiennent à un genre par le but ou le fond, et à un autre par la forme. Il y a des fables de La Fontaine qu'on peut ranger également dans les *fables*, les *narrations*, les *tableaux*, etc. On peut en dire autant des chansons de Béranger : les unes sont des chansons proprement dites, d'autres sont des odes, des élégies, etc.

Il est, certes, préférable d'adopter l'ordre chronologi-

que, de distinguer les époques et de rendre à chacune le caractère qui lui appartient. Au lieu de citer un auteur, comme modèle de *narration* au commencement du livre, de *description* au milieu et de *poésie lyrique* à la fin, il vaut mieux placer, à la suite les uns des autres, tous les morceaux sortis de la même plume ; c'est le seul moyen de les faire apprécier dans leur ensemble.

L'ordre chronologique offre, avec l'avantage de la variété, celui de montrer les différentes phases qu'a suivies la langue poétique. Pour rendre cette étude complète, nous avons choisi quelques extraits de nos vieux poëtes ; on verra l'origine, la formation et le développement de la langue, avant qu'elle atteignît la perfection où l'ont portée les auteurs du grand siècle.

Nous avons, en outre, ajouté à notre travail des *notices* sur tous les poëtes : elles feront connaître l'homme et le caractère de ses œuvres.

Cette nouvelle édition a subi de grandes améliorations.

L'expérience nous a montré que, pour être aussi utile qu'il doit l'être, un pareil livre a besoin d'éclaircissements.

Nous avons mis des *sommaires* aux morceaux les plus longs et les plus difficiles, à ceux de Boileau, par exemple ; ils serviront à bien faire saisir les idées principales, leur liaison, leur ensemble. L'élève pourra faire le même travail sur d'autres morceaux. C'est un exercice fort utile.

A la plupart des morceaux du XVIIe et du XVIIIe siècle, nous avons ajouté des *notes* sur des règles de grammaire et de style, sur les figures, les latinismes, les gallicismes, etc. Ces notes ont pour but de mettre l'élève en état de se rendre compte du texte, de lui faire remarquer des beautés, de lui signaler des locutions qui ont vieilli et des négligences qu'il

serait dangereux d'imiter, en un mot de lui former le goût et le style. Nous n'avons pas osé faire le même travail sur les poëtes de notre époque : sur des contemporains illustres les notes de langage ne peuvent être faites avec autorité par un contemporain. Mais nous n'avons laissé passer aucun nom propre d'histoire, de mythologie, de géographie, sans y joindre des explications propres à instruire l'élève, à faciliter la tâche de l'instituteur, en lui épargnant des recherches souvent longues et difficiles, faute de livres qu'on n'a pas toujours sous la main.

Nous avons mis un soin scrupuleux dans le choix de tous les morceaux : il n'y en a pas un seul qui puisse blesser l'oreille la plus délicate et offenser la morale la plus sévère.

MOYEN-AGE.

Origine et formation de la langue française.

Au ve et au vi^e siècle, on parlait en Gaule le *latin*, rendu universel par la conquête et l'administration romaines; quelques *dialectes celtiques*, un peu effacés par les vainqueurs, et le *tudesque*, apporté de la Germanie par les Francs. Du mélange de ces trois langues s'en forma une quatrième, appelée *roman rustique*, parce que la langue des Romains y dominait. La formation de ce roman ne s'opéra pas de la même façon dans la Gaule du nord et dans celle du sud ; de là l'origine de deux idiomes un peu différents : au nord de la Loire, le *roman rustique* ou *wallon*, ou *langue d'oil;* au sud, le *provençal*, appelé aussi *langue d'oc*. Au xiiie siècle, le roman du Nord l'emporta et devint la langue française

THIBAULT.

(1201-1253)

Thibault IV, comte de Champagne et roi de Navarre, le célèbre adorateur de la reine Blanche, est regardé comme le premier de nos poëtes *français*. A peine monté sur le trône, il prit part à une croisade qui échoua comme toutes les autres. De retour de cette expédition, il s'appliqua à gouverner ses États avec sagesse, et se fit chérir de ses peuples. Son séjour dans le Midi lui permit d'étudier la langue des troubadours. On a de lui des *chansons*, des *pastourelles*, des *sonnets* et quelques autres poésies légères. Son style tient à la fois du roman wallon et du provençal ; c'est une espèce de lien entre ces deux langues, qui se séparent pour toujours à partir de cette époque.

CHANSON.

Une chançon encor voil
Faire, pour moi conforter,
Pour celi dont je me doil
Vœil mont chant renoveler :
Por ce ai talent de chanter
Car quant je ne chant, mi oil
Tornent sovent en plorer.
Simple et france sans orgoil
Quidai ma dame trover :
Molt me fut de bel acoil,
Mès ce fut pour moi grever,
Si sont à li mi penser,
Ke la nuit, quant je somoil,
Va mes cuer merci crier.

FROISSART

(1337-1401)

Le XIVe siècle fut une époque peu poétique. Le goût de la poésie se refroidit beaucoup au milieu de nos funestes guerres contre l'Angleterre et des factions intestines qui déchiraient la France. Froissart, le célèbre auteur de la *Chronique de France, d'Angleterre*, etc., est le premier poëte de ce temps-là. Il nous a laissé un recueil de poésies tendres et gracieuses.

Froissart, prêtre, chanoine, et quelque temps curé, était fils d'un peintre d'armoiries de Valenciennes. Il passa la plus grande partie de sa vie à voyager pour recueillir les matériaux de sa grande histoire. Il visita successivement la France, l'Italie, l'Espagne, la Belgique, la Hollande, l'Angleterre et l'Écosse. En Angleterre, il vécut dans l'intimité du Prince Noir, et fut, pendant trois ou quatre ans, secrétaire de la reine Philippa.

PLAISIRS DE FROISSART.

Au boire je prens grant plaisir :
Aussi fai-je en beaus draps vestir
En viande fresche et nouvelle,
Quant à table me voy servir,
Mon esperit se renouvelle.
Violettes en leurs saisons,
Et roses blanches et vermeilles
Voy volontiers ; car c'est raisons ;
Et chambres pleines de candeilles
Jeux et danses et longues veilles,
Et beaus licts pour li rafreschir,
Et, au couchier, pour mieuls dormir,
Épices, clairet et rocelle,
En toutes ces choses véir
Mon esperit se renouvelle.

RONDEAU.

Reviens, amy; trop longue est ta demeure ;[1]
Elle me fait avoir peine et doulour.
Mon esperit te demande à toute heure.
Reviens, amy; trop longue est ta demeure ;
Car il n'est nul, fors toi, qui me sequeure,[2]
Ne secourra, jusques à ton retour.
Reviens, amy, trop longue est ta demeure ;
Elle me fait avoir peine et doulour.

CHARLES D'ORLÉANS.

(1391-1465)

Le XVe siècle est une époque mémorable dans l'histoire de la civilisation. En France, la poésie s'épure et cesse d'être cultivée par des rimeurs obscurs. De vrais poëtes composent des ouvrages dignes de la postérité. Charles, duc d'Orléans, père de Louis XII, paraît avoir été le poëte le plus original de cette époque. Il était fils de Louis, duc d'Orléans, frère du roi Charles VI. Il fut fait prisonnier à la bataille d'Azincourt et conduit en Angleterre, où il fut retenu vingt-cinq ans. Ses poésies, publiées pour la première fois en 1803, sont un des monuments les plus gracieux de notre vieille langue.

LE RENOUVEAU.

Les fourriers d'été sont venus
Pour appareiller son logis ;
Ils ont fait tendre ses tapis
De fleurs et de perles tissus.
Cœurs, d'ennuy pieça morfondus,
Dieu mercy, sont sains et jolis :

---

1. *Demeure*, retard. — 2. *Sequeure*, secours.

Allez-vous-en, prenez pays.
Hiver, vous ne demourez plus.

Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye,
Il s'est vestu de broderye,
De soleil luisant, cler et beau.
Il n'y a beste, ne oyseau
Qu'en son jargon ne chante ou crye :
Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluie.

Rivière, fontaine et ruisseau
Portent en livrié jolye
Goutes d'argent d'orfavrerie ;
Chacun s'habille de nouveau :
Le temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye.

VILLON.

(Né en 1431)

Villon fut le premier poëte du peuple, comme Charles d'Orléans était le premier poëte de la société féodale. Sa vie est peu connue. On sait qu'il naquit à Paris, de parents pauvres, qu'il se lia de bonne heure avec des gens corrompus, et qu'il se plongea dans tout ce que le vice a de plus hideux. Des tours d'escroquerie, des vols nombreux amenèrent son arrestation ; il fut deux fois condamné à être pendu, et il ne dut la vie qu'à la clémence de Louis XI, que ses *gentillesses* amusaient.

Au milieu de cette vie passée entre la faim, la prison et la potence, Villon sut se montrer quelquefois poëte gracieux, délicat et plein de charme.

BALLADE DES DAMES DU TEMPS JADIS.

Dictes moy, où, ne en quel pays
Est Flora la belle Romaine,

Archipiada, ne Taïs,
Qui fut sa cousine germaine ?
Écho parlant, quant bruyt on maine
Dessus rivière, en sus estan ;
Qui beaulté eut trop plus que humaine ?...
Mais où sont les neiges d'antan ? [1]

Où est la très-sage Héloïs,
Pour qui fut blessé, et puis moyne,
Pierre Esbaillart à Sainct-Denys?
Pour son amour eut cest essoyne.
Semblablement où est la royne
Qui commenda que Buridan
Fust jetté en ung sac en Seine ?...
Mais où sont les neiges d'antan ?

La royne blanche comme ung lys
Qui chantoit à voix de sereine,
Berthe au grand pied, Biétris, Allys,
Harembouges qui tint le Mayne,
Et Jehanne la bonne Lorraine
Que Angloys bruslèrent à Rouen ?
Où sont-ilz, vierge souveraine ?...
Mais où sont les neiges d'antan ?

Prince, n'enquérez de sepmaine
Où elles sont, ne de cest an,
Que ce refrain ne vous remaine :
Mais où sont les neiges d'antan?

---

1. Les neiges d'*antan*, de l'an passé, *ante annum*.

SEIZIÈME SIÈCLE.

Au commencement du XVIe siècle, la langue avait acquis une naïveté maligne, de la grâce, les qualités du récit, et cette propriété, qui est un des caractères dominants de notre littérature. Mais elle était encore imparfaite ; on trouve dans les meilleurs poëtes des longueurs, de nombreuses parenthèses, un manque de liaison dans les idées, des hiatus désagréables, des enjambements forcés et des idiotismes locaux peu intelligibles à la généralité des lecteurs. C'est au XVIe siècle que notre langue se débarrassa de ses défauts, et revêtit le caractère qui lui est propre. Les poëtes contribuèrent beaucoup à cette heureuse réforme. *Marot* fit entrer dans la poésie plus d'esprit, de grâce, de finesse et d'élégance; *Ronsard* lui donna du nombre, de la pompe, de l'harmonie ; *Régnier* écrivit les premières satires avec une facilité, une verve, une vigueur et une originalité que n'ont pas surpassées ses successeurs ; *Malherbe* fit la théorie de la langue poétique, donna le premier modèle du style noble, et fut le créateur de notre poésie lyrique.

MAROT.

(1495-1544)

Le premier nom illustre dans l'histoire de la poésie française, au XVIe siècle, est celui de Clément Marot. Il naquit à Cahors, il était fils de Jean Marot, poëte aimable, et valet de chambre de Marguerite de Valois, sœur de François Ier. A dix-huit ans, il remplaça son père auprès de cette princesse, devenue reine de Navarre. Il la quitta pour entrer au service du roi, dont il devint le poëte favori. Marot, ayant embrassé la réforme, fut arrêté et deux fois forcé de quitter la France; il mourut à Turin. C'est au séjour de la cour et au commerce des grands qu'il dût cette élégance et cette délicatesse que l'influence des femmes commençait à répandre alors sur les mœurs et sur les esprits, et que le pauvre Villon ne connut jamais.

Marot n'a pas été surpassé dans l'*épigramme*, le *madrigal* et dans l'*épître familière*, même par Voltaire. On a encore de lui des *élégies*, des *rondeaux*, des *sonnets*, des *ballades*, et une traduction en vers des psaumes de David, aujourd'hui oubliée.

La naïveté, si agréable dans Marot, devient de la grâce; elle est chez lui un don naturel. Il reste naïf, lors même qu'il exprime les idées les plus fines, les plus déliées. On a souvent essayé d'imiter ce style, appelé *marotique*, qui consiste dans l'emploi de certains mots vieillis, dans la suppression de l'article, et dans quelques inversions, qui rendent l'expression plus vive et plus piquante. La Fontaine seul y a réussi.

ÉPITRE A FRANÇOIS Ier.

On dit bien vrai : la mauvaise fortune
Ne vient jamais qu'elle n'en apporte une,
Ou deux, ou trois avecques elle : Sire,
Votre cœur noble en sçauroit bien que dire :
Et moi, chétif, qui ne suis roi ni rien,

L'ai éprouvé, et vous conterai bien,
Si vous voulez, comment vint la besogne.

J'avois, un jour, un valet de Gascogne,
Gourmand, ivrogne et assuré menteur,
Pipeur, larron, jureur, blasphémateur, [1]
Sentant la hart de cent pas à la ronde, [2]
Au demeurant le meilleur fils du monde.

Ce vénérable ilot fut averti [3]
De quelque argent que m'aviez départi,
Et que ma bourse avoit grosse apostume.
Si se leva plus tôt que de coutume,
Et me va prendre en tapinois icelle,
Puis vous la mit très-bien sous son aisselle,
Argent et tout, cela se doit entendre;
Et ne crois point que ce fût pour la rendre;
Car oncques puis n'en ai ouï parler.

Bref le vilain ne s'en voulut aller
Pour si petit, mais encore il me happe
Saye et bonnet, chausse, pourpoint et cape.
De mes habits, en effet, il pilla
Tous les plus beaux, et puis s'en habilla
Si justement, qu'à le voir ainsi être
Vous l'eussiez pris, en plein jour, pour son maître.
Finalement, de ma chambre il s'en va
Droit à l'étable, où deux chevaux trouva,
Laisse le pire, et sur le meilleur monte,
Pique et s'en va. Pour abréger mon conte,

---

1. *Pipeur,* trompeur au jeu.
2. La *hart,* la corde.
3. *Ilot* pour *ilote,* esclave de Sparte.

Soyez certain qu'au sortir dudit lieu
N'oublia rien, fors de me dire adieu...

Ce néanmoins, ce que je vous en mande
N'est pour vous faire ou requeste ou demande.
Je ne veux point tant de gens ressembler,
Qui n'ont souci autre que d'assembler. [1]
Tant qu'ils vivront, ils demanderont, eux;
Mais je commence à devenir honteux,
Et ne veux plus à vos dons m'arrester.

Je ne dis pas, si voulez rien prêter,
Que ne le prenne : il n'est point de prêteur,
S'il veut prêter, qui ne fasse un debteur.
Et savez-vous, Sire, comment je paie?
Nul ne le sçait si premier ne l'essaie.
Vous me devrez, si je puis, du retour,
Et vous ferai encores un bon tour;
A cette fin qu'il n'y ait faute nulle,
Je vous ferai une belle cédule
A vous payer, sans usure, s'entend,
Quand on verra tout le monde content,
Ou, si voulez, à payer ce sera
Quand votre los et renom cessera. [2]

LE LION ET LE RAT.

Je te veux dire une belle fable :
C'est à savoir, du lion et du rat.

Cestui lion, plus fort qu'un vieux verrat,

---

1. *Assembler* signifie *amasser, entasser écus sur écus.*
2. Votre *los*, votre *gloire.*

Vit une fois que le rat ne savoit
Sortir d'un lieu, pour autant qu'il avoit
Mangé du lard, et la chair toute crue :
Mais ce lion, qui jamais ne fut grue,
Trouva moyen, et manière, et matière,
D'ongles et dents, de rompre la ratière :
Dont maistre rat échappe vistement;
Puis met à terre un genouil gentement,
Et en ostant son bonnet de la teste,
A mercié mille fois la grand'beste :
Jurant le dieu des souris et des rats
Qu'il lui rendroit. Maintenant tu verras
Le bon du conte. Il advint d'aventure
Que le lion, pour chercher sa pasture,
Saillit dehors sa caverne et son siége :
Dont, par malheur, se trouva pris au piége,
Et fut lié contre un ferme poteau.
Adonc, le rat, sans serpe ni cousteau,
Y arriva joyeux et ébaudi,
Et du lion, pour vrai, ne s'est gaudi :
Auquel a dit : « Tais-toi, lion lié,
Par moi seras maintenant délié :
Secouru m'as fort lionneusement;
Or secouru sera rateusement. »

Lors le lion ses deux grands yeux vestit,
Et vers le rat les tourna un petit,
En lui disant : « O pauvre verminière !
Tu n'as sur toi instrument, ni manière;
Tu n'as cousteau, serpe, ni serpillon,
Qui sçut couper corde ni cordillon,
Pour me jetter de cette étroite voie :
Va te cacher, que le chat ne te voie.
— Sire lion, dit le fils de souris,
De ton propos, certes, je me souris :

J'ai des cousteaux assez, ne te soucie,
De bel os blanc, plus tranchans qu'une scie :
Leur gaîne c'est ma gencive et ma bouche...
Bien couperont la corde qui te touche
De si très-près : car j'y mettrai bon ordre.

Lors sire rat va commencer à mordre
Ce gros lien ; vrai est qu'il y songea
Assez longtemps, mais il le vous rongea
Souvent, et tant, qu'à la parfin tout rompt :
Et le lion de s'en aller fut prompt,
Disant en soi : « Nul plaisir en effet
Ne se perd point, quelque part où soit fait. »
Voilà le conte en termes rimassez ;
Il est bien long, mais il est vieil assez :
Témoin Ésope, et plus d'un million.

Or viens me voir, pour faire le lion ;
Et je mettrai peine, et sens, et étude
D'estre le rat, exempt d'ingratitude.

(Epître à son ami Lyon Jannet.)

RONSARD.

(1524-1585)

Au milieu du XVIe siècle, il s'éleva, en France, une école de réformateurs qui entreprirent de faire prendre à notre poésie un ton plus noble, d'y transporter quelques-unes des beautés antiques, et de composer des *odes, des tragédies, des poëmes épiques*, pour remplacer les poésies légères et frivoles du moyen-âge. Le chef de la réforme s'appelait Pierre de Ronsard.

Ronsard, fils d'un gentilhomme, maître d'hôtel de François Ier, naquit au château de la Poissonnière, près de Vendôme. Il jouit de son vivant d'une réputation immense; on le proclama l'*Homère de la France, le roi des poëtes*. A sa mort, la France entière le pleura. Vingt ans après, Ronsard était renversé de son trône, et son nom flétri d'un ridicule qui dure encore. C'était un poëte plein d'imagination, de verve et d'enthousiasme poétique; on trouve, dans un grand nombre de ses poésies, une noblesse, une majesté, une force et une harmonie, inconnues à ses prédécesseurs. Mais il manquait de génie et de jugement : il ne comprit pas quel caractère, quelles constructions, quels procédés pouvaient convenir à notre langue; il eut le tort de vouloir nous donner les formes savantes et compliquées de la phrase grecque et latine, les périodes longues et lourdes, et remplacer le tour naïf et l'aisance de Marot par un style diffus, guindé et emphatique.

On a de Ronsard un poëme épique, la *Franciade ;* des *élégies,* des *sonnets,* des *chansons,* des *églogues,* des *odes,* et divers autres poëmes.

CONSEILS A CHARLES IX.

Sire, ce n'est pas tout que d'estre roi de France,
Il faut que la vertu honore votre enfance.
Un roi, sans la vertu, porte le sceptre en vain,
Qui ne lui sert sinon d'un fardeau dans la main.

On conte que Thétis, la femme de Pélée,
Après avoir la peau de son enfant bruslée,
Pour le rendre immortel, le prit en son giron,
Et de nuit l'emporta dans l'antre de Chiron,
Chiron, noble centaure, afin de lui apprendre
Les plus rares vertus dès sa jeunesse tendre,
Et de science et d'art son Achille honorer.

Un roi, pour estre grand, ne doit rien ignorer.
Il ne doit seulement sçavoir l'art de la guerre,
De garder les cités ou les ruer par terre ;
Car les princes mieux nés n'estiment leur vertu
Procéder ni de sang ni de glaive pointu,

Ni de harnois ferrés qui les peuples étonnent,
Mais par les beaux métiers que les Muses nous donnent.

Connoissez l'honneste homme humblement revestu,
Et discernez le vice imitant la vertu.
Puis sondez votre cœur, pour en vertu accroistre ;
Il faut, dit Apollon, soi-même se connoistre :
Celui qui se connoist est seul maistre de soi,
Et sans avoir royaume il est vraiment un roi.

RÉGNIER.

(1573-1613)

Mathurin Régnier, le créateur de la satire française, sut se préserver des défauts de Ronsard, et imiter les anciens sans s'écarter du vieil esprit français. C'est le véritable successeur de Villon, de Marot, de Rabelais, de Montaigne ; c'est la même causticité, la même verve, la même licence. Sa vie est peu connue. Il naquit à Chartres, fut tonsuré de bonne heure et nommé chanoine dans l'abbaye de Vaux-de-Cernay. Il mourut à quarante ans, usé par le plaisirs.

Les satires de Régnier sont une peinture fidèle des mœurs et des hommes de son temps. Les caractères de l'époque y sont tracés avec une verve, une vigueur et une vérité qui n'ont été surpassées que par Molière.

LE LOUP, LE MULET ET LA LIONNE.

Jadis un loup, dit-on, que la faim espoinçonne,
Sortant hors de son fort, rencontre une lionne
Rugissante à l'abort, et qui monstroit aux dents
L'insatiable faim qu'elle avoit au dedans.

Furieuse, elle approche; et le loup qui l'advise
D'un langage flatteur luy parle et la courtise :
Car ce fut de tout temps que ployant sous l'effort,
Le petit cède au grand, et le foible au plus fort.

Luy, dis-je, qui craignoit que faute d'autre proye,
La beste l'attaquast, ses ruses il employe.
Mais enfin le hasard si bien le secourut,
Qu'un mulet gros et gras à leurs yeux apparut.
Ils cheminent dispos, croyant la table preste,
Et s'approchent tous deux assez près de la beste.
Le loup qui la cognoist, malin et deffiant,
Luy regardant aux pieds, lui parloit en riant :
« D'où es-tu? qui es-tu? quelle est ta nourriture,
Ta race, ta maison, ton maistre, ta nature? »
Le mulet, estonné de ce nouveau discours,
De peur ingénieux, aux ruses eut recours;
Et, comme les normands, sans lui répondre : « Voire
Compère, ce dit-il, je n'ai point de mémoire;
Et comme sans esprit ma grand'mère me vit,
Sans m'en dire autre chose, au pied me l'escrivit. »

Lors il lève la jambe au jarret ramassé
Et d'un œil innocent il couvroit sa pensée,
Se tenant suspendu sur les pieds en avant,
Le loup qui l'apperçoit se lève de devant,
S'excusant de ne lire avecq' ceste parolle,
Que les loups de son temps n'alloient point à l'escolle.
Quand la chaude lionne, à qui l'ardente faim
Alloit précipitant la rage et le dessein,
S'approche, plus sávante, en volonté de lire;
Le mulet prend le temps, et du grand coup qu'il tire
Luy enfonce la teste, et d'une autre façon
Qu'elle ne sçavoit point, luy apprit sa leçon.

A M. RAPIN

Satire contre Malherbe et les réformateurs.

. . . . . .

Contraire à ces rêveurs dont la muse insolente,
Censurant les plus vieux, arrogamment se vante
De réformer tes vers, non les tiens seulement,
Mais veulent déterrer les Grecs du monument,
Les Latins, les Hébreux et toute l'antiquaille,
Et leur dire en leur nez qu'ils n'ont rien fait qui vaille.
Ronsard en son métier n'étoit qu'un apprentif;
Il avoit le cerveau fantastique et rétif;
Desportes n'est pas net, du Bellai trop facile;
Belleau ne parle pas comme on parle à la ville :
Il a des mots hargneux, bouffis et relevés,
Qui du peuple aujourd'hui ne sont pas approuvés.

. . . . . .

Pensent-ils, des plus vieux offensant la mémoire,
Par le mépris d'autrui s'acquérir de la gloire,
Et, pour quelque vieux mot étrange et de travers,
Prouver qu'ils ont raison de censurer leurs vers?
Alors qu'une œuvre brille et d'art et de science;
La verve quelquefois s'égaie en la licence.

. . . . . .

Cependant leur savoir ne s'étend seulement
Qu'à regratter un mot douteux au jugement,
Prendre garde qu'un *qui* ne heurte une diphthongue,
Épier si des vers la rime est brève ou longue,
Ou bien si la voyelle, à l'autre s'unissant,
Ne rend point à l'oreille un vers trop languissant,
Et laissent sur le vert le noble de l'ouvrage.
Nul aiguillon divin n'élève leur courage;
Ils rampent bassement, faibles d'inventions,

Et n'osent, peu hardis, tenter les fictions;
Froids à l'imaginer, car, s'ils font quelque chose,
C'est proser de la rime et rimer de la prose,
Que l'art lime et relime, et polit de façon
Qu'elle rend à l'oreille un agréable son.
Et voyant qu'un bon feu leur cervelle n'embrase,
Ils attisent leurs mots, enjolivent leur phrase,
Affectent leurs discours, tout si relevé d'art,
Et peignent leurs défauts de couleur et de fard.
Mais ces divins esprits, hautains et relevés,
Qui des eaux d'Hélicon ont les sens abreuvés,
De verve et de fureur leur ouvrage étincelle;
De leurs vers tout divins la grâce est naturelle;
Ils ont, comme l'on voit, la parfaite beauté,
Qui contente de soi, laisse la nouveauté
Que l'art trouve au palais ou dans le blanc d'Espagne.
Rien que le naturel sa grâce n'accompagne,
Son front, lavé d'eau claire, éclate d'un beau teint;
De roses et lis la nature l'a peint;
Et laissant là Mercure et toutes ses malices,
Les nonchalances sont ses plus grands artifices.

MALHERBE.

(1555-1628)

François de Malherbe était fils d'un pauvre gentilhomme de Caen. Il porta quelque temps les armes avec distinction; puis il renonça à la carrière militaire pour se consacrer à la poésie et aux lettres. Il avait quarante-sept ans lorsqu'il écrivit la première pièce de vers qui commença sa réputation. A cette époque, la littérature cessait de se mêler aux fureurs des partis; une élocution plus élégante et des formes de style plus pures et plus nettes se faisaient remarquer

dans les écrits. Malherbe s'aperçut de ce mouvement, et se dévoua tout entier à la réforme littéraire. Il se livra à une étude minutieuse des premiers éléments de la langue, du caractère et des formes qui lui conviennent ; il examina, il pesa tous les mots, tous les tours, et en régla l'emploi avec l'exactitude sévère d'un grammairien, avec l'autorité d'un législateur rigide. Non content de tracer la théorie du style, il joignit aux leçons l'autorité de l'exemple. Il créa le genre lyrique, et composa quelques odes dont la versification est noble, grande et soutenue, et dont la diction est brillante, harmonieuse et quelquefois sublime.

Stances à du Perrier [1]

SUR LA MORT DE SA FILLE.

Ta douleur, du Perrier, sera donc éternelle?
Et les tristes discours [2]
Que te met en l'esprit l'amitié paternelle [3]
L'augmenteront toujours ?

Le malheur de ta fille au tombeau descendue
Par un commun trépas, [4]
Est-ce quelque dédale où ta raison perdue [5]
Ne se retrouve pas?

Mais elle était du monde où les plus belles choses
Ont le pire destin;

---

1. François du Perrier, gentilhomme d'Aix, en Provence. — « Le choix du rythme est heureux : ce petit vers, qui tombe régulièrement après le premier, peint bien l'abattement de la douleur. » (La Harpe).

2. *Discours* pour *raisonnement, réflexion.*

3. *Amitié paternelle,* pour *amour paternel.*

4. *Commun trépas,* un trépas commun à tous, dont personne n'est exempt.

5. *Dédale,* labyrinthe. Ce mot vient de Dédale, architecte et mécanicien grec, qui construisit le fameux labyrinthe de Crète.

Et, rose, elle a vécu ce que vivent les roses, [1]
L'espace d'un matin.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles;
On a beau la prier, [2]
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles,
Et nous laisse crier.

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre [3]
N'en défend point nos rois. [4]

Stances

SUR LA VANITÉ DE LA GRANDEUR DES ROIS. [5]

N'espérons plus, mon âme, aux promesses du monde;
Sa lumière est un verre, et sa faveur une onde
Que toujours quelque vent empêche de calmer. [6]
Quittons ses vanités, laissons-nous de les suivre :
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

---

1. *Rose.* Cette métaphore si poétique est célèbre. On prétend que Malherbe avait mis, en faisant un jeu de mots sur le nom de la jeune fille :

Et Rosette a vécu ce que vivent les roses.

2. *On a beau la prier,* on la prie en vain. (Gallicisme.)
3. *Louvre,* alors résidence des rois de France. Ce palais est aujourd'hui réuni à celui des Tuileries.
4. Malherbe a rajeuni d'une manière heureuse et poétique cette pensée commune : La mort n'épargne personne.
5. Paraphrase d'une partie du psaume 145. Ces stances sont parfaites. La lyre française n'avait pas encore fait entendre de pareils accents.
6. On dirait aujourd'hui de *se calmer.*

En vain, pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des rois tout le temps de nos vies
A souffrir des mépris et ployer les genoux : [1]
Ce qu'ils peuvent n'est rien : ils sont, comme nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit, ce n'est plus que poussière
Que cette majesté si pompeuse et si fière,
Dont l'éclat orgueilleux étonnait l'univers;
Et, dans ces grands tombeaux, où leurs âmes hautaines
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers, [2]

Là, se perdent ces noms de maîtres de la terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la guerre ;
Comme ils n'ont plus de sceptre, ils n'ont plus de flatteurs;
Et tombent avec eux, d'une chute commune, [3]
Tous ceux que leur fortune
Faisait leurs serviteurs.

---

1. *Et ployer les genoux.* En prose, on dirait *et à ployer.*
2. En prose, on dirait *mangés par les vers.*
3. *D'une chute.* En prose, on dirait *par une chute.*

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Pendant le XVIe siècle, la langue avait pris des formes arrêtées et acquis la plupart des qualités qui la caractérisent. Mais ces qualités étaient mêlées à beaucoup de défauts : on trouve dans la plupart des écrivains la licence et la grossièreté qui régnaient dans les mœurs, du mauvais goût, des sentiments exagérés, une affectation ridicule, et cette emphase espagnole dont Corneille lui-même ne sut pas toujours se défendre. Ce fut au XVIIe siècle que ces défauts disparurent pour faire place à la décence, au bon goût, au naturel, à l'élégance, à la politesse, et que la langue parvint à ce degré de perfection qu'il faut avoir en vue pour bien écrire. Pendant cette mémorable époque, les poëtes rivalisèrent de génie et de talent avec les prosateurs ; et Molière, Corneille, La Fontaine, Racine et Boileau, balancèrent la gloire de Descartes, de Pascal, de Bossuet, de Fénelon, de La Bruyère et de madame de Sévigné.

RACAN.

(1589-1670)

Honorat de Beuil, marquis de *Racan*, né à la Roche-Racan en Touraine, fut page de Henri IV, puis militaire. Il quitta le service avec le grade de maréchal de camp, et se livra aux lettres. Il a laissé des *Mémoires sur la vie de Malherbe*, son maître ; des *Bergeries*, recueil d'idylles, où il a le premier saisi le ton de la pastorale, qu'il avait étudiée dans Virgile ; des *odes sacrées*, tirées des psaumes, et des *poésies diverses*. Racan exprime avec grâce les petits détails ; mais son style manque de précision, de force et de correction. On connaît les vers de Boileau :

> Malherbe d'un héros peut vanter les exploits ;
> Racan, chanter Philis, les bergers et les bois.

Stances sur la retraite.

Tircis, il faut songer à faire la retraite ;
La course de nos jours est plus qu'à demi faite ;
L'âge insensiblement nous conduit à la mort :
Nous avons assez vu sur la mer de ce monde
Errer au gré des flots notre nef vagabonde ;[2]
Il est temps de jouir des délices du port.

Le bien de la fortune est un bien périssable ;

1. *Tircis*, nom pastoral, alors fort en vogue. Il est mis ici pour celui d'un ami, que le poëte engage à se retirer du monde, à cause des dangers de la fortune.
— *Faire la retraite*. On dirait aujourd'hui *faire retraite*.
2. *Nef*, vaisseau, navire, du latin *navis*.

Quand on bâtit sur elle, on bâtit sur le sable.
Plus on est élevé, plus on court de dangers :
Les grands pins sont en butte aux coups de la tempête;
Et la rage des vents brise plutôt le faîte [1]
Des palais de nos rois que les toits des bergers.

Oh ! bienheureux celui qui peut de sa mémoire
Effacer pour jamais ce vain désir de gloire
Dont l'inutile soin traverse nos plaisirs ; [2]
Et qui, loin retiré de la foule importune,
Vivant dans sa maison, content de sa fortune,
A, selon son pouvoir, modéré ses désirs !

Il laboure le champ que labourait son père,
Il ne s'informe point de ce qu'on délibère
Dans ses graves conseils d'affaires accablés;
Il voit sans intérêt la mer grosse d'orages
Et n'observe des vents les sinistres présages [3]
Que pour le soin qu'il a du salut de ses blés.

Roi de ses passions, il a ce qu'il désire;
Son fertile domaine est son petit empire,
Sa cabane est son Louvre et son Fontainebleau [4]
Ses champs et ses jardins sont autant de provinces:
Et, sans porter envie à la pompe des princes,
Se contente chez lui de les voir en tableau. [5]

---

1. *Faîte*, le toit, la partie la plus élevée d'un édifice, du latin *fastigium*.
2. *Traverse*, se met en travers de : met obstacle à.
3. *Sinistre*, malheureux, funeste, du latin *sinister*, gauche ; métaphore tirée de la science des augures, qui regardaient comme funestes les signes observés à la gauche.
4. *Louvre* et *Fontainebleau*, mis pour palais et château ; c'est un nom propre pour un nom commun (métonymie).
5. Il faudrait : IL *se contente*.

Il voit de toutes parts combler d'heur sa famille, [1]
La javelle a plein poing tomber sous sa faucille, [2]
Le vendangeur ployer sous le faix des paniers.
Il semble qu'à l'envi les fertiles montagnes, [3]
Les humides vallons et les grasses campagnes
S'efforcent à remplir sa cave et ses greniers. [4]

Crois-moi, retirons-nous hors de la multitude,
Et vivons désormais loin de la servitude
De ces palais dorés où tout le monde accourt;
Sous un chêne élevé, les arbrisseaux s'ennuient,
Et devant le soleil tous les astres s'enfuient,
De peur d'être obligés de lui faire la cour. [5]

CORNEILLE.

(1606-1684)

Pierre Corneille, fils d'un avocat anobli de Rouen, fut destiné au barreau; mais il préféra le théâtre. Il débuta par des *comédies*, bien supérieures pour la plupart à celles de ses contemporains. Molière avouait qu'il devait beaucoup au *Menteur*, la meilleure comédie de Corneille; cette pièce lui fit voir que c'est, non dans l'intrigue, mais dans les mœurs et les caractères, qu'il faut chercher la bonne comédie.

---

1. *Heur* signifiait autrefois *bonheur*. Ce mot, aujourd'hui vieilli, nous a donné *bonheur*, *malheur* et *heureux*, qui est si français, dit la Bruyère.
2. *Javelle*, gerbe non liée. Le singulier est mis pour le pluriel (métonymie). — *A plein poing*, à pleines mains.
3. *A l'envi*, avec émulation, à qui mieux mieux.
4. *S'efforcent à remplir*. On dit *s'efforcer* DE.
5. *La cour*. On écrivait alors *la court*, et la rime était plus exacte.

C'est dans la scène tragique que Corneille devait s'élever à une hauteur dont le plus heureux de ses rivaux ne l'a pas fait descendre. Il créa la tragédie française ; il lui donna un but moral, et la fit servir à élever l'âme de l'homme en lui montrant sans cesse des objets grands et dignes d'admiration. Il peignit l'héroïsme sous toutes ses formes : l'héroïsme de l'amour et de l'honneur dans le *Cid ;* l'héroïsme de l'amour de la patrie, dans *Horace ;* l'héroïsme de la clémence, dans *Cinna ;* l'héroïsme de la religion et de la fidélité conjugale dans *Polyeucte ;* l'héroïsme de l'amour conjugal, dans *Pompée ;* l'héroïsme de l'amour fraternel, dans *Rodogune ;* etc. L'admiration est donc le principe du plaisir et de la moralité dans les tragédies de Corneille. De là vient peut-être ce ton de grandeur, quelquefois extraordinaire, qu'il a donné à la plupart de ses personnages, et qui a fait dire : « Corneille a représenté les hommes tels qu'il devraient être, ou tels qu'il aurait voulu qu'ils fussent. » Nul doute que les œuvres de Corneille n'aient élevé les idées de sa nation : « La France doit peut-être à Corneille une partie de ses belles actions, disait Napoléon ; aussi s'il vivait, je le ferais prince. »

Le génie du grand Corneille baissa de bonne heure. Après les chefs-d'œuvre que nous venons de citer, on ne peut admirer dans ses autres pièces que des actes, des scènes et quelques éclairs. Il donna successivement *Nicomède, Sertorius, Don Sanche, Héraclius, Othon Pertharite, Sophonisbe, Agésilas, Attila, Bérénice,* et quelques autres pièces peu dignes de lui. Cette décadence de son génie, jointe à un manque de goût et à l'influence espagnole, le fit tomber dans l'emphase, la déclamation et la subtilité.

Le style de Corneille suit les vicissitudes de son génie. Ce grand homme ne connaissait pas ce qu'on appelle l'art d'écrire. Pour lui, écrire ne fut qu'exprimer son idée. Si l'idée est grande, il parle naturellement d'une manière noble, sublime. Mais il ne sait pas augmenter l'impression de l'objet par des idées accessoires et par l'habileté dans les détails ; et quand il lui arrive de chercher l'effet, il tombe dans l'outré.

Nous avons encore de Corneille des *Mélanges poétiques, des Discours* et des *Examens de ses propres pièces,* qui renferment des observations profondes sur l'art dramatique, et une *Traduction* en vers de *l'Imitation de Jésus-Christ,* ouvrage de sa piété, où l'on retrouve quelquefois son génie.

Thomas Corneille, frère de Pierre, travailla aussi pour le théâtre, et jouit, de son vivant, d'une grande réputation, qui ne s'est pas soutenue. *Ariane* et le *comte d'Essex* sont ses meilleures tragédies.

Le Défi.

Don Diègue a été souffleté par le comte de Gormas. Trop vieux pour châtier cet outrage, il remet le soin de sa vengeance à son fils don Rodrigue; celui-ci court chez le comte.

RODRIGUE.

A moi, comte, deux mots.

LE COMTE DE GORMAS.

Parle.

RODRIGUE.

Ote-moi d'un doute.

Connais-tu bien don Diègue?

LE COMTE.

Oui.

RODRIGUE.

Parlons bas; écoute.
Sais-tu que ce vieillard fut la même vertu, [2]
La vaillance et l'honneur de son temps? Le sais-tu?

LE COMTE.

Peut-être.

RODRIGUE.

Cette ardeur que dans les yeux je porte,
Sais-tu que c'est son sang? Le sais-tu?

LE COMTE.

Que m'importe?

RODRIGUE.

A quatre pas d'ici je te le fais savoir.

LE COMTE.

Jeune présomptueux!

---

1. C'est un exemple de ces dialogues concis, vifs et rapides, où excelle le grand Corneille.
2. Il faudrait aujourd'hui *la vertu même.*

RODRIGUE.

Parle sans t'émouvoir.
Je suis jeune, il est vrai; mais aux âmes bien nées[1]
La valeur n'attend pas le nombre des années.

LE COMTE.

Te mesurer à moi! Qui t'a rendu si vain,
Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main?

RODRIGUE.

Mes pareils à deux fois ne se font point connaître,[2]
Et pour leurs coups d'essai veulent des coups de maître.

LE COMTE.

Ne cherche point à faire un coup d'essai fatal;
Dispense ma valeur d'un combat inégal;
Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire :
A vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.[3]
On te croirait toujours abattu sans effort;
Et j'aurais seulement le regret de ta mort.

RODRIGUE.

D'une indigne pitié ton audace est suivie :
Qui m'ose ôter l'honneur craint de m'ôter la vie!

LE COMTE.

Retire-toi d'ici.

RODRIGUE.

Marchons sans discourir.

LE COMTE.

Es-tu si las de vivre?

RODRIGUE.

As-tu peur de mourir?

---

1. *Aux âmes*, pour *dans les âmes*, précision poétique. Ces deux vers sont devenus proverbes.

2. Les héros de Corneille sont rarement modestes : ici ils sont espagnols; un peu de fanfaronnade est de la couleur locale.

3. Vers devenu proverbe. *A vaincre*, pour : *Quand on* a *à vaincre* (gallicisme et précision).

LE COMTE.

Viens, tu fais ton devoir, et le fils dégénère
Qui survit un moment à l'honneur de son père.

(*Le Cid*, acte II, scène II.)

Combat de Rodrigue contre les Mores.[1]

Rodrigue, surnommé LE CID, *c'est-à-dire* LE CHEF, *raconte à Fernand Ier le Grand, roi de Castille, la victoire qu'il vient de remporter* (1060).

Nous partîmes cinq cents ; mais, par un prompt renfort,[2]
Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port.
Tant, à nous voir marcher avec un tel visage,
Les plus épouvantés reprenaient de courage.
J'en cache les deux tiers, aussitôt qu'arrivés,[3]
Dans le fond des vaisseaux qui lors furent trouvés ;[4]
Le reste, dont le nombre augmentait à toute heure,
Brûlant d'impatience, autour de moi demeure,
Se couche contre terre, et, sans faire aucun bruit,
Passe une bonne part d'une si belle nuit.
Par mon commandement, la garde en fait de même,
Et, se tenant cachée, aide à mon stratagème;
Et je feins hardiment d'avoir reçu de vous
L'ordre qu'on me voit suivre, et que je donne à tous.

---

1. On peut comparer ce récit avec une narration de Racine, et l'on verra aisément qu'il est plus habile écrivain que le grand Corneille. Il n'aurait pas laissé ces répétitions *vîmes et voir*, *arrivant et arrivés*, *cache* et *caché*, *descendre* et *descendus*, *faire* et *fait*, *vit* et *voyant*, *perte* et *perdit*, *rendre* et *rendent*, et quelques autres taches légères.

2. En prose, *nous étions partis* serait peut-être plus régulier.

3. *Aussitôt qu'arrivés*, ellipse poétique, pour *aussitôt qu'ils furent arrivés*.

4. *Lors*, pour *alors*, a vieilli.

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles,[1]
Enfin, avec le flux, nous fait voir trente voiles.[2]
L'onde s'enflait dessous, et d'un commun effort,
Les Mores et la mer entrèrent dans le port.
On les laisse passer; tout leur paraît tranquille :[3]
Point de soldats au port, point aux murs de la ville;[4]
Notre profond silence abusant leurs esprits,[5]
Il n'osent plus douter de nous avoir surpris.
Ils abordent sans peur; ils ancrent, ils descendent, anchor
Et courent se livrer aux mains qui les attendent.
Nous nous levons alors, et tous en même temps
Poussons jusques au ciel mille cris éclatants;
Les nôtres au signal de nos vaisseaux répondent;
Ils paraissent armés; les Mores se confondent;
L'épouvante les prend à demi descendus;
Avant que de combattre, ils s'estiment perdus.
Ils couraient au pillage, et rencontrent la guerre;
Nous les pressons sur l'eau, nous les pressons sur terre,
Et nous faisons couler des ruisseaux de leur sang,
Avant qu'aucun résiste ou reprenne son rang.
Mais bientôt, malgré nous, leurs princes les rallient;
Leur courage renaît et leurs terreurs s'oublient,
La honte de mourir sans avoir combattu
Arrête leur désordre et leur rend leur vertu.[6]
Contre nous de pied ferme ils tirent leurs alfanges;[7]

---

1. *Obscure clarté*, belle antithèse, qui rappelle les *ténèbres visibles* de Milton.
2. *Voiles*, pour *vaisseaux* : c'est la partie pour le tout (métonymie).
3. *Les* et *leur* ne se rapportent qu'aux Mores. D'après la grammaire, ces pronoms devraient représenter les deux substantifs *Mores* et *mers*.
4. Ellipse précise de : *il n'y a*.
5. *Abuser*, v. a., signifie *tromper*. *Abuser de*, v. n., veut dire *user mal*, faire un mauvais usage.
6. *Vertu*, force, courage.
7. *Alfanges*, mot espagnol qui signifie *sabre*, *cimeterre*.

De notre sang au leur font d'horribles mélanges;
Et la terre et le fleuve, et leur flotte et le port
Sont des champs de carnage où triomphe la mort.
O combien d'actions, combien d'exploits célèbres,
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,[1]
Ou chacun, seul témoin des grands coups qu'il donnait,
Ne pouvait discerner où le sort inclinait![2]
J'allais de tous côtés encourager les nôtres,
Faire avancer les uns et soutenir les autres,
Ranger ceux qui venaient, les pousser à leur tour,
Et n'en pus rien savoir jusques au point du jour.[3]
Mais enfin sa clarté montra notre avantage;
Le More vit sa perte et perdit le courâge;
Et, voyant un renfort qui nous vint secourir,
Changea l'ardeur de vaincre en la peur de mourir.
Ils gagnent leurs vaisseaux, ils en coupent les câbles,
Nous laissent pour adieux des cris épouvantables,
Font retraite en tumulte et sans considérer
Si leurs rois avec eux ont pu se retirer.
Ainsi leur devoir cède à la frayeur plus forte;
Le flux les apporta, le reflux les remporte;
Cependant que leurs rois, engagés parmi nous,[4]
Et quelque peu des leurs, tout percés de nos coups,[5]
Disputent vaillamment et vendent bien leur vie.
A se rendre moi-même en vain je les convie : inuite
Le cimeterre au poing, ils ne m'écoutent pas;
Mais, voyant à leurs pieds tomber tous leurs soldats,

---

1. *Célèbre* et *sans gloire*. Ces épithètes semblent se contredire. Le poëte veut dire : Combien d'exploits qui mériteraient d'être *célèbres* sont demeurés *sans gloire!*

2. De quel côté penchait le sort du combat.

3. *Et n'en pus rien savoir. Je* serait nécessaire. Ces mots se rapportent à *où le sort inclinait.*

4. *Cependant que,* pour *pendant que,* ou plutôt *tandis que.*

5. *Quelque peu des leurs* (latinisme), pour *un petit nombre.*

Et que seuls désormais en vain ils se défendent,
Ils demandent le chef : je me nomme, ils se rendent.
Je vous les envoyai tous deux en même temps,
Et le combat cessa, faute de combattants. [1]

(*Le Cid.*, acte IV, scène III.)

Qu'il mourût.

LE VIEIL HORACE.

Nous venez-vous, Julie, apprendre la victoire?

JULIE, *amie de Sabine.*

Mais plutôt du combat les funestes effets.
Rome est sujette d'Albe, et vos fils sont défaits :
Des trois, les deux [2] sont morts; son époux seul vous reste. [3]

LE VIEIL HORACE.

Oh! d'un triste combat effet vraiment funeste!
Rome est sujette d'Albe! et pour l'en garantir,
Il n'a pas employé jusqu'au dernier soupir!
Non, non, cela n'est point; on vous trompe, Julie :
Rome n'est point sujette, ou mon fils est sans vie;
Je connais mieux mon sang, il sait mieux son devoir.

JULIE.

Mille, de nos remparts, comme moi l'ont pu voir.
Il s'est fait admirer tant qu'ont duré ses frères; held out
Mais quand il s'est vu seul contre trois adversaires.
Près d'être enfermé d'eux, sa fuite l'a sauvé.

---

1. Vers devenu proverbe et souvent cité.
2. On dirait maintenant: *Des trois, deux son. morts.*
3. L'époux de Sabine, femme du jeune Horace et sœur des Curiaces.

LE VIEIL HORACE.

Et nos soldats trahis ne l'ont point achevé !
Dans leurs rangs à ce lâche ils ont donné retraite !

JULIE.

Je n'ai rien voulu voir après cette défaite.

CAMILLE, *fille du vieil Horace.*

O mes frères !

LE VIEIL HORACE.

Tout beau, ne les pleurez pas tous ;
Deux jouissent d'un sort dont leur père est jaloux.
Que des plus nobles fleurs leur tombe soit couverte ;
La gloire de leur mort m'a payé de leur perte :
Ce bonheur a suivi leur courage invaincu,
Qu'ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu,
Et ne l'auront point vue obéir qu'à son prince, [1]
Ni d'un État voisin devenir la province.
Pleurez l'autre, pleurez l'irréparable affront
Que sa fuite honteuse imprime à notre front ;
Pleurez le déshonneur de toute notre race,
Et l'opprobre éternel qu'il laisse au nom d'Horace.

JULIE.

Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ?

LE VIEIL HORACE.

Qu'il mourût ! [2]
Ou qu'un beau désespoir alors le secourût.
N'eût-il que d'un moment retardé sa défaite,
Rome eût été du moins un peu plus tard sujette ;
Il eût avec honneur laissé mes cheveux gris,
Et c'était de sa vie un assez digne prix...

---

1. *Point*, ce mot est de trop.
2. « Voilà, dit Voltaire, ce fameux *qu'il mourût*, ce trait du plus grand sublime. »

Vos pleurs en sa faveur sont de faibles défenses :
J'atteste des grands dieux les suprêmes puissances
Qu'avant le jour fini, ces mains, ces propres mains
Laveront dans son sang la honte des Romains. [1]

(*Horace*, acte III, scène VI.)

Combat des Horaces et des Curiaces.

Valère, chevalier romain, au vieil Horace.

. . . . . Apprenez, apprenez
La valeur de ce fils qu'à tort vous condamnez.

Resté seul contre trois, mais en cette aventure
Tous trois étant blessés, et lui seul sans blessure,
Trop faible pour eux tous, trop fort pour chacun d'eux,
Il sait bien se tirer d'un pas si hasardeux ;
Il fuit pour mieux combattre, et cette prompte ruse
Divise adroitement trois frères qu'elle abuse.
Chacun le suit d'un pas ou plus ou moins pressé,
Selon qu'il se rencontre ou plus ou moins blessé ;
Leur ardeur est égale à poursuivre sa fuite ;
Mais leurs coups inégaux séparent leur poursuite. [2]
Horace, les voyant l'un de l'autre écartés,
Se retourne, et déjà les croit demi-domptés : [3]
Il attend le premier, et c'était votre gendre.
L'autre, tout indigné qu'il ait osé l'attendre,

---

1. Chez les Romains, le père avait droit de vie et de mort sur ses enfants.
2. *Coups inégaux*, c'est-à-dire les coups plus ou moins graves qu'ils ont reçus.
3. *Demi-domptés, ou à demi-domptés.*

En vain en l'attaquant fait paraître un grand cœur, [1]
Le sang qu'il a perdu ralentit sa vigueur.
Albe, à son tour, commence à craindre un sort contraire ;
Elle crie au second qu'il secoure son frère :
Il se hâte et s'épuise en efforts superflus ;
Il trouve en les joignant que son frère n'est plus.
breath. . . . Tout hors d'haleine, il prend pourtant sa place,
Et redouble bientôt la victoire d'Horace : [2]
Son courage sans force est un débile appui ;
Voulant venger son frère, il tombe auprès de lui.
L'air résonne des cris qu'au ciel chacun envoie ;
Albe en jette d'angoisse, et les Romains de joie.
Comme notre héros se voit près d'achever,
C'est peu pour lui de vaincre, il veut encor braver : [3]
« J'en viens d'immoler deux aux mânes de mes frères ; [4]
« Rome aura le dernier de mes trois adversaires,
« C'est à ses intérêts que je vais l'immoler, »
Dit-il ; et tout d'un temps on le voit y voler.
La victoire entre eux deux n'était pas incertaine ;
L'Albain, percé de coups, ne se traînait qu'à peine,
Et, comme une victime aux marches de l'autel,
Il semblait présenter sa gorge au coup mortel :
Aussi le reçoit-il, peu s'en faut, sans défense, [5]
death- Et son trépas de Rome établit la puissance.

(*Horace*, acte IV, scène II.)

---

1. *Cœur*, pour *courage* : le contenant pour le contenu (métonymie).
2. *Redouble*, latinisme pour *double*. — *Redoubler* signifie *réitérer*, *augmenter*. *Doubler*, rendre double.
3. *Braver*, v. a., exige un complément direct. De plus, ce n'est pas ici une bravade : Horace venge ses frères et sa patrie.
4. *Mânes*. Nom que les anciens donnaient à l'âme des morts.
5. *Peu s'en faut*, gallicisme pour *presque*, il s'en faut peu.

Imprécations de Camille.

Camille, désespérée de la mort de son fiancé, maudit la victoire de son frère. Horace lui dit de préférer à un homme les intérêts de Rome, sa patrie. Elle s'écrie :

Rome, l'unique objet de mon ressentiment!
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant! [1]
Rome, qui t'a vu naître, et que ton cœur adore!
Rome, enfin, que je hais parce qu'elle t'honore!
Puissent tous ses voisins, ensemble conjurés, [2]
Saper ses fondements encor mal assurés!
Et, si ce n'est assez de toute l'Italie, [3]
Que l'Orient contre elle à l'Occident s'allie! [4]
Que cent peuples, unis des bouts de l'univers,
Passent, pour la détruire, et les monts et les mers!
Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles! [5]
Que le courroux du ciel, allumé par mes vœux,
Fasse pleuvoir sur elle un déluge de feux!
Puissé-je de mes yeux y voir tomber la foudre, [6]
Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre
Voir le dernier Romain à son dernier soupir,
Moi seule en être cause et mourir de plaisir!

(*Horace*, acte IV, scène v.)

---

1. C'est un de ces nombreux exemples d'inversions si familières à Corneille et si propres à donner au style l'allure poétique.
2. *Puissent.* Ellipse, pour : Je souhaite que ses voisins puissent.
3. Après *si*, on peut sous-entendre *pas*.
4. *L'Orient* et *l'Occident*, pour les peuples de l'Occident : c'est le contenant pour le contenu (métonymie).
5. *Entrailles* n'est reçu en poésie qu'au figuré.
6. *Puissé-je.* Ellipse, pour : Je souhaite que je puisse

Conjuration de Cinna.

Cinna, petit-fils de Pompée, raconte à Émilie, sa complice, les progrès de la conjuration contre Auguste.

Plût aux dieux que vous-même eussiez vu de quel zèle [1]
Cette troupe entreprend une action si belle !
Au seul nom de César, d'Auguste, d'Empereur,
Vous eussiez vu leurs yeux s'enflammer de fureur ;
Et dans un même instant, par un effet contraire,
Leur front pâlir d'horreur, et rougir de colère. [2]

« Amis, leur ai-je dit, voici le jour heureux
« Qui doit conclure enfin nos desseins généreux : [3]
« Le ciel entre nos mains a mis le sort de Rome,
« Et son salut dépend de la perte d'un homme,
« Si l'on doit le nom d'homme à qui n'a rien d'humain,
« A ce tigre altéré de tout le sang romain.
« Combien, pour le répandre, a-t-il formé de brigues ! faction
« Combien de fois changé de partis et de ligues !
« Tantôt ami d'Antoine et tantôt ennemi,
« Et jamais insolent ni cruel à demi. »

Là, par un long récit de toutes les misères
Que durant notre enfance ont enduré nos pères, [4]

---

1. *Plût aux dieux.* Ellipse pour : Je voudrais qu'il plût aux dieux que vous eussiez vu.

2. *Pâlir* et *rougir.* C'est l'effet d'une violente passion. Phèdre dit, dans Racine :

Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue.

3. *Remplir* serait plus correct ; on *conclut un marché, un traité.*

4. *Durant* et *enduré,* petite inadvertance ; *enduré,* pour *endurées,* licence que condamne la grammaire, mais dont on trouve des exemples

Renouvelant leur haine avec leur souvenir,
Je redouble en leur cœur l'ardeur de les punir;
Je leur fais des tableaux de ces tristes batailles
Où Rome par ses mains déchirait ses entrailles,
Où l'aigle abattait l'aigle, et de chaque côté
Nos légions s'armaient contre la liberté;
Où les meilleurs soldats et les chefs les plus braves
Mettaient toute leur gloire à devenir esclaves;
Où, pour mieux assurer la honte de leurs fers,
Tous voulaient à leur chaîne attacher l'univers;
Et l'exécrable honneur de lui donner un maître
Faisant aimer à tous l'infâme nom de traître,
Romains contre Romains, parents contre parents,
Combattaient seulement pour le choix des tyrans.

J'ajoute à ces tableaux la peinture effroyable
De leur concorde impie, affreuse, inexorable,
Funeste aux gens de bien, aux riches, au sénat;
Et, pour tout dire enfin, de leur triumvirat.
Mais je ne trouve point de couleurs assez noires
Pour en représenter les tragiques histoires;
Je les peins dans le meurtre à l'envi triomphants : [1] murder
Rome entière noyée au sang de ses enfants;
Les uns assassinés dans les places publiques,
Les autres dans le sein de leurs dieux domestiques;
Le méchant par le prix au crime encouragé,
Le mari par sa femme en son lit égorgé,
Le fils tout dégoûtant du meurtre de son père,
Et, sa tête à la main, demandant son salaire;
Sans pouvoir exprimer, par tant d'horribles traits,

---

dans Molière, Racine, Voltaire, J.-B. Rousseau. « S'il n'est pas permis à « un poëte de se servir du participe passé invariable, dit Voltaire, il faut « renoncer à faire des vers. »

1. A *l'envi*, à qui mieux mieux, avec émulation.

Qu'un crayon imparfait de leur sanglante paix.[1]

Vous dirai-je les noms de ces grands personnages
Dont j'ai dépeint les morts pour aigrir les courages,[2]
De ces fameux proscrits, ces demi-dieux mortels,
Qu'on a sacrifiés jusque sur les autels?
Mais pourrai-je vous dire à quelle impatience,
A quels frémissements, à quelle violence
Ces indignes trépas, quoique mal figurés,[3]
Ont porté les esprits de tous nos conjurés?
Je n'ai point perdu temps, et, voyant leur colère[4]
Au point de ne rien craindre, en état de tout faire,
J'ajoute en peu de mots : « Toutes ces cruautés,
« La perte de nos biens et de nos libertés,
« Le ravage des champs, le pillage des villes,
« Et les proscriptions, et les guerres civiles,
« Sont des degrés sanglants dont Auguste a fait choix
« Pour monter sur le trône et nous donner des lois.
« Mais nous pouvons changer un destin si funeste,
« Puisque de trois tyrans c'est le seul qui nous reste.
« Et, que, juste une fois, il s'est privé d'appui,
« Perdant, pour régner seul, deux méchants comme lui.
« Lui mort, nous n'avons point de vengeur ni de maître :[5]
« Avec la liberté, Rome s'en va renaître :
« Et nous mériterons le nom de vrais Romains,
« Si le joug qui l'accable est brisé par nos mains.

---

1. Quelle énergique peinture de ces épouvantables proscriptions, où l'on vit une femme faire proscrire son mari et le livrer elle-même aux assassins; le fils de Toranius, tuteur d'Octave, demander la mort de son père; un autre fils découvrir la retraite du sien, et accepter l'édilité pour récompense de son parricide!

2. On disait autrefois *les courages*, pour *les esprits*. *Enflammer* serait plus propre qu'*aigrir*, qui est trop faible.

3. *Racontés* serait plus propre.

4. En prose on dit : *Je n'ai point perdu de temps.*

5. Voltaire propose cette correction, qui est fort heureuse :
Mort, il est sans vengeur, et nous sommes sans maître.

« Prenons l'occasion, tandis qu'elle est propice.[1]
« Demain au Capitole il fait un sacrifice :
« Qu'il en soit la victime, et faisons en ces lieux
« Justice à tout le monde à la face des dieux.
« Là, presque pour sa suite il n'a que notre troupe :
« C'est de ma main qu'il prend et l'encens et la coupe ;
« Et je veux pour signal que cette même main
« Lui donne, au lieu d'encens, d'un poignard dans le sein.
« Ainsi d'un coup mortel la victime frappée
« Fera voir si je suis du sang du grand Pompée :
« Faites voir, après moi, si vous vous souvenez
« Des illustres aïeux de qui vous êtes nés. »
A peine ai-je achevé, que chacun renouvelle,
Par un noble serment, le vœu d'être fidèle :
L'occasion leur plaît ; mais chacun veut pour soi
L'honneur du premier coup que j'ai choisi pour moi.
La raison règle enfin l'ardeur qui les emporte :
Maxime et la moitié s'assurent de la porte ;
L'autre moitié me suit et doit l'environner,
Prête au premier signal que je voudrai donner.

(*Cinna*, acte I, scène III.)

Auguste reproche à Cinna son ingratitude.

La conjuration de Cinna est révélée à Auguste. Il ne sait quel parti prendre. Livie, sa femme, lui conseille la clémence. Il fait venir Cinna pour lui reprocher son crime et pour lui pardonner.

Prends un siége, Cinna, prends, et sur toute chose

---

1. On dirait plutôt aujourd'hui : *Saisissons l'occasion, profitons de l'occasion.* — *Tandis que* signifie *au lieu que. Pendant que*, qui veut dire *durant le temps que*, serait aujourd'hui plus propre. Au XVIIe siècle, on ne faisait pas cette distinction.

Observe exactement la loi que je t'impose :
Prête, sans me troubler, l'oreille à mes discours ;
D'aucun mot, d'aucun cri, n'en interromps le cours ;
Tiens ta langue captive ; et, si ce grand silence
A ton émotion fait quelque violence,
Tu pourras me répondre après, tout à loisir :
Sur ce point seulement contente mon désir.

CINNA.

Je vous obéirai, seigneur.

AUGUSTE.

Qu'il te souvienne
De garder ta parole, et je tiendrai la mienne.

Tu vois le jour, Cinna ; mais ceux dont tu le tiens,
Furent les ennemis de mon père et les miens :
Au milieu de leur camp tu reçus la naissance ;
Et lorsque, après leur mort, tu vins en ma puissance,
Leur haine, enracinée au milieu de ton sein,
T'avait mis contre moi les armes à la main.
Tu fus mon ennemi même avant que de naître, [1]
Et tu le fus encor quand tu me pus connaître,
Et l'inclination n'a jamais démenti
Ce sang qui t'avait fait du contraire parti.
Autant que tu l'as pu les effets l'ont suivie.
Je ne m'en suis vengé qu'en te donnant la vie :
Je te fis prisonnier pour te combler de biens ;
Ma cour fut ta prison, mes faveurs tes liens. [2]
Je te restituai d'abord ton patrimoine,
Je t'enrichis après des dépouilles d'Antoine ;
Et tu sais que depuis, à chaque occasion,
Je suis tombé pour toi dans la profusion.
Toutes les dignités que tu m'as demandées,

---

1. *Avant que de.* On dit maintenant *avant de.*
2. Mes faveurs, tes liens. On sous-entend *furent.*

Je te les ai sur l'heure et sans peine accordées ;
Je t'ai préféré même à ceux dont les parents
Ont jadis dans mon camp tenu les premiers rangs,
A ceux qui de leur sang m'ont acheté l'empire, [1]
Et qui m'ont conservé le jour que je respire :
De la façon, enfin, qu'avec toi j'ai vécu,
Les vainqueurs sont jaloux du bonheur du vaincu.
Quand le ciel me voulut, en rappelant Mécène, [2]
Après tant de faveurs montrer un peu de haine,
Je te donnai sa place en ce triste accident ;
Je te fis, après lui, mon plus cher confident.
Aujourd'hui même encor, mon âme irrésolue,
Me pressant de quitter ma puissance absolue,
De Maxime et de toi j'ai pris les seuls avis,
Et ce sont, malgré lui, les tiens que j'ai suivis. [3]
Bien plus, ce même jour je te donne Emilie,
Le digne objet des vœux de toute l'Italie,
Et qu'ont mise si haut mon amour et mes soins,
Qu'en te couronnant roi je t'aurais donné moins.
Tu t'en souviens, Cinna, tant d'heur et tant de gloire [4]
Ne peuvent pas sitôt sortir de ta mémoire ;
Mais, ce qu'on ne pourrait jamais s'imaginer,
Cinna, tu t'en souviens, et veux m'assassiner.

CINNA.

Moi ! seigneur, moi, que j'eusse une âme si traîtresse !
Qu'un si lâche dessein...

AUGUSTE.

Tu tiens mal ta promesse :

---

1. *M'ont acheté*, ont acheté *pour* moi.

2. *Mécène*, descendant des anciens rois d'Étrurie, devint l'ami et le conseiller d'Auguste. Il fut aussi l'ami de Virgile et d'Horace, et il est resté le type du protecteur éclairé des lettres. Il mourut neuf ans avant l'ère chrétienne.

3. Auguste avait consulté Cinna et Maxime sur un projet d'abdication. Cinna lui avait conseillé de garder le pouvoir suprême.

4. *Heur*, vieux mot pour *bonheur*.

Sieds-toi, je n'ai pas dit encor ce que je veux. [1]
Tu te justifieras après, si tu le peux :
Écoute cependant, et tiens mieux ta parole.

Tu veux m'assassiner, demain, au Capitole,
Pendant le sacrifice; et ta main pour signal
Me doit, au lieu d'encens, donner le coup fatal;
La moitié de tes gens doit occuper la porte,
L'autre moitié te suivre et te prêter main-forte.
Ai-je de bons avis ou de mauvais soupçons?
De tous ces meurtriers te dirai-je les noms?
Procule, Glabrion, Virginian, Rutile,
Marcel, Plaute, Lénas, Pompone, Albin, Icile, [2]
Maxime, qu'après toi j'avais le plus aimé;
Le reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé : [3]
Un tas d'hommes perdus de dettes et de crimes, [4]
Que pressent de mes lois les ordres légitimes,
Et qui, désespérant de les plus éviter, [5]
Si tout n'est renversé, ne sauraient subsister. [6]
Tu te tais maintenant, et gardes le silence,
Plus par confusion que par obéissance.
Quel était ton dessein et que prétendais-tu,
Après m'avoir au temple à tes pieds abattu ?
Affranchir ton pays d'un pouvoir monarchique ?
Si j'ai bien entendu tantôt ta politique,
Son salut désormais dépend d'un souverain
Qui, pour tout conserver, tienne tout en sa main;

---

1. Aujourd'hui on dit : *Assieds-toi.*
2. On avait alors l'habitude de franciser les noms étrangers.
3. Vers devenu proverbe et souvent cité.
4. *Un tas d'hommes.* Expression familière qui donne au style une énergie nouvelle.
5. *Plus.* On dirait aujourd'hui *davantage* ou *plus longtemps.*
6. *Si tout n'est renversé,* et, plus bas, *si tu ne trouves.* Après *si,* on peut sous-entendre *pas.*

Et, si sa liberté te faisait entreprendre, [1]
Tu ne m'eusses jamais empêché de la rendre;
Tu l'aurais acceptée au nom de tout l'Etat,
Sans vouloir l'acquérir par un assassinat.
Quel était donc ton but? De régner à ma place?
D'un étrange malheur son destin la menace,
Si, pour monter au trône et lui donner la loi,
Tu ne trouves dans Rome autre obstacle que moi;
Si jusques à ce point son sort est déplorable,
Que tu sois après moi le plus considérable,
Et que ce grand fardeau de l'empire romain
Ne puisse, après ma mort, tomber mieux qu'en ta main.
Apprends à te connaître et descends en toi-même :
On t'honore dans Rome, on te courtise, on t'aime;
Chacun tremble sous toi, chacun t'offre des vœux;
Ta fortune est bien haut, tu peux ce que tu veux·
Mais tu ferais pitié même à ceux qu'elle irrite,
Si je t'abandonnais à ton peu de mérite.
Ose me démentir, dis-moi ce que tu vaux,
Conte-moi tes vertus, tes glorieux travaux,
Les rares qualités par où tu m'as dû plaire,
Et tout ce qui t'élève au-dessus du vulgaire.
Ma faveur fait ta gloire, et ton pouvoir en vient;
Elle seule t'élève, et seule te soutient;
C'est elle qu'on adore, et non pas ta personne;
Tu n'as crédit, ni rang qu'autant qu'elle t'en donne;
Et pour te faire choir, je n'aurais aujourd'hui [2]
Qu'à retirer la main qui seule est ton appui.
J'aime mieux toutefois céder à ton envie :
Règne, si tu le peux, aux dépens de ma vie.

---

1. *Entreprendre*, pour *former une entreprise*. Corneille a plusieurs fois ainsi employé ce verbe. On dit bien, d'une manière générale : Il est capable de concevoir et *d'entreprendre;* mais si l'on parle d'une manière déterminée, il faut exprimer la chose qui est *entreprise*.

2. *Choir*, vieux mot qui signifie *tomber*, et qui a formé *chute*.

Mais oses-tu penser que les Serviliens,
Les Cosses, les Métels, les Pauls, les Fabiens,
Et tant d'autres enfin de qui les grands courages
Des héros de leur sang sont les vives images,
Quittent le noble orgueil d'un sang si généreux,
Jusqu'à pouvoir souffrir que tu règnes sur eux?
Parle, parle, il est temps.

(*Cinna*, acte V, scène I.)

Les deux Martyrs.

Polyeucte, converti par Néarque, brûle de signaler son zèle pour la religion chrétienne. Il engage son ami à venir avec lui renverser les statues des faux dieux.

NEARQUE.

Où pensez-vous aller?

POLYEUCTE.

Au temple, où l'on m'appelle.

NÉARQUE.

Quoi! vous mêler aux vœux d'une troupe infidèle!
Oubliez-vous déjà que vous êtes chrétien?

POLYEUCTE.

Vous, par qui je le suis, vous en souvient-il bien?

NÉARQUE.

J'abhorre les faux dieux.

POLYEUCTE.

Et moi, je les déteste.

NÉARQUE.

Je tiens leur culte impie.

POLYEUCTE.

Et je le tiens funeste.

NÉARQUE.

Fuyez donc leurs autels.

POLYEUCTE.

Je les veux renverser,
Et mourir dans leur temple, ou les y terrasser.
Allons, mon cher Néarque, allons aux yeux des hommes,
Braver l'idôlatrie, et montrer qui nous sommes :
C'est l'attente du ciel, il nous la faut remplir.

NÉARQUE.

Ce zèle est trop ardent, souffrez qu'il se modère.

POLYEUCTE.

On n'en peut avoir trop pour le Dieu qu'on révère.

NÉARQUE.

Vous trouverez la mort.

POLYEUCTE.

Je la cherche pour lui.

NÉARQUE.

Et si ce cœur s'ébranle ?

POLYEUCTE.

Il sera mon appui.

NÉARQUE.

Il ne commande point que l'on s'y précipite.

POLYEUCTE.

Plus elle est volontaire, et plus elle mérite.

NÉARQUE.

Il suffit, sans chercher, d'attendre et de souffrir.

POLYEUCTE.

On souffre avec regret, quand on n'ose s'offrir.

NÉARQUE.

Mais dans ce temple enfin la mort est assurée.

POLYEUCTE.

Mais dans le ciel déjà la palme est préparée.

NÉARQUE.

Par une sainte vie il faut la mériter.

POLYEUCTE.

Mes crimes, en vivant, me la pourraient ôter.
Pourquoi mettre au hasard ce que la mort assure?
Quand elle ouvre le ciel, peut-elle sembler dure?
Je suis chrétien, Néarque, et le suis tout-à-fait; [1]
La foi que j'ai reçue aspire à son effet. [2]

. . . . . .

Qui fuit croit lâchement, et n'a qu'une foi morte.

NÉARQUE.

Ménagez votre vie; à Dieu même elle importe;
Vivez pour protéger les chrétiens en ces lieux.

POLYEUCTE.

L'exemple de ma mort les fortifiera mieux.

NÉARQUE.

Vous voulez donc mourir?

POLYEUCTE.

Vous aimez donc à vivre?

NÉARQUE.

Je ne puis déguiser que j'ai peine à vous suivre.
Sous l'horreur des tourments je crains de succomber.

POLYEUCTE.

Qui marche assurément n'a point peur de tomber;
Dieu fait part au besoin de sa force infinie.
Qui craint de le nier dans son âme le nie;
Il croit le pouvoir faire, et doute de sa foi.

NÉARQUE.

Qui n'appréhende rien présume trop de soi.

POLYEUCTE.

J'attends tout de sa grâce, et rien de ma faiblesse.
Mais, loin de me presser, il faut que je vous presse!

. . . . . .

---

1. *Tout à fait* est un mot prosaïque.
2. *Une foi qui aspire à son effet* est une tournure incorrecte et obscure. Le poëte veut dire : La foi que j'ai reçue aspire à se montrer par des actes.

NÉARQUE.

... Dieu, dont on ne doit jamais se défier,
Me donne votre exemple à me fortifier. [1]
Allons, cher Polyeucte, allons aux yeux des hommes
Braver l'idolâtrie, et montrer qui nous sommes.
Puissé-je vous donner l'exemple de souffrir,
Comme vous me donnez celui de vous offrir !

POLYEUCTE.

A cet heureux transport que le ciel vous envoie,
Je reconnais Néarque, et j'en pleure de joie.

(*Polyeucte*, acte II, scène VI.)

MOLIÈRE.

(1622-1673)

Jean-Baptiste Poquelin, devenu immortel sous le nom de MOLIÈRE, était fils d'un tapissier de Paris, valet de chambre de Louis XIII. Après de bonnes et rapides études, il fut reçu avocat ; mais il se dégoûta bientôt du barreau et se fit comédien. Ses premières pièces n'étaient que des farces. A trente-huit ans, il donna les *Précieuses ridicules*, la première de ses comédies qui fût une représentation réelle de la vie humaine. Ses contemporains ne mettaient sur la scène que des intrigues romanesques et des farces grossières ; ils ne cherchaient qu'à plaire et à divertir. Molière se proposa un but plus grand et plus utile : guidé par le *Menteur* de Corneille, il voulut faire servir la comédie à réformer la société. La comédie, telle qu'il la créa, devint l'école des mœurs, le tableau le plus fidèle et la meilleure histoire morale de la nature humaine.

Il possédait à un degré éminent toutes les qualités qu'exigeait ce rôle de réformateur : un jugement juste, un profond bon sens, une âme honnête et sensible, un esprit observateur et une parfaite connaissance du cœur humain. On a dit *qu'il savait le cœur humain par cœur.*

Molière attaqua successivement le style affecté, maniéré, dans les *Précieuses ridicules ;* le pédantisme et la manie des sciences chez

---

1. A *me fortifier*. On dirait POUR *me fortifier*.

les femmes, dans les *Femmes savantes;* le verbiage scientifique des savants, la manie de philosopher à tout propos, d'après les lois d'Aristote; la sotte doctrine du pyrrhonisme, dans le *Mariage forcé;* la folie des querelles amoureuses, dans le *Dépit amoureux;* le charlatanisme pédantesque et l'ignorance des médecins, dans le *Festin de Pierre, l'Amour médecin,* le *Médecin malgré lui, M. de Pourceaugnac* et dans le *Malade imaginaire;* les magistrats petits-maîtres, dans le *Sicilien,* dans la *Comtesse d'Escarbagnas;* la manie de plaider, dans les *Fourberies de Scapin;* le danger d'élever les jeunes personnes avec trop de contrainte, dans *l'École des Maris;* le préjugé de tenir les femmes dans l'ignorance, dans *l'École des femmes;* la fureur de s'élever au-dessus de sa condition, les ridicules des parvenus, dans *Georges Dandin, M. de Pourceaugnac,* la *Comtesse d'Escarbagnas,* le *Bourgeois gentilhomme;* la fatuité ridicule des marquis, dans la *Défense de l'École des femmes,* et *l'Impromptu de Versailles;* les faiblesses, les travers et les défauts des hommes vertueux, dans le *Misanthrope; l'Avare* et le *Tartuffe* nous dévoilent l'avarice et l'hypocrisie dans toute leur horreur.

On peut hardiment assigner à Molière la première place parmi les écrivains comiques de tous les temps et de tous les pays. Personne comme lui n'a peint l'humanité telle qu'elle existera éternellement. On lui oppose Shakspeare, qui ne lui est pas comparable. Molière n'a pas l'esprit brillant, le pathétique, le sublime et les peintures poétiques de Shakspeare: mais il l'emporte sur lui par la force et la profondeur du bon sens, par le but moral qu'il a donné à la comédie, par un coup-d'œil perçant qui lui fait découvrir les vices et les travers sous toutes les formes, et par les traits soudains dont il les frappe, au moment où l'on s'y attend le moins. Assurément, Molière n'aurait pu faire *Roméo et Juliette, Othello, Hamlet, Macbeth,* le *roi Lear;* mais Shakspeare n'a rien écrit de comparable au *Tartuffe,* au *Misanthrope* et aux *Femmes savantes.* L'un est le premier tragique du monde, comme l'autre en est le plus grand comique.

Martine chassée pour avoir offensé la grammaire.

Philaminte et Bélise, femmes pédantes, renvoient leur servante. Chrysale, mari de la première et frère de l'autre, leur demande ce qu'a fait Martine.

PHILAMINTE.

Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille,
Après trente leçons, insulté mon oreille

Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas,
Qu'en termes décisifs condamne Vaugelas. [1]

BÉLISE.

Toute construction est par elle détruite ;
Et des lois du langage on l'a cent fois instruite.

MARTINE.

Tout ce que vous prêchez est, je crois, bel et bon ;
Mais je ne saurais, moi, parler votre jargon.

PHILAMINTE.

L'impudente ! appeler un jargon le langage
Fondé sur la raison et sur le bel usage !

MARTINE.

Quand on se fait entendre, on parle toujours bien,
Et tous vos biaux dictons ne servent pas de rien. [2]

PHILAMINTE.

Eh bien ! ne voilà pas encore de son style ?
Ne servent pas de rien !

BÉLISE.

O cervelle indocile !
Faut-il qu'avec les soins qu'on prend incessamment, [3]
On ne te puisse apprendre à parler congrûment ! [4]
De *pas* mis avec *rien* tu fais la récidive,
Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative.

MARTINE.

Ma foi ! je n'avons pas étugué comme vous, [5]
Et je parlons tout droit, comme on parle cheux nous.

---

1. *Vaugelas* (1585-1660), fameux grammairien, oracle des femmes savantes, a laissé d'excellentes *Remarques sur la langue française* et une traduction peu fidèle, mais purement écrite, de l'*Histoire d'Alexandre,* par Quinte-Curce.

2. *Biaux dictons,* belles paroles.

3. *Incessamment*, autrefois *sans cesse*. Il signifie aujourd'hui *sans délai, au plus tôt.*

4 *Congrûment,* d'une manière convenable. Vieux mot.

5. *Etugué*, barbarisme pour *étudié*. — *J'avons* et *je parlons*, pour *j'ai* et *je parle*. — *Tout droit*, tout simplement. — *Cheux nous*, pour *chez nous,* dans mon pays.

PHILAMINTE.

Ah ! peut-on y tenir ?

BÉLISE.

Quel solécisme horrible ! [1]

PHILAMINTE.

En voilà pour tuer une oreille sensible.

BÉLISE.

Ton esprit, je l'avoue, est bien matériel !
Je n'est qu'un singulier, *avons* est un pluriel.
Veux-tu toute ta vie offenser la grammaire ?

MARTINE.

Qui parle d'offenser grand'mère ni grand-père !

PHILAMINTE.

O ciel !

BELISE.

Grammaire est pris à contre-sens par toi,
Et je t'ai déjà dit d'où vient ce mot.

MARTINE.

Ma foi,
Qu'il vienne de Chaillot, d'Auteuil ou de Pontoise, [2]
Cela ne me fait rien.

BÉLISE.

Quelle âme villageoise !
La grammaire du verbe et du nominatif
Comme de l'adjectif avec le substantif,
Nous enseigne les lois.

MARTINE.

J'ai, madame, à vous dire
Que je ne connais point ces gens-là.

---

1. *Solécisme*, faute contre la grammaire. Ce mot vient de *Soles*, ville de Cilicie, fondée par les Athéniens, où l'on parlait fort mal la langue grecque.

2. *Chaillot* et *Auteuil*, villages sur la Seine, aujourd'hui renfermés dans Paris. — *Pontoise*, petite ville sur l'Oise.

PHILAMINTE.

Quel martyre!

BÉLISE.

Ce sont les noms des mots, et l'on doit regarder
En quoi c'est qu'il les faut faire ensemble accorder.[1]

MARTINE.

Qu'ils s'accordent entre eux, ou se gourment, qu'importe?[2]

PHILAMINTE *à Bélise.*

Hé! mon Dieu! finissez un discours de la sorte.
(*A Chrysale.*)
Vous ne voulez pas, vous, me la faire sortir?

CHRYSALE, *à part.*

Si fait. A son caprice il me faut consentir :
Va, ne l'irrite point; retire-toi, Martine.

(*Les Femmes savantes*, acte II, scène VI.)

Plaintes de Chrysale.

Chrysale, type des maris faibles, mais homme fort raisonnable, n'a pas eu le courage de résister à sa femme et de garder sa cuisinière. A peine est-elle partie, qu'il sent la perte qu'il a faite, et qu'il exhale sa douleur en plaintes éloquentes.

CHRYSALE.

Qu'importe qu'elle manque aux lois de Vaugelas,
Pourvu qu'à la cuisine elle ne manque pas?
J'aime bien mieux, pour moi, qu'en épluchant ses herbes
Elle accommode mal les noms avec les verbes,

---

1. On dirait maintenant : *en quoi il faut les faire accorder.*
2. *Se gourmer*, vieux mot, se donner des coups de poing, se battre.
3. *Si* ou *si fait*, particule affirmative employée quand l'interrogation est faite avec un verbe négatif.

Et redise cent fois un bas ou méchant mot,
Que de brûler ma viande ou saler trop mon pot :[1]
Je vis de bonne soupe, et non de beau langage.
Vaugelas n'apprend point à bien faire un potage;
Et Malherbe et Balzac, si savants en beaux mots,[2]
En cuisine peut-être auraient été des sots...

Le moindre solécisme en parlant vous irrite;
Mais vous en faites, vous, d'étranges en conduite.
Vos livres éternels ne me contentent pas;
Et, hors un gros Plutarque à mettre mes rabats,[3]
Vous devriez brûler tout ce meuble inutile,
Et laisser la science aux docteurs de la ville,
M'ôter, pour faire bien, du grenier de céans[4]
Cette longue lunette à faire peur aux gens,[5]
Et cent brimborions dont l'aspect importune ;[6]
Ne point aller chercher ce qu'on fait dans la lune,
Et vous mêler un peu de ce qu'on fait chez vous,
Où nous voyons aller tout sens dessus dessous.[7]
Il n'est pas bien honnête, et pour beaucoup de causes,
Qu'une femme étudie et sache tant de choses.
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses enfants,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses gens,
Et régler la dépense avec économie,

---

1. *Pot*, marmite à faire bouillir la viande.
2. *Malherbe.* Voir sa *notice*, page 17. — *Balzac* (1597-1655), disciple de Malherbe, opéra dans la prose la réforme que son maître avait faite dans la poésie : il lui donna de la noblesse, du nombre et de l'harmonie.
3. *Plutarque* (50-140 ap. J.-C.), célèbre historien et moraliste grec, dont le nom est pris ici pour les œuvres (métonymie). — *A mettre,* destiné à mettre mes *rabats*, autrefois *cols de toile.*
4. *Céans,* ici dedans. Mot suranné.
5. *Lunette à faire peur,* propre à faire peur.
6. *Brimborions,* colifichet, bagatelle.
7. *Aller sens dessus dessous. Sens* signifie ici *côté :* Nous voyons tout aller de manière que le côté de dessus est dessous.

Doit être son étude et sa philosophie.
Nos pères, sur ce point, étaient gens bien sensés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.[1]
Les leurs ne lisaient point, mais elles vivaient bien ;
Leurs ménages étaient tout leur docte entretien;
Et leurs livres, un dé, du fil et des aiguilles,
Dont elles travaillaient au trousseau de leurs filles.
Les femmes d'à présent sont bien loin de ces mœurs :
Elles veulent écrire et devenir auteurs;
Nulle science n'est pour elles trop profonde,
Et céans, beaucoup plus qu'en aucun lieu du monde :
Les secrets les plus hauts s'y laissent concevoir,
Et l'on sait tout chez moi, hors ce qu'il faut savoir.[2]
On y sait comme vont lune, étoile polaire,
Vénus, Saturne et Mars, dont je n'ai point affaire;
Et dans ce vain savoir, qu'on va chercher si loin,
On ne sait comme va mon pot, dont j'ai besoin;
Mes gens à la science aspirent pour vous plaire,
Et tous ne font rien moins que ce qu'ils ont à faire :[3]
Raisonner est l'emploi de toute ma maison,
Et le raisonnement en bannit la raison.
L'un me brûle mon rôt, en lisant quelque histoire;[4]
L'autre rêve à des vers, quand je demande à boire;
Enfin, je vois par eux votre exemple suivi,
Et j'ai des serviteurs et ne suis point servi.

---

1. *Pourpoint*, autrefois la partie de l'habillement qui couvrait depuis le cou jusqu'à la ceinture. — *Haut-de-chausse*, celle qui couvrait depuis la ceinture jusqu'aux genoux, et qui a été remplacée par la culotte.

Cette exagération ridicule, mais bien naturelle à un homme faible, est attribuée à François Ier, duc de Bretagne, en 1442, qui épousa Isabelle d'Ecosse, princesse sans aucune instruction.

2. *Hors*, excepté.

3. Ce qu'ils font le moins, c'est ce qu'ils ont à faire.

4. *Rôt*, rôti.

Une pauvre servante, au moins, m'était restée,
Qui de ce mauvais air n'était point infectée,
Et voilà qu'on la chasse avec un grand fracas,
A cause qu'elle manque à parler Vaugelas![1]
Je vous le dis, ma sœur, tout ce train-là me blesse;
Car c'est, comme j'ai dit, à vous que je m'adresse.
Je n'aime point céans tous vos gens à latin,
Et principalement ce monsieur Trissotin :
C'est lui qui, dans des vers, vous a tympanisées;[2]
Tous les propos qu'il tient sont des billevesées;[3]
On cherche ce qu'il dit, après qu'il a parlé;
Et je lui crois, pour moi, le timbre un peu fêlé.[4]

(*Les Femmes savantes*, acte II, scène VII.)

Les deux pédants.[5]

TRISSOTIN, *présentant Vadius aux femmes savantes.*

Voici l'homme qui meurt du désir de vous voir;
En vous le produisant je ne crains point le blâme
D'avoir admis chez vous un profane, madame.

---

1. *A cause que*, parce que (mot vieux)
2. *Tympaniser* (d'un mot grec qui signifie *battre du tambour*), employé ici pour *étourdir*, *faire tourner la tête.*
3. *Billevesées*, contes ridicules, idées creuses.
4. *Timbre*, pris ici pour *cerveau*. Avoir *le timbre fêlé*, être un peu fou.
C'est sans doute après avoir écrit cette admirable tirade que Molière disait : « Si les *Femmes savantes* ne me conduisent pas à la postérité, je n'irai jamais. »
5. Cette scène est historique. Une querelle semblable avait eu lieu entre Ménage, savant bel esprit, et l'abbé Cotin, chez la *grande Mademoiselle*, fille du duc d'Orléans Cotin ayant montré un de ses sonnets à Ménage sans en nommer l'auteur, celui-ci le déclara détestable. Là-dessus, les deux pédants se dirent à peu près les douceurs que Molière a si agréablement

Il peut tenir son coin parmi les beaux esprits.[1]

PHILAMINTE.

La main qui le présente en dit assez le prix.

TRISSOTIN.

Il a des vieux auteurs la pleine intelligence,
Et sait du grec, madame, autant qu'homme de France.

PHILAMINTE, *à Bélise.*

Du grec! ô ciel! du grec! Il sait du grec, ma sœur!

BÉLISE, *à Armande.*

Ah! ma nièce, du grec!

ARMANDE

Du grec! quelle douceur.

PHILAMINTE.

Quoi! monsieur sait du grec! Ah! permettez, de grâce,
Que, pour l'amour du grec, monsieur, on vous embrasse.

(*Vadius embrasse aussi Bélise et Armande.*)

HENRIETTE, *à Vadius, qui veut aussi l'embrasser,*

Excusez-moi, monsieur, je n'entends pas le grec.[2]

PHILAMINTE.

J'ai pour les livres grecs un merveilleux respect.

VADIUS.

Je crains d'être fâcheux par l'ardeur qui m'engage[3]
A vous rendre aujourd'hui, madame, mon hommage;
Et j'aurai pu troubler quelque docte entretien.

PHILAMINTE.

Monsieur, avec du grec on ne peut gâter rien.

---

rimées. Cotin avait eu le tort d'écrire contre Boileau une satire où il nommait Molière. Les deux poëtes se vengèrent, et Cotin est resté le type des pédants vaniteux.

1. Tenir *son coin*, sa place, se faire estimer.

2. Ce mot si fin fait ressortir le ridicule des trois pédantes qui embrassent Vadius *pour l'amour du grec.*

3. *Fâcheux*, importun.

TRISSOTIN.

Au reste, il fait merveille en vers ainsi qu'en prose,
Et pourrait, s'il voulait, vous montrer quelque chose.

VADIUS.

Le défaut des auteurs dans leurs productions,
C'est d'en tyranniser les conversations,
D'être au palais, au cours, aux ruelles, aux tables,[1]
De leurs vers fatigants lecteurs infatigables.
Pour moi, je ne vois rien de plus sot à mon sens
Qu'un auteur qui partout va gueuser des encens;[2]
Qui, des premiers venus saisissant les oreilles,
En fait le plus souvent les martyrs de ses veilles.
On ne m'a jamais vu ce fol entêtement;
Et d'un Grec, là-dessus, je suis le sentiment,
Qui, par un dogme exprès défend à tous ses sages
L'indigne empressement de lire leurs ouvrages.
Voici de petits vers pour de jeunes amants,[3]
Sur quoi je voudrais bien avoir vos sentiments.[4]

TRISSOTIN.

Vos vers ont des beautés que n'ont point tous les autres.

VADIUS.

Les Grâces et Vénus régnent dans tous les vôtres.[5]

TRISSOTIN.

Vous avez le tour libre et le beau choix des mots

---

1. *Au palais de justice, dans les promenades*, appelées souvent alors des *cours; aux tables*, pour *à table; ruelles* des alcôves, où l'on se réunissait chez les dames.

2. *Gueuser des encens*, mendier des compliments, expression très-énergique. *Encens* ne se dit plus au pluriel.

3. Trait d'un excellent comique. Vadius, après avoir parlé en sage sur la manie de lire ses vers, tire un manuscrit. La Fontaine a dit :

On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain.

4. *Sur quoi*. On dirait aujourd'hui *sur lesquels*. *Quoi* ne se dit que dans un sens indéterminé.

5. *Grâces*, trois déesses qui, selon la fable, contribuaient à l'agrément de la vie. — *Vénus*, déesse de la beauté (métonymie).

VADIUS.

On voit partout chez vous l'*ithos* et le *pathos*. [1]

TRISSOTIN.

Nous avons vu de vous des églogues d'un style [2]
Qui passe en doux attraits Théocrite et Virgile. [3]

VADIUS.

Vos odes ont un air noble, galant et doux,
Qui laisse de bien loin votre Horace après vous. [4]

TRISSOTIN.

Est-il rien d'amoureux comme vos chansonnettes?

VADIUS.

Peut-on voir rien d'égal aux sonnets que vous faites? [5]

TRISSOTIN.

Rien qui soit plus charmant que vos petits rondeaux?

VADIUS.

Rien de si plein d'esprit que tous vos madrigaux?

TRISSOTIN.

Aux ballades surtout vous êtes admirable.

VADIUS.

Et dans les bouts-rimés je vous trouve adorable.

---

1. *Ithos*, pour *èthos*, et *pathos* sont deux mots grecs, qui signifient ici l'agréable et le pathétique. *Pathos* est seul resté français: il signifie le *pathétique outré*.

2. *Églogue*, poésie pastorale, où l'on fait parler des bergers.

3. *Théocrite* (290-210), poëte grec, né à Syracuse, célèbre par ses poésies pastorales. — *Virgile* (70-19), le plus grand des poëtes latins, a laissé des poésies pastorales et un poëme épique, intitulé l'*Enéide*.

4. *Horace* (64-7 av. J.-C.), célèbre poëte latin, ami de Virgile, a écrit des *épîtres*, des *satires*, des *odes* et un *Art poétique*.

5. *Sonnet*, petite pièce de quatorze vers. — *Rondeau*, petite pièce de treize vers sur deux rimes. — *Madrigal*, petite pièce de vers renfermant une pensée fine et ingénieuse. — *Ballade*, pièce de vers composée de trois couplets sur les mêmes rimes, et d'un envoi. — *Bouts-rimés*, rimes données à remplir pour faire des vers.

Ces genres de poésie, délaissés par les hommes sérieux, faisaient encore les délices des beaux esprits attardés

TRISSOTIN.

Si la France pouvait connoître votre prix...

VADIUS.

Si le siècle rendait justice aux beaux esprits...

TRISSOTIN.

En carrosse doré vous iriez par les rues.

VADIUS.

On verrait le public vous dresser des statues.

(A Trissotin.)

Hum ! c'est une ballade, et je veux que tout net
Vous m'en...

TRISSOTIN, *à Vadius.*

Avez-vous vu certain petit sonnet
Sur la fièvre qui tient la princesse Uranie ?

VADIUS.

Oui. Hier, il me fut lu dans une compagnie.

TRISSOTIN.

Vous en savez l'auteur ?

VADIUS

Non ; mais je sais fort bien
Qu'à ne le point flatter, son sonnet ne vaut rien. [1]

TRISSOTIN.

Beaucoup de gens pourtant le trouvent admirable.

VADIUS.

Cela n'empêche pas qu'il ne soit misérable,
Et, si vous l'avez vu, vous serez de mon goût.

TRISSOTIN.

Je sais que là-dessus je n'en suis point du tout,
Et que d'un tel sonnet peu de gens sont capables.

VADIUS.

Me préserve le ciel d'en faire de semblables ! [2]

---

1. *A ne le point flatter*, si on ne le flatte pas.
2. *Me préserve le ciel !* Je souhaite que *le ciel me préserve* (ellipse et inversion).

TRISSOTIN.

Je soutiens qu'on ne peut en faire de meilleur;
Et ma grande raison est que j'en suis l'auteur.

VADIUS.

Vous?

TRISSOTIN.

Moi.

VADIUS.

Je ne sais donc comme se fit l'affaire.

TRISSOTIN.

C'est qu'on fut malheureux de ne pouvoir vous plaire.

VADIUS.

Il faut qu'en l'écoutant j'aie eu l'esprit distrait,
Ou bien que le lecteur m'ait gâté le sonnet.
Mais laissons ce discours et voyons ma ballade.

TRISSOTIN.

La ballade, à mon goût, est une chose fade ;
Ce n'en est plus la mode, elle sent son vieux temps.

VADIUS.

La ballade pourtant charme beaucoup de gens.

TRISSOTIN.

Cela n'empêche pas qu'elle ne me déplaise.

VADIUS.

Elle n'en reste pas pour cela plus mauvaise.

TRISSOTIN.

Elle a pour les pédants de merveilleux appas. [1]

VADIUS.

Cependant nous voyons qu'elle ne vous plaît pas.

TRISSOTIN.

Vous donnez sottement vos qualités aux autres.

(Ils se lèvent tous.)

VADIUS.

Fort impertinemment vous me jetez les vôtres.

---

1. *Appas*, attraits extérieurs. — *Appât*, pâture qui attire.

TRISSOTIN.

Allez, petit grimaud, barbouilleur de papier ! [1]

VADIUS.

Allez, rimeur de balle, opprobre du métier ! [2]

TRISSOTIN.

Allez, fripier d'écrits, impudent plagiaire ! [3]

VADIUS.

Allez, cuistre !...

PHILAMINTE.

Hé ! messieurs, que prétendez-vous faire ?

TRISSOTIN, *à Vadius.*

Va, va restituer tous les honteux larcins,
Que réclament sur toi les Grecs et les Latins.

VADIUS.

Va, va-t'en faire amende honorable au Parnasse [5]
D'avoir fait à tes vers estropier Horace. [6]

TRISSOTIN.

Souviens-toi de ton livre et de son peu de bruit.

VADIUS.

Et toi, de ton libraire à l'hôpital réduit.

TRISSOTIN.

Ma gloire est établie, en vain tu la déchires.

VADIUS.

Oui, oui, je te renvoie à l'auteur des *Satires.* [7]

---

1. *Grimaud* (du latin *grammaticus*), terme de mépris, appliqué aux petits écoliers par les grands.

2. *Balle*, gros paquet de marchandises, destiné à être transporté. *Un rimeur de balle* est un mauvais rimeur, dont les ouvrages ne sont bons qu'à envelopper des marchandises.

3. *Fripier*, marchand de vieux habits. Le *fripier d'écrits* est un compilateur sans goût, qui fait un livre avec de vieux ouvrages.

4. *Cuistre* (du latin *coquus*, cuisinier), autrefois valet de collége ; il signifie un *pédant grossier.*

5. *Parnasse*, mont près de Delphes, consacré aux Muses.

6. *Estropier à tes vers*, d'avoir fait qu'Horace est estropié, boîte dans tes vers.

7. Boileau, qui dans ses *Satires* a souvent attaqué Cotin.

TRISSOTIN.

Je t'y renvoie aussi.

VADIUS.

J'ai le contentement
Qu'on voit qu'il ma traité plus honorablement.
Il me donne en passant une atteinte légère [1]
Parmi plusieurs auteurs qu'au Palais on révère;
Mais jamais dans ses vers il ne te laisse en paix,
Et l'on t'y voit partout être en butte à ses traits.

TRISSOTIN.

C'est par là que j'y tiens un rang plus honorable.
Il te met dans la foule ainsi qu'un misérable ;
Il croit que c'est assez d'un coup pour t'accabler,
Et ne t'a jamais fait l'honneur de redoubler.
Mais il m'attaque à part comme un noble adversaire
Sur qui tout son effort lui semble nécessaire ;
Et ses coups, contre moi redoublés en tous lieux,
Montrent qu'il ne se croit jamais victorieux.

VADIUS.

Ma plume t'apprendra quel homme je puis être.

TRISSOTIN.

Et la mienne saura te faire voir ton maître.

VADIUS.

Je te défie en vers, prose, grec et latin.

TRISSOTIN.

Eh bien! nous nous verrons seul à seul chez Barbin. [3]

(*Les Femmes savantes*, acte III, scène v.)

---

1. Ménage n'est nommé qu'une fois dans les *Satires* de Boileau.
2. *Palais* de justice, près duquel était la boutique de plusieurs libraires.
3. *Barbin*, fameux libraire.

Le pauvre homme.

Orgon, revenu chez lui, après deux jours d'absence, ne songe ni à sa mère, ni à ses enfants, ni à sa femme; il n'est occupé que de l'hypocrite Tartuffe, dont il est infatué.

ORGON.

Ah! mon frère, bonjour!

CLÉANTE, *beau-frère d'Orgon.*

Je sortais, et j'ai joie à vous voir de retour.
La campagne à présent n'est pas beaucoup fleurie.[1]

ORGON.

Dorine... Mon beau-frère, attendez, je vous prie;
Vous voulez bien souffrir, pour m'ôter de souci,
Que je m'informe un peu des nouvelles d'ici.
(*A Dorine, sa servante.*)
Tout s'est-il, ces deux jours, passé de bonne sorte?
Qu'est-ce qu'on fait céans? Comme est-ce qu'on s'y porte?[2]

DORINE.

Madame eut, avant-hier, la fièvre jusqu'au soir,
Avec un mal de tête étrange à concevoir.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Tartuffe? Il se porte à merveille,
Gros et gras, le teint frais et la bouche vermeille.

ORGON.

Le pauvre homme![3]

---

1. *Très*-fleurie serait plus correct.

2. *Céans*, de *ci ens*, ici dedans. Ce mot est inusité. — *Comment*, de quelle manière, serait le mot propre. Au XVIIe siècle, *comme* se mettait pour *comment*.

3. *Le pauvre homme!* Cette exclamation si plaisante d'Orgon, parlant de l'hypocrite qui a mangé deux perdrix avec une moitié de gigot, est empruntée à Louis XIV. Ce prince allait un jour se mettre à table; et il

DORINE.

Le soir, elle eut un grand dégoût,
Et ne put, au souper, toucher à rien du tout,
Tant sa douleur de tête était encore cruelle ![1]

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Il soupa, lui tout seul, devant elle,
Et fort dévotement il mangea deux perdrix,
Avec une moitié de gigot en hachis.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

La nuit se passa tout entière
Sans qu'elle pût fermer un moment la paupière ;
Des chaleurs l'empêchaient de pouvoir sommeiller,
Et jusqu'au jour près d'elle il nous fallut veiller.

ORGON.

Et Tartuffe ?

DORINE.

Pressé d'un sommeil agréable,
Il passa dans sa chambre au sortir de la table,
Et dans son lit bien chaud il se mit tout soudain,
Où, sans trouble, il dormit jusques au lendemain.

ORGON.

Le pauvre homme !

DORINE.

A la fin, par nos raisons gagnée,
Elle se résolut à souffrir la saignée,
Et le soulagement suivit tout aussitôt.

---

engageait Péréfixe, archevêque de Paris, son ancien précepteur, à aller en faire autant. « Je ne ferai qu'une légère collation, dit le prélat en se retirant : c'est aujourd'hui vigile et jeûne. » Après son départ, un courtisan fit au roi la description du dîner de l'archevêque, auquel il s'était trouvé par hasard. A chaque plat, Louis XIV s'écriait : « Le pauvre homme ! »

1. *Encor*, pour *encore*, licence permise aux poëtes.

ORGON.

Et Tartuffe?

DORINE.

Il reprit courage comme il faut;
Et, contre tous les maux fortifiant son âme,
Pour réparer le sang qu'avait perdu madame,
But, à son déjeuner, quatre grands coups de vin.

ORGON.

Le pauvre homme!

DORINE.

Tous deux se portent bien enfin,
Et je vais à madame annoncer par avance
La part que vous prenez à sa convalescence.

CLÉANTE.

A votre nez, mon frère, elle se rit de vous;
Et sans avoir dessein de vous mettre en courroux,
Je vous dirai, tout franc, que c'est avec justice.
A-t-on jamais parlé d'un semblable caprice? [1]
Et se peut-il qu'un homme ait un charme aujourd'hui
A vous faire oublier toutes choses pour lui?... [2]

(*Tartuffe*, acte I, scène v.)

Le Misanthrope et l'Homme indulgent. [3]

ALCESTE, *le Misanthrope.*

Non, je ne puis souffrir cette lâche méthode
Qu'affectent la plupart de vos gens à la mode;
Et je ne hais rien tant que les contorsions
De tous ces grands faiseurs de protestations,

---

1. *De* est ici pour *avec.*
2. *Un charme à faire*, pour *propre à faire.*
3. *Misanthrope*, mot formé de deux mots grecs qui signifient *ennemi des hommes.*

Ces affables donneurs d'embrassades frivoles,
Ces obligeants diseurs d'inutiles paroles,
Qui de civilités avec tous font combat,
Et traitent du même air l'honnête homme et le fat.[1]
Quel avantage a-t-on qu'un homme vous caresse,
Vous jure amitié, foi, zèle, estime, tendresse,
Et vous fasse de vous un éloge éclatant,
Lorsqu'au premier faquin il court en faire autant?[2]
Non, non, il n'est point d'âme un peu bien située[3]
Qui veuille d'une estime ainsi prostituée;
Et la plus glorieuse a des régals peu chers[4],
Dès qu'on voit qu'on nous mêle avec tout l'univers :[5]
Sur quelque préférence une estime se fonde,
Et c'est n'estimer rien qu'estimer tout le monde.
Puisque vous y donnez, dans ces vices du temps,[6]
Certes, vous n'êtes pas pour être de mes gens;[7]
Je refuse d'un cœur la vaste complaisance
Qui ne fait de mérite aucune différence :
Je veux qu'on me distingue; et, pour le trancher net,[8]
L'ami du genre humain n'est point du tout mon fait.

PHILINTE, *l'homme indulgent.*

Mais quand on est du monde, il faut bien que l'on rende
Quelques devoirs civils que l'usage demande.

ALCESTE.

Non, vous dis-je; on devrait châtier sans pitié

---

1. *Honnête homme*, homme de bon ton, de bonne compagnie. *Fat*, sot, qui a de la fatuité.
2. *Faquin*, homme de rien, qui fait l'important, de l'italien *fachino*, portefaix.
3. On dit : *un cœur bien placé*, et non pas *une âme un peu bien située*.
4. Une estime peut avoir des *plaisirs*, mais non des *régals* peu chers.
5. *On*, répété, doit représenter la même personne; ce qui n'a pas lieu ici.
6. Vous *y* donnez, dans ces *vices*. Pléonasme énergique.
7. Ellipse, pour : *Vous n'êtes pas tel qu'il faut pour être.*
8. *Net*, adj. employé comme adverbe, *franchement*.

Ce commerce honteux de semblants d'amitié,
Je veux que l'on soit homme, et qu'en toute rencontre
Le fond de notre cœur dans nos discours se montre;
Que ce soit lui qui parle, et que nos sentiments
Ne se masquent jamais sous de vains compliments.

PHILINTE.

Il est bien des endroits où la pleine franchise
Deviendrait ridicule, et serait peu permise;
Et parfois, n'en déplaise à votre austère honneur,
Il est bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.
Serait-il à propos, et de la bienséance,
De dire à mille gens tout ce que d'eux on pense?
Et, quand on a quelqu'un qu'on hait, ou qui déplaît,
Lui doit-on déclarer la chose comme elle est?

ALCESTE.

Oui...

PHILINTE.

Vous vous moquez.

ALCESTE.

Je ne me moque point,
Et je vais n'épargner personne sur ce point.
Mes yeux sont trop blessés; et la cour et la ville
Ne m'offrent rien qu'objets à m'échauffer la bile. [1]
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je vois vivre entre eux les hommes comme ils font.
Je ne trouve partout que lâche flatterie,
Qu'injustice, intérêt, trahison, fourberie;
Je n'y puis plus tenir, j'enrage, et mon dessein
Est de rompre en visière à tout le genre humain. [2]

PHILINTE.

Vous voulez un grand mal à la nature humaine.

---

1. *Objets à m'échauffer*, ellipse de *propres* à m'échauffer.
2. *Rompre en visière* signifiait rompre sa lance contre la visière du casque de son adversaire. Il veut dire *attaquer en face*, brusquement et violemment.

ALCESTE.

Oui; j'ai conçu pour elle une effroyable haine.

PHILINTE.

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,
Seront enveloppés dans cette aversion?
Encore en est-il bien, dans le siècle où nous sommes...

ALCESTE.

Non, elle est générale, et je hais tous les hommes :
Les uns, parce qu'ils sont méchants et malfaisants,
Et les autres, pour être aux méchants complaisants,[1]
Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses....
Et parfois il me prend des mouvements soudains
De fuir dans un désert l'approche des humains.

PHILINTE.

Ma foi, des mœurs du temps mettons-nous moins en peine,
Et faisons un peu grâce à la nature humaine;
Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
Et voyons ses défauts avec quelque douceur.
A force de sagesse, on peut être blâmable :
Il faut parmi le monde une vertu traitable;
La parfaite raison fuit toute extrémité,
Et veut que l'on soit sage avec sobriété.
Cette grande raideur des vertus des vieux âges
Heurte trop notre siècle et les communs usages;
Elle veut aux mortels trop de perfection :
Il faut fléchir aux temps sans obstination,[2]
Et c'est une folie à nulle autre seconde
De vouloir se mêler de corriger le monde.
J'observe, comme vous, cent choses tous les jours
Qui pourraient mieux aller, prenant un autre cours;[3]

---

1. *Pour être*, tour plus précis et plus élégant que *parce que*.
2. *Fléchir au temps*, s'accommoder, se soumettre aux mœurs du temps.
3. *Prenant*, si elles prenaient.

Mais, quoi qu'à chaque pas je puisse voir paraître,
En courroux, comme vous, on ne me voit point être;
Je prends tout doucement les hommes comme ils sont,
J'accoutume mon âme à souffrir ce qu'ils font;
Et je crois qu'à la cour, de même qu'à la ville,
Mon flegme est philosophe autant que votre bile.

ALCESTE.

Mais ce flegme, monsieur, qui raisonne si bien,
Ce flegme pourra-t-il ne s'échauffer de rien?
Et s'il faut, par hasard, qu'un ami vous trahisse,
Que, pour avoir vos biens, on dresse un artifice,[1]
Ou qu'on tâche à semer de méchants bruits de vous,[2]
Verrez-vous tout cela sans vous mettre en courroux?

PHILINTE.

Oui, je vois ces défauts dont votre âme murmure,
Comme vices unis à l'humaine nature;
Et mon esprit enfin n'est pas plus offensé
De voir un homme fourbe, injuste, intéressé,
Que de voir des vautours affamés de carnage,
Des singes malfaisants, et des loups pleins de rage.

ALCESTE.

Je me verrai trahir, mettre en pièces, voler,
Sans que je sois.... Tenez, je ne veux point parler,
Tant ce raisonnement est plein d'impertinence.

PHILINTE.

Ma foi, vous ferez bien de garder le silence.
Contre votre partie éclatez un peu moins,
Et donnez au procès une part de vos soins.

ALCESTE.

Je n'en donnerai point, c'est une chose dite.

---

1. *On dresse un artifice.* En prose, on dit *employer un artifice, user d'artifice.*
2. Aujourd'hui, on dit *tâcher de.*

PHILINTE.

Mais qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite ?

ALCESTE.

Qui je veux ? La raison, mon bon droit, l'équité.

PHILINTE.

Aucun juge par vous ne sera visité ?

ALCESTE.

Non. Est-ce que ma cause est injuste ou douteuse ?

PHILINTE.

J'en demeure d'accord : mais la brigue est fâcheuse,
Et...

ALCESTE.

Non. J'ai résolu de n'en pas faire un pas.[1]
J'ai tort, ou j'ai raison.

PHILINTE.

Ne vous y fiez pas.

ALCESTE.

Je ne remuerai point.

PHILINTE.

Votre partie est forte,
Et peut, par sa cabale, entraîner...

ALCESTE.

Il n'importe.

PHILINTE.

Vous vous tromperez.

ALCESTE.

Soit ; j'en veux voir le succès.[2]

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

J'aurai le plaisir de perdre mon procès.

---

1. *En*, qui signifie *de cela*, est mis ici au lieu de *pour cela*.

2. *Succès*, qui veut dire exclusivement une *issue heureuse*, signifiait alors une *issue quelconque*, heureuse ou non.

PHILINTE.

Mais enfin...

ALCESTE.

Je verrai dans cette plaiderie[1]
Si les hommes auront assez d'effronterie,
Seront assez méchants, scélérats et pervers,
Pour me faire injustice aux yeux de l'univers.

PHILINTE.

Quel homme!

ALCESTE.

Je voudrais, m'en coutât-il grand'chose,[2]
Pour la beauté du fait, avoir perdu ma cause.[3]

(*Le Misanthrope*, acte I, scène II.)

Le Misanthrope consulté sur un sonnet.

Oronte, poëte bel esprit, vient de lire au Misanthrope un sonnet ridicule. Philinte, homme indulgent et complaisant, lui adresse quelques compliments, qui mettent Alceste en fureur.

PHILINTE.

Je n'ai jamais ouï de vers si bien tournés.

ALCESTE, *à part.*

Morbleu![4]

ORONTE, *à Philinte.*

Vous me flattez, et vous croyez peut-être...

---

1. *Plaiderie*, mot aujourd'hui inusité, est mis ici pour *procès*, et non pour *plaidoirie*, qui signifie l'art et l'action de plaider.

2. *M'en coûtât-il*, quoiqu'il m'en coûtât.

3. Alceste a tort de vouloir perdre sa cause, afin d'avoir un nouveau motif de haine contre le genre humain. Mais il a raison de ne pas solliciter ses juges. « Celui qui sollicite son jugé, dit La Bruyère, ne lui fait « pas honneur; car ou il se défie de ses lumières et même de sa pro- « bité, ou il cherche à le prévenir, ou il lui demande une injustice. »

4. *Morbleu!* Les jurements, aujourd'hui bannis de la bonne compagnie, étaient alors tellement en usage, que le sévère Alceste s'en permet à chaque instant.

PHILINTE

Non, je ne flatte point.

ALCESTE, *bas, à Philinte.*

Eh ! que fais-tu donc, traître ?

ORONTE, *à Alceste*

Mais, pour vous, vous savez quel est notre traité.
Parlez-moi, je vous prie, avec sincérité.

ALCESTE.

Monsieur, cette matière est toujours délicate,
Et sur le bel esprit nous aimons qu'on nous flatte.[1]
Mais, un jour, à quelqu'un, dont je tairai le nom,
Je disais, en voyant des vers de sa façon,
Qu'il faut qu'un galant homme ait toujours grand empire[2]
Sur les démangeaisons qui nous prennent d'écrire ;
Qu'il doit tenir la bride aux grands empressements
Qu'on a de faire éclat de tels amusements ;
Et que, par la chaleur de montrer ses ouvrages,
On s'expose à jouer de mauvais personnages.

ORONTE.

Est-ce que vous voulez me déclarer par là
Que j'ai tort de vouloir... ?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela.
Mais je lui disais, moi, qu'un froid écrit assomme ;[3]
Qu'il ne faut que ce faible à décrier un homme,[4]
Et qu'eût-on d'autre part cent belles qualités,

---

1. *Bel esprit,* esprit qui cherche à briller, bien différent du bon esprit.

2. *Galant homme,* autrefois synonyme d'*honnête homme,* homme de bonne compagnie. Il signifie aujourd'hui un honnête homme, délicat, aimable, indulgent pour les autres, sévère seulement pour lui.

3. *Assommer,* autrefois *accabler de somme, de sommeil, endormir.* Il signifie *accabler de coups, abattre.*

4. *A décrier : pour décrier* serait aujourd'hui plus correct. Beaucoup de prépositions ont changé d'emploi depuis le XVIIe siècle.

On regarde les gens par leurs méchants côtés.[1]

ORONTE.

Est-ce qu'à mon sonnet vous trouvez à redire?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela. Mais, pour ne point écrire,
Je lui mettais aux yeux comme, dans notre temps,[2]
Cette soif a gâté de fort honnêtes gens.

ORONTE.

Est-ce que j'écris mal, et leur ressemblerais-je?

ALCESTE.

Je ne dis pas cela. Mais, enfin, lui disais-je,
Quel besoin si pressant avez-vous de rimer?
Et qui diantre vous pousse à vous faire imprimer?[3]
Si l'on peut pardonner l'essor d'un mauvais livre,
Ce n'est qu'aux malheureux qui composent pour vivre.
Croyez-moi, résistez à vos tentations
Dérobez au public ces occupations;
Et n'allez point quitter, de quoi que l'on vous somme,[4]
Le nom que dans la cour vous avez d'honnête homme,[5]
Pour prendre, de la main d'un avide imprimeur,
Celui de misérable et ridicule auteur.
C'est ce que je tâchais de lui faire comprendre.

ORONTE.

Voilà qui va fort bien, et je crois vous entendre;
Mais ne puis-je savoir ce que dans mon sonnet...

---

1. *On* désigne des personnes différentes : *eût-on*, ceux qui sont regardés, et *on regarde*, ceux qui font l'action de regarder. C'est une locution fréquente dans Molière. On l'éviterait aujourd'hui.

2. On dit *mettre sous, devant les yeux*, et mieux *représenter, faire remarquer.*

3. *Diantre*, mot très-familier, dont on se sert pour éviter de dire *démon, diable.*

4. *Quoi que*, pron., signifie *quelque chose que*, et ne doit pas être confondu avec la conjonction *quoique*, qui veut dire *bien que.*

5. *A la cour* serait plus correct.

ALCESTE.

Franchement, serrez-le dans votre cabinet.[1]
Vous vous êtes réglé sur de méchants modèles,[2]
Et vos expressions ne sont pas naturelles.
Ce style figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon caractère et de la vérité :
Ce n'est que jeu de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'est point ainsi que parle la nature.

ORONTE.

Et moi, je vous soutiens que mes vers sont fort bons.

ALCESTE.

Pour les trouver ainsi vous avez vos raisons ;
Mais vous trouverez bon que j'en puisse avoir d'autres,
Qui se dispenseront de se soumettre aux vôtres.

ORONTE.

Il me suffit de voir que d'autres en font cas.[3]

ALCESTE.

C'est qu'ils ont l'art de feindre ; et moi, je ne l'ai pas.

ORONTE.

Croyez-vous donc avoir tant d'esprit en partage ?

ALCESTE.

Si je louais vos vers, j'en aurais davantage.

ORONTE.

Je me passerai fort que vous les approuviez.

ALCESTE.

Il faut bien, s'il vous plaît, que vous vous en passiez.

ORONTE.

Je voudrais bien, pour voir, que de votre manière
Vous en composassiez sur la même matière.

---

1. *Cabinet* signifiait alors un *cabinet de travail*. On dirait aujourd'hui : Votre sonnet est bon à rester dans votre portefeuille.

2. *Méchants modèles*. Molière emploie souvent le mot *méchant* pour *mauvais* : *méchant* goût, *méchants* vers. Ce mot vient de *més* et de *chance*, qui a mauvaise chance.

3. Oronte parle avec certitude, de là l'indicatif.

ALCESTE.

J'en pourrais, par malheur, faire d'aussi méchants,
Mais je me garderais de les montrer aux gens.

ORONTE.

Vous me parlez bien ferme, et cette suffisance...

ALCESTE.

Autre part que chez moi cherchez qui vous encense.[1]

ORONTE.

Mais, mon petit monsieur, prenez-le un peu moins haut.[2]

ALCESTE.

Ma foi, mon grand monsieur, je le prends comme il faut.

PHILINTE, *se mettant entre eux.*

Eh! messieurs, c'en est trop. Laissez cela, de grâce.

ORONTE.

Ah! j'ai tort, je l'avoue, et je quitte la place :
Je suis votre valet, monsieur de tout mon cœur.

ALCESTE.

Et moi, je suis, monsieur, votre humble serviteur.

(*Le Misanthrope*, acte I, scène II.)

LA FONTAINE.

(1621-1695)

Jean de La Fontaine, le plus grand des fabulistes, était fils d'un maître des eaux et forêts de Château-Thierry. Son enfance n'eut rien de remarquable. A vingt-deux ans, son génie poétique s'éveilla à la lecture d'une ode de Malherbe. Il débuta par des *contes* en

---

1. *Chez moi*, veut dire ici *en moi, auprès de moi.*
2. *Prenez-le un peu.* L'*e* de *le* s'élide : *prenez-l'un peu.*

vers, dans lesquels la décence est trop souvent offensée. Ses *fables*, que tout le monde sait par cœur, se font remarquer par un ton de naïveté, de bonhomie, de finesse, qui l'a fait surnommer *l'inimitable*. On dirait une chronique des animaux, écrite par un homme simple, qui a l'air de répéter sérieusement les contes qu'il s'est laissé faire.

On a souvent comparé La Fontaine à Molière. Comme notre grand comique, il descend dans le plus profond de nos travers et de nos faiblesses, et transporte dans l'apologue la peinture des mœurs et des caractères. Ses fables sont réellement, suivant son expression,

Une ample comédie à cent actes divers.

Le bon La Fontaine, qui a des traits comiques et satiriques dignes de Molière et de Boileau, se montre quelquefois tendre et délicat comme Racine, éloquent et sublime comme Bossuet. A tous ces mérites, il joint, à un degré éminent, le titre de grand peintre de la nature. Il peint d'un trait, par le mouvement de ses vers, par la variété de ses mesures et de ses repos, et surtout par l'harmonie imitative.

Rien n'est plus connu que les distractions, la bonhomie, l'imprévoyance de La Fontaine. Ses dépenses excédaient ses revenus; il établissait la balance en vendant son patrimoine par morceaux, et en mangeant ainsi le fonds avec le revenu, comme il le dit lui-même dans son épitaphe:

Jean s'en alla comme il était venu,
Mangeant son fonds avec son revenu,
Croyant trésor chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien sut le dispenser:
Deux parts en fit, dont il *soulait* passer [1]
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire.

Des femmes aimables, le voyant si peu soigneux de ses affaires, s'en chargèrent avec toute la sollicitude de l'amitié. L'histoire conservera le nom de la belle et charmante madame de La Sablière, qui reçut notre fabuliste chez elle, et le garda pendant vingt ans. A sa mort, il fut recueilli par madame d'Hervart. A l'âge de soixante-dix ans, il fut ramené à la religion, qu'il avait trop négligée pendant toute sa vie.

On a encore de lui des *comédies*, des *opéras*, des *ballades*, des *rondeaux* et une admirable *élégie* sur la disgrâce de Fouquet, son protecteur.

---

1. Il avait coutume, du latin *solere*.

La Laitière et le Pot au lait.

Perrette, sur sa tête ayant un pot au lait,
Bien posé sur un coussinet,
Prétendait arriver sans encombre à la ville.[1]
Légère et court-vêtue, elle allait à grands pas,[2]
Ayant mis ce jour-là, pour être plus agile,
Cotillon simple et souliers plats.[3]
Notre laitière, ainsi troussée,
Comptait déjà dans sa pensée
Tout le prix de son lait, en employait l'argent,
Achetait un cent d'œufs, faisait triple couvée;
La chose allait à bien par son soin diligent :[4]
« Il m'est, disait-elle, facile
D'élever des poulets autour de ma maison;
Le renard sera bien habile,
S'il ne m'en laisse assez pour avoir un cochon.
Le porc à s'engraisser coûtera peu de son;
Il était, quand je l'eus, de grosseur raisonnable :[5]
J'aurai, le revendant, de l'argent bel et bon.
Et qui m'empêchera de mettre en notre étable,
Vu le prix dont il est, une vache et son veau,[6]
Que je verrai sauter au milieu du troupeau? »
Perrette là-dessus saute aussi transportée :

---

1. *Encombre* (mot vieilli), obstacle, accident; de là *encombrer*, obstruer, embarrasser.
2. *Court-vêtu. Court* est adverbe et signifie *courtement*.
3. Les syllabes de ces vers sont coulantes et rapides, pour imiter la légèreté, la prestesse de Perrette.
4. *Allait à bien*, réussissait. (Gallicisme.)
5. L'illusion devient si forte, que Perrette emploie le passé, comme si elle avait déjà eu le porc.
6. *Il* se rapporte à *porc*, qui est un peu éloigné. Vu le prix élevé que vaut le porc, elle achètera une vache et son veau.

Le lait tombe, adieu veau, vache, cochon, couvée.[1]
La dame de ces biens, quittant d'un œil marri[2]
Sa fortune ainsi répandue,
Va s'excuser à son mari,
En grand danger d'être battue.

Le récit en farce en fut fait;[3]
On l'appela *le Pot au lait.*

(Liv. VII, fable x.)

Le Loup et l'Agneau.

La raison du plus fort est toujours la meilleure :[4]
Nous l'allons montrer tout à l'heure.

Un agneau se désaltérait
Dans le courant d'une onde pure.
Un loup survient à jeun, qui cherchait aventure,
Et que la faim en ces lieux attirait.
« Qui te rend si hardi de troubler mon breuvage?[5]
Dit cet animal plein de rage;
Tu seras châtié de ta témérité.
— Sire, répond l'agneau, que Votre Majesté
Ne se mette pas en colère;
Mais plutôt qu'elle considère
Que je me vas désaltérant[6]
Dans le courant

1. *Couvée* et *transportée*, rime insuffisante.
2. *Marri* (vieux mot), fâché, triste.
3. *En farce*, d'une manière risible.
4. Prise d'une manière absolue, cette maxime est fausse et immorale. Le poëte veut dire que la raison du plus fort l'emporte, parce qu'il la fait prévaloir par la violence.
5. *Si hardi de troubler.* On dirait aujourd'hui *assez hardi pour troubler.*
6. *Je me vas désaltérant*, vieille tournure poétique, pour *je me désaltère.*

Plus de vingt pas au-dessous d'elle,
Et que, par conséquent, en aucune façon
Je ne puis troubler sa boisson.
— Tu la troubles, reprit cette bête cruelle,
Et je sais que de moi tu médis l'an passé.
— Comment l'aurais-je fait, si je n'étais pas né ?[1]
Reprit l'agneau, je tette encor ma mère.
— Si ce n'est toi, c'est donc ton frère ?[2]
— Je n'en ai point. — C'est dont quelqu'un des tiens;
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos bergers et vos chiens.
On me l'a dit : il faut que je me venge. »
Là-dessus, au fond des forêts
Le loup l'emporte et puis le mange,
Sans autre forme de procès.[3]

(Liv. I, fable x.)

Le Corbeau et le Renard.

Maître corbeau, sur un arbre perché,[4]
Tenait en son bec un fromage.
Maître renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage :
« Hé ! bonjour, monsieur du corbeau ![5]
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau ![6]

---

1. *Né* ne rime pas avec *passé*.
2. *Si ce n'est toi*. Après *si*, on peut sous-entendre *pas*.
3. Sans donner d'autres raisons pour justifier cet acte de force brutale.
4. *Maître*, titre qu'on donne aux avocats, aux avoués, aux notaires, au lieu de dire *monsieur*.
5. *Monsieur du corbeau. Du*, préposition nobiliaire, destinée ici à flatter le corbeau.
6. *Joli* et *beau*, syn. Le *joli* est délicat, gracieux : on l'aime. Le *beau* est grand, noble et régulier : on l'admire.

Sans mentir, si votre ramage[1]
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le phénix des hôtes de ces bois. »[2]
A ces mots, le corbeau ne se sent pas de joie ;[3]
Et, pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le renard s'en saisit, et dit : « Mon beau monsieur,
Apprenez que tout flatteur[4]
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute. »
Le corbeau, honteux et confus,[5]
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

(Liv. I, fable II.)

Le Renard et la Cigogne.

Compère le renard se mit un jour en frais,
Et retint à dîner commère la cigogne.[6]
Le régal fut petit et sans beaucoup d'apprêts.
Le galant pour toute besogne[7]
Avait un brouet clair ; il vivait chichement.[8]

---

1. *Ramage,* chant des oiseaux, perchés sur des *rameaux*, ou branches.
2. *Phénix*, oiseau fabuleux, unique en son espèce.
3. *Ne se sent pas de joie,* perd la connaissance de soi, à cause de la joie dont il est transporté. (Gallicisme.)
4. *Monsieur* et *flatteur*, riment mal.
5. *Honteux et confus,* syn. La *honte* d'avoir été dupé est intérieure ; la *confusion* de voir sa *honte* connue est extérieure.
6. *Compère*, nom donné au parrain d'un enfant par la marraine, qui est désignée elle-même par celui de *commère*.
7. *Galant*, celui qui fait l'empressé, l'aimable. (Ironie.) — *Besogne*, pour tout mets, tous préparatifs : ce mot n'est plus usité dans ce sens. On dirait familièrement *pour tout potage*. *Besogne* signifie *ouvrage*, *travail*.
8. *Brouet*, espèce de bouillon. — *Chichement* avec avarice.

Ce brouet fut par lui servi sur une assiette.
La cigogne au long bec n'en put attraper miette,[1]
Et le drôle eut lapé le tout en un moment.[2]
Pour se venger de cette tromperie,
A quelque temps de là, la cigogne le prie.[3]
« Volontiers, lui dit-il, car avec mes amis
Je ne fais point cérémonie. »
A l'heure dite, il courut au logis
De la cigogne son hôtesse,
Loua très-fort sa politesse,
Trouva le dîner cuit à point,
Bon appétit surtout : renards n'en manquent point.[4]
Il se réjouissait à l'odeur de la viande
Mise en menus morceaux, et qu'il croyait friande.
On servit, pour l'embarrasser,
En un vase à long col et d'étroite embouchure.[5]
Le bec de la cigogne y pouvait bien passer,
Mais le museau du sire était d'autre mesure.[6]
Il lui fallut à jeun retourner au logis,
Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris,
Serrant la queue, et portant bas l'oreille.[7]

Trompeurs, c'est pour vous que j'écris :
Attendez-vous à la pareille.[8]

(Liv. I, fable XVIII.)

---

1. *Miette* (de *mie*), très-petite partie de pain, et, par extension, de toute autre chose.
2. Un *drôle*, homme rusé, qui mérite peu d'estime.
3. *Le prie.* On dirait plutôt *l'invite.*
4. Il avait *surtout* un *bon appétit.* Les *renards.* (Ellipse.)
5. Une carafe ou une bouteille. (Périphrase.)
6. *Sire*, seigneur, employé ironiquement.
7. *Bas*, adj. employé comme adverbe, *en bas, d'une manière basse.*
8. *A la pareille, à la* chose *pareille.*

Le Laboureur et ses Enfants.

Travaillez, prenez de la peine :
C'est le fonds qui manque le moins.[1]

Un riche laboureur, sentant sa fin prochaine,
Fit venir ses enfants, leur parla sans témoins.
« Gardez-vous, leur dit-il, de vendre l'héritage
Que nous ont laissé nos parents :
Un trésor est caché dedans.
Je ne sais pas l'endroit ; mais un peu de courage
Vous le fera trouver ; vous en viendrez à bout.[2]
Remuez votre champ, dès qu'on aura fait l'août :[3]
Creusez, bêchez, fouillez, ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse. »
Le père mort, les fils vous retournent le champ[4]
Deçà, delà, partout ; si bien qu'au bout de l'an
Il en rapporta davantage.
D'argent, point de caché. Mais le père fut sage[5]
De leur montrer avant sa mort
Que le travail est un trésor.

(Liv. V, fable IX.)

---

1. *Fonds* (du latin *fundus*, propriété). Le travail, qui produit toujours des fruits, est le *fonds* qui trompe le moins les efforts de l'homme. Un *fonds* de terre, d'argent, etc., peut manquer, être dissipé de bien des manières.

2. *En venir à bout*, réussir. (Gallicisme.)

3. *Août*. Autrefois on disait *l'août* et *l'août* pour la moisson, qui se fait au mois d'août. (Métonymie.)

4. *Les fils vous retournent le champ*. (Gallicisme.) *Vous* est inutile au sens, mais rend la peinture plus vive.

5. *D'argent, point de caché*. Tour elliptique et rapide : Il n'y avait *point d'argent caché*.

Le Vieillard et les trois jeunes Hommes.

Un octogénaire plantait.
« Passe encor de bâtir; mais planter à cet âge! »[1]
Disaient trois jouvenceaux, enfants du voisinage :
Assurément il radotait.
« Car, au nom des dieux, je vous prie,
Quel fruit de ce labeur pouvez-vous recueillir?
Autant qu'un patriarche il vous faudrait vieillir.
A quoi bon charger votre vie
Des soins d'un avenir qui n'est pas fait pour vous?
Ne songez désormais qu'à vos erreurs passées :
Quittez le long espoir et les vastes pensées;
Tout cela ne convient qu'à nous.
— Il ne convient pas à vous-mêmes,[2]
Repartit le vieillard. Tout établissement
Vient tard, et dure peu. La main des Parques blêmes[3]
De vos jours et des miens se joue également;
Nos termes sont pareils par leur courte durée.
Qui de nous des clartés de la voûte azurée
Doit jouir le dernier? Est-il aucun moment
Qui vous puisse assurer d'un second seulement?
Mes arrière-neveux me devront cet ombrage :[4]
Eh bien! défendez-vous au sage
De se donner des soins pour le plaisir d'autrui?
Cela même est un fruit que je goûte aujourd'hui :

---

1. *Passe encor de bâtir.* (Ellipse.) Nous voulons qu'on lui *passe*, qu'on lui pardonne *de bâtir*. — *Encor*, pour *encore* (licence.)

2. *Il* est mis pour *cela*. Ce pronom ne s'emploie qu'avec un verbe unipersonnel, ou que pour remplacer un nom.

3. *Parques blêmes*, trois divinités fabuleuses qui filaient la vie des hommes. — *Blêmes*, pâles.

4. *Arrière-neveux*, arrière-petits-fils, du latin *nepotes*.

J'en puis jouir demain, et quelques jours encore;
Je puis enfin compter l'aurore
Plus d'une fois sur vos tombeaux.[1]
Le vieillard eut raison : l'un des trois jouvenceaux
Se noya dès le port, allant à l'Amérique;[2]
L'autre, afin de monter aux grandes dignités,
Dans les emplois de Mars servant la république,[3]
Par un coup imprévu vit ses jours emportés;
Le troisième tomba d'un arbre
Que lui-même il voulut enter.[4]
Et, pleurés du vieillard, il grava sur leur marbre[5]
Ce que je viens de raconter.

(Liv. XI, fable VIII.)

Le Coche et la Mouche.[6]

Dans un chemin montant, sablonneux, malaisé,
Et de tous les côtés au soleil exposé,
Six forts chevaux tiraient un coche.[7]
Femmes, moine, vieillards, tout était descendu.
L'attelage suait, soufflait, était rendu.

---

1. Périphrase poétique, pour : Je puis vous survivre plus d'un jour.
2. *A l'Amérique. En Amérique* serait plus correct. On met *à* devant les noms de ville, et *en* devant les noms de contrée, de province, non précédés de l'article.
3. *Dans les emplois de Mars*, dans la guerre, dont Mars était le dieu. — *République*, l'État.
4. *Enter*, greffer.
5. Ils furent pleurés par le vieillard, et il grava. — *Marbre*, pour *tombeau :* c'est la matière pour la chose qui en est faite. (Métonymie.)
6. Cette fable, modèle d'harmonie et de style, a donné lieu au proverbe : *La mouche du coche.*
7. *Coche*, autrefois espèce de chariot, de voiture, de diligence; de là *cocher* et *porte cochère.*

Une mouche survient et des chevaux s'approche,
Prétend les animer par son bourdonnement,
Pique l'un, pique l'autre, et pense à tout moment
Qu'elle fait aller la machine;
S'assied sur le timon, sur le nez du cocher.
Aussitôt que le char chemine
Et qu'elle voit les gens marcher,
Elle s'en attribue uniquement la gloire,
Va, vient, fait l'empressée : il semble que ce soit[1]
Un sergent de bataille allant en chaque endroit[2]
Faire avancer ses gens et hâter la victoire.
La mouche, en ce commun besoin,
Se plaint qu'elle agit seule et qu'elle a tout le soin;
Qu'aucun n'aide aux chevaux à se tirer d'affaire.
Le moine disait son bréviaire;[3]
Il prenait bien son temps! une femme chantait :
C'était bien de chansons qu'alors il s'agissait!
Dame mouche s'en va chanter à leurs oreilles,
Et fait cent sottises pareilles.
Après bien du travail, le coche arrive au haut.[4]
« Respirons maintenant, dit la mouche aussitôt :
J'ai tant fait que nos gens sont enfin dans la plaine.
Ça, messieurs les chevaux, payez-moi de ma peine. »

Ainsi certaines gens, faisant les empressés,[5]
S'introduisent dans les affaires :

---

1. *Il semble que ce soit*, et non *que c'est*. Il y a doute.
2. *Sergent de bataille*, officier supérieur qui rangeait les troupes en bataille sous les ordres du général.
3. *Bréviaire* (de *brevis*, bref, court), livre qui contient les prières à l'usage des ecclésiastiques, et qui est un *abrégé* de tous les livres qui servent à l'office divin.
4. *Au haut*. Cet hiatus, difficile à prononcer, peint le dernier effort de l'attelage essoufflé.
5. *Certaines* gens *empressés*. L'adjectif qui précède *gens* se met au féminin, et celui qui suit se met au masculin.

Ils font partout les nécessaires,
Et partout importuns, devraient être chassés.

(Liv. VII, fable IX.)

La Mort et le Bûcheron.

Un pauvre bûcheron, tout couvert de ramée,[1]
Sous le faix du fagot, aussi bien que des ans,
Gémissant et courbé, marchait à pas pesants,
Et tâchait de gagner sa chaumine enfumée.[2]
Enfin, n'en pouvant plus d'efforts et de douleur,
Il met bas son fagot, il songe à son malheur.
Quel plaisir a-t-il eu depuis qu'il est au monde?
En est-il un plus pauvre en la machine ronde?
Point de pain quelquefois, et jamais de repos :
Sa femme, ses enfants, les soldats, les impôts,
Le créancier et la corvée[3]
Lui font d'un malheureux la peinture achevée.
Il appelle la Mort. Elle vient sans tarder,
Lui demande ce qu'il faut faire.
« C'est, dit-il, afin de m'aider
A recharger ce bois : tu ne tarderas guère. »[4]

Le trépas vient tout guérir;
Mais ne bougeons d'où nous sommes :[5]

---

1. *Ramée* (de *ramus*, rameau, branche), branches coupées avec leurs feuilles vertes.

2. *Chaumine*, diminutif poétique, pour *chaumière*.

3. *Corvée* (du latin *curvatus*, courbé), travail gratuit que les paysans devaient à leur seigneur.

4. *Guère*, autrefois synonyme de *beaucoup*. Tu ne tarderas pas beaucoup, pas longtemps, à venir me prendre.

5. *Ne bougeons d'où*, du lieu où. Avec *bouger*, *oser*, *devoir*, *pouvoir*, on peut supprimer *pas*.

Plutôt souffrir que mourir,
C'est la devise des hommes.

(Liv. I. fable XVI.)

Le Meunier, son Fils et l'Ane.

J'ai lu dans quelque endroit qu'un meunier et son fils,
L'un vieillard, l'autre enfant, non pas des plus petits,
Mais garçon de quinze ans, si j'ai bonne mémoire,
Allaient vendre leur âne un certain jour de foire.
Afin qu'il fût plus frais et de meilleur débit,
On lui lia les pieds, on vous le suspendit;[1]
Puis cet homme et son fils le portent comme un lustre.
Pauvres gens! idiots! couple ignorant et rustre!
Le premier qui les vit de rire s'éclata :[2]
« Quelle farce, dit-il, vont jouer ces gens-là?
« Le plus âne des trois n'est pas celui qu'on pense! »
Le meunier, à ces mots, connaît son ignorance;
Il met sur pied sa bête, et la fait détaler.[3]
L'âne, qui goûtait fort l'autre façon d'aller,
Se plaint en son patois. Le meunier n'en a cure;[4]
Il fait monter son fils, il suit; et d'aventure
Passent trois bons marchands. Cet objet leur déplut.
Le plus vieux au garçon s'écria tant qu'il put :
« Oh là! oh! descendez que l'on ne vous le dise,[5]
« Jeune homme, qui menez laquais à barbe grise![6]
« C'était à vous de suivre, au vieillard de monter.
« — Messieurs, dit le meunier, il vous faut contenter. »

---

1. On *vous* le suspendit. (Pléonasme et gallicisme).
2. *S'éclata* de rire. On dit maintenant *éclater* de rire.
3. Sur *pied*, et non sur *pieds ; pied* est employé dans un sens général.
4. *Avoir cure*, avoir souci, s'inquiéter, de *habere curam*, latinisme vieilli.
5. *Que* l'on ne vous le dise. *Que* est mis pour *sans que*.
6. Laquais à barbe grise; le père a l'air d'être le laquais de son fils.

L'enfant met pied à terre, et puis le vieillard monte;
Quand trois filles passant, l'une dit : « C'est grand'honte[1]
« Qu'il faille voir ainsi clocher ce jeune fils,[2]
« Tandis que ce nigaud, comme un évêque assis,
« Fait le veau sur son âne, et pense être bien sage.[3]
« — Il n'est, dit le meunier, plus de veaux à mon âge :[4]
« Passez votre chemin, la fille, et m'en croyez. »
Après maints quolibets coup sur coup renvoyés,[5]
L'homme crut avoir tort, et mit son fils en croupe.
Au bout de trente pas, une troisième troupe
Trouve encore à gloser. L'un dit : « Ces gens sont fous.[6]
« Le baudet n'en peut plus; il mourra sous leurs coups.[7]
« Eh quoi! charger ainsi cette pauvre bourrique!
« N'ont-ils point de pitié de leur vieux domestique?
« Sans doute qu'à la foire ils vont vendre sa peau.
« — Parbleu! dit le meunier, est bien fou du cerveau
« Qui prétend contenter tout le monde et son père.[8]
« Essayons toutefois si par quelque manière
« Nous en viendrons à bout. » Ils descendent tous deux :[9]
L'âne se prélassant marche seul devant eux.[10]
Un quidam les rencontre, et dit : « Est-ce la mode[11]
« Que baudet aille à l'aise et meunier s'incommode?

---

1. *Grand'honte. Grand* reste invariable devant quelques noms, comme *mère, messe*, etc., et dans quelques locutions : *avoir grand'peur, faire grand'chose*, etc.
2. *Clocher*, marcher en boitant.
3. *Faire le veau*, se tenir nonchalamment. (Gallicisme.)
4. *Plus de veaux à mon âge.* A son âge, les veaux sont des bœufs.
5. *Quolibet*, mauvaise plaisanterie, du latin *quod libet*, ce qui plaît, ce qui vient à la bouche.
6. *Gloser*, critiquer, censurer.
7. *Baudet*, âne. — *Bourrique*, ânesse, et par extension, misérable bête.
8. *Est bien fou.* Inversion : *Celui qui prétend... est bien fou.* Vers devenu proverbe.
9. *Venir à bout*, réussir. (Gallicisme.)
10. *Se prélasser*, marcher avec dignité comme un prélat.
11. *Quidam*, mot latin francisé, signifiant *un certain individu.* On prononce *Kidan.*

« Qui de l'âne ou du maître est fait pour se lasser?
« Je conseille à ces gens de le faire enchâsser.[1]
« Ils usent leurs souliers et conservent leur âne!
« Nicolas au rebours; car, quand il va voir Jeanne,[2]
« Il monte sur sa bête; et la chanson le dit.
« Beau trio de baudets! » Le meunier repartit:
« Je suis âne, il est vrai, j'en conviens, je l'avoue;
« Mais que dorénavant on me blâme, on me loue,
« Qu'on dise quelque chose, ou qu'on ne dise rien,
« J'en veux faire à ma tête. » Il le fit, et fit bien.[3]

Quant à vous, suivez Mars, ou Thémis, ou le prince;[4]
Allez, venez, courez, demeurez en province;
Prenez femme, abbaye, emploi, gouvernement:
Les gens en parleront, n'en doutez nullement.

(Liv. III, fable I.)

Le Savetier et le Financier.

Un savetier chantait du matin jusqu'au soir:
C'était merveilles de le voir,[5]
Merveilles de l'ouïr; il faisait des passages,[6]

---

1. *Enchâsser*, mettre dans une *châsse*, caisse où l'on garde les reliques des saints.

2. *Nicolas, au rebours*, au contraire. Allusion à une chanson du temps où Nicolas disait à Jeanne :

Adieu, cruelle Jeanne,
Puisque tu n'aimes pas,
Je remonte mon âne
Pour aller au trépas.

3. *Faire à ma tête*, à ma volonté. (Galliçisme.)

4. *Mars*, dieu de la guerre, pris pour la guerre, comme *Thémis*, déesse de la justice, est prise pour la justice. (Métonymie.)

5. *C'était merveilles*. Aujourd'hui, on mettrait le verbe au pluriel.

6. *Passages*, roulades, ornements ajoutés au chant.

Plus content qu'aucun des sept sages. [1]
Son voisin, au contraire, étant tout cousu d'or, [2]
Chantait peu, dormait moins encor;
C'était un homme de finance.
Si, sur le point du jour, parfois il sommeillait,
Le savetier alors en chantant l'éveillait;
Et le financier se plaignait
Que les soins de la Providence
N'eussent pas au marché fait vendre le dormir
Comme le manger et le boire. [3]
En son hôtel il fait venir
Le chanteur, et lui dit : « Or çà, sire Grégoire, [4]
Que gagnez-vous par an? — Par an? ma foi, monsieur,
Dit avec un ton de rieur [5]
Le gaillard savetier, ce n'est point ma manière
De compter de la sorte, et je n'entasse guère
Un jour sur l'autre : il suffit qu'à la fin [6]
J'attrappe le bout de l'année.
Chaque jour amène son pain.
— Eh bien! que gagnez-vous, dites-moi, par journée?
— Tantôt plus, tantôt moins : le mal est que toujours
(Et sans cela nos gains seraient assez honnêtes),
Le mal est que dans l'an s'entremêlent des jours
Qu'il faut chômer : on nous ruine en fêtes. [7]

---

1. Thalès, Bias, Solon, Cléobule, Chilon, Pittacus, Périandre, qui vivaient vers 600 ans avant J.-C.

2. *Cousu d'or*, être très-riche, comme si l'on avait de l'or sur toutes les coutures.

3. L'infinitif, employé comme substantif, est malheureusement rare en français.

4. *Or çà*, particule pour appeler, comme *hé bien!*

5. *Monsieur* et *rieur*, rime défectueuse. Elle était meilleure, quand on prononçait *r* de *monsieur*, comme celle de *sieur*.

6. *Entasser un jour sur l'autre*, entasser le gain d'un jour sur le gain d'un autre jour : cause pour effet. (Métonymie.)

7. De toutes les fêtes qui ne tombent pas un dimanche, on n'en *chôme*, ou n'en célèbre que quatre : la Noël, l'Ascension, l'Assomption et la Tous-

L'une fait tort à l'autre, et monsieur le curé
De quelque nouveau saint charge toujours son prône. » [1]
Le financier, riant de sa naïveté,
Lui dit : « Je veux vous mettre aujourd'hui sur le trône. [2]
Prenez ces cent écus; gardez-les avec soin,
Pour vous en servir au besoin. »
Le savetier crut voir tout l'argent que la terre
Avait depuis plus de cent ans
Produit pour l'usage des gens. [3]
Il retourne chez lui : dans sa cave il enserre [4]
L'argent et sa joie à la fois.
Plus de chant; il perdit la voix,
Du moment qu'il gagna ce qui cause nos peines. [5]
Le sommeil quitta son logis;
Il eut pour hôtes les soucis,
Les soupçons, les alarmes vaines.
Tout le jour il avait l'œil au guet; et la nuit,
Si quelque chat faisait du bruit,
Le chat prenait l'argent. [6] A la fin le pauvre homme
S'en courut chez celui qu'il ne réveillait plus : [7]
« Rendez-moi, lui dit-il, mes chansons et mon somme,
Et reprenez vos cent écus. »

(Liv. VIII. fable 17.)

---

saint. Avant 1789, il y en avait 82, pendant lesquelles il était défendu de travailler.

1. *Prône*, instruction plus familière que le sermon : le *prône* roule ordinairement sur l'épître ou l'évangile du jour.

2. Je veux vous rendre heureux comme un roi, comme si je vous mettais sur le trône. (Hyperbole).

3. Exagération naïve et comique.

4. *Enserre*, vieux mot pour *serre*, *enferme*.

5. *Ce qui cause nos peines*, c'est-à-dire l'argent.

6. Trait digne de Molière. L'avare Harpagon, voyant son fils et sa fille se faire des signes, dit : « Je crois qu'ils se font signe de me voler ma bourse. »

7. *S'en courut*. On dirait aujourd'hui *courut*.

Le Rat qui s'est retiré du monde.

Les Levantins en leur légende [1]
Disent qu'un certain rat, las des soins d'ici-bas,
Dans un fromage de Hollande
Se retira loin du tracas.
La solitude était profonde,
S'étendant partout à la ronde :
Notre ermite nouveau subsistait là-dedans.
Il fit tant, des pieds et des dents, [2]
Qu'en peu de jours il eut au fond de l'ermitage
Le vivre et le couvert; que faut-il davantage?
Il devint gros et gras : Dieu prodigue ses biens
A ceux qui font vœu d'être siens. [3]
Un jour au dévot personnage
Des députés du peuple rat
S'en vinrent demander quelque aumône légère :
Ils allaient en terre étrangère
Chercher quelque secours contre le peuple chat;
Ratopolis était bloquée. [4]
On les avait contraints de partir sans argent,
Attendu l'état indigent
De la république attaquée.
Ils demandaient fort peu, certains que le secours
Serait prêt dans quatre ou cinq jours.

---

1. *Levantins*, peuples du Levant. — *Légende* (du latin *legenda*, choses qui doivent être lues), se dit ordinairement d'un recueil d'anecdotes pieuses.
2. *Des pieds et des dents*, avec les pieds et les dents.
3. Allusion maligne à la richesse de beaucoup de gens qui ont renoncé aux biens de ce monde.
4. *Ratopolis*, ville des rats. Ce mot est formé du français *rat* et du grec *polis*, ville.

« Mes amis, dit le solitaire,
Les choses d'ici-bas ne me regardent plus :
En quoi peut un pauvre reclus
Vous assister ? Que peut-il faire,
Que de prier le ciel qu'il vous aide en ceci ?[1]
J'espère qu'il aura de vous quelque souci. »
Ayant parlé de cette sorte,
Le nouveau saint ferma sa porte.

Qui désigné-je, à votre avis,[2]
Par ce rat si peu secourable ?
Un moine ? Non, mais un dervis :[3]
Je suppose qu'un moine est toujours charitable.[4]

(Liv. VII, fable III.)

Le Chat, la Belette et le petit Lapin.

Du palais d'un jeune lapin[5]
Dame belette, un beau matin,
S'empara : c'est une rusée.
Le maître étant absent, ce lui fut chose aisée,
Elle porta chez lui ses pénates, un jour[6]

---

1. *Que de prier*, sinon prier.
2. *Qui désigné-je?* Qui est-ce que *je désigne?*
3. *Dervis* ou *derviche*, du persan *derwisch*, est un religieux mahométan.
4. La Fontaine place la scène en Orient, pour n'avoir pas l'air de se moquer des moines chrétiens. Il termine sa fable par une supposition maligne qui lui donne une tournure épigrammatique et dont les moines lui sauront peu de gré.
5. Pour relever le caractère des bêtes, La Fontaine se sert de toutes les dénominations usitées parmi les hommes. Cette fable en renferme un grand nombre d'exemples : le *palais* de *Jean* lapin, son *logis*, *madame* la belette, *la dame au nez pointu*, ses *pénates*, *maître et seigneur*, etc.
6. *Pénates*, dieux domestiques, dont les païens avaient toujours les petites statues auprès de leur foyer. De là *porter ses pénates*, aller s'établir.

Qu'il était allé faire à l'Aurore sa cour [1]
Parmi le thym et la rosée.
Après qu'il eut brouté, trotté, fait tous ses tours,
Jeannot lapin retourne aux souterrains séjours. [2]
La belette avait mis le nez à la fenêtre.
« O dieux hospitaliers! que vois-je ici paraître?
Dit l'animal chassé du paternel logis.
Holà! madame la belette,
Que l'on déloge sans trompette, [3]
Ou je vais avertir tous les rats du pays.» [4]
La dame au nez pointu répondit que la terre
Était au premier occupant.
C'était un beau sujet de guerre
Qu'un logis où lui-même il n'entrait qu'en rampant!
« Et quand ce serait un royaume,
Je voudrais bien savoir, dit-elle, quelle loi
En a pour toujours fait l'octroi [5]
A Jean, fils ou neveu de Pierre ou de Guillaume,
Plutôt qu'à Paul, plutôt qu'à moi.
Jean lapin allégua la coutume et l'usage :
« Ce sont, dit-il, leurs lois qui m'ont de ce logis
Rendu Maître et seigneur, et qui, de père en fils,
L'ont de Pierre à Simon, puis à moi Jean, transmis.
Le premier occupant, est-ce une loi plus sage? [6]
— Or bien, sans crier davantage,

---

1. *Aurore,* déesse du matin, prise ici pour *le point du jour.*

2. *Jean* et son diminutif *Jeannot* sont des noms très-communs parmi les paysans. C'est pour cela peut-être que nos aïeux y attachaient une idée de simplicité, de naïveté, de bêtise, et que La Fontaine les donne au lapin.

3. *Déloger sans trompette*, sans sonner de la trompette, sans faire de bruit.

4. Les rats sont les ennemis des belettes. Le poëte fait allusion à sa fable *Le Combat des Rats et des Belettes.*

5. *Octroi*, concession. *Octroyer,* accorder, concéder.

6. *Est-ce une loi plus sage* d'accorder la terre *au premier occupant?* Ellipse et inversion, qui donnent de la vivacité à la phrase.

Rapportons-nous, dit-elle, à Raminagrobis. »
C'était un chat vivant comme un dévot ermite,
Un chat faisant la chattemite, [2]
Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras, [3]
Arbitre expert sur tous les cas.
Jean lapin pour juge l'agrée. [4]
Les voilà tous deux arrivés
Devant Sa Majesté fourrée.
Grippeminaud leur dit : « Mes enfants, approchez,
Approchez ; je suis sourd, les ans en sont la cause. »
L'un et l'autre approcha, ne craignant nulle chose.
Aussitôt qu'à portée il vit les contestants,
Grippeminaud, le bon apôtre, [5]
Jetant des deux côtés la griffe en même temps,
Mit les plaideurs d'accord en croquant l'un et l'autre. [6]

Ceci ressemble fort aux débats qu'ont parfois
Les petits souverains se rapportant aux rois.

(Liv. VII, fable XVI.)

---

1. *Rapportons-nous*, et plus bas *se rapportant*. On dirait aujourd'hui *rapportons-nous-en* et *s'en rapportant*, de *s'en rapporter*, s'en remettre à la décision, avoir confiance. *Se rapporter* signifie *avoir rapport*, *avoir de la conformité*.
— *Raminagrobis* et *Grippeminaud*, noms comiques de chat, empruntés à Rabelais.
2. *Chattemite*, chatte doucereuse, du latin *catta mitis*.
3. *Un saint homme de chat*, pour un chat saint comme un saint homme. C'est un gallicisme, comme un *chien de métier*, un *drôle d'homme*, un *fripon d'enfant*. Un poëte a imité La Fontaine, en disant du chien de l'aveugle : *L'honnête homme de chien*.
4. *Agréer*, accepter, trouver agréable.
5. *Bon apôtre*, le bon compagnon, qui affecte de bons sentiments. (Ironie.)
6. Il serait plus correct de dire *en* LES *croquant l'un et l'autre*.

Les deux Pigeons.[1]

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre :
L'un d'eux, s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.
L'autre lui dit : « Qu'allez-vous faire?
Voulez-vous quitter votre frère?
L'absence est le plus grand des maux :
Non pas pour vous, cruel! Au moins, que les travaux,
Les dangers, les soins du voyage,
Changent un peu votre courage.[2]
Encor, si la saison avançait davantage!
Attendez les zéphyrs, qui vous presse? Un corbeau[3]
Tout à l'heure annonçait malheur à quelque oiseau ;[4]
Je ne songerai plus que rencontre funeste,
Que faucons, que réseaux. Hélas! dirai-je, il pleut :[5]
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
Bon souper, bon gîte, et le reste? »
Ce discours ébranla le cœur
De notre imprudent voyageur.
Mais le désir de voir et l'humeur inquiète
L'emportèrent enfin. Il dit : « Ne pleurez point :
Trois jours au plus rendront mon âme satisfaite :

---

1. Cette fable est justement célèbre. La Fontaine y égale Racine dans la peinture des sentiments les plus tendres et les plus délicats.

2. *Courage* se disait pour ce qu'on a dans le cœur, *intention*, *projet*, *résolution*.

3. *Les zéphyrs*, le printemps, la belle saison.

4. La vue d'un corbeau était de mauvais augure chez les Romains.

5. *Faucons*, autrefois dressés pour la chasse. — *Réseaux*, diminutif de *rets*, filets pour prendre du gibier.

Je reviendrai dans peu conter de point en point
Mes aventures à mon frère;
Je le désennuierai. Quiconque ne voit guère [1]
N'a guère à dire aussi. Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : J'étais là; telle chose m'avint. [2]
Vous y croirez être vous-même. »
A ces mots, en pleurant ils se dirent adieu.
Le voyageur s'éloigne, et voilà qu'un nuage
L'oblige de chercher retraite en quelque lieu.
Un seul arbre s'offrit, tel encor que l'orage
Maltraita le pigeon en dépit du feuillage.
L'air devenu serein, il part tout morfondu, [3]
Sèche du mieux qu'il peut son corps chargé de pluie;
Dans un champ à l'écart voit du blé répandu,
Voit un pigeon auprès; cela lui donne envie;
Il y vole, il est pris : ce blé couvrait d'un lacs [4]
Les menteurs et traîtres appâts, [5]
Le lacs était usé; si bien que, de son aile,
De ses pieds, de son bec, l'oiseau le rompt enfin :
Quelque plume y périt; et le pis du destin [6]
Fut qu'un certain vautour à la serre cruelle
Vit notre malheureux qui traînant la ficelle
Et les morceaux du lacs qui l'avait attrapé,

---

1. Vers devenu proverbe, commé cet autre du même poëte

Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu.

2. *Avint*, arriva, du verbe *avenir* et *advenir*, qui a vieilli.
3. *Morfondu*, glacé de froid.
4. *Lacs*, du latin *laqueus*, cordon, filet.
5. Ne pas confondre le mot *appâts*, pâture qui attire, avec *appas*, charmes extérieurs.
6. *Quelque plume y périt*, latinisme, pour *quelques plumes y périrent*. Métonymie : singulier pour pluriel.
— *Le pis*, adv. employé comme substantif, ce qu'il y a de pire, de plus mauvais.

Semblait un forçat échappé. [1]
Le vautour s'en allait le lier, quand des nues [2]
Fond à son tour un aigle aux ailes étendues.
Le pigeon profita du conflit des voleurs,
S'envola, s'abattit auprès d'une masure,
Crut, pour le coup, que ses malheurs [3]
Finiraient par cette aventure.
Mais un fripon d'enfant (cet âge est sans pitié) [4]
Prit sa fronde, et du coup tua plus d'à moitié
La volatile malheureuse, [5]
Qui, maudissant sa curiosité,
Traînant l'aile et tirant le pié, [6]
Demi-morte et demi-boiteuse,
Droit au logis s'en retourna;
Que bien, que mal, elle arriva [7]
Sans autre aventure fâcheuse.
Voilà nos gens rejoints; et je laisse à juger
De combien de plaisirs ils payèrent leurs peines.

Amis, heureux amis, voulez-vous voyager?
Que ce soit aux rives prochaines.
Soyez-vous l'un à l'autre un monde toujours beau,
Toujours divers, toujours nouveau.

(Liv. IX, fable II.)

---

1. *Forçat échappé*, malfaiteur échappé des travaux *forcés* en rompant sa chaîne.
2. *Lier*, terme de chasse qui signifie *saisir, enlever sa proie.*
3. *Pour le coup*, pour cette fois.
4. *Un fripon d'enfant*, pour un enfant fripon. (Gallicisme.) Notre poëte semble prévenu contre les enfants. On connaît ces vers :

Qui que tu sois, ô père de famille,
Et je ne t'ai jamais envié cet honneur.

5. *Volatile*, animal qui vole. Il est aujourd'hui du masculin.
6. *Curiosité* et *pie* (licence, pour *pied*), mauvaise rime.
7. *Que bien, que mal*, pour *tant bien que mal*, en partie bien, en partie mal. Locution vieillie.

La Besace.[1]

Jupiter dit un jour : « Que tout ce qui respire
S'en vienne comparaître aux pieds de ma grandeur :[2]
Si dans son composé quelqu'un trouve à redire,[3]
Il peut le déclarer sans peur;
Je mettrai remède à la chose.
Venez, singe; parlez le premier, et pour cause.[4]
Voyez ces animaux, faites comparaison
De leurs beautés avec les vôtres.
Êtes-vous satisfait? — Moi, dit-il; pourquoi non?
N'ai-je pas quatre pieds aussi bien que les autres?
Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché;
Mais pour mon frère l'ours, on ne l'a qu'ébauché;
Jamais, s'il me veut croire, il ne se fera peindre. »
L'ours venant là-dessus, on crut qu'il s'allait plaindre.
Tant s'en faut : de sa forme il se loua très-fort;[5]
Glosa sur l'éléphant, dit qu'on pourrait encor[6]
Ajouter à sa queue, ôter à ses oreilles;
Que c'était une masse informe et sans beauté.
L'éléphant, étant écouté,
Tout sage qu'il était, dit des choses pareilles;
Il jugea qu'à son appétit[7]

---

1. *Besace,* sac fermé aux deux bouts et ouvert au milieu, qui forme deux poches.

2. Début majestueux, comme il convient à Jupiter, roi des dieux, selon la fable.

3. *Son composé,* sa forme, sa personne, dans la manière dont il est *composé,* formé.

4. *Et pour cause.* Jupiter semble croire que le singe est le plus laid des animaux, et qu'il a plus de raison qu'un autre de se plaindre de son *composé.*

5. *Tant s'en faut,* au contraire. (Gallicisme.) *Il s'en faut, il s'en manque.*

6. *Gloser,* censurer, critiquer, médire. *Glose,* (du grec *glossa,* langue) signifie *commentaire, critique, interprétation.*

7. *A son appétit,* à son avis, selon son opinion.

Dame baleine était trop grosse.
Dame fourmi trouva le ciron trop petit, [1]
Se croyant, pour elle, un colosse.
Jupin les renvoya s'étant censurés tous, [2]
Du reste, contents d'eux. Mais parmi les plus fous
Notre espèce excella ; car tout ce que nous sommes,
Lynx envers nos pareils et taupes envers nous, [3]
Nous nous pardonnons tout, et rien aux autres hommes : [4]
On se voit d'un autre œil qu'on ne voit son prochain. [5]

Le fabricateur souverain
Nous créa besaciers tous de même manière, [6]
Tant ceux du temps passé que du temps d'aujourd'hui :
Il fit pour nos défauts la poche de derrière,
Et celle de devant pour les défauts d'autrui.

(Liv. I, fable VII.)

Le Chêne et le Roseau.

Le chêne un jour dit au roseau :
« Vous avez bien sujet d'accuser la nature ;
Un roitelet pour vous est un pesant fardeau

---

1. *Ciron*, animalcule ordinairement microscopique.
2. Après qu'ils se furent tous censurés les uns les autres.
3. *Lynx*, espèce de chat sauvage que les anciens considéraient comme le plus clairvoyant des animaux, comme bien des gens croient encore que la taupe n'y voit rien ou presque rien.
4. *Et rien aux autres*. (Ellipse). *Et* nous ne pardonnons rien aux autres.
5. Ces trois vers admirables sont souvent cités. *On se voit d'un autre œil qu'on ne voit. Que* latinisme, pour *dont*.
6. *Besaciers*, porteurs de besace. Mot inventé par La Fontaine.
7. La Fontaine considérait, dit-on, *le Chêne et le Roseau* comme la meilleure de ses fables. Il y prend tous les tons, depuis le style le plus simple jusqu'au style le plus élevé.
8. *Roitelet*, un des plus petits oiseaux.

Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau [1]
Vous oblige à baisser la tête;
Cependant que mon front, au Caucase pareil, [2]
Non content d'arrêter les rayons du soleil,
Brave l'effort de la tempête.
Tout vous est aquilon, tout me semble zéphyr.
Encor si vous naissiez à l'abri du feuillage
Dont je couvre le voisinage,
Vous n'auriez pas tant à souffrir;
Je vous défendrais de l'orage : [3]
Mais vous naissez le plus souvent
Sur les humides bords des royaumes du vent. [4]
La nature envers vous me semble bien injuste.
— Votre compassion, lui répondit l'arbuste,
Part d'un bon naturel; mais quittez ce souci :
Les vents me sont moins qu'à vous redoutables,
Je plie, et ne romps pas. Vous avez jusqu'ici,
Contre leurs coups épouvantables [5]
Résisté sans courber le dos;
Mais attendons la fin. » Comme il disait ces mots,
Du bout de l'horizon accourt avec furie
Le plus terrible des enfants
Que le Nord eût portés jusque-là dans ses flancs. [6]
L'arbre tient bon, le roseau plie;
Le vent redouble ses efforts,

---

1. Ces vers peignent bien le petit mouvement qu'un vent léger produit sur la surface de l'eau. *Rider* exprime bien la ressemblance. (Métaphore.) — *D'aventure*, vieux mot poétique, qui signifie *par hasard*.
2. *Cependant que*, pour *tandis que*. Ce long mot donne aux paroles du chêne un ton d'emphase qui convient à son orgueil.
3. *Défendre de*. On dit aussi *défendre contre*.
4. *Les royaumes du vent*, les bords de l'eau.
5. On dit aujourd'hui *résister à*.
6. Le plus terrible vent du Nord. Le vent est ici personnifié.

Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,[1]
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.[2]

(Liv. I, fable XXII.)

Les Animaux malades de la peste.[3]

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel, en sa fureur,
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom,
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,[4]
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie;
Nul mets n'excitait leur vie;
Ni loups, ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie;
Les tourterelles se fuyaient :
Plus d'amour; partant, plus de joie.[5]

Le lion tint conseil, et dit : « Mes chers amis,[6]
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.

---

1. *De qui,* pour *dont,* ne se dit plus quand on parle d'une chose. — On dit *voisin de. Voisin à* est un latinisme.

2. L'antithèse et l'hyperbole de ces deux derniers vers les rendent sublimes.

3. On considère généralement cette fable comme le chef-d'œuvre de La Fontaine.

4. *Achéron,* fleuve des enfers, pris pour les *Enfers.*

5. *Partant,* vieux mot, pour *par conséquent.*

6. Le lion emploie un exorde insinuant, bien différent de son langage ordinaire. Le fléau, qui frappe indistinctement tous les animaux, rap-

Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements.[1]
Ne nous flattons donc point; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.[2]
Que m'avaient-ils fait? nulle offense;
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.[3]
Je me dévouerai donc, s'il le faut; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,
Que le plus coupable périsse.
— Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi :[4]
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien! manger moutons, canaille, sotte espèce,[5]
Est-ce un péché? Non, non. Vous leur fîtes, seigneur,
En les croquant, beaucoup d'honneur;[6]
Et quant au berger, l'on peut dire
Qu'il était digne de tous maux,

---

proche les conditions : tous sont égaux devant la peste. De là, ce langage mystique et dévot, inspiré par la peur de la mort.

1. Chez les Grecs et les Romains, on dévouait une victime aux dieux infernaux pour détourner un danger public. Le lion sait son histoire.

2. *Force*, beaucoup, un grand nombre. On dit : *force gens, force questions.*

3. *Le berger.* Ce petit vers est caché entre les deux grands, comme pour cacher le plus gros péché du lion.

4. Quel empressement met le rusé renard à défendre le lion en lui empruntant son langage dévot, afin de ne pas être *dévoué!*

5. *Canaille* (du latin *canis*, chien), populace des chiens.

6. Cette flatterie n'est pas plus exagérée que celle d'un seigneur persan, dont Cambyse tua le fils, pour montrer son adresse à tirer de l'arc, et qui le félicita en disant : « Apollon n'eût pas mieux tiré. »

Étant de ces gens-là qui sur les animaux
Se font un chimérique empire. »
Ainsi dit le renard; et flatteurs d'applaudir.[1]
On n'osa trop approfondir
Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances,[2]
Les moins pardonnables offenses :
Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtins,
Au dire de chacun, étaient de petits saints.
L'âne vint à son tour, et dit : « J'ai souvenance[3]
Qu'en un pré de moines passant,
La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,
Quelque diable aussi me poussant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue;
Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net. »
A ces mots, on cria haro sur le baudet.[4]
Un loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,
Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout le mal.
Sa peccadille fut jugée un cas pendable.
Manger l'herbe d'autrui! quel crime abominable!
Rien que la mort n'était capable[6]
D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,
Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.[7]

(Liv. VII, fable I.)

---

1. *Et flatteurs d'applaudir*, pour *Et les flatteurs se hâtèrent d'applaudir*. Cette ellipse exprime l'empressement des flatteurs.

2. *Puissances*, pour les *animaux puissants*, C'est le nom abstrait pour le concret. (Métonymie.)

3. Comme tous les mots atténuent la faute de l'âne!

4. *Haro*, mot dont l'étymologie est inconnue, était un cri qui signifiait *arrêtez le malfaiteur*.

5. *Clerc*, signifiait autrefois *instruit, savant*. La science s'appelait *clergie*, parce qu'elle était exclusivement cultivée par le clergé.

6. *Rien que la mort*, rien sinon, excepté la mort.

7. Les cours de justice vous absoudront ou vous condamneront.

La Mort et le Mourant.

La mort ne surprend point le sage ;
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su lui-même avertir[1]
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.[2]
Ce temps, hélas! embrasse tous les temps :
Qu'on le partage en jours, en heures, en moments,
Il n'en est point qu'il ne comprenne
Dans le fatal tribut : tous sont de son domaine;
Et le premier instant où les enfants des rois
Ouvrent les yeux à la lumière
Est celui qui vient quelquefois
Fermer pour toujours leurs paupières.[3]
Défendez-vous par la grandeur;
Alléguez la beauté, la vertu, la jeunesse,
La mort ravit tout sans pudeur :
Un jour le monde entier accroîtra sa richesse.[4]
Il n'est rien de moins ignoré,
Et, puisqu'il faut que je le die,[5]
Rien où l'on soit moins préparé.[6]

Un mourant, qui comptait plus de cent ans de vie,
Se plaignait à la Mort que précipitamment
Elle le contraignait de partir tout à l'heure,
Sans qu'il eût fait son testament,

---

1. *S'étant su avertir,* ayant su s'avertir.
2. *Du temps où*, pour *auquel,* qui est moins précis.
3. Périphrase très-poétique, pour dire que les enfants des rois meurent quelquefois en naissant.
4. Quelle grande et terrible image !
5. *Die* pour *dise.* C'est un vieux subjonctif de *dire*, qui faisait *que je die, que tu dies,* etc. Licence fréquente jusqu'au XVIIe siècle.
6. Ce discours sur la mort est digne de Bossuet.

Sans l'avertir au moins. « Est-il juste qu'on meure
Au pied levé? dit-il : attendez quelque peu,[1]
Ma femme ne veut pas que je parte sans elle;
Il me reste à pourvoir un arrière-neveu;
Souffrez qu'à mon logis j'ajoute encore une aile.
Que vous êtes pressante, ô déesse cruelle!
— Vieillard, lui dit la Mort, je ne t'ai point surpris.
Tu te plains sans raison de mon impatience :
Eh! n'as-tu pas cent ans? Trouve-moi dans Paris
Deux mortels aussi vieux, trouve-m'en dix en France
Je devais, ce dis-tu, te donner quelque avis[2]
Qui te disposât à la chose :
J'aurais trouvé ton testament tout fait,
Ton petit-fils pourvu, ton bâtiment parfait.
Ne te donna-t-on pas des avis, quand la cause
Du marcher et du mouvement,
Quand les esprits, le sentiment,
Quand tout faillit en toi? Plus de goût, plus d'ouïe,[3]
Toute chose pour toi semble être évanouie;
Pour toi l'astre du jour prend des soins superflus :[4]
Tu regrettes des biens qui ne te touchent plus.
Je t'ai fait voir tes camarades
Ou morts, ou mourants, ou malades :
Qu'est-ce que tout cela, qu'un avertissement?[5]
Allons, vieillard, et sans réplique.
Il n'importe à la république[6]
Que tu fasses ton testament. »
La Mort avait raison : je voudrais qu'à cet âge

---

1. *Au pied levé*, précipitamment, à l'improviste.
2. *Ce dis-tu.* Gallicisme qui a vieilli. *Ce* est inutile au sens.
3. *Quand tout faillit*, fût défaut, faiblit.
4. Périphrase pour dire : *tu es aveugle, tu ne peux voir le soleil*, qui brille en vain pour toi.
5. *Qu'un avertissement*, sinon un avertissement.
6. Il n'importe *pas* à l'Etat.

On sortit de la vie ainsi que d'un banquet, [1]
Remerciant son hôte, et qu'on fît son paquet : [2]
Car de combien peut-on retarder le voyage?
Tu murmures, vieillard! vois ces jeunes mourir,
Vois-les marcher, vois-les courir
A des morts, il est vrai, glorieuses et belles,
Mais sûres cependant, et quelquefois cruelles. [4]
J'ai beau te le crier; mon zèle est indiscret; [5]
Le plus semblable aux morts meurt le plus à regret. [6]

(Liv. VIII, fable I.)

Le Paysan du Danube.

Il ne faut point juger des gens sur l'apparence.
Le conseil en est bon; mais il n'est pas nouveau.
Jadis l'erreur du souriceau [8]
Me servit à prouver le discours que j'avance : [9]
J'ai, pour le fonder à présent,
Le bon Socrate, Ésope, et certain paysan [10]

---

1. Belle image imitée d'Horace et de Lucrèce.
2. *Son paquet.* Ce mot peu poétique n'est-il pas là pour la rime?
3. *Jeune.* Cet adjectif est ici employé substantivement pour *jeunes gens.* C'est une hardiesse poétique. En prose, on ne l'emploie ainsi que dans *jeunes et vieux, les jeunes et les vieux.*
4. Allusion à la mort qu'on rencontre sur les champs de bataille.
5. *J'ai beau te le crier,* Je te le crie en vain. (Gallicisme).
6. Vers admirable de précision et d'énergie.
7. La Fontaine s'élève au sublime de l'éloquence pour peindre la tyrannie et la rapacité des Romains. Il rappelle les *Verrines* de Cicéron, et il est plus vrai que Tacite dans son fameux *discours de Galgacus.*
8. Dans la fable *le Cochet* (jeune coq), *le Chat et le Souriceau.*
9. *Discours,* pris ici pour *maxime.*
10. On sait que Socrate, le plus sage des philosophes, et le fabuliste Ésope étaient fort laids.

Des rives du Danube, homme dont Marc-Aurèle
Nous fait un portrait fort fidèle.
On connaît les premiers; quant à l'autre, voici
Le personnage en raccourci :
Son menton nourrissait une barbe touffue;
Toute sa personne velue
Représentait un ours, mais un ours mal léché; [2]
Sous un sourcil épais il avait l'œil caché,
Le regard de travers, nez tortu, grosse lèvre,
Portait sayon de poil de chèvre, [3]
Et ceinture de joncs marins.
Cet homme, ainsi bâti, fut député des villes
Que lave le Danube. Il n'était point d'asiles [4]
Où l'avarice des Romains
Ne pénétrât alors et ne portât les mains.
Le député vint donc, et fit cette harangue :

« Romains, et vous, sénat, assis pour m'écouter, [5]
Je supplie, avant tout, les dieux de m'assister :
Veuillent les Immortels, conducteurs de ma langue, [6]
Que je ne dise rien qui doive être repris!
Sans leur aide, il ne peut entrer dans les esprits
Que tout mal et toute injustice : [7]

---

1. Ce trait se trouve, non dans les *Œuvres* de l'empereur Marc-Aurèle, mais dans celles de Guévara, évêque et historien espagnol, qui donne souvent ses pensées pour des citations tirées des anciens.

2. On prétend que les ours lèchent leurs petits, « pour les mettre en perfection des membres, » dit Rabelais.

3. *Sayon*, grossier vêtement, espèce de manteau.

4. *Villes que lave le Danube*, situées sur le Danube.

5. Cet exorde, modèle d'insinuation, est imité du discours de Démosthène *sur la couronne*.

6. *Veuillent les Immortels*, je désire que *les Immortels veuillent*. (Ellipse et inversion).

7. *Il ne peut entrer* (autre chose) *que tout mal...*

Faute d'y recourir, on viole leurs lois, [1]
Témoin nous, que punit la romaine avarice : [2]
Rome est par nos forfaits, plus que par ses exploits,
L'instrument de notre supplice.
Craignez, Romains, craignez que le ciel quelque jour
Ne transporte chez vous les pleurs et la misère,
Et, mettant en nos mains, par un juste retour,
Les armes dont se sert sa vengeance sévère,
Il ne vous fasse, en sa colère.
Nos esclaves à votre tour.
Et pourquoi sommes-nous les vôtres? Qu'on me die [3]
En quoi vous valez mieux que cent peuples divers?
Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers?
Pourquoi venir troubler une innocente vie?
Nous cultivions en paix d'heureux champs, et nos mains
Étaient propres aux arts ainsi qu'au labourage.
Qu'avez-vous appris aux Germains?
Ils ont l'adresse et le courage :
S'ils avaient eu l'avidité,
Comme vous, et la violence,
Peut-être en votre place ils auraient la puissance,
Et sauraient en user sans inhumanité. [4]
Celle que vos préteurs ont sur nous exercée [5]
N'entre qu'à peine en la pensée.
La majesté de vos autels
Elle-même en est offensée;

---

1. *Faute d'y recourir,* par manque d'y recourir, si l'on manque de recourir à l'aide des dieux.

2. *Témoin nous. Témoin* s'emploie ici comme adverbe, en *témoignage, par exemple.* L'académie dit : *témoin les victoires.*

3. *Die,* pour *dise.* (Voyez la sixième note de *la Mort et le Mourant.*)

4. Si les Germains avaient eu *l'avidité et la violence,* il est probable qu'ils auraient agi comme les Romains : les mêmes passions amènent les mêmes crimes.

5. *Préteur,* magistrat qui rendait la justice à Rome, ou qui gouvernait une province.

Car sachez que les Immortels
Ont les regards sur nous. Grâces à vos exemples,
Ils n'ont devant les yeux que des objets d'horreur,
De mépris d'eux et de leurs temples,
D'avarice qui va jusques à la fureur.
Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome :
La terre et le travail de l'homme
Font pour les assouvir des efforts superflus.
Retirez-les : on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes.
Nous quittons les cités, nous fuyons aux montagnes ;
Nous laissons nos chères compagnes ; [1]
Nous ne conversons plus qu'avec des ours affreux, [2]
Découragés de mettre au jour des malheureux,
Et de peupler pour Rome un pays qu'elle opprime.
Quant à nos enfants déjà nés,
Nous souhaitons de voir leurs jours bientôt bornés ; [3]
Vos préteurs au malheur nous font joindre le crime.
Retirez-les, ils ne nous apprendront
Que la mollesse et que le vice ;
Les Germains comme eux deviendront
Gens de rapine et d'avarice,
C'est tout ce que j'ai vu dans Rome à mon abord. [4]
N'a-t-on point de présent à faire, [5]
Point de pourpre à donner ; c'est en vain qu'on espère
Quelque refuge aux lois : encor leur ministère [6]
A-t-il mille longueurs. Ce discours un peu fort
Doit commencer à vous déplaire :

---

1. Ces trois rimes féminines de suite sont une inadvertance.
2. *Converser*, pour *vivre*.
3. C'est-à-dire de les voir mourir bientôt.
4. *A mon abord*, dès mon arrivée.
5. *N'a-t-on point de présent*, pour *si l'on a point de présent*, tour qui est moins précis et moins vif.
6. *Refuge aux lois*, pour *dans les lois*, quelque protection des lois.

Je finis. Punissez de mort
Une plainte un peu trop sincère. »
A ces mots, il se couche; et chacun étonné
Admire le grand cœur, le bon sens, l'éloquence
Du sauvage ainsi prosterné.
On le créa patrice; et ce fut la vengeance [1]
Qu'on crut qu'un tel discours méritait. On choisit
D'autres préteurs; et par écrit
Le sénat demanda ce qu'avait dit cet homme,
Pour servir de modèle aux parleurs à venir.
On ne sut pas longtemps à Rome.
Cette éloquence entretenir. [2]

(Liv. XI, fable VII.)

Élégie sur la disgrâce de Fouquet. [3]

Remplissez l'air de cris, en vos grottes profondes,
Pleurez, nymphes de Vaux, faites croître vos ondes, [4]
Et que l'Anqueil enflé ravage les trésors [5]
Dont les regards de Flore ont embelli ses bords.
On ne blâmera pas vos larmes innocentes;

---

1. *Patrice,* pour *patricien.* La dignité de *patrice,* premier dignitaire après les Césars, ne date que du règne de Constantin.

2. Inversion aujourd'hui vicieuse.

3. Fouquet (1615-1680), surintendant des finances, amassa une fortune princière et puisa dans le trésor public comme dans sa propre bourse. Il fut disgrâcié en 1661, accusé de péculat et condamné à un emprisonnement perpétuel. Les gens de lettres, dont il avait été le généreux protecteur, excitèrent en sa faveur la sympathie des contemporains et celle de la postérité. C'est pour désarmer l'opinion publique que La Fontaine écrivit cette élégie, modèle de poésie, de sentiment et d'éloquence.

4. *Vaux-le-Vicomte,* près de Melun, maison de campagne de Fouquet, qui y avait dépensé 18 millions.

5. *Anqueil,* petite rivière qui passe à Vaux.

Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes,
Chacun attend de vous ce devoir généreux :
Les destins sont contents, Oronte est malheureux. [1]
Vous l'avez vu naguère aux bords de vos fontaines,
Qui sans craindre du sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevait des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels. [2]
Hélas ! qu'il est déchu de ce bonheur suprême !
Que vous le trouveriez différent de lui-même !
Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits :
Les soucis dévorants, les regrets, les ennuis,
Hôtes infortunés de sa triste demeure,
En des gouffres de maux le plongent à toute heure !
Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
Les attraits enchanteurs de la prospérité.
Dans le palais des rois cette plainte est commune :
On n'y connaît que trop les traits de la Fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants ;
Mais on ne les connaît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents et les étoiles,
Il est bien malaisé de régler ses désirs :
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyrs.
Jamais un favori ne borne sa carrière ;
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière ;
Et tout ce vain amour des honneurs et du bruit
Ne le saurait quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte
Ne suffisaient-ils pas sans la perte d'Oronte ?
Ah ! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,
Si ce séjour de Vaux eût borné ses désirs,

---

1. *Oronte*, nom poétique, mis pour Fouquet.
2. Allusion à une fête splendide que Fouquet venait de donner au roi et à la cour.

Qu'il pouvait doucement laisser couler son âge !
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage, [1]
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Saluer à longs flots le soleil de la cour.
Mais la faveur du ciel vous donne, en récompense,
Du repos, du loisir, de l'ombre et du silence.
Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens,
Et jamais à la cour on ne trouve ces biens.
Mais quittons ces pensers, Oronte nous appelle. [2]
Vous, dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes, qui lui devez vos plus charmants appas, [3]
Si le long de vos bords Louis porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage ; [4]
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage ;
Du titre de clément rendez-le ambitieux : [5]
C'est par là que les rois sont semblables aux dieux.
Du magnanime Henri qu'il contemple la vie : [6]
Dès qu'il pût se venger, il en perdit l'envie.
Inspirez à Louis cette même douceur :
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
Oronte est à présent un objet de clémence :
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux,
Et c'est être innocent que d'être malheureux.

---

1. *Chez vous*, à Vaux. C'est aux nymphes de Vaux que le poëte s'adresse.

2. *Pensers*, pour *pensées*. Ce mot n'est guère usité qu'en poésie.

3. Au XVIIe siècle, on ne faisait aucune différence entre *appas*, attraits extérieurs, et *appât*, amorce, *pâture* destinée à allécher les animaux. *Appas* se dit, au figuré, de ce qui attire, excite le désir.

4. *Courage se* disait autrefois pour le *cœur*.

5. L'*e* s'élide en scandant le vers : *rendez-l'ambitieux*, mais non pas à la lecture.

6. L'*e* de *magnanime* s'élide de même, quoique H soit aspirée dans *Henri*.

Philémon et Baucis.

Ni l'or ni la grandeur ne nous rendent heureux.
Ces deux divinités n'accordent à nos vœux [1]
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquille :
Des soucis dévorants c'est l'éternel asile ;
Véritables vautours, que le fils de Japet
Représente, enchaîné sur son triste sommet. [2]
L'humble toit est exempt d'un tribut si funeste.
Le sage y vit en paix, et méprise le reste :
Content de ses douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des rois ; [3]
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne
Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne. [5]
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour,
Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.

Philémon et Baucis nous en offrent l'exemple :
Tous deux virent changer leur cabane en un temple ;
Ils surent cultiver, sans se voir assistés,

---

1. *Divinités.* L'or et la grandeur sont comparés à des divinités à qui les hommes adressent leurs vœux.

2. *Véritables vautours.* L'or et la grandeur sont de véritables vautours qui rongent le cœur de l'homme, comme celui qui, selon la fable, dévorait le foie toujours renaissant de Prométhée, fils de Japet ou Japhet, enchaîné sur le sommet du Caucase, pour avoir dérobé le feu du ciel.

Si l'on osait, on demanderait si la misère n'est pas plutôt que la richesse l'*asile des soucis dévorants*, si l'or et la grandeur peuvent être un *asile*, si le fils de Japet peut *représenter des vautours*. Disons plutôt de La Fontaine ce qu'Alceste dit de Célimène : « Sa grâce est la plus forte. »

3. Belle image, pour exprimer le dédain que le sage éprouve pour les grandeurs : il se croit supérieur aux favoris des rois.

4. *Vend* et *donne*, belle antithèse. Ici La Fontaine joint à l'éclat du style une profonde philosophie. La fortune fait payer ses faveurs par les soucis.

Leur enclos et leur champ par deux fois vingt étés.[1]
Eux seuls ils composaient toute leur république :[2]
Heureux de ne devoir à pas un domestique
Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendaient![3]
Tout vieillit : sur leur front les rides s'étendaient...

Ils habitaient un bourg plein de gens dont le cœur
Joignait aux duretés un sentiment moqueur.
Jupiter résolut d'abolir cette engeance.
Il part, avec son fils, le dieu de l'éloquence ;[4]
Tous deux en pèlerins vont visiter ces lieux.
Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux dieux.[5]
Prêts enfin à quitter un séjour si profane,[6]
Ils virent à l'écart une étroite cabane,
Demeure hospitalière, humble et chaste maison.
Mercure frappe : on ouvre. Aussitôt Philémon
Vient au-devant des dieux, et leur tient ce langage :
« Vous me semblez tous deux fatigués du voyage,
Reposez-vous. Usez du peu que nous avons;
L'aide des dieux a fait que nous le conservons.
Usez-en. Saluez ces pénates d'argile.[7]
Jamais le ciel ne fut aux humains si facile
Que quand Jupiter même était de simple bois;
Depuis qu'on l'a fait d'or, il est sourd à nos voix.

---

1. Périphrase, pour dire *quarante ans.*
2. *République*; pour *maison.*
3. Le *plaisir* de rendre des soins et le *gré*, la gratitude de les recevoir.
4. *Mercure*, fils de Jupiter, était le dieu de l'éloquence, du commerce et des voleurs.
5. *Un seul ne s'ouvre*, pour *pas un seul ne s'ouvre.*
6. *Prêt à*, signifie *disposé à.* — *Près de*, sur le point de. Cette distinction n'existait pas au XVIIe siècle ni au XVIIIe. On disait *prêt à* et *près de* pour les deux sens. — *Près de* ne se dit plus.
7. *Pénates.* (Voir la deuxième note de la fable *le Chat, la Belette et le petit Lapin.*)

Baucis, ne tardez point, faites tiédir cette onde :
Encor que le pouvoir au désir ne réponde,[1]
Nos hôtes agréeront les soins qui leur sont dus. »

Quelques restes de feu, sous la cendre épandus,[2]
D'un souffle haletant par Baucis s'allumèrent :[3]
Des branches de bois sec aussitôt s'enflammèrent.
L'onde tiède, on lava les pieds des voyageurs.
Philémon les pria d'excuser ces longueurs;
Et pour tromper l'ennui d'une attente importune,
Il entretient les dieux, non point sur la fortune,
Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois,
Mais sur ce que les champs, les vergers et les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.
Cependant par Baucis le festin se prépare.[4]
La table où l'on servit le champêtre repas
Fut d'ais non façonnés à l'aide du compas :[5]
Encore assure-t-on, si l'histoire en est crue,
Qu'en un de ses supports le temps l'avait rompue.
Baucis en égala les appuis chancelants
Du débris d'un vieux vase, autre injure des ans.[6]
Un tapis tout usé couvrit deux escabelles :
Il ne servait pourtant qu'aux fêtes solennelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert, pour tous mets,[7]

---

1. *Encor que le pouvoir ne réponde*, *bien que* le pouvoir ne réponde pas. En vers, on peut écrire *encor* pour *encore*.
2. *Epandus*, poétique, pour *répandus*.
3. Pour *furent allumés par Baucis*. En français on met souvent le verbe réfléchi pour le verbe passif; mais on ne lui donne pas de complément.
4. Même observation.
5. *Fut*, pour *était*. Il y a durée : *la table était toujours ainsi*. — *Ais*, du latin *axis*, solive, planche. Ce mot est vieux.
— *Non façonnés à l'aide du compas*, périphrase pour *grossiers*.
6. *Du débris*, pour *avec le débris*, qui est moins précis.
7. *Le linge*, pour *la nappe*. (Métonymie.)

D'un peu de lait, de fruits, et des dons de Cérès. [1]
Les divins voyageurs, altérés de leur course,
Mêlaient au vin grossier le cristal d'une source.
Plus le vase versait, moins il s'allait vidant. [2]
Philémon reconnut ce miracle évident ;
Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenouillèrent ;
A ce signe d'abord leurs yeux se dessillèrent.
Jupiter leur parut avec ces noirs sourcils [3]
Qui font trembler les cieux sur leurs pôles assis. [4]
« Grand Dieu, dit Philémon, excusez notre faute :
Quels humains auraient cru recevoir un tel hôte ?
Ces mets, nous l'avouons, sont peu délicieux :
Mais, quand nous serions rois, que donner à des dieux ?
C'est le cœur qui fait tout : que la terre et que l'onde
Apprêtent un repas pour les maîtres du monde ;
Ils lui préféreront les seuls présents du cœur. »
Baucis sort, à ces mots, pour réparer l'erreur.
Dans le verger courait une perdrix privée,
Et par de tendres soins dès l'enfance élevée.
Elle en veut faire un mets, et la poursuit en vain :
La volatile échappe à sa tremblante main ; [5]
Entre les pieds des dieux elle cherche un asile.
Ce recours à l'oiseau ne fut pas inutile :
Jupiter intercède. Et déjà les vallons
Voyaient l'ombre en croissant tomber du haut des monts. [6]

---

1. *Les dons de Cérès*, périphrase pour *le blé*, ou plutôt *le pain*. Cérès, fille de Saturne et de Cybèle, était la déesse de l'agriculture.

2. *Moins il s'allait vidant*, vieille tournure poétique, pour *moins il se vidait*.

3. *Parut*, pour *apparut*. *Apparaître* signifie *faire une apparition*, se montrer soudainement. *Paraître* est le terme général pour *se montrer*.

4. *Les cieux ne sont pas assis sur leurs pôles*. Le poëte exprime la croyance des anciens.

5. *Volatile*, animal qui vole. Ce mot est maintenant masculin.

6. Périphrase, pour *il se faisait tard*

Les dieux sortent enfin, et font sortir leurs hôtes.
« De ce bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes :
Suivez-nous. Toi, Mercure, appelle les vapeurs.
O gens durs ! vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs ! »
Il dit ; et les autans troublent déjà la plaine. [1]
Nos deux époux suivaient, ne marchant qu'avec peine ;
Un appui de roseau soulageait leurs vieux ans : [2]
Moitié secours des dieux, moitié peur, se hâtants, [3]
Sur un mont assez proche enfin ils arrivèrent,
A leurs pieds aussitôt cent nuages crevèrent.
Des ministres du dieu les escadrons flottants [4]
Entraînèrent, sans choix, animaux, habitants,
Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure ;
Sans vestiges du bourg, tout disparut sur l'heure.
Les vieillards déploraient ces sévères destins.
Les animaux périr ! car encor les humains, [5]
Tous avaient dû tomber sous les célestes armes.
Baucis en répandit en secret quelques larmes.

Cependant l'humble toit devient temple, et ses murs
Changent leur frêle enduit aux marbres les plus durs. [6]
De pilastres massifs les cloisons revêtues [7]
En moins de deux instants s'élèvent jusqu'aux nues ;

---

1. *Autans*, vents violents du midi.
2. *Appui de roseau*, périphrase poétique pour *bâton*.
3. *Se hâtants*. Autrefois le participe présent était variable comme l'adjectif. Quand la rime l'exige, les poëtes le mettent encore au pluriel masculin.
4. *Les escadrons flottants*, périphrase pour *les nuages* chargés de pluie.
5. La Fontaine s'attendrit sur les animaux, qui lui inspirent plus de sympathie que les hommes.
En prose familière on dirait : *Passe encore pour les humains ; ils méritaient leur sort.*
6. *Changent leur enduit aux marbres*, pour *en marbre*, ou plutôt *dans les marbres les plus durs*, est un tour précis et poétique.
7. *Pilastre* (de *pile*, *piliers*), colonne de forme carrée.

Le chaume devient or, tout brille en ce pourpris : [1]
Tous ces événements sont peints sur le lambris.
Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis et d'Apelle ! [2]
Ceux-ci furent tracés d'une main immortelle.
Nos deux époux, surpris, étonnés, confondus, [3]
Se crurent, par miracle, en l'Olympe rendus. [4]
« Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures :
Aurions-nous bien le cœur et les mains assez pures
Pour présider ici sur les honneurs divins, [5]
Et, prêtres, vous offrir les vœux des pèlerins ? »
Jupiter exauça leur prière innocente.
« Hélas ! dit Philémon, si votre main puissante
Voulait favoriser jusqu'au bout deux mortels,
Ensemble nous mourrions en servant vos autels ;
Clothon ferait d'un coup ce double sacrifice ; [6]
D'autres mains nous rendraient un vain et triste office :
Je ne pleurerais point celle-ci, ni ses yeux [7]
Ne troubleraient non plus de leurs larmes ces lieux. »
Jupiter à ce vœu fut encor favorable.
Mais oserai-je dire un fait presque incroyable ?

Un jour qu'assis tous deux dans le sacré parvis [8]

---

1. *Pourpris*, enceinte, enclos, jardin, habitation.

2. *Zeuxis* et *Apelle*, célèbres peintres grecs. — Tour vif.

3. *Surpris*, *étonnés*, *confondus*. (Gradation.) *Surpris* signifie *pris sur* le fait, à l'improviste, par quelque chose d'inattendu. — *Étonné*, frappé, ému par quelque chose de grand. — *Confondu*, jeté dans la *confusion*, stupéfait.

4. *Olympe*, montagne entre la Macédoine et la Thessalie, était, selon la fable, la résidence des dieux. *Olympe* est mis ici pour *le ciel*.

5. *Présider sur*. On dit maintenant *présider à*, avoir le soin, la direction, veiller à.

6. Clothon était la Parque qui tenait la quenouille, Lachésis filait, et Atropos coupait le fil de la vie humaine. *Clothon* est prise ici pour la Parque en général.

7. *Ni ses yeux*. *Et* serait plus correct, puisque les deux sens négatifs sont indépendants l'un de l'autre.

8. *Parvis*, place devant l'entrée d'un temple, d'une église.

Ils contaient cette histoire aux pèlerins ravis,
La troupe à l'entour d'eux debout prêtait l'oreille. [1]
Philémon leur disait : « Ce lieu plein de merveille
N'a pas toujours servi de temple aux Immortels.
Un bourg était autour, ennemi des autels,
Gens barbares, gens durs, habitacle d'impies ;
Du céleste courroux tous furent les hosties.
Il ne resta que nous d'un si triste débris :
Vous en verrez tantôt la suite en nos lambris ; [3]
Jupiter l'y peignit. » En contant ces annales, [4]
Philémon regardait Baucis par intervalles ;
Elle devenait arbre, et lui tendait les bras :
Il veut lui tendre aussi les siens, et ne peut pas ;
Il veut parler, l'écorce a sa langue pressée. [5]
L'un et l'autre se dit adieu de la pensée : [6]
Le corps n'est tantôt plus que feuillage et que bois. [7]
D'étonnement la troupe, ainsi qu'eux, perd la voix.
Même instant, même sort à leur fin les entraîne ;
Baucis devient tilleul, Philémon devient chêne.
On les va voir encore, afin de mériter
Les douceurs qu'en hymen ils avaient su goûter.

---

1. On dit aujourd'hui *autour d'eux*. *Alentour*, adverbe, ne peut avoir de complément. On dirait : *un bourg était alentour*.

2. *Habitacle*, demeure, habitation, et *hostie*, victime, sont de vieux mots.

3. *La suite*, la *suite* de ces faits, la manière dont ils se *suivent*.

4. *Annales*, histoire qui rapporte les événements année par année. Pris ici pour *histoire*.

5. Inversion surannée, pour *a pressé sa langue*.

6. *L'un et l'autre se dit*. (Latinisme). On peut mettre aussi le verbe au pluriel après *l'un et l'autre*.

7. *Tantôt* est synonyme de *bientôt*, dans le style familier.

BOILEAU.

(1636-1711)

Nicolas Boileau-Despréaux, destiné à être *le législateur du Parnasse français*, naquit à Paris. Son père était greffier au parlement. Le jeune Despréaux, après avoir essayé le droit et la théologie, se livra tout entier aux lettres. Ses *Satires*, ses *Épîtres*, son *Art poétique* et *le Lutrin* sont ses titres à l'immortalité.

Dans ses *Satires*, il déclara la guerre à tous les mauvais écrivains, et couvrit de ridicule l'emphase espagnole, les pointes et les jeux de mots de l'Italie, le jargon sentimental des *précieuses*, la bouffonnerie et la licence qui régnaient encore sur la littérature. Il manque un peu de verve, de grâce et d'enjouement ; mais il rachète ces défauts par le bon sens, la décence, la pureté du goût et la correction du style.

Les *Épîtres* sont supérieures aux *Satires* : la versification en est plus forte, plus douce et plus flexible. Les meilleures sont la septième sur *l'Utilité des ennemis*, la neuvième *sur le Vrai*, qui est la plus belle, et la sixième *sur les Plaisirs de la campagne*, mis en opposition avec la vie inquiète et agitée de la ville.

L'Art poétique véritable profession de foi littéraire du grand siècle, renferme les règles de l'art d'écrire, exprimées en vers élégants et faciles à retenir. Quelques-unes ont été modifiées ou abrogées de nos jours ; mais la plupart sont dictées par le goût le plus sûr.

Le Lutrin est une épopée badine, où Boileau chante un démêlé survenu entre le chantre et le trésorier de la Sainte-Chapelle de Paris, pour savoir si un lutrin sera placé dans un endroit ou dans un autre. C'est une fine satire des mœurs des gens d'église, qui n'atteint jamais les choses religieuses. De tous les ouvrages de Boileau, c'est celui où il y a le plus de verve comique, de perfection de style et d'invention poétique. Ce poëme, si admirable dans les détails, est froid, parce qu'il n'y a pas de proportion entre la pauvreté du sujet et la richesse de l'art. On regrette qu'un poëte ait dépensé tant de talent et de peine pour célébrer une aussi misérable querelle.

Boileau est le plus contesté de nos poëtes classiques. Assurément il fut moins heureusement doué que Molière, Corneille, Racine et La Fontaine ; et sa part de gloire serait médiocre, si on le jugeait d'après l'idéal qu'on se forme d'un grand poëte. Il faut le prendre

tel qu'il se donne, et ne lui demander que ce qu'il s'engage à nous offrir. « *Boileau*, dit Voltaire, *a très-bien fait ce qu'il voulait faire, et très-bien dit ce qu'il voulait dire.* » Il n'a ni l'imagination créatrice du poëte épique, ni l'enthousiasme lyrique, ni la sensibilité qui révèle le secret des passions. Il tire toute sa poésie de sa raison; la raison est l'âme de ses écrits, et le *vrai* en est le seul objet.

Boileau, tant accusé de manquer de sensibilité, était tendre et dévoué pour ses amis, bienfaisant et vertueux. Il recommande sans cesse aux écrivains de respecter la vertu, comme le bon goût. C'est lui qui a fait ce vers, le plus beau peut-être qu'il ait écrit :

Le vers se sent toujours des bassesses du cœur.

Le repas ridicule.

Le narrateur a l'imprudence d'accepter une invitation qu'il éludait depuis un an. Il faisait une chaleur étouffante dans la salle à manger, et les convives étaient des provinciaux prétentieux et ridicules. On lui sert un affreux repas, dont il fait une description qui est un modèle de bonne plaisanterie. On y chante des chansons à boire comme on chanterait à un enterrement. On déraisonne sur la politique et sur les lettres, et on dit des écrivains du jour le contraire de ce qui convient à chacun. Sur ce, un poëte se querelle avec un autre convive, et ils finissent par se prendre aux cheveux. Le narrateur s'esquive, en jurant qu'on ne l'y prendra plus.

Je sors de chez un fat qui, pour m'empoisonner,
Je pense, exprès chez lui m'a forcé de dîner.
Je l'avais bien prévu. Depuis près d'une année,
J'éludais tous les jours sa poursuite obstinée.
Mais hier il m'aborde, et, me serrant la main :
« Ah! monsieur, m'a-t-il dit, je vous attends demain.

---

1. *Hier il m'aborde, je vous attends demain.* Le *présent* est mis pour le *passé* et pour le *futur*, quand on parle d'un temps prochain. Variété agréable.

N'y manquez pas au moins. J'ai quatorze bouteilles
D'un vin vieux... Boucingo n'en a point de pareilles; [1]
Et je gagerais bien que, chez le commandeur, [2]
Villandri priserait sa sève et sa verdeur. [3]
Molière avec Tartuffe y doit jouer son rôle, [4]
Et Lambert, qui plus est, m'a donné sa parole. [5]
C'est tout dire, en un mot, et vous le connaissez.
— Quoi! Lambert? — Oui, Lambert; à demain. — C'est assez.
Ce matin donc, séduit par sa vaine promesse,
J'y cours midi sonnant, au sortir de la messe. [6]
A peine étais-je entré, que, ravi de me voir,
Mon homme, en m'embrassant, m'est venu recevoir,
Et montrant à mes yeux une allégresse entière :
« Nous n'avons, m'a-t-il dit, ni Lambert ni Molière;
Mais, puisque je vous vois, je me tiens trop content. [7]
Vous êtes un brave homme; entrez, on vous attend. »
A ces mots, mais trop tard, reconnaissant ma faute, [8]
Je le suis, en tremblant, dans une chambre haute,
Où, malgré les volets, le soleil irrité [9]
Formait un poêle ardent au milieu de l'été.
Le couvert était mis dans ce lieu de plaisance,
Où j'ai trouvé d'abord, pour toute connaissance,

---

1. Boucingo, fameux marchand de vin.
2. Jacques de Souvré, commandeur de Saint-Jean de Latran, et Villandri, gentilhomme de la chambre, étaient connus pour aimer la bonne chère.
3. *Sève*, force, vigueur du vin. — *Verdeur*, acidité du vin. L'amphitryon montre son goût en louant la *verdeur* de son vin!
4. La représentation de *Tartuffe* était alors défendue, et Molière faisait des lectures de cette pièce en société. — *Rôle* et *parole*, rime faible.
5. Lambert, fameux chanteur, était beau-père de Lulli. — Le *qui plus est* montre que l'amphitryon mettait le chanteur Lambert avant Molière!
6. On dinait alors *à midi*, et l'on soupait *à sept heures*. — On dirait aujourd'hui *à midi sonnant*.
7. *Je me tiens*, je m'estime, je me sens, je suis *trop content*.
8. *Ma faute*, la faute que j'avais faite en venant.
9. *Soleil irrité*. Métaphore hardie, mais très-heureuse.

Deux nobles campagnards, grands lecteurs de romans, [1]
Qui m'ont dit tout Cyrus dans leurs longs compliments. [2]
J'enrageais. Cependant on apporte un potage : [3]
Un coq y paraissait en pompeux équipage,
Qui, changeant sur ce plat et d'état et de nom,
Par tous les conviés s'est appelé chapon. [4]
Deux assiettes suivaient, dont l'une était ornée
D'une langue en ragoût, de persil couronnée,
L'autre, d'un godiveau tout brûlé par dehors, [5]
Dont un beurre gluant inondait tous les bords.
On s'assied ; mais d'abord notre troupe serrée
Tenait à peine autour d'une table carrée,
Où chacun, malgré soi, l'un sur l'autre porté,
Faisait un tour à gauche, et mangeait de côté.
Jugez en cet état si je pouvais me plaire,
Moi qui ne compte rien ni le vin ni la chère, [6]
Si l'on n'est plus au large assis en un festin [7]
Qu'aux sermons de Cassaigne ou de l'abbé Cotin. [8]

Notre hôte cependant s'adressant à la troupe :

---

1. *Campagnard* se disait pour *provincial*. — *Lecteur*, dont la fonction est de lire, ou qui lit seul. *Liseur*, qui aime à lire, qui lit beaucoup. *Liseur*, qui serait ici le mot propre, est familier. Voilà pourquoi Boileau a préféré *lecteur*.

2. *Cyrus*, roman de Mlle de Scudéry, fort long et fort ennuyeux. Les *compliments* que les personnages s'y font passaient pour des modèles du style de la cour.

3. *Potage*, doit être pris pour le premier service, autrement un coq ne pourrait *y paraître*.

4. *Conviés*, poétique pour *convives*. — *S'est appelé*, gallicisme pour *a été appelé* : le verbe réfléchi pour le verbe passif. — *Par tous les conviés*. Latinisme.

5. *Godiveau*, pâté chaud, composé de hachis de veau, de crêtes de coq, de champignons, etc.

6. *Qui ne compte* pour *rien*. L'ellipse de *pour* est permise en vers.

7. *Si l'on n'est* pas *plus*. Après *si*, on peut supprimer *pas*.

8. Deux mauvais prédicateurs, membres de l'Académie. Cotin écrivit contre Boileau et Molière une satire et un libelle grossier.

« Que vous semble, a-t-il dit, du goût de cette soupe?
Sentez-vous le citron dont on a mis le jus
Avec des jaunes d'œuf mêlés dans du verjus? [1]
Ma foi, vive Mignot et tout ce qu'il apprête! »
Les cheveux cependant me dressaient à la tête;
Car Mignot, c'est tout dire, et dans le monde entier
Jamais empoisonneur ne sut mieux son métier. [2]
J'approuvais tout pourtant de la mine et du geste,
Pensant qu'au moins le vin dût réparer le reste. [3]
Pour m'en éclaircir donc, j'en demande; et d'abord
Un laquais effronté m'apporte un rouge-bord [4]
D'un auvernat fumeux qui, mêlé de lignage [5]
Se vendait chez Crenet pour vin de l'Ermitage,
Et qui, rouge et vermeil, mais fade et doucereux, [6]
N'avait rien qu'un goût plat et qu'un déboire affreux. [7]
A peine ai-je senti cette liqueur traîtresse,
Que de ces vins mêlés j'ai reconnu l'adresse. [8]
Toutefois, avec l'eau que j'y mets à foison, [9]
J'espérais adoucir la force du poison.
Mais, qui l'aurait pensé? pour comble de disgrâce,
Par le chaud qu'il faisait, nous n'avions point de glace.

---

1. Ces sortes de soupe ne sont plus à la mode.
2. *Mignot*, pâtissier-traiteur. Pour se venger de Boileau, il enveloppait ses biscuits dans la satire de Cotin, afin de la répandre dans le public.
3. Boileau *doute* que le vin dût. De là le subjonctif.
4. *Rouge-bord*, verre plein jusqu'aux bords, mot vieilli.
5. *Auvernat*, vin des environs d'Orléans. *Lignage*, vin fait avec toute sorte de raisins. *Ermitage*, excellent vin, récolté près de Tain, sur le Rhône, en face de Tournon.
6. *Rouge et vermeil*, pléonasme. — *Fade*, sans saveur. — *Doucereux*, doux sans être agréable.
7. *Goût plat*, sans saveur et sans force. — *Déboire*, mauvais goût qui reste après qu'on a bu.
8. *L'adresse de ces vins mêlés*, pour *le mélange adroit de ces vins*. C'est une figure d'une heureuse hardiesse.
9. *A foison*, en abondance, du latin *fusus*, répandu, abondant.

Point de glace, bon Dieu! dans le fort de l'été!
Au mois de juin! Pour moi, j'étais si transporté,
Que donnant de fureur tout le festin au diable,
Je me suis vu vingt fois prêt à quitter la table; [1]
Et, dût-on m'appeler et fantasque et bourru, [2]
J'allais sortir enfin, quand le rôt a paru. [3]

Sur un lièvre, flanqué de six poulets étiques, [4]
S'élevaient trois lapins, animaux domestiques,
Qui, dès leur tendre enfance élevés dans Paris, [5]
Sentaient encor le chou dont ils furent nourris.
Autour de cet amas de viandes entassées
Régnait un long cordon d'alouettes pressées,
Et sur les bords du plat six pigeons étalés
Présentaient pour renfort leurs squelettes brûlés.
A côté de ce plat paraissaient deux salades,
L'une de pourpier jaune, et l'autre d'herbes fades, [6]
Dont l'huile de fort loin saisissait l'odorat,
Et nageait dans des flots de vinaigre rosat. [7]
Tous mes sots, à l'instant changeant de contenance,
Ont loué du festin la superbe ordonnance;
Tandis que mon faquin, qui se voyait priser, [8]
Avec un ris moqueur, les priait d'excuser.

---

1. Notre homme fait le sybarite. Il n'y avait alors que les fins gourmets qui bussent à la glace. Et même encore aujourd'hui l'absence de glace mériterait-elle cette véhémence de style?

2. *Dût-on*, quoiqu'on dût. *Fantasque*, sujet à des *fantaisies* déraisonnables. — *Bourru*, rude dans ses paroles et dans ses manières, qui sont choquantes.

3. *Rôt*, rôti. Le mot *rôt* était considéré comme plus noble.

4. *Étique*, maigre, décharné. — Atteint de l'*étisie*, fièvre *étique*, qui dessèche.

5. *S'élevaient* et *élevés*. Ces deux mots sont bien rapprochés; ils sont d'autant moins élégants, qu'ils sont pris dans un sens différent.

6. *Pourpier*, herbe qui se mange en salade.

7. *Rosat*, où il entre des *roses*.

8. *Faquin* (de l'italien *facchino*, portefaix), homme de rien.

Surtout certain hâbleur, à la gueule affamée, [1]
Qui vint à ce festin, conduit par la fumée,
Et qui s'est dit profès dans l'ordre des Coteaux, [2]
A fait, en bien mangeant, l'éloge des morceaux. [3]
Je riais de le voir, avec sa mine étique,
Son rabat jadis blanc et sa perruque antique, [4]
En lapins de garenne ériger nos clapiers, [5]
Et nos pigeons cauchois en superbes ramiers; [6]
Et, pour flatter notre hôte, observant son visage,
Composer sur ses yeux son geste et son langage;
Quand notre hôte charmé, m'avisant sur ce point :
« Qu'avez-vous donc, dit-il, que vous ne mangez point? [7]
Je vous trouve aujourd'hui l'âme tout inquiète,
Et les morceaux entiers restent sur votre assiette.
Aimez-vous la muscade? on en a mis partout.
Ah! monsieur, ces poulets sont d'un merveilleux goût.
Ces pigeons sont dodus; mangez, sur ma parole. [8]
J'aime à voir aux lapins cette chair blanche et molle.
Ma foi, tout est passable, il le faut confesser,
Et Mignot aujourd'hui s'est voulu surpasser.
Quand on parle de sauce, il faut qu'on y raffine;

---

1. *Hâbleur* (de l'espagnol *hablar*, parler), qui parle beaucoup et qui se vante, qui débite des mensonges.

2. *Ordre des Coteaux*, société de gourmets, qui ne buvaient que le vin de certains coteaux, et qu'on appelait l'*ordre des Coteaux*. — *Profès*, qui a fait *profession* dans une maison religieuse.

3. Vers devenu proverbe et souvent cité.

4. *Rabat*, col de toile.

5. *Garenne*, endroit où l'on garde des lapins. — *Clapier*, cage où l'on nourrit des lapins. Pris ici pour les lapins domestiques. Métonymie du contenant pour le contenu.

6. *Cauchois*, du pays de Caux, en Normandie, où les pigeons sont fort gros. — *Ramier*, pigeon sauvage, qui vit sur les *rameaux*, sur les branches des arbres.

7. *Qu'avez-vous* qui soit cause *que vous ne mangez point?* ou *puisque vous ne mangez point?*

8. *Dodus*, gras.

Pour moi, j'aime surtout que le poivre y domine : [1]
J'en suis fourni, Dieu sait ! et j'ai tout Pelletier [2]
Roulé, dans mon office, en cornets de papier. »
A tous ces beaux discours, j'étais comme une pierre,
Ou comme la statue est au *Festin de Pierre* ; [3]
Et, sans dire un seul mot, j'avalais au hasard
Quelque aile de poulet, dont j'arrachais le lard.

Cependant mon hâbleur, avec une voix haute,
Porte à mes campagnards la santé de notre hôte,
Qui tous deux pleins de joie, en jetant un grand cri,
Avec un rouge-bord acceptent son défi.
Un si galant exploit réveillant tout le monde,
On a porté partout des verres à la ronde,
Où les doigts des laquais, dans la crasse tracés,
Témoignaient par écrit qu'on les avait rincés ;
Quand un des conviés, d'un ton mélancolique,
Lamentant tristement une chanson bachique, [4]
Tous mes sots à la fois, ravis de l'écouter,
Détonnant de concert, se mettent à chanter. [5]
La musique, sans doute, était rare et charmante !
L'un traîne en longs fredons une voix glapissante, [6]
Et l'autre, l'appuyant de son aigre fausset, [7]
Semble un violon faux qui jure sous l'archet.

---

1. Quel goût ! Il aime *la muscade, la chair blanche et molle des lapins,* et dans les sauces le *poivre à foison.*
2. *Pelletier,* misérable rimeur de sonnets, mort en 1680.
3. Pièce de théâtre, par Molière, où une statue est invitée à un festin.
4. *Lamentant tristement.* Harmonie imitative. Comme *lamentant tristement d'un ton mélancolique* va bien pour une chanson à boire !
5. *Détonner,* sortir du ton en chantant. Ils *détonnent de concert !*
6. *Fredon,* roulement et tremblement de voix. — *Glapir,* crier, en parlant des renards, qui ont une voix aiguë.
7. *Fausset,* voix de tête. — Ce vers et le suivant sont durs et déchirent l'oreille comme *l'aigre fausset* et *le violon faux qui jure sous l'archet.*

Sur ce point, un jambon d'assez maigre apparence [1]
Arrive sous le nom de jambon de Mayence. [2]
Un valet le portait, marchant à pas comptés,
Comme un recteur suivi des quatre facultés. [3]
Deux marmitons crasseux, revêtus de serviettes,
Lui servaient de massiers, et portaient deux assiettes,
L'une de champignons avec des ris de veau, [4]
Et l'autre de pois verts qui se noyaient dans l'eau.
Un spectacle si beau surprenant l'assemblée,
Chez tous les conviés la joie est redoublée;
Et la troupe à l'instant, cessant de fredonner,
D'un ton gravement fou s'est mise à raisonner.
Le vin au plus muet fournissant des paroles,
Chacun a débité ses maximes frivoles,
Réglé les intérêts de chaque potentat,
Corrigé la police et réformé l'Etat;
Puis de là, s'embarquant dans la nouvelle guerre,
A vaincu la Hollande ou battu l'Angleterre. [5]
Enfin, laissant en paix tous ces peuples divers,
De propos en propos, on a parlé de vers.
Là tous mes sots, enflés d'une nouvelle audace,
Ont jugé des auteurs en maîtres du Parnasse. [6]
Mais notre hôte surtout, pour la justesse et l'art,
Élevait jusqu'au ciel Théophile et Ronsard; [7]

---

1. *Sur ce point.* Locution vague et traînante, que nous avons vue trente-trois vers plus haut. Cette transition n'est pas heureuse.

2. *Mayence*, ville de 40,000 habitants, sur le Rhin. Ses jambons sont fameux.

3. Les *quatre facultés* de l'Université étaient les *Arts* (lettres et sciences), la *Médecine*, le *Droit* et la *Théologie*. — *Massiers*, bedeaux qui portaient des *masses*, bâtons à tête.

4. *Ris de veau*, corps glanduleux placé sous la gorge du veau.

5. Ces deux pays étaient alors en guerre (1663).

6. *Parnasse*, mont près de Delphes, consacré aux Muses, pris ici pour la *poésie*. (Métonymie.)

7. *Théophile de Viau* (1590-1626), poète doué d'une brillante imagina-

Quand un des campagnards, relevant sa moustache
Et son feutre à grands poils ombragé d'un panache, [1]
Impose à tous silence, et d'un ton de docteur :
« Morbleu ! dit-il, la Serre est un charmant auteur ! [2]
Ses vers sont d'un beau style, et sa prose est coulante.
La Pucelle est encore une œuvre bien galante, [3]
Et je ne sais pourquoi je bâille en la lisant.
Le Pays, sans mentir, est un bouffon plaisant ; [4]
Mais je ne trouve rien de beau dans ce Voiture. [5]
Ma foi, le jugement sert bien dans la lecture ! [6]
A mon gré, le Corneille est joli quelquefois.
En vérité, pour moi, j'aime le beau françois.[7]
Je ne sais pas pourquoi l'on vante l'*Alexandre ;* [8]
Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre.
Les héros, chez Quinault, parlent bien autrement, [9]

---

tion, mais sans goût et sans correction. *Ronsard* (voy. sa *notice*, p. 13).

1. *Feutre*, tissu de poil et de laine, dont on fait des chapeaux. Pris ici pour *chapeau* (métonymie de la *matière* pour la chose qui en est faite).

2. *La Serre*, misérable écrivain, alors en vogue (1600-1663).

3. *La Pucelle*, ou *la France délivrée par Jeanne d'Arc*, mauvais poëme épique, par Chapelain. Boileau fait allusion à un mot de la duchesse de Longueville, à qui l'on demandait son opinion sur le poëme de Chapelain : « C'est beau, mais c'est bien ennuyeux. »

4. *Réné le Pays* (1636-1690), surnommé *le singe de Voiture*, parce qu'il s'efforçait d'imiter la délicatesse et l'enjouement de cet écrivain.

5. *Voiture* (1598-1648), poëte et bel esprit, trop loué par Boileau.

6. Il en donne de belles preuves en disant le contraire de ce qui convient à chaque auteur!

7. Le grand Corneille est *joli !* Encore une preuve de goût! *Quelquefois* et *français* se prononçaient de même, et la rime était bonne.

8. *Alexandre*, tragédie de Racine, qui fait parler Alexandre le Grand en galant.

9. *Quinault* (1635-1688), créateur de l'opéra français, qu'il porta à sa perfection. Ses *tragédies*, où il fait parler aux passions ce langage mêlé d'affectation et d'exagération, alors en vogue, sont aujourd'hui oubliées. *Astrate* est une de ces pièces. L'*anneau royal*, qu'Agénor, rival d'Astrate, y reçoit d'Élisa, reine de Tyr, y fait le sujet de deux scènes ridicules. Le défaut d'enchainement entre les actes fait dire à Boileau que *chaque acte forme une pièce entière*. L'ensemble des actes ne devrait former qu'un seul tout bien lié, qu'une seule pièce.

Et, jusqu'à *je vous hais*, tout s'y dit tendrement.
On dit qu'on l'a drapé dans certaine satire,
Qu'un jeune homme... — Ah! je sais ce que vous voulez dire,
A répondu notre hôte : « *Un auteur sans défaut,*
« *La raison dit Virgile, et la rime Quinault.* » [1]
— Justement. A mon gré, la pièce est assez plate
Et puis, blâmer Quinault!... Avez-vous vu l'*Astrate?*
C'est là ce qu'on appelle un ouvrage achevé.
Surtout l'*Anneau royal* me semble bien trouvé :
Son sujet est conduit d'une belle manière;
Et chaque acte, en sa pièce, est une pièce entière.
Je ne puis plus souffrir ce que les autres font.
— Il est vrai que Quinault est un esprit profond,
A repris certain fat, qu'à sa mine discrète
Et son maintien jaloux j'ai reconnu poëte ; [2]
Mais il en est pourtant qui le pourraient valoir.
— Ma foi, ce n'est pas vous qui nous le ferez voir,
A dit mon campagnard avec une voix claire,
Et déjà tout bouillant de vin et de colère.
— Peut-être, a dit l'auteur, pâlissant de courroux :
Mais vous, pour en parler, vous y connaissez-vous?
— Mieux que vous mille fois, dit le noble en furie.
— Vous? mon Dieu! mêlez-vous de boire, je vous prie,
A l'auteur sur-le-champ aigrement reparti. [3]
— Je suis donc un sot, moi? vous en avez menti, »
Reprend le campagnard; et, sans plus de langage,
Lui jette pour défi son assiette au visage.
L'autre esquive le coup; et l'assiette volant

---

1. Vers de la IIe *Satire* de Boileau, qui fut trop sévère pour Quinault. — *Dit* et *dire* répétés quatre fois dans cinq vers, ne sont pas élégants.

2. *A sa mine et à son maintien.* La grammaire exigerait en prose la répétition de la préposition *à*.

4. Les trois *dit*, les deux *reprend* et *reparti*, ne sont pas élégants et ralentissent la rapidité du dialogue.

S'en va frapper le mur, et revient en roulant. [1]
A cet affront, l'auteur, se levant de la table, [2]
Lance à mon campagnard un regard effroyable;
Et, chacun vainement se ruant entre eux deux,
Nos braves s'accrochant se prennent aux cheveux.
Aussitôt sous leurs pieds les tables renversées
Font voir un long débris de bouteilles cassées;
En vain à lever tout les valets sont fort prompts,
Et les ruisseaux de vin coulent aux environs.
Enfin, pour arrêter cette lutte barbare,
De nouveau l'on s'efforce, on crie, on les sépare;
Et, leur première ardeur passant en un moment,
On a parlé de paix et d'accommodement.
Mais, tandis qu'à l'envi tout le monde y conspire, [3]
J'ai gagné doucement la porte sans rien dire,
Avec un bon serment que, si pour l'avenir
En pareille cohue on me peut retenir,
Je consens de bon cœur, pour punir ma folie,
Que tous les vins pour moi deviennent vins de Brie; [4]
Qu'à Paris le gibier manque tous les hivers,
Et qu'à peine au mois d'août l'on mange des pois verts.

(Satire III.)

---

1. Les *r* peignent admirablement le roulement de l'assiette.
2. On dit aujourd'hui *se lever de table*, *se mettre à table*; quand c'est pour faire un repas.
3. *A l'envi*, à qui mieux mieux, en rivalisant les uns avec les autres. — *Conspirer*, respirer ensemble, concourir à.
4. *Brie*, partie de la Champagne et de l'Ile-de-France : Provins, Meaux et Château-Thierry en sont les villes principales. Les vins de Brie ont une triste réputation.

Boileau s'excuse d'avoir fait des satires.

Les satires de Boileau lui avaient attiré autant d'ennemi qu'il y avait de mauvais écrivains. Il répond à leurs attaques. Il n'a pas l'art perfide de la médisance. Tout lecteur a le droit de juger les livres; pourquoi n'en ferais-je pas autant? Je respecte l'homme, je n'attaque que l'auteur; et, loin de le décrier, je le fais connaître. Au reste, toutes les critiques n'empêcheront pas le public de goûter un bon livre. On dit que la satire est un métier funeste. Qu'on dise plutôt qu'elle a une mission littéraire et morale à remplir. Pourtant, si on l'exige, je vais me rétracter et combler d'éloges tous ceux que j'ai critiqués. Mais ils prendront mes éloges pour une raillerie, ils s'ameuteront tous contre moi, et me feront passer pour un scélérat qui n'a ni Dieu, ni foi, ni loi.

Un esprit né sans fard, sans basse complaisance,
Fuit ce ton radouci que prend la médisance.
Mais de blâmer des vers, ou durs ou languissants,
De choquer un auteur qui choque le bon sens,
De railler d'un plaisant qui ne sait pas nous plaire, [1]
C'est ce que tout lecteur eut toujours droit de faire... [2]
Il n'est valet d'auteur, ni copiste, à Paris,

---

1. *Railler* est actif, neutre et réfléchi. On dit *railler quelqu'un*, *railler de quelqu'un* et *se railler de quelqu'un*. *Se railler de* est peut-être aujourd'hui le plus usité.

2. *De blâmer, de choquer, de railler...* On pourrait supprimer la préposition *de* devant ces infinitifs. Boileau offre plusieurs exemples de cet emploi, qui est un gallicisme.

De servir un galant, je n'en ai pas l'adresse.
Mais à l'ambition *d'*opposer la prudence,
C'est aux prélats de cour prêcher la résidence.
Car *de* penser alors qu'un Dieu tourne le monde,
C'est là, tout haut du moins, ce qu'il n'avouera pas.

Qui la balance en main ne pèse les écrits.
Dès que l'impression fait éclore un poëte,
Il est esclave-né de quiconque l'achète :
Il se soumet lui-même au caprice d'autrui,
Et ses écrits tout seuls doivent parler pour lui.
Un auteur à genoux, dans une humble préface,
Au lecteur, qu'il ennuie, a beau demander grâce; [1]
Il ne gagnera rien sur ce juge irrité,
Qui lui fait son procès de pleine autorité.
Et je serai le seul qui ne pourrai rien dire
On sera ridicule, et je n'oserai rire !
Et qu'ont produit mes vers de si pernicieux,
Pour armer contre moi tant d'auteurs furieux?
Loin de les décrier, je les ai fait paraître;
Et souvent, sans ces vers qui les ont fait connaître,
Leur talent dans l'oubli demeurerait caché.
Et qui saurait sans moi que Cotin a prêché ? [2]
La satire ne sert qu'à rendre un fat illustre;
C'est une ombre au tableau, qui lui donne du lustre.
En les blâmant, enfin, j'ai dit ce que j'en croi, [3]
Et tel qui m'en reprend en pense autant que moi.
« Il a tort, dira l'un, pourquoi faut-il qu'il nomme
Attaquer Chapelain ! Ah ! c'est un si bon homme ; [4]
Balzac en fait l'éloge en cent endroits divers. [5]
Il est vrai, s'il m'eût cru, qu'il n'eût point fait de vers.

---

1. *Préface* et *grâce*. Rime défectueuse d'une syllabe brève avec une longue.

2. Allusion au vers :

Qu'aux sermons de Cassagne ou de l'abbé Cotin.

3. *Je croi*. On écrivait d'abord sans *s* la première personne du présent de l'indicatif. C'est une licence encore permise aux poëtes.

4. *Chapelain* (1595-1674), littérateur érudit, mais mauvais poëte. Boileau, en louant ses qualités privées, fait preuve d'indulgence : Chapelain était d'une avarice sordide, qui avança, dit-on, sa mort.

5. *Balzac* (1597-1655) réforma la prose, comme Malherbe, son maître, avait réformé la versification.

Il se tue à rimer : que n'écrit-il en prose? »
Voilà ce que l'on dit. Et que dis-je autre chose?
En blâmant ses écrits, ai-je d'un style affreux
Distillé sur sa vie un venin dangereux?
Ma muse en l'attaquant, charitable et discrète,
Sait de l'homme d'honneur distinguer le poète.
Qu'on vante en lui la foi, l'honneur, la probité;
Qu'on prise sa candeur et sa civilité;
Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincère;
On le veut, j'y souscris, et suis prêt à me taire.
Mais que pour un modèle on montre ses écrits;
Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits; [1]
Comme roi des auteurs qu'on l'élève à l'empire
Ma bile alors s'échauffe, et je brûle d'écrire;
Et s'il ne m'est permis de le dire au papier,
J'irai creuser la terre, et, comme ce barbier,
Faire dire aux roseaux par un nouvel organe :
Midas, le roi Midas a des oreilles d'âne. [2]

Quel tort lui fais-je enfin? Ai-je par un écrit
Pétrifié sa veine, et glacé son esprit?
Quand un livre au palais se vend et se débite, [3]
Que chacun par ses yeux juge de son mérite,
Que Bilaine l'étale au deuxième pilier, [4]
Le dégoût d'un censeur peut-il le décrier?
En vain contre *le Cid*, un ministre se ligue,
Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue, [5]

---

1. *Renté*, qui a des rentes, des revenus. Chapelain recevait alors (1667) plus de 10,000 livres, ce qui faisait au moins 30,000 fr. de notre monnaie actuelle.

2. Allusion au barbier de la fable, qui alla déposer dans un trou le secret des oreilles de Midas, roi de Phrygie. Il y poussa des roseaux qui, agités par le vent, annoncèrent que Midas avait des oreilles d'âne.

3. *Palais* de justice. Ce nom vient du palais de saint Louis, où se rendaient les arrêts ; il a été donné à toutes les maisons où l'on juge.

4. *Bilaine*, libraire de Chapelain, au Palais de Justice.

5. *Un ministre.* Richelieu fit critiquer le *Cid* par l'Académie française;

L'académie en corps a beau le censurer.
Le public révolté s'obstine à l'admirer.
Mais lorsque Chapelain met une œuvre en lumière,
Chaque lecteur d'abord lui devient un Linière. [1]
En vain il a reçu l'encens de mille auteurs,
Son livre en paraissant dément tous les flatteurs.
Ainsi, sans m'accuser, quand tout Paris le joue,
Qu'il s'en prenne à ses vers, que Phœbus désavoue ; [2]
Qu'il s'en prenne à sa muse allemande en François.
Mais laissons Chapelain pour le dernière fois. [3]

La satire, dit-on, est un métier funeste,
Qui plaît à quelques gens, et choque tout le reste.
La suite en est à craindre : en ce hardi métier,
La peur plus d'une fois fit repentir Régnier. [4]
Quittez ces vains plaisirs dont l'appât vous abuse :
A de plus doux emplois occupez votre muse,
Et laissez à Feuillet réformer l'univers. [5]
— Et sur quoi donc faut-il que s'exercent mes vers ?

La satire, en leçons, en nouveautés fertile,
Sait seule assaisonner le plaisant et l'utile ; [6]

---

le public cassa le jugement, et continua de voir la pièce du même œil que Rodrigue voit Chimène.

1. *Linière* (1628-1704), chansonnier satirique, qui fit contre la *Pucelle* de Chapelain une épigramme terminée par ces deux vers :

Depuis vingt ans on parle d'elle,
Dans six mois on n'en dira rien.

2. *Phébus* ou Apollon, dieu de la poésie, pris ici pour la poésie. (Métonymie.)

3. *Français* et *lois* s'écrivaient et se prononçaient alors de même, et la rime était suffisante.

4. *Régnier*, créateur de la satire en France. *Fit repentir Régnier*, « et moi aussi, » ajoutait Boileau.

5. *Feuillet* (1622-1693) fameux prédicateur, outré dans ses sermons, et d'une morale très-sévère.

6. *Plaisant* se disait autrefois pour *agréable*.

Et d'un vers qu'elle épure aux rayons du bon sens,
Détromper les esprits des erreurs de leur temps.
Elle seule, bravant l'orgueil et l'injustice,
Va jusques sous le dais faire pâlir le vice.
Et souvent, sans rien craindre, à l'aide d'un bon mot,
Va venger la raison des attentats d'un sot. [1]
C'est ainsi que Lucile, appuyé de Lélie, [2]
Fit justice, en son temps, des Cotins d'Italie, [3]
Et qu'Horace, jetant le sel à pleines mains,
Se jouait aux dépens des Pelletiers romains. [4]
C'est elle qui, m'ouvrant le chemin qu'il faut suivre,
M'inspira, dès quinze ans, la haine d'un sot livre ;
Et sur ce mont fameux, où j'osai la chercher, [5]
Fortifia mes pas et m'apprit à marcher.
C'est pour elle, en un mot, que j'ai fait vœu d'écrire.

Toutefois, s'il le faut, je veux bien m'en dédire,
Et, pour calmer enfin tous ces flots d'ennemis,
Réparer en mes vers les maux qu'ils ont commis. [6]
Puisque vous le voulez, je vais changer de style;
Je le déclare donc : Quinault est un Virgile ; [7]

---

1. La répétition de *va* n'est pas élégante. Le premier *va* est une beauté, parce qu'il y a l'idée d'*aller jusque sous le dais* ; le second est inutile, parce qu'il suffit de *venger la raison*, sans *aller*...

2. *Lælius* Népos, consul, ami de Scipion Émilien et protecteur de Térence et des autres poëtes de son temps, entre autres de Lucilius (149-103 av. J.-C.), auteur de trente satires perdues.

3. *Les Cotins d'Italie*, les écrivains pédants d'Italie. (Métonymie.)

4. *Les Pelletiers romains*, les mauvais rimeurs romains.

5. *Ce mont fameux*, le mont Parnasse, près de Delphes, consacré aux Muses, pris pour la *poésie*.

6. *Les maux que mes vers ont commis*. *Commettre des maux*, pour des *crimes* qui causent des *maux*. (Métonymie : *effet* pour *cause*.) Ce latinisme n'a pas été adopté.

7. *Quinault est un Virgile*, célèbre exemple, souvent cité, de la figure appelée *Ironie*.

Pradon comme un soleil en nos ans a paru; [1]
Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt ni Patru; [2]
Cotin, à ses sermons trainant toute la terre,
Fend les flots d'auditeurs pour aller à sa chaire;
Sofal est le phénix des esprits relevés; [3]
Perrin... Bon, mon esprit, courage! poursuivez. [4]
Mais ne voyez-vous pas que leur troupe en furie
Va prendre encor ces vers pour une raillerie?
Et Dieu sait aussitôt que d'auteurs en courroux,
Que de rimeurs blessés s'en vont fondre sur vous!
Vous les verrez bientôt, féconds en impostures,
Amasser contre vous des volumes d'injures;
Traiter en vos écrits chaque vers d'attentat,
Et d'un mot innocent faire un crime d'État.
Vous aurez beau vanter le roi dans vos ouvrages,
Et de ce nom sacré sanctifier vos pages;
Qui méprise Cotin n'estime pas son roi,
Et n'a, selon Cotin, ni Dieu, ni foi, ni loi. [5]

Satire IX.)

---

1. *Pradon*, plat écrivain, auteur de mauvaises tragédies, qu'une intrigue fit un moment le rival de Racine.

2. *Pelletier*, misérable rimeur de sonnets, qu'il adressait à tous les auteurs. — *Patru*, avocat, littérateur d'un goût excellent; il réforma le style du barreau. — *Ablancourt*, auteur de plusieurs traductions bien écrites, mais peu fidèles, qu'on appela *les belles infidèles*.

Ni. — *Et* serait plus correct, puisqu'il y a addition et non pas négation. — Ce *ni* s'explique par l'ellipse de *n'écrivent :* Pelletier écrit mieux qu'Ablancourt et Patru n'écrivent.

3. *Sofal*, écrivain ampoulé et ridicule, auteur d'une *Histoire des antiquités de Paris*.

4. *Perrin*, auteur de poésies médiocres, attaché à la maison du duc d'Orléans.

5. Accusations de Cotin dans sa *Critique sur les satires du temps*. — Ces deux vers sont devenus proverbes.

Le passage du Rhin.[1]

Boileau feint que le dieu du Rhin endormi est réveillé par ses naïades effrayées, qui lui annoncent l'approche de l'armée française. Il prend les traits d'un vieux guerrier et se rend dans le camp des Hollandais. Il les harangue et ranime leur courage, mais tous leurs efforts sont inutiles. Les Français forcent le passage du fleuve, et le dieu est entraîné dans la déroute des Hollandais.

Au pied du mont Adule, entre mille roseaux, [2]
Le Rhin, tranquille et fier du progrès de ses eaux,
Appuyé d'une main sur son urne penchante,
Dormait au bruit flatteur de son onde naissante;
Lorsqu'un cri, tout à coup suivi de mille cris,
Vient d'un calme si doux retirer ses esprits. [3]
Il se trouble, il regarde, et partout sur ses rives
Il voit fuir à grands pas ses naïades craintives, [4]
Qui, toutes accourant vers leur humide roi,
Par un récit affreux redoublent son effroi.
Il apprend qu'un héros, conduit par la victoire,
A de ses bords fameux flétri l'antique gloire;
Que Rheinberg et Wesel, terrassés en deux jours, [5]
D'un joug déjà prochain menacent tout son cours.

---

1. Action militaire sans importance, à laquelle la poésie a donné une célébrité peu méritée. — Boileau en a fait un modèle de narration épique.

2. Le mont Saint-Gothard, appelé *Adula* par Strabon, où le Rhin prend sa source.

3. *Ses esprits*, ses sens. Les *esprits vitaux* ou *animaux* sont de petits corps imaginaires, une espèce de fluide supposé, qui, selon certains physiologistes, portent la vie et le sentiment dans tout l'animal. De là l'expression *perdre ses esprits*, *reprendre ses esprits*, pour *ses sens*.

4. *Naïades*, nymphes des eaux chez les païens, qui avaient tout divinisé.

5. *Rheinberg et Wesel*, villes de la Prusse rhénane.

« Nous l'avons vu, dit l'une, affronter la tempête
De cent foudres d'airain tournés contre sa tête. [1]
Il marche vers Tholus, et tes flots en courroux, [2]
Au prix de sa fureur, sont tranquilles et doux. [3]
Il a de Jupiter la taille et le visage;
Et, depuis ce Romain, dont l'insolent passage
Sur un pont en deux jours trompa tous tes efforts, [4]
Jamais rien de si grand n'a paru sur tes bords. »

Le Rhin tremble et frémit à ces tristes nouvelles ;
Le feu sort à travers ses humides prunelles.
« C'est donc trop peu, dit-il, que l'Escaut en deux mois
Ait appris à couler sous de nouvelles lois; [5]
Et de mille remparts mon onde environnée
De ces fleuves sans nom suivra la destinée !
Ah! périssent mes eaux, ou par d'illustres coups
Montrons qui doit céder des mortels ou de nous. »
A ces mots, essuyant sa barbe limoneuse,
Il prend d'un vieux guerrier la figure poudreuse.
Son front cicatricé rend son air furieux, [6]
Et l'ardeur du combat étincelle en ses yeux.
En ce moment il part, et, couvert d'une nue,
Du fameux fort de Schenk prend la route connue. [7]

---

1. *Cent foudres d'airain*, périphrase pour canons.
2. *Tholus*, en allemand *Zollhaus*, c'est-à-dire maison de péage, près du fort de Schenk. C'est là qu'eut lieu le passage, le 12 juin 1672.
Tes flots en courroux rappellent le *flot épouvanté* de Racine. (Métaphore.)
3. *Au prix de*. On dirait aujourd'hui *auprès de*, en comparaison de. *Au prix de* se dit d'une chose à laquelle on attache un prix au propre et au figuré.
4. Jules César, qui passa le Rhin en 55 avant J.-C.
5. Allusion à la conquête récente de la Flandre, arrosée par l'Escaut.
6. *Cicatricé*, couvert de cicatrices; *cicatrisé* se dit d'une blessure qui s'est fermée.
7. *Fort de Schenk*, situé à l'endroit où le Rhin forme le Wahal.

Là, contemplant son cours, il voit de toutes parts
Ses pâles défenseurs par la frayeur épars : [1]
Il voit cent bataillons, qui, loin de se défendre, [2]
Attendent sur des murs l'ennemi pour se rendre.
Confus, il les aborde, et renforçant sa voix :
« Grands arbitres, dit-il, des querelles des rois, [3]
Est-ce ainsi que votre âme, aux périls aguerrie,
Soutient sur ces remparts l'honneur et la patrie? [4]
Votre ennemi superbe, en cet instant fameux,
Du Rhin, près de Tholus, fend les flots écumeux.
Du moins, en vous montrant sur la rive opposée,
N'oseriez-vous saisir une victoire aisée?
Allez, vils combattants, inutiles soldats,
Laissez là ces mousquets trop pesants pour vos bras ; [5]
Et, la faux à la main, parmi vos marécages,
Allez couper vos joncs et presser vos laitages; [6]
Ou, gardant les seuls bords qui vous peuvent couvrir, [7]
Avec moi de ce pas venez vaincre ou mourir. »
Ce discours d'un guerrier que la colère enflamme
Ressuscite l'honneur déjà mort en leur âme;

---

1. Ce vers fait image. En prose, *épars*, étant adjectif, ne pourrait pas avoir le complément *par la frayeur*.

2. *Cent bataillons.* (Métonymie.) Nombre déterminé pour un nombre indéterminé.

3. *Arbitres.* Allusion ironique à l'orgueil des Hollandais, qui se vantaient d'avoir imposé la paix d'Aix-la-Chapelle et s'appelaient dans des médailles *les arbitres des rois.*

4. *Honneur et patrie.* Ces mots étaient écrits sur les drapeaux hollandais : *Pro honore et patriâ.*

5. *Mousquet*, arme à feu, qu'on faisait partir au moyen d'une mèche allumée. Les poëtes emploient *mousquet* pour *fusil.*

6. On *ne presse pas des laitages*, *la faux à la main.* Boileau veut dire : *Allez couper vos joncs, la faux à la main : puis allez presser vos laitages*, c'est-à-dire faire du beurre et du fromage. Il essaya inutilement de corriger cette expression. C'est une allusion à la célébrité des fromages hollandais.

7. *Couvrir*, en terme de guerre, *défendre*, *protéger.*

Et leurs cœurs s'allumant d'un reste de chaleur,
La honte fait en eux l'effet de la valeur.
Ils marchent droit au fleuve, où Louis en personne,
Déjà prêt à passer, instruit, dispose, ordonne.
Par son ordre Gramont le premier dans les flots[1]
S'avance, soutenu des regards du héros ;
Son coursier écumant sous son maître intrépide,[2]
Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.
Revel le suit de près; sous ce chef redouté[3]
Marche des cuirassiers l'escadron indompté.
Mais déjà devant eux une chaleur guerrière
Emporte loin du bord le bouillant Lesdiguière,
Vivonne, Nantouillet, et Coislin, et Salart;[4]
Chacun d'eux au péril veut la première part.
Vendôme, que soutient l'orgueil de sa naissance,[5]
Au même instant dans l'onde impatient s'élance.
La Salle, Beringhen, Nogent, d'Ambre, Cavois,[6]
Fendent les flots tremblants sous un si noble poids.
Louis, les animant du feu de son courage,
Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.[7]

---

1. *Gramont*, comte de Guiche, lieutenant-général. Il était fils aîné du maréchal de Gramont, frère de celui dont Hamilton a écrit les *Mémoires*.

2. *Son coursier, son maître.* Les deux *son*, représentant l'un le *cavalier*, l'autre le *cheval*, ne sont pas grammaticalement irréprochables.

3. Le marquis de *Revel*, colonel des cuirassiers.

4. Duc de *Lesdiguières*, gouverneur du Dauphiné. — Duc de *Vivonne*, général des galères, depuis maréchal de France, ami de Boileau, ainsi que le chevalier de *Nantouillet*. Duc de *Coislin*, pair de France. — Le capitaine de *Salart*.

5. Le chevalier de *Vendôme*, depuis grand-prieur de l'ordre de Malte, petit-fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées.

6. Le marquis de la *Salle*. — Le marquis de *Beringhen*, premier écuyer du roi et colonel du régiment Dauphin. — Le comte de *Nogent*, capitaine des gardes. — Le baron *d'Ambre*, marquis de Vignoles. — Le marquis de *Cavois*, depuis grand-maréchal des logis de la maison du roi.

7. L'auteur donne à Louis XIV, qui fut simple spectateur de cette affaire, une importance presque ridicule,

Par ses soins cependant trente légers vaisseaux
D'un tranchant aviron déjà coupent les eaux.
Cent guerriers s'y jetant signalent leur audace.
Le Rhin les voit d'un œil qui porte la menace;
Il s'avance en courroux ; le plomb vole à l'instant,
Et pleut de toutes parts sur l'escadron flottant.
Du salpêtre en fureur l'air s'échauffe et s'allume,[1]
Et des coups redoublés tout le rivage fume.
Déjà du plomb mortel plus d'un brave est atteint ;[2]
Sous les fougueux coursiers l'onde écume et se plaint.[3]
De tant de coups affreux la tempête orageuse[4]
Tient un temps sur les eaux la fortune douteuse ;
Mais Louis d'un regard sait bientôt la fixer :
Le destin à ses yeux n'oserait balancer.[5]
Bientôt avec Gramont courent Mars et Bellone,[6]
Le Rhin à leur aspect d'épouvante frissonne ;
Quand, pour nouvelle alarme à ses esprits glacés,
Un bruit s'épand qu'Enghien et Condé sont passés ;[7]
Condé, dont le seul nom fait tomber des murailles,
Force les escadrons, et gagne les batailles ;
Enghien, de son hymen le seul et digne fruit,

---

1. *Du salpêtre en fureur l'air s'échauffe*, pour *l'air est échauffé par le salpêtre*. Le verbe réfléchi pour le verbe passif. *Salpêtre* pour la *poudre*. (Métonymie : la matière pour la chose.)

2. *Du plomb mortel*, pour *des balles*. (Métonymie.)

3. Le salpêtre *en fureur*, l'onde *se plaint :* ces belles prosopopées donnent aux vers la vie et le sentiment.

4. *Tempête orageuse*. Pléonasme vicieux, selon les critiques. Le poëte Lebrun y voit une heureuse hardiesse de style.

5. C'est bien fort! Parlerait-on autrement de Dieu?

6. *Mars*, dieu de la guerre, et *Bellone*, déesse de la guerre, combattent avec les Français contre le Rhin et les Hollandais!

7. Le prince de *Condé* (1621-1686), un des plus grands guerriers des temps modernes, et le duc *d'Enghien*, son fils unique. — *Sont passés. Passer*, verbe neutre, prend *être*, si l'on exprime *l'état*, et *avoir*, si l'on exprime *l'action*.

Par lui dès son enfance à la victoire instruit.
L'ennemi renversé fuit et gagne la plaine :
Le dieu lui-même cède au torrent qui l'entraîne,
Et seul, désespéré, pleurant ses vains efforts,
Abandonne à Louis la victoire et ses bords.

(Epître IV.)

Avantages de la Paix.

Dans sa première Épître, Boileau exhorte Louis XIV à préférer la paix à la guerre. Pour montrer la folie des conquêtes, il raconte l'entretien de Pyrrhus et de Cinéas, tiré de Plutarque, dont il a fait un modèle de dialogue précis et rapide.

« Pourquoi ces éléphants, ces armes, ce bagage,
Et ces vaisseaux tout prêts à quitter le rivage?
Disait au roi Pyrrhus un sage confident,[1]
Conseiller très-sensé d'un roi très-imprudent.
— Je vais, lui dit ce prince, à Rome où l'on m'appelle.
— Quoi faire? — L'assiéger. — L'entreprise est fort belle,
Et digne seulement d'Alexandre ou de vous;[2]
Mais, Rome prise enfin, Seigneur, où courons-nous?
— Du reste des Latins la conquête est facile.[3]
— Sans doute on les peut vaincre : est-ce tout? — La Sicile[4]
De là nous tend les bras, et bientôt sans effort

---

1. *Phyrrus*, roi d'Épire, né en 312 et mort en 272, prince d'une valeur brillante, mais léger, inconstant; il courut de guerre en guerre, sans en terminer aucune et finit par se faire tuer à Argos. — *Cinéas*, le plus sage de ses ministres, avait été disciple de Démosthène.

2. Alexandre-le-Grand (356-323), roi de Macédoine, conquérant de toute l'Asie connue.

3. *Latins*, habitants du Latium, pris ici pour les Romains de toute l'Italie.

4. *Sicile*, prise pour *les Siciliens*. (Métonymie.) *Syracuse* en était la capitale.

Syracuse reçoit nos vaisseaux dans son port.
— Bornez-vous là vos pas? — Dès que nous l'aurons prise,
Il ne faut qu'un bon vent, et Carthage est conquise.[1]
Les chemins sont ouverts : qui peut nous arrêter?
— Je vous entends, Seigneur, nous allons tout dompter :
Nous allons traverser les sables de Libye,[2]
Asservir en passant l'Égypte, l'Arabie,
Courir delà le Gange en de nouveaux pays,[3]
Faire trembler le Scythe au bord du Tanaïs,[4]
Et ranger sous nos lois tout ce vaste hémisphère.[5]
Mais, de retour enfin, que prétendez-vous faire?
— Alors, cher Cinéas, victorieux, contents,
Nous pourrons rire à l'aise, et prendre du bon temps.
— Eh! seigneur, dès ce jour, sans sortir de l'Épire,
Du matin jusqu'au soir qui vous défend de rire? »

Le conseil était sage et facile à goûter :
Pyrrhus vivait heureux, s'il eût pu l'écouter;[6]
Mais à l'ambition d'opposer la prudence,
C'est aux prélats de cour prêcher la résidence.[7]

(Epître Ire.)

---

1. *Carthage*, grande ville d'Afrique, détruite par les Romains, en 146 av. J.-C. Elle était près de Tunis.

2. *Libye*, grande contrée sablonneuse, entre l'Égypte et la province de Carthage.

3. *Courir delà le Gange*. On dirait plutôt, en prose, *au-delà du Gange*, fleuve de l'Inde.

4. Le *Scythe*, pour *les Scythes*, anciens habitants du nord de l'Europe et de l'Asie. (Métonymie : singulier pour le pluriel.) — *Tanaïs*, ancien nom du *Don*, fleuve de la Russie.

5. *Hémisphère*, du grec *demi-sphère*, la moitié du globe.

6. *Pyrrhus vivait*, pour *aurait vécu*. Cet emploi de l'imparfait pour le passé antérieur conditionnel est fréquent dans le langage familier.

7. *Mais d'opposer... C'est*. Le *de* fait un gallicisme. — *Prélats de cour*, qui vivent à la cour, au lieu de *résider* dans leur diocèse et de remplir leurs devoirs,

Utilité des ennemis.[1]

Une cabale puissante se forma contre la Phèdre *de Racine en faveur de celle de Pradon* (1677). *Boileau prit hautement la défense de son ami, et écrivit cette épître, où une consolation adressée à l'amitié devient une leçon pour tous les âges. Il commence par faire l'éloge du talent de Racine. Ce talent doit exciter l'envie, car le mérite n'obtient justice qu'après la mort. Exemple de Molière. Mais les ennemis sont utiles : ils aiguillonnent le talent, qui redouble d'efforts et se surpasse. C'est ainsi que fit Corneille et que Boileau tâche de faire lui-même.*

Que tu sais bien, Racine, à l'aide d'un acteur,
Émouvoir, étonner, ravir un spectateur ![2]
Jamais Iphigénie, en Aulide immolée,[3]
N'a coûté tant de pleurs à la Grèce assemblée,
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé
En a fait, sous son nom, verser la Champmeslé.[4]
Ne crois pas, toutefois, par tes savants ouvrages,[5]
Entraînant tous les cœurs, gagner tous les suffrages.
Sitôt que d'Apollon un génie inspiré,

---

1. « Boileau s'est élevé, dans cette épître, à toute l'émotion et à toute l'éloquence, dont est capable la poésie du critique. » (*Sainte-Beuve.*)

2. Bel exemple de gradation.

3. Le sacrifice d'*Iphigénie*, fille d'Agamemnon, immolée par les Grecs pour obtenir des dieux un vent favorable, est le sujet d'une des plus belles tragédies de Racine. — Le sacrifice eut lieu à *Aulis*, petit port en face de l'île d'Eubée, dont Racine et Boileau ont fait une province.

4. *La Champmeslé*, célèbre actrice, formée par les conseils de Racine. — L'article *la* se mettait et se met encore devant le nom des actrices et des femmes du peuple.

5. *Savants ouvrages*, c'est-à-dire écrits avec beaucoup d'art et d'habileté.

Trouve loin du vulgaire un chemin ignoré,
En cent lieux contre lui les cabales s'amassent :
Ses rivaux obscurcis autour de lui croassent ;[1]
Et son trop de lumière, importunant les yeux,
De ses propres amis lui fait des envieux.
La mort seule ici-bas, en terminant sa vie,
Peut calmer sur son nom l'injustice et l'envie,[2]
Faire au poids du bon sens peser tous ses écrits,
Et donner à ses vers leur légitime prix.

Avant qu'un peu de terre, obtenu par prière,[3]
Pour jamais sous la tombe eût enfermé Molière,
Mille de ces beaux traits, aujourd'hui si vantés,
Furent des sots esprits à nos yeux rebutés.
L'ignorance et l'erreur, à ses naissantes pièces,[4]
En habits de marquis, en robes de comtesses[5],
Venaient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
Et secouaient la tête à l'endroit le plus beau.
Le commandeur voulait la scène plus exacte ;
Le vicomte indigné sortait au second acte ;[6]
L'un, défenseur zélé des bigots mis en jeu,[7]
Pour prix de ses bons mots le condamnait au feu ;
L'autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,

---

1. *Croassent*, comme des corbeaux autour de leur proie. (Métaphore).
2. *Nom*, pour *renom*, *mémoire*.
3. Molière étant mort excommunié, à cause de sa profession de comédien, il fallut un ordre secret de Louis XIV pour lui faire rendre les derniers devoirs de l'Eglise.
4. *Naissantes pièces*, au moment où elles *naissaient*, c'est-à-dire aux premières représentations.
5. *L'ignorance en habit de marquis*, pour les marquis ignorants.
6. Le commandeur de Souvré et le vicomte du Broussin, fins gourmets, avaient plus de goût pour la cuisine que pour les lettres. Ils critiquèrent la comédie de *l'Ecole des Femmes*, et firent beaucoup rire à leurs dépens.
7. *Les bigots mis en jeu* sur la scène, dans le *Tartuffe*.

Voulait venger la cour immolée au parterre.[1]
Mais sitôt que d'un trait de ses fatales mains
La Parque l'eut rayé du nombre des humains,[2]
On reconnut le prix de sa muse éclipsée.
L'aimable comédie, avec lui terrassée,
En vain d'un coup si rude espéra revenir,
Et sur ses brodequins ne put plus se tenir.[3]
Tel fut chez nous le sort du théâtre comique.

Toi donc qui, t'élevant sur la scène tragique,
Suis les pas de Sophocle, et, seul de tant d'esprits,[4]
De Corneille vieilli sais consoler Paris,[5]
Cesse de t'étonner si l'envie animée,
Attachant à ton nom sa rouille envenimée,
La calomnie en main, quelquefois te poursuit.[6]
En cela, comme en tout, le ciel qui nous conduit,[7]
Racine, fait briller sa profonde sagesse.
Le mérite en repos s'endort dans la paresse ;[8]
Mais par les envieux un génie excité
Au comble de son art est mille fois monté :
Plus on veut l'affaiblir, plus il croît et s'élance.
Au *Cid* persécuté *Cinna* dut sa naissance ;[9]

---

1. *Parterre*, pour la salle entière, ou plutôt pour tous les spectateurs. (Métonymie.)
2. Périphrase, pour *aussitôt qu'il fut mort.*
3. *Brodequins*, chaussure des acteurs comiques anciens.
4. *Sophocle* (495-406 av. J.-C.), célèbre tragique grec, dont le style est plein de force, de poésie, de noblesse et de douceur. Boileau veut faire entendre que Racine savait, quand il le fallait, prendre un ton mâle et élevé, comme Corneille.
5. *Consoler Paris*, pour *les Parisiens*, ou plutôt pour les *Français.*
6. *La calomnie en main*, pour *l'écrit calomnieux* à la main. (Méton.)
7. *Le ciel*, pour *Dieu.* (Métonymie.)
8. *Le mérite*, pour l'homme de mérite : abstrait pour concret. (Méton.)
9. Le *Cid*, qui parut en 1636, fut violemment critiqué. Corneille répondit à ses détracteurs par *Horace*, *Cinna* et *Polyeucte*, trois nouveaux chefs-d'œuvre.

Et peut-être ta plume aux censeurs de Pyrrhus
Doit les plus nobles traits dont tu peignis Burrhus. [1]

Moi-même, dont la gloire ici moins répandue
Des pâles envieux ne blesse point la vue
Mais qu'une humeur trop libre, un esprit peu soumis,
De bonne heure a pourvu d'utiles ennemis, [2]
Je dois plus à leur haine, il faut que je l'avoue,
Qu'au faible et vain talent dont la France me loue.
Leur venin, qui sur moi brûle de s'épancher,
Tous les jours en marchant m'empêche de broncher. [3]
Je songe, à chaque trait que ma plume hasarde,
Que d'un œil dangereux leur troupe me regarde;
Je sais sur leurs avis corriger mes erreurs,
Et je mets à profit leurs malignes fureurs.
Sitôt que sur un vice ils pensent me confondre,
C'est en me guérissant que je sais leur répondre :
Et plus en criminel ils pensent m'ériger, [4]
Plus, croissant en vertu, je songe à me venger. [5]

Imite mon exemple, et lorsqu'une cabale,
Un flot de vains auteurs follement te ravale,
Profite de leur haine et de leur mauvais sens : [6]
Ris du bruit passager de leurs cris impuissants.

---

1. *Pyrrhus*, personnage de la tragédie d'*Andromaque*, fut beaucoup critiqué à cause de sa violence et de ses emportements. — *Burrhus* est un des plus beaux caractères de *Britannicus*.

2. *Utiles*. Boileau mettait à profit les critiques de ses *ennemis*, qui lui étaient ainsi *utiles*.

3. *Un venin qui s'épanche sur quelqu'un*, et *qui l'empêche de broncher*. Ces images ne semblent pas s'accorder très-bien.

4. *Ériger*, élever. *Ériger* ne s'emploierait peut-être aujourd'hui qu'avec une qualification honorable.

5. *Vice* et *vertu* sont mis ici pour *défaut* et *qualité* littéraires.

6. *Mauvais sens*, mauvais goût, qui les empêche de *sentir* le beau et le bon.

Que peut contre tes vers une ignorance vaine?
Le Parnasse français, ennobli par ta veine [1],
Contre tous ces complots saura te maintenir,
Et soulever pour toi l'équitable avenir...

Cependant laisse ici gronder quelques censeurs,
Qu'aigrissent de tes vers les charmantes douceurs.
Et qu'importe à nos vers que Perrin les admire;
Que l'auteur du *Jonas* s'empresse pour les lire;
Qu'ils charment de Senlis le poëte idiot,
Ou le sec traducteur du français d'Amyot; [2]
Pourvu qu'avec éclat leurs rimes débitées
Soient du peuple, des grands, des provinces goûtées;
Pourvu qu'ils sachent plaire au plus puissant des rois;
Qu'à Chantilly Condé les souffre quelquefois, [3]
Qu'Enghien en soit touché, que Colbert et Vivonne,
Que La Rochefoucauld, Marsillac et Pomponne, [4]
Et mille autres qu'ici je ne puis faire entrer,
A leurs traits délicats se laissent pénétrer? [5]
Et plût au ciel encore, pour couronner l'ouvrage, [6]

---

1. *Parnasse français*, pour la poésie française. — *Ennobli*, illustré. — *Anobli*, rendu noble.

2. L'abbé Perrin, mauvais poëte, a traduit l'Énéïde en misérables vers; — J. de Goras, auteur de *Jonas* ou *Ninive pénitente;* — Linière, surnommé le *poëte de Senlis;* — l'abbé Tallemant mit en mauvais français du XVIIe siècle la traduction de Plutarque par Amyot.

3. *Chantilly*, joli bourg de 3,000 habitants, à dix lieues de Paris, où le grand Condé avait un château.

4. Le duc d'*Enghien*, fils aîné du prince de Condé. — *Colbert*, célèbre ministre de Louis XIV. — Duc de *Vivonne*, maréchal de France. — Duc de *La Rochefoucauld*, le célèbre auteur du petit livre des *Maximes*. — Prince de *Marsillac*, son fils aîné. — Marquis de *Pomponne*, fils d'Arnauld d'Andilly, ministre des affaires étrangères.

5. *A*, pour *par*. On en trouve des exemples dans Corneille et dans Racine.

6. *Plût au ciel*, ellipse pour je voudrais qu'il *plût au ciel*, c'est-à-dire à *Dieu*.

Que Montausier voulût leur donner son suffrage![1]
C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.
Mais pour un tas grossier de frivoles esprits,
Admirateurs zélés de toute œuvre insipide,
Que non loin de la place où Brioché préside,[2]
Sans chercher dans les vers ni cadence ni son,
Il s'en aille admirer le savoir de Pradon.[3]

(Epître VII.)

Boileau peint par lui-même.

A cinquante-huit ans, Boileau veut répondre encore une fois à ses ennemis : il s'adresse à ses vers, et les charge de faire connaître leur auteur. Il fait son portrait, et parle de son caractère, de ses mœurs, de ses ouvrages, de sa famille, de ses premiers travaux, de ses amis et de ses protecteurs. Il affectionnait cette épître, qu'il appelait ses Inclinations.

Déposez hardiment qu'au fond cet homme horrible,
Ce censeur qu'ils ont peint si noir et si terrible,
Fût un esprit doux, simple, ami de l'équité,
Qui, cherchant dans ses vers la seule vérité,
Fît, sans être malin, ses plus grandes malices,[4]

---

1. Duc de *Montausier*, homme d'une vertu austère, précepteur du dauphin.

2. *Brioché*, joueur de marionnettes, donnait des représentations près du Pont-Neuf.

3. Pour un *tas* grossier de frivoles esprits, qu'*il* s'en aille. — Boileau fait accorder le pronom *il* avec le collectif *tas*, qu'il considère comme le mot le plus important.

Le savoir de Pradon, allusion piquante à l'ignorance de Pradon. Le prince de Conti lui fit observer un jour que, dans une tragédie, il avait, mis en Asie une ville d'Europe. « Je prie V. A. de m'excuser, dit Pradon, je ne sais pas trop bien la chronologie. »

4. *Malin, maligne*, du latin *male genitus*, mal né, né pour le mal. — *Malice*, disposition à faire le mal, action nuisible. Elle est plus dans la conduite que dans la nature de l'individu.

Et qu'enfin sa candeur seule a fait tous ses vices,[1]
Dites que, harcelé par les plus vils rimeurs,
Jamais, blessant leurs vers, il n'effleura leurs mœurs;
Libre dans ses discours, mais pourtant toujours sage,
Assez faible de corps, assez doux de visage,
Ni petit, ni trop grand, très-peu voluptueux,
Ami de la vertu, plutôt que vertueux.[2]

Que si quelqu'un, mes vers, alors vous importune,
Pour savoir mes parents, ma vie et ma fortune,
Contez-lui qu'allié d'assez hauts magistrats,
Fils d'un père greffier, né d'aïeux avocats,
Dès le berceau perdant une fort jeune mère,
Réduit, seize ans après, à pleurer mon vieux père,
J'allai d'un pas hardi, par moi-même guidé,
Et de mon seul génie en marchant secondé,
Studieux amateur et de Perse et d'Horace,[3]
Assez près de Régnier m'asseoir sur le Parnasse;[4]
Que, par un coup du sort, au grand jour amené,
Et des bords du Permesse à la cour entraîné,[5]
Je sus, prenant l'essor par des routes nouvelles,[6]
Élever assez haut mes poétiques ailes;[7]

---

1. *Candeur*, simplicité née de cette pureté de mœurs qui n'a rien à feindre ni à dissimuler.

2. Vers modeste, souvent cité.

3. *Perse* (34-62 après J.-C), poëte satirique latin. — *Horace* (64-7 av. J.-C.), célèbre poëte latin, auteur de satires, d'odes et d'épîtres.

4. *Assez près de Régnier.* Encore un vers modeste. On met Boileau au-dessus de Régnier, créateur de la satire en France.

5. *Permesse*, rivière de Béotie, qui sortait de l'Hélicon et se jetait dans le lac Copaïs, et qui était consacrée aux Muses.

6. *Routes nouvelles.* Ce qui distingue Boileau parmi les satiriques, c'est qu'il respecte toujours la décence et qu'il est du petit nombre des poëtes qu'on peut mettre entre les mains de la jeunesse.

7. *Poétiques ailes*, heureuse métaphore. Le poëte compare ses premiers pas dans la carrière poétique au vol des oiseaux.

Que ce roi, dont le nom fait trembler tant de rois,
Voulut bien que ma main crayonnât ses exploits; [1]
Que plus d'un grand m'aima jusques à la tendresse;
Que ma vue à Colbert inspirait l'allégresse;
Qu'aujourd'hui même encor, de deux sens affaibli, [2]
Retiré de la cour, et non mis en oubli,
Plus d'un héros, épris des fruits de mon étude,
Vint quelquefois chez moi goûter la solitude. [3]

(Épître x.)

Préceptes sur l'art d'écrire.

Quelque sujet qu'on traite, ou plaisant ou sublime, [4]
Que toujours le bon sens s'accorde avec la rime;
L'un l'autre vainement ils semblent se haïr,
La rime est une esclave et ne doit qu'obéir;
Lorsqu'à la bien chercher d'abord on s'évertue, [5]
L'esprit à la trouver aisément s'habitue,
Au joug de la raison sans peine elle fléchit, [6]
Et loin de la gêner, la sert et l'enrichit.
Mais, lorsqu'on la néglige, elle devient rebelle,
Et, pour la rattraper, le sens court après elle. [7]
Aimez donc la raison; que toujours vos écrits

---

1. Boileau était historiographe de France avec Racine, et chargé d'écrire l'histoire du roi.
2. La vue et l'ouïe.
3. *Chez moi*, à Auteuil, où l'on voit encore sa maison. — Les participes *affaibli*, *retiré* et *non mis* se rapportent à *moi*, et non pas à *plus d'un héros*, comme le voudrait la grammaire.
4. *Plaisant* se disait autrefois pour *agréable*, qui *plaît*.
5. *S'évertuer*, s'efforcer (du latin *virtus*, force, vertu.)
6. *Fléchir au joug*, plus précis et plus poétique que *sous le joug*, qu'exigerait la grammaire.
7. *Le sens court*. Heureuse métaphore. L'*Art poétique* est plein de ces hardiesses de style, de ces images qui rendent les préceptes plus sensibles et frappent vivement l'esprit.

Empruntent d'elle seule et leur lustre et leur prix.[1]

La plupart, emportés d'une fougue insensée,
Toujours loin du droit sens vont chercher leur pensée.
Ils croiraient s'abaisser, dans leurs vers monstrueux,
S'ils pensaient ce qu'un autre a pu penser comme eux.
Évitons ces excès : laissons à l'Italie
De tous ces faux brillants l'éclatante folie.[2]
Tout doit tendre au bon sens; mais, pour y parvenir,
Le chemin est glissant et pénible à tenir :
Pour peu qu'on s'en écarte, aussitôt on se noie.[3]
La raison, pour marcher, n'a souvent qu'une voie.

Un auteur, quelquefois, trop plein de son objet,
Jamais, sans l'épuiser, n'abandonne un sujet.[4]
Fuyez de ces auteurs l'abondance stérile,
Et ne vous chargez point d'un détail inutile.
Tout ce qu'on dit de trop est fade et rebutant;
L'esprit rassasié le rejette à l'instant.
Qui ne sait se borner ne sut jamais écrire.

Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire ;
Un vers était trop faible, et vous le rendez dur;
J'évite d'être long, et je deviens obscur.

---

1. *Seule* est de trop, dit le poëte Lebrun ; car la raison sans les grâces et sans le génie ne se ferait pas lire. La raison, qui guide l'écrivain, lui enseigne toutes les beautés propres à chaque ouvrage, y compris les grâces.

2. La plupart des écrivains italiens du XVIIe siècle sont infectés de la manie du bel esprit et des *faux brillants*.

3. On peut *s'écarter du bon chemin, sans se noyer*. La figure est-elle bien amenée?

4. *Quelquefois* et *jamais*, ces expressions paraissent peu correctes. Elles ne se ressemblent pas assez pour être rapprochées.

— *Objet* (jeté devant), ce qui est placé *devant* nous, matière observée, examinée. — *Sujet* (jeté dessous), ce qui est placé *sous* notre main, matière maniée, travaillée, expérimentée.

L'un n'est point trop fardé, mais sa muse est trop nue;
L'autre a peur de ramper, il se perd dans la nue.
Voulez-vous du public mériter les amours?
Sans cesse en écrivant variez vos discours. [1]
Un style trop égal, et toujours uniforme,
En vain brille à nos yeux, il faut qu'il nous endorme.
On lit peu ces auteurs nés pour nous ennuyer,
Qui toujours sur un ton semblent psalmodier. [2]
Heureux qui, dans ses vers, sait d'une voix légère
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère!
Son livre, aimé du ciel et chéri des lecteurs,
Est souvent chez Barbin entouré d'acheteurs. [3]

Quoi que vous écriviez, évitez la bassesse; [4]
Le style le moins noble a pourtant sa noblesse.
Au mépris du bon sens le burlesque effronté [5]
Trompa les yeux d'abord, plut par sa nouveauté...
Que ce style jamais ne souille votre ouvrage.
Imitez de Marot l'élégant badinage, [6]
Et laissez le burlesque aux plaisants du Pont-Neuf. [7]

Mais n'allez point aussi, sur les pas de Brébeuf, [8]
Même en une *Pharsale*, entasser sur les rives
De morts et de mourants cent montagnes plaintives. [9]
Prenez mieux votre ton. Soyez simple avec art,

---

1. *Amours*, pour *suffrages*. — *Discours*, pour *style*.
2. *Psalmodier*, chanter les psaumes sur un seul ton.
3. *Barbin*, fameux libraire du temps.
4. *Quoi que*, pronom indéfini, *quelque chose que*. *Quoique*, conjonction, signifie *bien que*.
5. *Burlesque* (de l'italien *burlesco*, plaisant), d'une bouffonnerie outrée.
6. *Marot*, poëte élégant et délicat. (Voir sa *notice*, page 8.)
7. Les charlatans jouaient leurs farces sur le Pont-Neuf.
8. *Brébeuf* (1618-1661), traducteur de Lucain, dont il a exagéré l'emphase.
9. Vers de Brébeuf.

Sublime sans orgueil, agréable sans fard.
N'offrez rien au lecteur que ce qui peut lui plaire,
Ayez pour la cadence une oreille sévère; [1]
Que toujours dans vos vers, le sens coupant les mots,
Suspende l'hémistiche, en marque le repos. [2]
Gardez qu'une voyelle, à courir trop hâtée,
Ne soit d'une voyelle en son chemin heurtée, [3]
Il est un heureux choix de mots harmonieux;
Fuyez des mauvais sons le concours odieux.
Le vers le mieux rempli, la plus noble pensée
Ne peut plaire à l'esprit quand l'oreille est blessée. [4]

Durant les premiers ans du Parnasse français,
Le caprice tout seul faisait toutes les lois... [5]
Enfin Malherbe vint, et le premier en France [6]
Fit sentir dans les vers une juste cadence;
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la muse aux règles du devoir. [7]
Par ce sage écrivain la langue réparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée.
Les stances avec grâce apprirent à tomber, [8]

---

1. *Cadence* (du latin *cadere*, tomber) signifie la chute des différentes parties de la phrase.

2. *Hémistiche*, demi-vers. Le repos au milieu du vers s'appelle *césure*, c'est-à-dire coupure. Boileau donne à la fois le précepte et l'exemple dans ces deux vers.

3. Encore le précepte joint à l'exemple, pour dire d'éviter l'*hiatus*. Les mots *trop hâtée* et *chemin heurtée* font hiatus.

4. Il faut avoir l'oreille bien délicate, pour ne pas goûter *la plus noble pensée*, toutes les fois qu'elle n'est pas exprimée d'une manière harmonieuse.

5. *François* et *lois* avaient autrefois la même orthographe et la même prononciation. On écrit *français*, et la rime ne serait pas bonne.

6. *Malherbe*, réformateur de notre poésie. (Voir sa *notice*, p. 17.)

7. Il imposa aux poëtes des règles qu'il fallut suivre.

8. *Stance* (du latin *stare*, s'arrêter), certain nombre de vers formant un sens complet. On l'appelle *strophe* dans l'ode, et *couplet* dans la chanson.

Et le vers sur le vers n'osa plus enjamber. [1]
Tout reconnut ses lois, et ce guide fidèle
Aux auteurs de ce temps sert encor de modèle.
Marchez donc sur ses pas; aimez sa pureté, [2]
Et de son tour heureux imitez la clarté.
Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,
Mon esprit aussitôt commence à se détendre,
Et, de vos vains discours prompt à se détacher,
Ne suit point un auteur qu'il faut toujours chercher. [3]

Il est certains esprits dont les sombres pensées
Sont d'un nuage épais toujours embarrassées :
Le jour de la raison ne le saurait percer.
Avant donc que d'écrire, apprenez à penser.
Selon que votre idée est plus ou moins obscure,
L'expression la suit, ou moins nette, ou plus pure :
Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots, pour le dire, arrivent aisément.
Surtout qu'en vos écrits la langue révérée
Dans vos plus grands excès vous soit toujours sacrée;
En vain vous me frappez d'un son mélodieux,
Si le terme est impropre ou le tour vicieux : [4]
Mon esprit n'admet point un pompeux barbarisme,
Ni d'un vers ampoulé l'orgueilleux solécisme; [5]
Sans la langue, en un mot, l'auteur le plus divin

---

1. *Enjamber*. L'*enjambement* consiste à renvoyer un ou plusieurs mots d'un vers à un autre :

> N'y manquez pas au moins : j'ai quatorze bouteilles
> *D'un vin vieux...*

2. *Pureté*. Elle consiste dans la propriété des mots et dans l'observation des règles de la grammaire.

3. Un auteur dont il faut chercher le sens.

4. *Tour*, forme donnée à l'expression de la pensée, et résultant de l'arrangement des mots.

5. *Barbarisme*, emploi d'un mot qui n'est pas reçu dans la langue, qui est *barbare*. — *Soléçisme*, faute contre une règle de la grammaire.

Est toujours, quoi qu'il fasse, un méchant écrivain. [1]
Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,
Et ne vous piquez point d'une folle vitesse :
Un style si rapide, et qui court en rimant, [2]
Marque moins trop d'esprit que peu de jugement.
J'aime mieux un ruisseau qui, sur la molle arène,
Dans un pré plein de fleurs lentement se promène,
Qu'un torrent débordé qui d'un cours orageux
Roule, plein de gravier, sur un terrain fangeux. [3]
Hâtez-vous lentement; et, sans perdre courage, [4]
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.
Polissez-le sans cesse, et le repolissez;
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez.
C'est peu qu'en un ouvrage où les fautes fourmillent
Des traits d'esprit semés de temps en temps pétillent:
Il faut que chaque chose y soit mise en son lieu ;
Que le début, la fin, répondent au milieu ;
Que d'un art délicat les pièces assorties [5]
N'y forment qu'un seul tout de diverses parties;
Que jamais du sujet le discours s'écartant
N'aille chercher trop loin quelque mot éclatant.

(*Art poétique*, chant I.)

---

1. Il est difficile que *l'auteur le plus divin* soit en même temps *un méchant écrivain* Boileau veut dire que l'auteur le plus divinement doué ne sera qu'un mauvais écrivain, s'il n'étudie pas la langue.

2. *Un style rapide*, composé avec *rapidité*.

3. Le contraste de ces deux distiques offre un double exemple d'harmonie douce et d'harmonie bruyante.

4. *Hâtez-vous lentement*, proverbe grec et latin. C'est le *festina lente* d'Horace.

5. *Assorties d'un art*, pour *assorties avec un art*.

Le Trésorier de la Sainte-Chapelle.[1]

Dans le réduit obscur d'une alcôve enfoncée,
S'élève un lit de plume à grands frais amassée;
Quatre rideaux pompeux, par un double contour,
En défendent l'entrée à la clarté du jour,
Là, parmi les douceurs d'un tranquille silence,
Règne sur le duvet une heureuse indolence.
C'est là que le prélat, muni d'un déjeuner,
Dormant d'un léger somme, attendait le dîner.
La jeunesse en sa fleur brille sur son visage;
Son menton sur son sein descend à double étage;
Et son corps, ramassé dans sa courte grosseur,
Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

(*Le Lutrin*, chant I.)

La Mollesse.[2]

La lune, qui du ciel voit leur démarche altière,[3]
Retire en leur faveur sa paisible lumière.
La Discorde en sourit, et, les suivant des yeux,
De joie, en les voyant, pousse un cri dans les cieux.[4]

---

1. Audri, ancien évêque de Coutances; devenu trésorier de la Sainte-Chapelle, à Paris. Il était grand, maigre et vieux. Boileau a fait un portrait de fantaisie, qui est un chef-d'œuvre. Les mots sont si bien choisis et si bien arrangés, qu'il n'y a pas une seule syllabe dure dont le bruit puisse réveiller l'indolent prélat.

2. Ce portrait de la Mollesse est un modèle de style poétique et d'harmonie imitative.

3. Le marguillier Brontin, le sacristin Boirude et le perruquier l'Amour, qui, par l'ordre du trésorier, allaient remettre dans l'église le lutrin enlevé par le chantre.

4. Les deux participes présents, *les suivant des yeux*, *en les voyant*, font presque un pléonasme vicieux. Il est vrai que la Discorde *les suit des*

L'air, qui gémit du cri de l'horrible déesse,
Va jusques dans Citeaux réveiller la Mollesse.[1]
C'est là qu'en un dortoir elle fait son séjour.
Les plaisirs nonchalants folâtrent à l'entour :
L'un pétrit dans un coin l'embonpoint des chanoines ;
L'autre broie en riant le vermillon des moines.
La Volupté la sert avec des yeux dévots,
Et toujours le Sommeil lui verse des pavots.
Ce soir, plus que jamais, en vain il les redouble.
La Mollesse à ce bruit se réveille, se trouble;
Quand la Nuit, qui déjà va tout envelopper,
D'un funeste récit vient encor la frapper,
Lui conte du prélat l'entreprise nouvelle.
Au pied des murs sacrés d'une sainte chapelle,
Elle a vu trois guerriers, ennemis de la paix,
Marcher à la faveur de ses voiles épais;
La Discorde en ces lieux menace de s'accroître;
Demain avec l'aurore un lutrin va paraître,[2]
Qui doit y soulever un peuple de mutins ;
Ainsi le ciel l'écrit au livre des Destins.
A ce triste discours, qu'un long soupir achève,
La Mollesse en pleurant sur un bras se relève,
Ouvre un œil languissant, et d'une faible voix
Laisse tomber ces mots qu'elle interrompt vingt fois :
« O Nuit, que m'as-tu dit? quel démon sur la terre

---

yeux, et qu'elle pousse un cri, *parce qu'elle les voit ainsi équipés et dans d'excellentes dispositions*. En tout cas, cette expression ne paraît pas élégante.

1. *Citeaux*, célèbre abbaye de l'ordre de saint Bernard, au sud de Dijon. Comme elle n'avait pas embrassé la réforme introduite dans d'autres maisons religieuses, Boileau suppose que la Mollesse y fait son séjour.

— Comment *l'air va-t-il* de Paris à Citeaux *réveiller la Mollesse?* C'est une grande hardiesse de style.

2. *Accroître* et *paraître* avaient autrefois la même orthographe et la même prononciation. Aujourd'hui, la rime serait mauvaise.

Souffle dans tous les cœurs la fatigue et la guerre?[1]
Hélas! qu'est devenu ce temps, cet heureux temps
Où les rois s'honoraient du nom de fainéants,[2]
S'endormaient sur le trône, et, me servant sans honte,
Laissaient leur sceptre aux mains ou d'un maire ou d'un comte.
Aucun soin n'approchait de leur paisible cour;
On reposait la nuit, on dormait tout le jour.
Seulement au printemps, quand Flore dans les plaines
Faisait taire des vents les bruyantes haleines,[3]
Quatre bœufs attelés, d'un pas tranquille et lent,
Promenaient dans Paris le monarque indolent.[4]
Ce doux siècle n'est plus. Le ciel impitoyable
A placé sur le trône un prince infatigable.[5]
Il brave mes douceurs, il est sourd à ma voix;
Tous les jours il m'éveille au bruit de ses exploits,
Rien ne peut arrêter sa vigilante audace :
L'été n'a point de feux, l'hiver n'a point de glace;[6]
J'entends à son seul nom tous mes sujets frémir.
En vain deux fois la paix a voulu l'endormir;[7]
Loin de moi, son courage entraîné par la gloire
Ne se plaît qu'à courir de victoire en victoire.
Je me fatiguerais à te tracer le cours

---

1. *Souffler la fatigue* est une hardiesse de style, un peu diminuée par *la guerre. Souffler les fatigues de la guerre*, c'est inspirer le mépris des fatigues de la guerre.

2. Les derniers rois Mérovingiens, de 640 à 750, ont été flétris du surnom de *fainéants*. Les *maires du palais* leur avaient enlevé tout pouvoir et ne leur laissaient rien faire.

3. Périphrase, pour dire *au printemps*.

4. Harmonie imitative. Les deux vers marchent lentement comme les bœufs qui traînent le char.

5. Tour adroit et délicat, donné à l'éloge de Louis XIV.

6. Allusion à la conquête de la Franche-Comté, envahie en plein hiver (1668.)

7. Allusion au traité d'Aix-la-Chapelle, en 1668, et aux propositions de paix faites par la Hollande et rejetées par le roi.

Des outrages cruels qu'il me fait tous les jours.
Je croyais, loin des lieux d'où ce prince m'exile,
Que l'Église du moins m'assurait un asile ;
Mais en vain j'espérais y régner sans effroi,
Moines, abbés, prieurs, tout s'arme contre moi.
Par mon exil honteux la Trappe est ennoblie. [1]
J'ai vu dans Saint-Denis la réforme établie;
Le Carme, le Feuillant s'endurcit aux travaux,
Et la règle déjà se remet dans Clairvaux.[2]
Cîteaux dormait encore, et la Sainte-Chapelle
Conservait du vieux temps l'oisiveté fidèle;
Et voici qu'un lutrin prêt à tout renverser
D'un séjour si chéri vient encor me chasser!
O toi, de mon repos compagne aimable et sombre,
A de si noirs forfaits prêteras-tu ton ombre?...
Ah! Nuit... ne permets pas... « La Mollesse oppressée
Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée;
Et lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort.[3]

(*Le Lutrin*, II.)

---

1. *La Trappe*, abbaye située dans l'Orne, réformée par le célèbre abbé de Rancé. — *Saint-Denis*, la plus célèbre abbaye de France, près de Paris.

2. *Le Carme, le Feuillant*, pour *les Carmes, les Feuillants*. (Métonymie.) — *Carmes*, religieux qui tirent leur nom du mont Carmel, en Palestine. — *Feuillants*, religieux de l'ordre de saint Bernard, ainsi nommés à cause de l'abbaye de *Feuillant*, à six lieues de Toulouse. — *Clairvaux*, abbaye sur l'Aube, près de Bar, fondée par saint Bernard.

3. Le poëte peint admirablement la Mollesse, en la supposant hors d'état d'achever sa phrase. Les syllabes trainantes expriment bien le poids qui l'accable, et font image.

RACINE.

(1639-1699)

Jean Racine, fils d'un contrôleur du grenier à sel, naquit à la Ferté-Milon. Après d'excellentes études à Port-Royal, il essaya le droit et la théologie, et se dégoûta bientôt de l'un et de l'autre. Il débuta dans la littérature par deux *odes*, qui le firent connaître de Boileau et de Molière. Boileau devint son ami intime, son guide, et lui apprit *à faire difficilement des vers faciles*. Ses deux premières tragédies, la *Thébaïde, ou les Frères ennemis*, et *Alexandre le Grand*, furent faites d'après la manière de Corneille.

Après cet essai, il résolut de travailler sans modèle et de devenir créateur à son tour. Corneille avait célébré l'héroïsme sous toutes ses faces. Racine entreprit d'élever l'âme en l'attendrissant, et d'introduire dans la tragédie un mélange d'héroïsme et de sensibilité : il se proposa de représenter sur la scène les désordres et les malheurs causés par les passions, afin de nous apprendre à les éviter ou à les maîtriser. Chez lui, la tragédie devint l'étude du cœur de la femme, la peinture de toutes les nuances du plus tendre de nos sentiments. Racine possédait au suprême degré toutes les qualités propres à écrire la tragédie telle qu'il la concevait : il avait une brillante imagination, un goût délicat, un sentiment exquis des convenances, une vive sensibilité, une grâce ravissante, et une élégance inexprimable de langage, qui en fait le plus parfait de nos poëtes. Il est inférieur à Corneille pour le génie, la vigueur, l'élévation et le sublime ; mais il a plus d'habileté dans la composition du drame, plus de vérité dans la peinture des sentiments, plus de goût et de talent pour orner les détails et pour exprimer poétiquement les idées les plus simples. « Racine, dit M. Sainte-Beuve, a la perfection de la langue douce, élégante, régulière et noble qu'on parlait sous Louis XIV. »

Racine donna successivement *Andromaque, Britannicus, Mithridate, Bajazet, Iphigénie, Phèdre, Esther*, et *Athalie*, considérée généralement comme la pièce la plus parfaite du théâtre français.

Nous avons encore de lui la comédie des *Plaideurs*, qui n'aurait pas été désavouée par Molière ; quelques *épigrammes*, qui annoncent un rare talent pour la raillerie et la satire ; d'admirables *cantiques*, composés pour les demoiselles de Saint-Cyr ; un excellent *Abrégé*

de l'histoire de Port-Royal, des *lettres* à son fils et à ses amis, qui lui assurent une place éminente parmi nos auteurs épistolaires.

Élévation d'Esther.

Assuérus, roi de Perse, ayant répudié Vasthi, qui avait refusé de paraître dans une orgie où il voulait la montrer à ses courtisans, résolut de choisir une femme parmi les plus belles filles de son royaume. Esther, jeune Juive, se mit sur les rangs et obtint la préférence. Elle raconte son élévation à Élise, sa plus chère amie.

Peut-être on t'a conté la fameuse disgrâce
De l'altière Vasthi dont j'occupe la place,
Lorsque le roi, contre elle enflammé de dépit,[1]
La chassa de son trône, ainsi que de son lit;
Mais il ne put sitôt en bannir la pensée :
Vasthi régna longtemps dans son âme offensée.
Dans ses nombreux États, il fallut donc chercher
Quelque nouvel objet qui l'en pût détacher.
De l'Inde à l'Hellespont ses esclaves coururent :[2]
Les filles de l'Égypte à Suse comparurent;[3]
Celles même du Parthe et du Scythe indompté[4]
Y briguèrent le sceptre offert à la beauté.

On m'élevait alors, solitaire et cachée,
Sous les yeux vigilants du sage Mardochée.
Tu sais combien je dois à ses heureux secours !

---

1. Peut-être faudrait-il sous-entendre *et ce qui arriva*, lorsque le roi...
2. *Hellespont* (mer d'Hellé), détroit entre l'Europe et l'Asie, appelé aujourd'hui *détroit des Dardanelles*.
3. *Suse*, résidence d'hiver des rois de Perse. Les ruines se trouvent près de la ville moderne de *Chouster*.
4. *Parthe* et *Scythe*, peuples de l'Asie. Le singulier est mis pour le pluriel. (Métonymie.)

La mort m'avait ravi les auteurs de mes jours;
Mais lui, voyant en moi la fille de son frère,
Me tint lieu, chère Élise, et de père et de mère.
Du triste état des Juifs jour et nuit agité,
Il me tira du sein de mon obscurité;
Et, sur mes faibles mains fondant leur délivrance,
Il me fit d'un empire accepter l'espérance.
A ses desseins secrets tremblante j'obéis :
Je vins; mais je cachai ma race et mon pays.
Qui pourrait cependant t'exprimer les cabales
Que formait en ces lieux ce peuple de rivales,
Qui toutes, disputant un si grand intérêt,
Des yeux d'Assuérus attendaient leur arrêt?
Chacune avait sa brigue et de puissants suffrages :
L'une d'un sang fameux vantait les avantages;
L'autre, pour se parer de superbes atours,
Des plus adroites mains empruntait le secours;
Et moi, pour toute brigue et pour tout artifice,
De mes larmes au ciel j'offrais le sacrifice.

Enfin, on m'annonça l'ordre d'Assuérus.
Devant ce fier monarque, Élise, je parus.
Dieu tient le cœur des rois entre ses mains puissantes;
Il fait que tout prospère aux âmes innocentes,
Tandis qu'en ses projets l'orgueilleux est trompé.
De mes faibles attraits le roi parut frappé :
Il m'observa longtemps dans un sombre silence;
Et le ciel, qui pour moi fit pencher la balance,
Dans ce temps-là, sans doute, agissait sur son cœur.
Enfin, avec des yeux où régnait la douceur :
« Soyez reine! » dit-il; et dès ce moment même,
De sa main sur mon front posa son diadème.[1]

---

1. En prose, il faudrait *il posa*. En vers, l'ellipse du pronom *il*, rappelé par le possessif *sa*, est permise; et cette ellipse est poétique.

Pour mieux faire éclater sa joie et son amour,
Il combla de présents tous les grands de sa cour ;
Et même ses bienfaits, dans toutes ses provinces,
Invitèrent le peuple aux noces de leurs princes. [1]

Hélas ! durant ces jours de joie et de festins,
Quelle était en secret ma honte et mes chagrins ! [2]
« Esther, disais-je, Esther dans la pourpre est assise,
La moitié de la terre à son sceptre est soumise,
Et de Jérusalem l'herbe cache les murs !
Sion, repaire affreux de reptiles impurs, [3]
Voit de son temple saint les pierres dispersées,
Et du Dieu d'Israël les fêtes sont cessées ! » [4]

Cependant mon amour pour notre nation
A rempli ce palais de filles de Sion,
Jeunes et tendres fleurs par le sort agitées, [5]
Sous un ciel étranger comme moi transplantées.
Dans un lieu séparé de profanes témoins,
Je mets à les former mon étude et mes soins ;
Et c'est là que, fuyant l'orgueil du diadème,
Lasse de vains honneurs, et me cherchant moi-même,

---

1. *Leurs princes*, le roi et la reine. *Leurs*, se rapportant à *peuple*, qui est singulier, fait une syllepse. Le poëte a fait accorder le pronom *leurs*, non pas avec *peuple*, mais avec l'idée des *individus* qui composent le *peuple*.

2. *Quelle était*, pour *quels étaient*. Racine a préféré l'ellipse poétique à l'exactitude grammaticale.

3. *Sion*, mont au sud de Jérusalem, sur lequel était la citadelle. David s'étant emparé de cette citadelle sur les Jébuséens, lui donna le nom de *cité de David*. *Sion* est pris ici pour la ville : c'est la partie pour le tou (métonymie).

4. *Les fêtes sont cessées*. *Cesser*, comme plusieurs autres verbes neutres, prend *être*, si l'on envisage *l'état* actuel, plutôt que *l'action* arrivée à une certaine époque.

5. *Jeunes et tendres fleurs*, belle image, pour représenter des jeunes filles exilées de leurs pays.

Aux pieds de l'Eternel je viens m'humilier,
Et goûter le plaisir de me faire oublier.[1]

(*Esther*, acte I, scène I.)

Mardochée engage Esther à parler à Assuérus.

Pendant qu'Esther et Élise s'entretiennent, survient Mardochée, oncle de la reine, qui lui dévoile le complot formé par Aman pour faire massacrer tous les Juifs établis en Perse. Il la supplie d'aller demander leur grâce. Esther lui dit qu'il est défendu, sous peine de mort, de se présenter devant le roi sans être appelé. Mardochée l'exhorte à s'exposer à la mort pour sauver ses frères, à obéir au roi du ciel plutôt qu'à un roi de la terre.

Quoi ! lorsque vous voyez périr votre patrie,
Pour quelque chose, Esther, vous comptez votre vie?
Dieu parle : et d'un mortel vous craignez le courroux?[2]
Que dis-je? votre vie, Esther, est-elle à vous?
N'est-elle pas au sang dont vous êtes issue?
N'est-elle pas à Dieu dont vous l'avez reçue?
Et qui sait, lorsqu'au trône il conduisit vos pas,
Si, pour sauver son peuple, il ne vous gardait pas?
Songez-y bien; ce Dieu ne vous a pas choisie
Pour être un vain spectacle aux peuples de l'Asie,
Ni pour charmer les yeux des profanes humains;

---

1. Allusion à la maison de Saint-Cyr, fondée par Mme de Maintenon pour l'éducation de 250 demoiselles nobles et pauvres. Ces traits s'appliquent à Mme de Maintenon, qui s'occupait beaucoup de l'éducation de ces jeunes filles, et qui allait à Saint-Cyr oublier les grandeurs de la cour.

2. *Courroux*, de *coruscare*, lancer des éclairs, agiter, secouer violemment, exprime la colère d'un être supérieur.

Pour un plus noble usage il réserve ses saints.
S'immoler pour son nom et pour son héritage,
D'un enfant d'Israël voilà le vrai partage.
Trop heureuse, pour lui, de hasarder vos jours!
Et quel besoin son bras a-t-il de nos secours?
Que peuvent contre lui tous les rois de la terre?
En vain ils s'uniraient pour lui faire la guerre :
Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer;
Il parle, et dans la poudre il les fait tous rentrer,
Au seul son de sa voix, la mer fuit, le ciel tremble :
Il voit comme un néant tout l'univers ensemble;
Et les faibles mortels, vains jouets du trépas,
Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'étaient pas.

(*Esther*, acte I, scène III.)

Douleur et prières des Israélites.

Pendant qu'Esther va parler au roi, les jeunes Israélites, élevées dans son palais, exhalent leur douleur et adressent à Dieu cette prière touchante.

UNE ISRAÉLITE.

Pleurons et gémissons, mes fidèles compagnes,
A nos sanglots donnons un libre cours :
Levons les yeux vers les saintes montagnes
D'où l'innocence attend tout son secours.
O mortelles alarmes!
Tout Israël périt. Pleurez, mes tristes yeux :
Il ne fut jamais sous les cieux
Un si juste sujet de larmes.

---

1. Quelle sublime peinture de la puissance divine!

UNE AUTRE.

N'était-ce pas assez qu'un vainqueur odieux
De l'auguste Sion eût détruit tous les charmes,
Et traîné ses enfants captifs en mille lieux?
Faibles agneaux livrés à des loups furieux,
Nos soupirs sont nos seules armes.

UNE AUTRE.

Arrachons, déchirons tous ces vains ornements
Qui parent notre tête. [1]
Revêtons-nous d'habillements
Conformes à l'horrible fête
Que l'impie Aman nous apprête.

UNE AUTRE.

Quel carnage de toutes parts!
On égorge à la fois les enfants, les vieillards,
Et la sœur et le frère,
Et la fille et la mère,
Le fils dans les bras de son père!
Que de corps entassés, que de membres épars,
Privés de sépulture!
Grand Dieu! tes saints sont la pâture
Des tigres et des léopards!

UNE DES PLUS JEUNES ISRAÉLITES.

Hélas! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur!
Ma vie à peine a commencé d'éclore:
Je tomberai comme une fleur
Qui n'a vu qu'une aurore. [2]

---

1. Dans les grandes afflictions les Juifs avaient l'habitude de déchirer leurs vêtements.

2. Après la peinture horrible du carnage, le poëte fait entendre les plaintes d'une jeune fille. Ce contraste varie le style.

Hélas ! si jeune encore,
Par quel crime ai-je pu mériter mon malheur?

UNE AUTRE.

Des offenses d'autrui malheureuses victimes,
Que nous servent, hélas ! ces regrets superflus?
Nos pères ont péché, nos pères ne sont plus ;
Et nous portons la peine de leurs crimes.

UNE AUTRE.

Le Dieu que nous servons est le Dieu des combats;
Non, non, il ne souffrira pas
Qu'on égorge ainsi l'innocence.
Hé quoi ! dirait l'impiété,
Où donc est-il, ce Dieu si redouté
Dont Israël nous vantait la puissance?

UNE AUTRE.

Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Frémissez, peuples de la terre,
Ce Dieu jaloux, ce Dieu victorieux,
Est le seul qui commande aux cieux :
Ni les éclairs, ni le tonnerre
N'obéissent point à vos dieux.[1]

DEUX ISRAÉLITES.

O Dieu, que la gloire couronne,
Dieu, que la lumière environne,
Qui voles sur l'aile des vents,
Et dont le trône est porté par les anges,[2]
Dieu, qui veux bien que de simples enfants
Avec eux chantent tes louanges,

---

1. *Ni* répété et *ne* rendent *point* inutile. Cette licence est permise aux poëtes.
2. Figures bibliques, admirablement traduites.

Tu vois nos pressants dangers,
Donne à ton nom la victoire :
Ne souffre point que ta gloire
Passe à des dieux étrangers.

UNE ISRAÉLITE, *seule.*

Arme-toi, viens nous défendre :
Descends, tel qu'autrefois la mer te vit descendre.
Que les méchants apprennent aujourd'hui
A craindre ta colère;
Qu'ils soient comme la poudre et la paille légère
Que le vent chasse devant lui. [1]

(*Esther*, acte I, scène v.)

Apparente félicité des Méchants.

ÉLISE.

Je n'admirai jamais la gloire de l'impie.
Au bonheur du méchant qu'un autre porte envie.
Tous ses jours paraissent charmants ;
L'or éclate en ses vêtements;
Son orgueil est sans borne, ainsi que sa richesse;
Jamais l'air n'est troublé de ses gémissements;
Il s'endort, il s'éveille au son des instruments;
Son cœur nage dans la mollesse.

UNE AUTRE.

Pour comble de prospérité,
Il espère revivre en sa postérité;
Et d'enfants à sa table une riante troupe
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe. [2]

---

1. Cette comparaison, qui fait image, est tirée de la Bible.
2. *Boire la joie*, expression très-forte, dont Racine atténue la hardiesse par les mots *semble* et *à pleine coupe.*

UNE AUTRE.

Pour contenter ses frivoles désirs,
L'homme insensé vainement se consume;
Il trouve l'amertume
Au milieu des plaisirs.

UNE AUTRE.

Le bonheur de l'impie est toujours agité;
Il erre à la merci de sa propre inconstance.
Ne cherchons la félicité
Que dans la paix de l'innocence.

UNE AUTRE.

Nulle paix pour l'impie; il la cherche, elle fuit,[1]
Et le calme en son cœur ne trouve point de place.
Le glaive au dehors le poursuit;
Le remords au dedans le glace.

UNE AUTRE.

La gloire des méchants en un moment s'éteint.
L'affreux tombeau pour jamais les dévore.
Il n'en est pas ainsi pour celui qui te craint;
Il renaîtra, mon Dieu, plus brillant que l'aurore.

(*Esther*, acte II, scène IX.)

---

1. *Nulle paix, il la cherche.* Tout pronom représente le nom qu'il remplace. *Il la cherche* devrait signifier *il cherche nulle paix.* En prose, *la* pourrait être critiqué. Mais en poésie, cette expression est inattaquable, quoi qu'en dise d'Olivet. Comme il n'y a qu'une paix, on peut dire *il la cherche.* Et pourrait-on s'exprimer autrement?

On a critiqué aussi l'expression *nulle paix*, employée sans verbe. *N'est, n'existe* est sous-entendu; et cette ellipse, précise et poétique, est parfaitement claire.

Rois, chassez la calomnie.

Rois, chassez la calomnie :
Ses criminels attentats
Des plus paisibles États
Troublent l'heureuse harmonie.

Sa fureur, de sang avide,
Poursuit partout l'innocent.
Rois, prenez soin de l'absent
Contre sa langue homicide.

De ce monstre si farouche
Craignez la feinte douceur :
La vengeance est dans son cœur,
Et la pitié dans sa bouche.

La fraude adroite et subtile
Sème de fleurs son chemin ;
Mais sur ses pas vient enfin
Le repentir inutile.[1]

(*Esther*, acte III, scène III.)

Triomphe d'Esther.

Esther a obtenu la grâce de son peuple. Assuérus, furieux d'avoir été le jouet d'un méchant, fait pendre Aman et donne ses biens et sa place au vertueux Mardochée. A cette nouvelle, les jeunes Israélites chantent cet admirable cantique d'actions de grâces.

Dieu fait triompher l'innocence ;[2]
Chantons, célébrons sa puissance.

---

1. Ces quatre stances sont admirables pour l'élégance et l'heureuse facilité du style. Racine s'en félicitait, parce qu'elles *contiennent des vérités utiles aux rois.*

2. Ce chœur, dit La Harpe, est l'hymne d'allégresse le plus parfait

Il a vu contre nous les méchants s'assembler,
Et notre sang prêt à couler; [1]
Comme l'eau sur la terre ils allaient le répandre : [2]
Du haut du ciel sa voix s'est fait entendre;
L'homme superbe est renversé,
Ses propres flèches l'ont percé.
J'ai vu l'impie adoré sur la terre;
Pareil au cèdre, il cachait dans les cieux
Son front audacieux;
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus;
Je n'ai fait que passer [3], il n'était déjà plus. [4]

UNE AUTRE.

Comment s'est calmé l'orage?
Quelle main salutaire a chassé le nuage?
L'aimable Esther a fait ce grand ouvrage.
De l'amour de son Dieu son cœur s'est embrasé,
Au péril d'une mort funeste
Son zèle ardent s'est exposé :
Elle a parlé; le ciel a fait le reste.

UNE AUTRE.

Esther a triomphé des filles des Persans·
La nature et le ciel à l'envi l'ont ornée.

---

qu'on puisse offrir à l'art du musicien. Toutes les circonstances les plus touchantes s'y trouvent réunies, et les images sont partout à côté du sentiment. »

1. *Près de* serait aujourd'hui le mot propre.
2. Comparaison énergique, imitée de la Bible.
3. *Je n'ai fait que passer*, j'ai seulement passé. (Gallicisme).
4. Cette célèbre strophe, citée partout comme un exemple de sublime, peint moins bien la rapidité de la chute de l'impie que le verset de l'Écriture : « J'ai vu l'impie surexalté et élevé comme les cèdres du Liban; j'ai passé, et il n'était plus. » La rapidité du texte sacré exprime mieux la rapidité de l'objet, qui disparaît comme l'éclair.

Tout ressent de ses yeux les charmes innocents.
Jamais tant de beauté fut-elle couronnée?
Les charmes de son cœur sont encor plus puissants.
Jamais tant de vertu fut-elle couronnée?

UNE AUTRE.

Ton Dieu n'est plus irrité;
Réjouis-toi, Sion, et sors de la poussière;
Quitte les vêtements de ta captivité,
Et reprends ta splendeur première.
Les chemins de Sion à la fin sont ouverts :
Rompez vos fers,
Tribus captives;
Troupes fugitives,
Repassez les monts et les mers;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE AUTRE.

Je reverrai ces campagnes si chères;
J'irai pleurer au tombeau de mes pères.

LE CHŒUR.

Repassez les monts et les mers;
Rassemblez-vous des bouts de l'univers.

UNE AUTRE.

Relevez, relevez les superbes portiques
Du temple où notre Dieu se plaît d'être adoré; [1]
Que de l'or le plus pur son autel soit paré,
Et que du sein des monts le marbre soit tiré.
Liban, dépouille-toi de tes cèdres antiques;
Prêtres sacrés, préparez vos cantiques.
Dieu descend et revient habiter parmi nous :
Terre, frémis d'allégresse et de crainte;

1. En prose, on dirait aujourd'hui *se plaire à être.*

Et vous, sous sa majesté sainte,
Cieux, abaissez-vous ! [1]

UNE AUTRE.

Que le Seigneur est bon ! que son joug est aimable !
Heureux qui dès l'enfance en connaît la douceur !
Jeune peuple, courez à ce maître adorable ;
Les biens les plus charmants n'ont rien de comparable
Aux torrents de plaisirs qu'il répand dans un cœur. [2]

UNE AUTRE.

Il s'apaise, il pardonne ;
Du cœur ingrat qui l'abandonne
Il attend le retour ;
Il excuse notre faiblesse ;
A nous chercher même il s'empresse. [3]
Pour l'enfant qu'elle a mis au jour
Une mère a moins de tendresse.
Ah ! qui peut avec lui partager notre amour ?
Il nous fait remporter une illustre victoire ;
Il nous a révélé sa gloire.
Ah ! qui peut avec lui partager notre amour ?

TOUT LE CHŒUR.

Que son nom soit béni ; que son nom soit chanté ;
Que l'on célèbre ses ouvrages
Au-delà des temps et des âges,
Au-delà de l'éternité ! [4]

(*Esther*, acte III, scène IX.)

---

1. Cette expression hardie, cieux, *abaissez-vous*, est empruntée de la Bible. Elle a été imitée par Voltaire et par J.-B. Rousseau.

Viens, des cieux enflammés abaisse la hauteur. (*Henriade.*)
Abaisse la hauteur des cieux. (VIIIe *Ode sacrée.*)

2. Ces vers sentent moins l'ancienne loi que l'Évangile.

3. On dit : *s'empresser à*, si l'on parle d'une action faite habituellement ; et *s'empresser de*, s'il est question d'une occasion unique.

4. Expression hardie, justifiée par l'enthousiasme poétique et par l'Écriture qui dit : *dans l'éternité et au-delà.*

Songe d'Athalie.

Athalie, digne fille d'Achab et de Jézabel, et femme de Joram, roi de Juda, fait massacrer tous les enfants d'Ochosias, son fils, excepté un seul, appelé Joas, qui est caché dans le temple sous le nom d'Eliacin. Un songe vient troubler son usurpation. Elle le raconte à Mathan, prêtre apostat, et à Abner, général de ses troupes.

Un songe (me devrais-je inquiéter d'un songe ?) [1]
Entretient dans mon cœur un chagrin qui le ronge;
Je l'évite partout, partout il me poursuit.

C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit;
Ma mère Jézabel devant moi s'est montrée,
Comme au jour de sa mort, pompeusement parée.
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté;
Même elle avait encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.
« Tremble, m'a-t-elle dit, fille digne de moi!
Le cruel Dieu des Juifs l'emporte aussi sur toi.
Je te plains de tomber dans ses mains redoutables,
Ma fille. » En achevant ces mots épouvantables,
Son ombre vers mon lit a paru se baisser; [2]
Et moi, je lui tendais les mains pour l'embrasser;
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chair meurtris et traînés dans la fange, [3]

---

1. « Ce songe, dit La Harpe, est un morceau achevé : jamais on n'a su narrer et peindre une foule d'objets différents avec des traits plus vrais, plus variés, plus énergiques. »

2. *Ombre*, pour *fantôme*. On dit de même : *l'ombre de Samuel.*

3. Le fils de Racine demande si l'on peut dire des *os meurtris*. On est étonné qu'il n'ait pas compris cette belle et poétique confusion imitée des anciens.

Des lambeaux pleins de sang, et des membres affreux
Que des chiens dévorants se disputaient entre eux.

.....Dans ce désordre à mes yeux se présente
Un jeune enfant couvert d'une robe éclatante,
Tels qu'on voit des Hébreux les prêtres revêtus. [1]
Sa vue a ranimé mes esprits abattus;
Mais lorsque, revenant de mon trouble funeste,
J'admirais sa douceur, son air noble et modeste,
J'ai senti tout à coup un homicide acier [2]
Que le traître en mon sein a plongé tout entier.
De tant d'objets divers le bizarre assemblage
Peut-être du hasard vous paraît un ouvrage.
Moi-même quelque temps, honteuse de ma peur,
Je l'ai pris pour l'effet d'une sombre vapeur;
Mais de ce souvenir mon âme possédée
A deux fois, en dormant, revu la même idée; [3]
Deux fois mes tristes yeux se sont vu retracer
Ce même enfant toujours tout prêt à me percer.

Lasse enfin des horreurs dont j'étais poursuivie,
J'allais prier Baal de veiller sur ma vie, [4]
Et chercher du repos au pied de ses autels.
Que ne peut la frayeur sur l'esprit des mortels! [5]
Dans le temple des Juifs un instinct m'a poussée,
Et d'apaiser leur Dieu j'ai conçu la pensée;
J'ai cru que des présents calmeraient son courroux;
Que ce Dieu, quel qu'il soit, en deviendrait plus doux.

---

1. Il faudrait *tel qu'on voit*, ou *tels on voit*.
2. Les syllabes sifflantes imitent bien la sensation produite par une incision dans la chair. — *Acier*, pour *poignard* (métonymie).
3. *Idée* est ici employée dans le sens du grec *eidôs*, *image*, peinture d'un objet sensible. *Idée* est la *notion* d'un objet.
4. *Baal* ou *Bel*, la principale divinité des Phéniciens et des Babyloniens, dont Mathan s'était fait le prêtre en Judée.
5. Bel exemple de réflexion mêlée au récit.

Pontife de Baal, excusez ma faiblesse.
J'entre : le peuple fuit, le sacrifice cesse,
Le grand-prêtre vers moi s'avance avec fureur.
Pendant qu'il me parlait, ô surprise, ô terreur!
J'ai vu ce même enfant dont je suis menacée,
Tel qu'un songe effrayant l'a peint à ma pensée.
Je l'ai vu : son même air, son même habit de lin, [1]
Sa démarche, ses yeux et tous ses traits enfin;
C'est lui-même. Il marchait à côté du grand-prêtre;
Mais bientôt à ma vue on l'a fait disparaître.
Voilà quel trouble ici m'oblige à m'arrêter,
Et sur quoi j'ai voulu tous deux vous consulter.

(*Athalie*, acte II, scène v.)

Athalie et Joas.

Mathan conseille à Athalie de tuer cet enfant, dont l'existence l'inquiète; Abner s'oppose à ce meurtre. Athalie veut revoir l'enfant, l'interroger et tâcher de découvrir qui il est. Ce dialogue est un modèle de simplicité.

ATHALIE.

Comment vous nommez-vous?

JOAS.

J'ai nom Eliacin. [2]

ATHALIE.

Votre père?

JOAS.

Je suis, dit-on, un orphelin
Entre les bras de Dieu jeté dès ma naissance,

---

1. *Son* et *même*, pléonasme, pour mieux marquer l'identité. On sous-entend le verbe *il avait*. Ellipse et précision.

2. *J'ai nom*, pour *je me nomme, je m'appelle, mon nom est*. Ce latinisme n'est pas resté.

Et qui de mes parents n'eus jamais connaissance.

ATHALIE.

Vous êtes sans parents?

JOAS.

Ils m'ont abandonné.

ATHALIE.

Comment? et depuis quand?

JOAS.

Depuis que je suis né.

ATHALIE.

Ne sait-on pas au moins quel pays est le vôtre?

JOAS.

Ce temple est mon pays; je n'en connais point d'autre.

ATHALIE.

Où dit-on que le sort vous a fait rencontrer?

JOAS.

Parmi des loups cruels prêts à me dévorer.

ATHALIE.

Qui vous mit dans ce temple?

JOAS.

Une femme inconnue,
Qui ne dit point son nom, et qu'on n'a point revue.

ATHALIE.

Mais de vos premiers ans quelles mains ont pris soin?

JOAS.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture,
Et sa bonté s'étend sur toute la nature.
Tous les jours je l'invoque; et, d'un soin paternel,
Il me nourrit des dons offerts sur son autel.

. . . . . .

ATHALIE.

. . . . . Quel est tous les jours votre emploi?

JOAS.

J'adore le Seigneur; on m'explique sa loi;

Dans son livre divin on m'apprend à la lire,
Et déjà de ma main je commence à l'écrire.

ATHALIE.

Que vous dit cette loi?

JOAS.

Que Dieu veut être aimé;
Qu'il venge tôt ou tard son saint nom blasphémé;
Qu'il est le défenseur de l'orphelin timide;
Qu'il résiste au superbe, et punit l'homicide.

ATHALIE.

J'entends. Mais tout ce peuple, enfermé dans ce lieu,
A quoi s'occupe-t-il?

JOAS.

Il loue, il bénit Dieu.

ATHALIE.

Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple?

JOAS.

Tout profane exercice est banni de son temple.

ATHALIE.

Quels sont donc vos plaisirs?

JOAS.

Quelquefois à l'autel
Je présente au grand-prêtre ou l'encens ou le sel;
J'entends chanter de Dieu les grandeurs infinies;
Je vois l'ordre pompeux de ses cérémonies.

ATHALIE.

Hé quoi! vous n'avez pas de passe-temps plus doux?
Je plains le triste sort d'un enfant tel que vous.
Venez dans mon palais, vous y verrez ma gloire.

JOAS.

Moi, des bienfaits de Dieu je perdrais la mémoire!

ATHALIE.

Non; je ne vous veux pas contraindre à l'oublier.

JOAS.

Vous ne le priez point,

ATHALIE.

Vous pourrez le prier.

JOAS.

Je verrais cependant en invoquer un autre.

ATHALIE.

J'ai mon Dieu que je sers; vous servirez le vôtre :
Ce sont deux puissants dieux.

JOAS.

Il faut craindre le mien :
Lui seul est Dieu, madame, et le vôtre n'est rien.

ATHALIE.

Les plaisirs près de moi vous chercheront en foule.

JOAS.

Le bonheur des méchants comme un torrent s'écoule.

ATHALIE.

Ces méchants, qui sont-ils?

JOSABETH, *épouse du grand-prêtre.*

Hé! madame, excusez
Un enfant...

ATHALIE.

J'aime à voir comme vous l'instruisez.[1]
Enfin, Éliacin, vous avez su me plaire;
Vous n'êtes point sans doute un enfant ordinaire.
Vous voyez, je suis reine et n'ai point d'héritier;
Laissez là cet habit, quittez ce vil métier;[2]
Je veux vous faire part de toutes mes richesses;
Essayez, dès ce jour, l'effet de mes promesses :

---

1. *J'aime à voir. Aimer*, prendre plaisir à quelque chose, se joint avec la préposition *à* devant un infinitif. — *Aimer mieux*, préférer, s'emploie sans préposition : *Joas aimait mieux rester dans le temple que de suivre Athalie.*

2. L'impie Athalie ne voit qu'un *vil métier* dans les fonctions sacerdotales.

A ma table, partout, à mes côtés assis, [1]
Je prétends vous traiter comme mon propre fils.

JOAS.

Comme votre fils!

ATHALIE,

Oui : vous vous taisez?

JOAS.

Quel père
Je quitterais! et pour...

ATHALIE.

Eh bien?

JOAS.

Pour quelle mère!

ATHALIE, *à Josabeth.*

Sa mémoire est fidèle; et, dans tout ce qu'il dit,
De vous et de Joad je reconnais l'esprit.
Voilà comme, [2] infectant cette simple jeunesse, [3]
Vous employez tous deux le calme où je vous laisse. [4]
Vous cultivez déjà leur haine et leur fureur; [5]
Vous ne leur prononcez mon nom qu'avec horreur...
Mais nous nous reverrons. Adieu, je sors contente :
J'ai voulu voir, j'ai vu.

(*Athalie*, acte II, scène VII.)

---

1. La grammaire exigerait que *assis* se rapportât à *Je*. Mais le sens est parfaitement clair, et la phrase est excellente.

2. *Comme*. Au XVIIe siècle, on mettait *comme* et *comment* l'un pour l'autre. Aujourd'hui, *comme* se rapporte à l'effet; *comment* se rapporte à l'action. *Voyez comme il travaille*, signifie : *voyez comme son ouvrage est fait*. — *Voyez comment il travaille*, veut dire : *voyez-le faisant son travail*.

3. *Jeunesse*, pour *jeunes gens*. C'est le nom abstrait pour le concret. (Métonymie.)

4. *Où*, pour *dans lequel*, qui serait moins précis.

5. *Leur haine*. *Leur* se rapporte, non pas au mot *jeunesse*, mais à l'idée de *jeunes gens*. (Syllepse.)

Prophétie de Joad.

Tout le peuple, effrayé des menaces d'Athalie, se disperse : il ne reste dans le temple que les lévites. C'est alors que Joad, plein de confiance dans les promesses de Dieu, annonce la ruine de Jérusalem, la captivité de Babylone et la naissance de l'Église chrétienne.

Mais d'où vient que mon cœur frémit d'un saint effroi ? [1]
Est-ce l'esprit divin qui s'empare de moi?
C'est lui-même, il m'échauffe, il parle, mes yeux s'ouvrent,
Et les siècles obscurs devant moi se découvrent.
Lévites, de vos sons prêtez-moi les accords,
Et de ses mouvements secondez les transports. [2]
Cieux, écoutez ma voix : terre, prête l'oreille.
Ne dis plus, ô Jacob, que ton Seigneur sommeille !
Pécheur, disparaissez : le Seigneur se réveille ! [3]

Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé ? [4]
Quel est dans le lieu saint ce pontife égorgé? [5]
Pleure, Jérusalem, pleure, cité perfide,
Des prophètes divins malheureuse homicide;
De son amour pour toi ton Dieu s'est dépouillé.
Ton encens, à ses yeux, est un encens souillé.

---

1. Cette prophétie, composée de passages de l'Écriture admirablement fondus ensemble, est un des plus beaux morceaux lyriques de notre littérature.

2. *Mouvements*, les mouvements de l'esprit divin qui l'inspire.

3. *Oreille, sommeille, réveille*, et plus bas *cités, rejetés, solennités*. Si le morceau était moins beau, on y relèverait peut-être, comme une faute contre l'oreille, trois vers de suite finissant par la même rime. Mais il semble qu'ici cette répétition inusitée soit une beauté de plus.

4. Joas, qui devint méchant.

4. Zacharie, fils de Joad tué par Joas.

Où menez-vous ces enfants et ces femmes? [1]
Le Seigneur a détruit la reine des cités.
Ses prêtres sont captifs, ses rois sont rejetés;
Dieu ne veut plus qu'on vienne à ses solennités.
Temple, renverse-toi! cèdres, jetez des flammes!
Jérusalem, objet de ma douleur,
Quelle main en un jour t'a ravi tous tes charmes?
Qui changera mes yeux en deux sources de larmes,
Pour pleurer ton malheur?

Quelle Jérusalem nouvelle [2]
Sort du fond du désert, brillante de clartés,
Et porte sur le front une marque immortelle?
Peuples de la terre, chantez!
Jérusalem renaît plus charmante et plus belle.
D'où lui viennent de tous côtés
Ces enfants qu'en son sein elle n'a point portés? [3]
Lève, Jérusalem, lève ta tête altière;
Regarde tous ces rois de ta gloire étonnés!
Les rois des nations, devant toi prosternés,
Des tes pieds baisent la poussière;
Les peuples à l'envi marchent à ta lumière. [4]
Heureux qui pour Sion d'une sainte ferveur [5]
Sentira son âme embrasée!
Cieux, répandez votre rosée,
Et que la terre enfante son Sauveur!

(*Athalie*, acte III, scène VII.)

---

1. Captivité de Babylone.
2. L'Église chrétienne, née à Jérusalem. Le contenant pour le contenu (Métonymie.)
3. Les Gentils, du latin *gentes*, nations, nom donné par les Hébreux à tous les peuples étrangers.
4. *A l'envi* les uns des autres.
5. *Sion*, Jérusalem, prise ici pour la *Jérusalem nouvelle*. l'Eglise chrétienne. (Voir la note 3, page 165.)

Louanges à l'Éternel.

CHŒUR DES JEUNES ISRAÉLITES.

Tout l'univers est plein de sa magnificence :
Qu'on l'adore, ce Dieu; qu'on l'invoque à jamais :
Son empire a des temps précédé la naissance; [1]
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE VOIX.

En vain l'injuste violence
Au peuple qui le loue imposerait silence;
Son nom ne périra jamais.
Le jour annonce au jour sa gloire et sa puissance;
Tout l'univers est plein de sa magnificence :
Chantons, publions ses bienfaits.

UNE AUTRE.

Il donne aux fleurs leur aimable peinture, [2]
Il fait naître et mûrir les fruits :
Il leur dispense avec mesure
Et la chaleur des jours et la fraîcheur des nuits :
Le champ qui les reçut les rend avec usure. [3]

UNE AUTRE.

Il commande au soleil d'animer la nature,
Et la lumière est un don de ses mains;
Mais sa loi sainte, sa loi pure
Est le plus riche don qu'il ait fait aux humains.

---

1. *Son empire*, etc. L'empire de Dieu a précédé la naissance des temps : Dieu régnait avant la création du monde.
2. *Peintures*, les couleurs dont elles sont *peintes*.
3. *Rendre avec usure*, rendre au-delà de ce qu'on a reçu. *Usure*, intérêt excessif exigé pour *l'usage* d'une somme qu'on a prêtée.

UNE AUTRE.

O mont de Sinaï! conserve la mémoire [1]
De ce jour à jamais auguste et renommé,
Quand sur ton sommet enflammé,[2]
Dans un nuage épais le Seigneur enfermé
Fit luire aux yeux mortels un rayon de sa gloire.
Dis-nous pourquoi ces feux et ces éclairs,
Ces torrents de fumée, et ce bruit dans les airs,
Ces trompettes et ce tonnerre?
Venait-il renverser l'ordre des éléments?
Sur ses antiques fondements
Venait-il ébranler la terre? [4]

UNE AUTRE.

Il venait révéler aux enfants des Hébreux
De ses préceptes saints la lumière immortelle;
Il venait à ce peuple heureux
Ordonner de l'aimer d'une amour éternelle. [5]

UNE AUTRE.

D'un joug cruel il sauva nos aïeux,
Les nourrit au désert d'un pain délicieux;
Il nous donne ses lois, il se donne lui-même : [6]
Pour tant de biens, il commande qu'on l'aime.

UNE AUTRE.

Des mers pour eux il entr'ouvrit les eaux;
D'un aride rocher fit sortir les ruisseaux.

---

1. *Sinaï*, mont situé près de la mer Rouge, sur lequel furen donnés les dix commandements.
2. *Quand*, pour *où, dans lequel*. C'est un latinisme.
3. *Aux yeux mortels*, aux yeux des mortels, des hommes.
4. Cette strophe est célèbre pour la sublimité et l'harmonie.
5. *Amour* est du masculin au singulier, et du féminin au pluriel. Les poëtes le font des deux genres au singulier comme au pluriel.
6. *Il se donne lui-même*. C'est plutôt le langage de l'Evangile que celui de l'Ancien Testament. Le culte juif est adouci par l'idée chrétienne qui circule dans *Esther* et dans *Athalie*.

UNE AUTRE.

Vous qui ne connaissez qu'une crainte servile,
Ingrats, un Dieu si bon ne peut-il vous charmer?
Est-il donc à vos cœurs, est-il si difficile
Et si pénible de l'aimer?
L'esclave craint le tyran qui l'outrage;
Mais des enfants l'amour est le partage.
Vous voulez que ce Dieu vous comble de bienfaits,
Et ne l'aimer jamais!
O divine, ô charmante loi!
O justice, ô bonté suprême!
Que de raisons, quelle douceur extrême
D'engager à ce Dieu son amour et sa foi! [1]

(*Athalie*, acte I, scène IV.)

Mort d'Hippolyte.[2]

Hippolyte, fils de Thésée, roi d'Athènes, est injustement accusé par Phèdre, sa marâtre, et maudit par son père, qui appelle contre lui la colère de Neptune. Bientôt Thésée doute du crime de son fils, et prie Neptune de ne rien précipiter. Théramène, gouverneur du jeune prince, arrive et lui raconte sa mort.

A peine nous sortions des portes de Trézène. [3]
Il était sur son char; ses gardes affligés
Imitaient son silence, autour de lui rangés.
Il suivait tout pensif le chemin de Mycènes;

---

1. Cette strophe est faible à côté des autres. *Suprême, extrême* ne sont-ils pas là pour la rime?

2. Ce récit, peut-être trop long et trop orné pour la situation, est un chef-d'œuvre de narration épique. (Voir l'analyse, dans le livre *Du style et de la composition littéraire*, p. 199.)

3. *Trézène* et *Mycènes*, villes du Péloponèse.

Sa main sur les chevaux laissait flotter les rênes.
Ses superbes coursiers qu'on voyait autrefois,
Pleins d'une ardeur si noble, obéir à sa voix,
L'œil morne maintenant et la tête baissée,
Semblaient se conformer à sa triste pensée.
Un effroyable cri, sorti du fond des flots,
Des airs, en ce moment, a troublé le repos;
Et du sein de la terre une voix formidable
Répond, en gémissant, à ce cri redoutable:
Jusqu'au fond de nos cœurs notre sang s'est glacé;
Des coursiers attentifs le crin s'est hérissé. [1]
Cependant sur le dos de la plaine liquide
S'élève à gros bouillons une montagne humide; [2]
L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux
Parmi des flots d'écume un monstre furieux.
Sont front large est armé de cornes menaçantes,
Tout son corps est couvert d'écailles jaunissantes.
Indomptable taureau, dragon impétueux,
Sa croupe se recourbe en replis tortueux;
Ses longs mugissements font trembler le rivage.
Le ciel avec horreur voit ce monstre sauvage;
La terre s'en émeut, l'air en est infecté.
Le flot qui l'apporta recule épouvanté. [3]
Tout fuit, et, sans s'armer d'un courage inutile,
Dans le temple voisin chacun cherche un asile.
Hippolyte lui seul, digne fils d'un héros,
Arrête ses coursiers, saisit ses javelots,

---

1. *Le crin s'est hérissé.* Hiatus imitatif, qui fait image.

2. *Plaine liquide* pour la *mer*, et *montagne humide*, pour *vague.* Ces deux métaphores hardies font image.

3. En prose, on dirait qui *l'a apporté;* mais en vers, il est permis de mettre le passé défini pour le passé indéfini, qui est moins précis. — *Flot épouvanté.* Théramène, dans l'excès de sa douleur, anime le flot, et lui donne de *l'épouvante;* et cette belle prosopopée, imitée de Virgile, n'a rien de trop hardi.

Pousse au monstre ; et, d'un dard lancé d'une main sûre,[1]
Il lui fait dans le flanc une large blessure.
De rage et de douleur le monstre bondissant
Vient aux pieds des chevaux tomber en mugissant,
Se roule, et leur présente une gueule enflammée
Qui les couvre de feu, de sang et de fumée.
La frayeur les emporte, et sourds à cette fois,[2]
Ils ne connaissent plus ni le frein ni la voix.
En efforts impuissants leur maître se consume;
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.
On dit qu'on a vu même, en ce désordre affreux,
Un dieu qui d'aiguillons pressait leurs flancs poudreux.
A travers les rochers la peur les précipite.
L'essieu crie et se rompt; l'intrépide Hippolyte[3]
Voit voler en éclats tout son char fracassé;
Dans les rênes lui-même il tombe embarrassé!...
Excusez ma douleur. Cette image cruelle
Sera pour moi de pleurs une source éternelle.
J'ai vu, seigneur, j'ai vu votre malheureux fils
Traîné par les chevaux que sa main a nourris.[4]
Il veut les rappeler, et sa voix les effraie;
Ils courent. Tout son corps n'est bientôt qu'une plaie.
De nos cris douloureux la plaine retentit.
Leur fougue impétueuse enfin se ralentit;
Ils s'arrêtent non loin de ces tombeaux antiques
Où des rois, ses aïeux, sont les froides reliques.[5]
J'y cours en soupirant, et sa garde me suit;
De son généreux sang la trace nous conduit;

---

1. *D'un dard*, pour *avec un dard*. Cet emploi était alors fréquent.
2. On dit *cette fois*, ou *pour cette fois*.
3. *L'essieu crie et se rompt*. Le son des mots et la coupe du vers font entendre le *cri* de l'essieu.
4. *Coursier* est plus noble que *cheval*, en vers. Théramène doit dire *chevaux :* il parle d'animaux nourris par le maître qu'ils déchirent.
5. *Reliques*, poétique pour *restes*. Les *reliques* sont des restes vénérés.

Les rochers en sont teints; les ronces dégouttantes
Portent de ses cheveux les dépouilles sanglantes.
J'arrive, je l'appelle; et, me tendant la main,
Il ouvre un œil mourant qu'il referme soudain :
« Le ciel, dit-il, m'arrache une innocente vie.
Prends soin, après ma mort, de la triste Aricie.[1]
Cher ami, si mon père, un jour désabusé,
Plaint le malheur d'un fils faussement accusé,
Pour apaiser mon sang et mon ombre plaintive,
Dis-lui qu'avec douceur il traite sa captive,
Qu'il lui rende... » A ce mot, ce héros expiré[2]
N'a laissé dans mes bras qu'un corps défiguré,
Triste objet où des dieux triomphe la colère,
Et que méconnaîtrait l'œil même de son père[3]

(*Phèdre*, acte V, scène VI.)

Mort d'Ériphile.

Les Grecs, prêts à partir pour le siége de Troie, sont retenus à Aulis par des vents contraires. Le devin Calchas ordonne le sacrifice d'Iphigénie, fille d'Agamemnon et de Clytemnestre. Achille, à qui la princesse est fiancée, prend sa défense. A sa place, on immole Ériphile, fille d'Hélène et de Thésée, appelée aussi Iphigénie. Ulysse, roi d'Itaque, raconte ce sacrifice à Clytemnestre.

Jamais jour n'a paru si mortel à la Grèce.
Déjà de tout le camp la discorde maîtresse

---

1. *Aricie*, princesse de la famille des Pallantides, que Thésée avait détrônés.

2. *Expiré* se conjugue avec *avoir*. Mais il peut se conjuguer avec *être*, si l'on considère *l'état* d'être *expiré, inanimé*, plutôt que *l'action d'expirer*, de rendre le dernier souffle.

3. *Méconnaître* signifie *ne pas reconnaître*.

Avait sur tous les yeux mis son bandeau fatal,
Et donné du combat le funeste signal.
De ce spectacle affreux votre fille alarmée
Voyait pour elle Achille, et contre elle l'armée;
Mais quoique seul pour elle, Achille furieux
Épouvantait l'armée, et partageait les dieux.[1]
Déjà de traits en l'air s'élevait un nuage;
Déjà coulait le sang, prémice du carnage.
Entre les deux partis Calchas s'est avancé,
L'œil farouche, l'air sombre, et le poil hérissé.
Terrible et plein du Dieu qui l'agitait sans doute :
« Vous, Achille, a-t-il dit, et vous, Grecs, qu'on m'écoute:
Le Dieu qui maintenant vous parle par ma voix[2]
M'explique son oracle, et m'instruit de son choix.
Un autre sang d'Hélène, une autre Iphigénie,
Sur ce bord immolée, y doit laisser sa vie...
Elle me voit, m'entend; elle est devant vos yeux;
Et c'est elle, en un mot, que demandent les dieux. »

Ainsi parle Calchas. Tout le camp immobile
L'écoute avec frayeur, et regarde Ériphile.
Elle était à l'autel, et peut-être en son cœur
Du fatal sacrifice accusait la lenteur.[3]
Elle-même tantôt d'une course subite[4]
Était venue aux Grecs annoncer votre fuite.
On admire en secret sa naissance et son sort.
Mais puisque Troie enfin est le prix de sa mort,
L'armée à haute voix se déclare contre elle,
Et prononce à Calchas sa sentence mortelle.
Déjà pour la saisir Calchas lève le bras.

---

1. Le poëte donne dans ce seul vers, d'une précision sublime, la plus grande idée du terrible Achille.
2. *Le Dieu*, Apollon qui inspirait le devin Calchas.
3. Ériphile était jalouse d'Iphigénie, sa cousine, qu'elle avait trahie.
4. *D'une course*, avec une course. Emploi fréquent au XVIIe siècle.

« Arrête, a-t-elle dit, et ne m'approche pas ;
Le sang de ce héros dont tu me fais descendre
Sans tes profanes mains saura bien se répandre. »
Furieuse, elle vole, et sur l'autel prochain
Prend le sacré couteau, le plonge dans son sein.

A peine son sang coule et fait rougir la terre,
Les dieux font sur l'autel entendre le tonnerre ;
Les vents agitent l'air d'heureux frémissements,
Et la mer leur répond par des mugissements.
La rive au loin gémit, blanchissante d'écume ;
La flamme du bûcher d'elle-même s'allume ;
Le ciel brille d'éclairs, s'entr'ouvre et parmi nous
Jette une sainte horreur qui nous rassure tous.[1]
Le soldat étonné dit que, dans une nue,
Jusque sur le bûcher Diane est descendue,
Et croit que, s'élevant au travers de ses feux,
Elle portait au ciel notre encens et nos vœux.
Tout s'empresse, tout part : la seule Iphigénie,
Dans son commun bonheur, pleure son ennemie.
Des mains d'Agamemnon venez la recevoir ;
Venez, Achille et lui brûlent de vous revoir,
Madame ; et désormais tous deux d'intelligence
Sont prêts à confirmer leur auguste alliance.

(*Iphigénie*, acte V. scène VI.)

---

1. *L'horreur ne rassure pas.* C'est une expression neuve et hardie, qui peint bien l'effet d'un sentiment religieux.

Discours de Mithridate à ses fils.

Mithridate VII, roi de Pont (123-63), *est chassé de ses États par les Romains, après une lutte de quarante ans. Retiré dans le Bosphore Cimmérien* (*Crimée*), *il forme l'audacieux projet de porter la guerre en Italie, et il l'annonce à ses fils dans un discours qui est un modèle de style sublime. C'est du Corneille sans la moindre tache.*

Approchez, mes enfants. Enfin l'heure est venue
Qu'il faut que mon secret éclate à votre vue.[1]
A mes nobles projets je vois tout conspirer;[2]
Il ne me reste plus qu'à vous les déclarer.
Je fuis : ainsi le veut la fortune ennemie;
Mais vous savez trop bien l'histoire de ma vie
Pour croire que longtemps, soigneux de me cacher,
J'attende en ces déserts qu'on me vienne chercher.[3]
La guerre a ses faveurs ainsi que ses disgrâces.
Déjà plus d'une fois, retournant sur mes traces,
Tandis que l'ennemi, par ma fuite trompé,
Tenait après son char un vain peuple occupé,
Et, gravant en airain ses frêles avantages,[4]
De mes États conquis enchainait les images,
Le Bosphore m'a vu, par de nouveaux apprêts,
Ramener la terreur au fond de ses marais;
Et, chassant les Romains de l'Asie étonnée,

---

1. *L'heure qu'il faut.* Latinisme très-fréquent. En prose, on dit plus souvent *l'heure où il faut.*

2. *Conspirer*, employé ici dans le sens primitif, *respirer ensemble, être uni pour, concourir à.*

3. *Pour croire que j'attende*, et non pas *que j'attendrai.* Mithridate veut bue ses fils *doutent qu'il attende :* de là le subjonctif.

4. *Gravant en airain.* (Latinisme.) On dit *graver sur la'irain.*

Renverser en un jour l'ouvrage d'une année.[1]
D'autres temps, d'autres soins.[2] L'Orient accablé[3]
Ne peut plus soutenir leur effort redoublé;
Il voit plus que jamais ses campagnes couvertes
De Romains que la guerre enrichit de nos pertes.
Des biens des nations ravisseurs altérés,
Le bruit de nos trésors les a tous attirés :[4]
Ils y courent en foule, et jaloux l'un de l'autre,
Désertent leur pays pour inonder le nôtre.
Moi seul, je leur résiste. Ou lassés, ou soumis,
Ma funeste amitié pèse à tous mes amis;
Chacun à ce fardeau veut dérober sa tête.
Le grand nom de Pompée assure sa conquête :[5]
C'est l'effroi de l'Asie. Et loin de l'y chercher,
C'est à Rome, mes fils, que je prétends marcher.
Ce dessein vous surprend, et vous croyez peut-être
Que le seul désespoir aujourd'hui le fait naître.
J'excuse votre erreur, et pour être approuvés,
De semblables projets veulent être achevés.

Ne vous figurez point que de cette contrée
Par d'éternels remparts Rome soit séparée.[6]
Je sais tous les chemins par où je dois passer;
Et, si la mort bientôt ne me vient traverser,[7]

---

1. Une des plus riches périodes qu'offre la poésie française.
2. *D'autres temps, d'autres soins.* Ellipse, pour *nous sommes dans d'autres temps, nous avons d'autres soins.*
3. *L'Orient accablé*, pour *les peuples de l'Orient accablés.* (Métonymie du *contenant* pour le *contenu.*)
4. Inversion poétique, pour *le bruit... a attiré eux, ravisseurs altérés...*
5. *Pompée* (107-48 av. J.-C.), célèbre Romain, vainqueur de Mithridate, qu'il chassa de ses États.
6. *Éternels remparts.* Racine applique à *l'espace* le mot *éternel*, qui se dit du *temps*, et qui signifie d'une durée infinie. Les *remparts*, c'est-à-dire l'espace qui nous sépare de Rome ne sont pas *infinis* en longueur, *immenses.* C'est une métaphore très-hardie.
7. *Traverser*, se mettre en *travers*, s'opposer, arrêter.

Sans reculer plus loin l'effet de ma parole,
Je vous rends dans trois mois au pied du Capitole.
Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours[1]
Aux lieux où le Danube y vient finir son cours;
Que du Scythe avec moi l'alliance jurée[2]
De l'Europe en ces lieux ne me livre l'entrée?
Recueilli dans leurs ports, accru de leurs soldats,[3]
Nous verrons notre camp grossir à chaque pas :
Daces, Pannoniens, la fière Germanie,[4]
Tous n'attendent qu'un chef contre la tyrannie.
Vous avez vu l'Espagne, et surtout les Gaulois,
Contre ces mêmes murs qu'ils ont pris autrefois[5]
Exciter ma vengeance, et jusque dans la Grèce
Par des ambassadeurs accuser ma paresse;
Ils savent que, sur eux prêt à se déborder,
Ce torrent, s'il m'entraîne, ira tout inonder;
Et vous les verrez tous, prévenant son ravage,
Guider dans l'Italie et suivre mon passage.

C'est là qu'en arrivant, plus qu'en tout le chemin,[6]
Vous trouverez partout l'horreur du nom romain,
Et la triste Italie encor toute fumante

---

1. *L'Euxin me porte en deux jours.* A cette époque, on ne pouvait pas traverser toute la mer Noire *en deux jours*, et l'on accuse Racine de ne pas savoir la géographie. Rien ne l'empêchait de mettre *six* ou même *dix jours*. Il a mieux aimé faire parler Mithridate en homme passionné, qui croit facile tout ce qu'il désire, et qui veut le persuader aux autres.

2. *Scythe*, pour *les Scythes*, peuple voisin de la mer d'Azof. (Métonymie du singulier pour le pluriel.)

3. *Recueilli*, *accru*, *nous verrons*. *Nous*, mis pour *je* est singulier. (Syllepse.)

4. *Daces*, habitants de la Hongrie, séparés des *Pannoniens* par le Danube.

5. Allusion à la prise de Rome par les Gaulois, en 390 avant J.-C.

6. *Plus qu'en tout le chemin*, hémistiche faible et prosaïque.

Des feux qu'a rallumés sa liberté mourante.[1]
Non, princes, ce n'est point au bout de l'univers
Que Rome fait sentir tout le poids de ses fers;
Et, de près inspirant les haines les plus fortes,
Tes plus grands ennemis, Rome, sont à tes portes.
Ah! s'ils ont pu choisir pour leur libérateur
Spartacus, un esclave, un vil gladiateur;[2]
S'ils suivent au combat des brigands qui les vengent,
De quelle noble ardeur pensez-vous qu'ils se rangent[3]
Sous les drapeaux d'un roi longtemps victorieux,
Qui voit jusqu'à Cyrus remonter ses aïeux?[4]
Que dis-je? en quel état croyez-vous la surprendre?
Vide de légions qui la puissent défendre,
Tandis que tout s'occupe à me persécuter,
Leurs femmes, leurs enfants, pourront-ils m'arrêter?
Marchons, et dans son sein rejetons cette guerre
Que sa fureur envoie aux deux bouts de la terre.
Attaquons dans leurs murs ces conquérants si fiers;
Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres foyers.[5]
Annibal l'a prédit, croyons-en ce grand homme :[6]
Jamais on ne vaincra les Romains que dans Rome.
Noyons-la dans son sang justement répandu;[7]

---

1. Allusion à la guerre sociale, que les Italiens, alliés (*socii*) de Rome, venaient de lui faire pour obtenir les droits de citoyens romains. (96-88 avant J.-C.)

2. *Spartacus* (113-71). Thrace, pris par les Romains et destiné au métier de gladiateur. Il s'échappa, souleva les gladiateurs et les esclaves, battit plusieurs généraux et périt dans une bataille sur le Silarus, en Lucanie. Il n'avait pas été choisi par les Italiens.

3. *De quelle ardeur*, pour *avec quelle ardeur*. Emploi fréquent.

4. Les rois de Pont prétendaient descendre de Cyrus.

5. Autrefois on prononçait *r* dans *foyer* comme dans *fier*, et la rime était bonne. Aujourd'hui elle est défectueuse.

6. *Annibal* (248-183), le plus grand des Carthaginois, plusieurs fois vainqueur des Romains.

7. *Justement*, avec justice.

Brûlons ce Capitole, où j'étais attendu ; [1]
Détruisons ces honneurs, et faisons disparaitre
La honte de cent rois, et la mienne peut-être ; [2]
Et, la flamme à la main, effaçons tous ces noms
Que Rome y consacrait à d'éternels affronts.
Voilà l'ambition dont mon âme est saisie.
Ne croyez point pourtant qu'éloigné de l'Asie,
J'en laisse les Romains tranquilles possesseurs.
Je sais où je lui dois trouver des défenseurs.
Je veux que, d'ennemis partout enveloppée,
Rome rappelle en vain le secours de Pompée.
Le Parthe, des Romains comme moi la terreur, [3]
Consent de succéder à ma juste fureur : [4]
Près d'unir avec moi sa haine et sa famille,
Il me demande un fils pour époux à sa fille.
Cet honneur vous regarde, et j'ai fait choix de vous,
Pharnace; allez, soyez ce bienheureux époux.
Demain, sans différer, je prétends que l'aurore
Découvre mes vaisseaux déjà loin du Bosphore. [5]
Vous, que rien n'y retient, partez dès ce moment,
Et méritez mon choix par votre empressement.
Achevez cet hymen, et, repassant l'Euphrate,
Faites voir à l'Asie un autre Mithridate.
Que nos tyrans communs en pâlissent d'effroi,
Et que le bruit à Rome en vienne jusqu'à moi.

(*Mithridate*, acte III, scène I.)

---

1. *Où j'étais attendu*, en captif pour orner le triomphe du vainqueur.
2. *Et la mienne peut-être.* Son nom y est peut-être déjà inscrit parmi les vaincus.
3. *Le Parthe*, pour le *roi des Parthes.*
4. Aujourd'hui, *on consent à*. Mithridate veut dire que « le roi des Parthes « consent à faire en Asie la guerre aux Romains, à sa place. » La phrase est-elle assez claire?
5. *Bosphore*, le *Bosphore Cimmérien*, sur les Palus Méotides (mer d'Azof), qui avait pour capitale Panticapée, aujourd'hui Kertch.

Épigrammes.

SUR CHAPELAIN.

Froid, sec, dur, rude auteur, digne objet de satire,
De ne savoir pas lire oses-tu me blâmer?
Hélas! pour mes péchés, je n'ai su que trop lire,
Depuis que tu fais imprimer!

SUR L'*Aspar*, TRAGÉDIE DE FONTENELLE.[2]

Origine des sifflets.

Ces jours passés, chez un vieil histrion,
Un chroniqueur émut la question
Quand dans Paris commença la méthode
De ces sifflets qui sont tant à la mode.
« Ce fut, dit l'un, aux pièces de Boyer, »[3]
Gens pour Pradon voulurent parier.[4]
« Non, dit l'acteur; je sais toute l'histoire,
Que par degrés je vais vous débrouiller :
Boyer apprit au parterre à bâiller;
Quant à Pradon, si j'ai bonne mémoire,
Pommes sur lui volèrent largement;
Mais quand sifflets prirent commencement,
C'est (j'y jouais, j'en suis témoin fidèle)
C'est à l'*Aspar* du sieur de Fontenelle. »

---

1. Racine s'est appliqué à imiter le style de Chapelain, littérateur érudit, mais mauvais poëte. (1596-1674).

2. *Fontenelle* (1657-1757). Il était neveu de Corneille. Ses tragédies sont oubliées. Voir sa *Notice* dans les *Prosateurs* (page 173) et dans l'*Histoire des principaux Écrivains* (t. II, p. 87.).

3-4. L'abbé Boyer et Pradon, mauvais poëtes.

MADAME DESHOULIÈRES.

(1634-1694)

Antoinette de la Garde, épouse du seigneur Deshoullères, officier distingué, fut surnommée par ses contemporains *la dixième Muse*, titre que la postérité n'a pas ratifié. Madame Deshoulières s'essaya presque dans tous les genres, depuis la chanson jusqu'à la tragédie. Elle n'a réussi que dans l'idylle et dans l'églogue. Ses vers sont faciles, mais prosaïques. Ses sujets sont traités d'une manière trop uniforme : ce sont toujours des moralités adressées aux moutons, aux fleurs, aux ruisseaux, dont elle semble préférer le bonheur au nôtre. Sa pièce la plus connue est une *Allégorie*, adressée à ses enfants.

On cite souvent quelques-unes de ses maximes, par exemple les suivantes sur le jeu et sur l'amour-propre :

On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

Nul n'est content de sa fortune,
Ni mécontent de son esprit.

Allégorie. [1]

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène,
Mes chères brebis.
J'ai fait, pour vous rendre
Le destin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre;

---

1. Madame Deshoulières, devenue veuve, recommande ses enfants à Louis XIV, dans cette agréable allégorie. Les *brebis* sont ses enfants; *Pan*, dieu des bergers. est le roi.

Mais son long courroux [1]
Détruit, empoisonne
Tous mes soins pour vous,
Et vous abandonne
Aux fureurs des loups.
Seriez-vous leur proie,
Aimable troupeau,
Vous de ce hameau
L'honneur et la joie;
Vous qui, gras et beau,
Me donniez sans cesse,
Sur l'herbette épaisse,
Un plaisir nouveau?

Que je vous regrette!
Mais il faut céder :
Sans chien, sans houlette, [2]
Puis-je vous garder?
L'injuste fortune
Me les a ravis.
En vain j'importune
Le ciel par mes cris;
Il rit de mes plaintes,
Et, sourd à mes craintes,
Houlette ni chien,
Il ne me rend rien.

Puissiez-vous, contentes
Et sans mon secours,
Passer d'heureux jours,
Brebis innocentes,

---

1. *Courroux*, poétique pour *colère* (du latin *coruscare*, lancer des éclairs. Voir page 66).
2. *Houlette*, bâton des bergers.

Brebis, mes amours!
Que Pan vous défende;
Hélas! il le sait,
Je ne lui demande
Que ce seul bienfait.

Oui, brebis chéries,
Qu'avec tant de soin
J'ai toujours nourries,
Je prends à témoin
Ces bois, ces prairies,
Que si les faveurs
Du dieu des pasteurs
Vous gardent d'outrages,
Et vous font avoir,
Du matin au soir,
De gras pâturages,
J'en conserverai,
Tant que je vivrai,
La douce mémoire;
Et que mes chansons,
En mille façons,
Porteront sa gloire,
Du rivage heureux
Où, vif et pompeux,
L'astre qui mesure
Les nuits et les jours, [1]
Commençant son cours,
Rend à la nature
Toute sa parure,
Jusqu'en ces climats
Où sans doute las
D'éclairer le monde

1. Périphrase, pour le *soleil*.

Il va chez Téthys [1]
Rallumer dans l'onde
Ses feux amortis. [2]

CHAULIEU.

1639-1720

Guillaume Amfrye, abbé de Chaulieu, naquit à Fontenay, village situé entre les Andelys-sur-Seine et Saint-Clair-sur-Epte. Il entra dans les ordres, et obtint, par la protection du duc de Vendôme, de riches bénéfices qui lui permirent de se livrer à son goût pour le repos et les plaisirs. Il faisait partie de cette société épicurienne qui se réunissait au Temple chez le grand prieur de Vendôme. On le surnommait l'*Anacréon du Temple*. Sa versification, en général facile, est souvent négligée et même incorrecte. Voltaire l'a très-bien caractérisé en l'appelant *le premier des poëtes négligés*.

Éloge de la vie champêtre.

A FONTENAY.

Désert, aimable solitude,
Séjour du calme et de la paix,
Asile où n'entrèrent jamais
Le tumulte et l'inquiétude;

C'est toi qui me rends à moi-même :
Tu calmes mon cœur agité,

---

1. *Téthys*, épouse de l'Océan, prise ici pour la *mer*. (Métonymie.) Longue périphrase, pour dire *depuis l'Orient jusqu'au Couchant*, ou plutôt *dans le monde entier*.

2. *Amortis*, pour *éteints*. *Amortir*, signifie *rendre moins ardents*. *Rallumer des feux dans l'onde!*

Et de ma seule oisiveté
Tu me fais un bonheur extrême.

Parmi ces bois et ces hameaux
C'est là que je commence à vivre,
Et j'empêcherai de m'y suivre
Le souvenir de tous mes maux.

Emplois, grandeurs tant désirées,
J'ai connu vos illusions; [1]
Je vis loin des préventions
Qui forgent vos chaînes dorées. [2]

Grotte d'où sort ce clair ruisseau,
De mousse et de fleur tapissée,
N'entretiens jamais ma pensée
Que du murmure de ton eau.

Quel plaisir de voir les troupeaux,
Quand le midi brûle l'herbette,
Rangés autour de la houlette, [3]
Chercher l'ombre sous ces ormeaux!

Puis, sur le soir, à nos musettes
Ouïr répondre les coteaux,
Et retentir tous nos hameaux
De hautbois et de chansonnettes! [4]

---

1. Chaulieu avait été secrétaire d'ambassade en Pologne, puis il s'était attaché aux Vendôme, dont il gouvernait les affaires.

2. *Prévention*, opinion favorable ou défavorable formée sans examen. Les préventions favorables qu'on se forme des grandeurs en font paraître les chaînes *dorées*, c'est-à-dire en allègent les obligations et les soucis.

3. *Houlette*, bâton du berger, pris ici pour *le berger*. (Métonymie.)

4. Ellipse de *quel plaisir* d'ouïr et *d'entendre* retentir...

Mais, hélas! ces paisibles jours
Coulent avec trop de vitesse;
Mon indolence et ma paresse [1]
N'en peuvent arrêter le cours.

Déjà la vieillesse s'avance,
Et je verrai dans peu la mort
Exécuter l'arrêt du sort
Qui m'y livre sans espérance.

Fontenay, lieu délicieux
Où je vis d'abord la lumière, [2]
Bientôt au bout de ma carrière,
Chez toi je joindrai mes aïeux. [3]

Muses, qui dans ce lieu champêtre [4]
Avec soin me fîtes nourrir;
Beaux arbres, qui m'avez vu naître,
Bientôt vous me verrez mourir.

---

1. *Mon indolence et ma paresse. Ni* serait plus correct.
2. *D'abord*, pour la première fois.
3. *Joindre*, unir, et parvenir à parler à quelqu'un. — *Rejoindre*, retrouver quelqu'un dont on s'était séparé.
4. Suivant la fable, neuf déesses, appelées *Muses*, présidaient à l'histoire, à l'épopée, à la tragédie, à la comédie, à l'ode, à la poésie légère, aux sciences, à la musique et à la danse.

REGNARD.

(1655-1709)

Jean-François Regnard était fils d'un riche marchand de Paris. Il passa une grande partie de sa vie à voyager, et il visita la Hollande, le Danemark, la Suède, la Laponie, etc. En revenant d'Italie en France, il fut pris par des corsaires algériens, et conduit à Alger, puis à Constantinople. Il recouvra sa liberté en payant une forte rançon, et alla se fixer à Paris. On a de Regnard des *comédies*, une *relation de ses voyages*, des *poésies diverses*, etc. *Le Joueur* et *le Légataire* sont ses chefs-d'œuvre, et lui assurent dans la comédie la première place après Molière. « Regnard, dit La Harpe, n'a ni la raison supérieure, ni l'excellente morale, ni l'esprit d'observation, ni l'éloquence du style qu'on admire dans Molière ; mais il a un fonds inépuisable de saillies, une grâce enjouée et une force comique qui font toujours rire. »

Le Joueur ruiné.

HECTOR, *son domestique.*

Le voici : ses malheurs sur son front sont écrits,
Il a tout le visage et l'air d'un premier pris. [1]

VALÈRE, *le joueur.*

Non, l'enfer en courroux et toutes ses furies
N'ont jamais exercé de telles barbaries.
Je te loue, ô destin, de tes coups redoublés ! [2]
Je n'ai plus rien à perdre, et tes vœux sont comblés.
Pour assouvir encor la fureur qui t'anime,
Tu ne peux rien sur moi ; cherche une autre victime.

---

1. Terme de jeu, appliqué autrefois à un mauvais coup. — *Avoir l'air d'un premier pris* se disait aussi d'un homme qui avait l'air triste, sombre et embarrassé.

2. Ces vers et les suivants semblent une parodie des *Fureurs d'Oreste*.

HECTOR, *à part.*

Il est sec.[1]

VALÈRE.

De serpents mon cœur est dévoré.
Tout semble en un moment contre moi conjuré.
(*Il prend Hector a la cravate.*)
Parle! As-tu jamais vu le sort de son caprice
Accabler un mortel avec plus d'injustice?
Le mieux assassiner? Perdre tous les paris;
Vingt fois le coupe-gorge, et toujours premier pris![2]
Réponds-moi donc, bourreau!

HECTOR.

Mais ce n'est pas ma faute!

VALÈRE.

As-tu vu, de tes jours, trahison aussi haute?
Sort cruel! ta malice a bien su triompher;
Et tu ne me flattais que pour mieux m'étouffer.
Dans l'état où je suis, je puis tout entreprendre;
Confus, désespéré, je suis prêt à me pendre.

HECTOR.

Heureusement pour vous, vous n'avez pas un sou,
Dont vous puissiez, monsieur, acheter un licou...[3]

VALÈRE.

Calmons le désespoir où la fureur me livre.[4]
Approche ce fauteuil... Va me chercher un livre.

HECTOR.

Quel livre voulez-vous lire, en votre chagrin?

---

1. On dit plutôt *être à sec*, sans eau, et au figuré, sans argent. (Métaphore.)

2. *Coupe-gorge*, lieu où l'on court risque d'être volé, assassiné. Ce mot se disait, au jeu de lansquenet, quand celui qui donne ne faisait pas une seule carte, et amenait la sienne la première.

3. *Licou* (du latin *ligare*, lier, et de *collum*, cou), lien de cuir pour attacher les chevaux au râtelier.

4. *Où*, pour *auquel*, qui serait moins précis.

VALÈRE.

Celui qui te viendra le premier sous la main;
Il m'importe peu : prends dans ma bibliothèque.

HECTOR, *sort, et revient tenant un livre.*

Voilà Sénèque. [1]

VALÈRE.

Lis.

HECTOR.

Que je lise Sénèque?

VALÈRE.

Oui. Ne sais-tu pas lire?

HECTOR.

Hé! vous n'y pensez pas :
Je n'ai lu de mes jours que dans des almanachs. [2]

VALÈRE.

Ouvre, et lis au hasard.

HECTOR.

Je vais le mettre en pièces.

VALÈRE.

Lis donc.

HECTOR *lit.*

CHAPITRE SIX. *Du mépris des richesses.*

« La fortune offre aux yeux des brillants mensongers. [3]
« Tous les biens d'ici-bas sont faux et passagers;
« Leur possession trouble, et leur perte est légère.
« Le sage gagne assez, quand il peut s'en défaire. »
Lorsque Sénèque fit ce chapitre éloquent,
Il avait, comme vous, perdu tout son argent.

---

1. *Sénèque* (2-65), philosophe stoïcien, avocat, questeur, préteur et précepteur de Néron, a laissé des ouvrages d'une morale sévère, écrits d'un style ingénieux et brillant, mais qui sent la recherche.
2. *De mes jours*, dans toute ma vie.
4. *Brillant*, subst., signifie *éclat*. — *Mensonger*, *ère*, faux, trompeur.

VALÈRE, *se levant.*

Vingt fois le premier pris! Dans mon cœur il s'élève
Des mouvements de rage!... Allons, poursuis, achève.

HECTOR.

« C'est posséder les biens que savoir s'en passer. »
Que ce mot est bien dit, et que c'est bien penser!
Ce Sénèque, monsieur, est un excellent homme.
Était-il de Paris?

VALÈRE.

Non, il était de Rome. [1]
Dix fois à carte triple être pris le premier!

HECTOR.

Ah! monsieur, nous mourrons un jour sur un fumier.

VALÈRE.

Il faut que de mes maux enfin je me délivre;
J'ai cent moyens tout prêts pour m'empêcher de vivre; [2]
La rivière, le feu, le poison et le fer.

HECTOR.

Si vous vouliez, monsieur, chanter un petit air;
Votre maître à chanter est ici : la musique
Peut-être calmerait cette humeur frénétique. [3]

VALÈRE.

Que je chante!

HECTOR.

Monsieur...

VALÈRE.

Que je chante, bourreau!
Je veux me poignarder; la vie est un fardeau
Qui pour moi désormais devient insupportable.

---

1. Mot excellent. Le joueur n'écoute pas la lecture : il ne songe qu'à ses pertes de jeu.

2. *Pour m'empêcher de vivre*, pour me tuer.

3. *Frénétique*, violent, furieux, atteint de *frénésie*, sorte de folie furieuse.

HECTOR.

Vous la trouviez pourtant tantôt bien agréable.
« Qu'un joueur est heureux! Sa poche est un trésor:
« Sous ses heureuses mains, le cuivre devient or, »
Disiez-vous.

VALÈRE.

Ah! je sens redoubler ma colère.

(*Le Joueur*, acte V, scène XIII.)

BOURSAULT.

(1638-1701)

Edme Boursault, né à Mussy-sur-Seine (Aube), était fils d'un ancien militaire, qui ne lui fit donner aucune éducation. A treize ans, il ne parlait que le patois bourguignon. Il se rendit à Paris, se livra à l'étude avec ardeur, et il écrivit bientôt le français avec autant de pureté que d'élégance. On lui offrit la place de sous-précepteur du dauphin; il la refusa, parce qu'il ne savait pas le latin.

Boursault travailla pour le théâtre, et eut du succès dans la comédie : le *Mercure galant*, *Ésope à la cour* et *Ésope à la ville* sont ses meilleures pièces. On lit peu ses *tragédies*, ses *romans*, ses *lettres* et ses *épigrammes*.

Le pluriel des mots en AL.

La scène se passe dans le bureau du journal LE MERCURE GALANT. *La Rissole, vieux soldat ivre, se présente pour faire parler de ses exploits. Merlin, valet du rédacteur, lui donne une leçon de grammaire; le troupier se moque des irrégularités de la langue.*

LA RISSOLE.

...Je voudrais bien être dans le *Mercure* :

J'y ferais, que je crois, une bonne figure. [1]
Tout à l'heure en buvant, j'ai fait réflexion
Que je fis autrefois une belle action;
Si le roi le savait, j'en aurais de quoi vivre;
La guerre est un métier que je suis las de suivre.
Mon capitaine, instruit du courage que j'ai,
Ne saurait se résoudre à me donner congé. [2]
J'en enrage. [3]

MERLIN.

Il fait bien : donnez-vous patience...

LA RISSOLE.

Mordié ! je ne saurais avoir ma subsistance. [4]

MERLIN.

Il est vrai, le pauvre homme! il fait compassion.

LA RISSOLE.

Or donc, pour en venir à ma belle action,
Vous saurez que toujours je fus homme de guerre,
Et brave sur la mer ainsi que sur la terre.
J'étais sur un vaisseau quand Ruyter fut tué, [5]
Et j'ai même à sa mort le plus contribué :
Je fus chercher le feu que l'on mit à l'amorce [6]
Du canon qui lui fit rendre l'âme par force.
Lui mort, les Hollandais souffrirent bien des maux : [7]

---

1. *Que je crois*, gallicisme. Le *que* est inutile pour le sens.
2. *Congé*, permission de se retirer du service.
3. *J'en enrage*, j'en suis furieux.
4. *Mordié!* et plus bas, *palsandié!* espèce de jurements très-fréquents dans notre ancienne comédie.
5. *Ruyter* (1697-1676), le plus grand amiral de la Hollande, tué à Agosta, en Sicile, contre Duquesne et Vivonne.
6. *Je fus*, pour *j'allai*. Quoique cette expression se trouve dans Corneille, Mme de Sévigné et plusieurs autres bons écrivains, elle est généralement blâmée. On dit bien *avoir été* dans un lieu, si on est revenu; et *être allé*, s'il y a eu retour ou non. Mais cette locution n'est guère admise que dans les temps composés.
7. *Lui mort*, ellipse pour *lui étant mort*, lorsqu'il fut mort.

On fit couler à fond les deux vice-amirals.

MERLIN.

Il faut dire des *maux*, *vice-amiraux;* c'est l'ordre.

LA RISSOLE.

Les vice-amiraux donc ne pouvant plus nous mordre, [1]
Nos coups aux ennemis furent des coups fataux;
Nous gagnâmes sur eux quatre combats navaux.

MERLIN.

Il faut dire *fatals* et *navals;* c'est la règle.

LA RISSOLE.

Les Hollandais, réduits à du biscuit de seigle,
Ayant connu qu'en nombre ils étaient inégals,
Firent prendre la fuite aux vaisseaux principals.

MERLIN.

Il faut dire *inégaux, principaux;* c'est le terme.

LA RISSOLE.

Enfin, après cela nous fûmes à Palerme; [2]
Des bourgeois à l'envi nous firent des régaux : [3]
Les huit jours qu'on y fut furent huit carnavaux. [4]

MERLIN.

Il faut dire *régals* et *carnavals.*

LA RISSOLE.

Oh! dame! [5]
M'interrompre à tous coups, c'est me chiffonner l'âme, [6]
Franchement.

MERLIN.

Parlez bien. On ne dit point *navaux,*
Ni *fataux*, ni *régaux*, non plus que *carnavaux.*

---

1. *Mordre*, faire du mal.
2. *Palerme*, ville de 200,000 habitants, capitale de la Sicile.
3. *A l'envi*, à qui mieux mieux, en rivalisant d'empressement.
4. *Fut*, pour *resta.* La Rissole affectionne *fut;* plus haut *fûmes*, pour *allâmes.*
5. *Dame!* interjection populaire.
6. *Chiffonner*, froisser, offenser, contrarier. (Métaphore.)

Vouloir parler ainsi, c'est faire une sottise.

LA RISSOLE.

Eh! mordié! comment donc voulez-vous que je dise?
Si vous me reprenez lorsque je dis des *mals*
Inégals, principals et des *vice-amirals;*
Lorsqu'un moment après, pour mieux me faire entendre,
Je dis *fataux, navaux,* devez-vous me reprendre!
J'enrage de bon cœur quand je trouve un trigaud [1]
Qui souffle tout ensemble et le froid et le chaud. [2]

MERLIN.

J'ai la raison pour moi qui me fait vous reprendre,
Et je vais clairement vous le faire comprendre.
Al est un singulier dont le pluriel fait *aux :*
On dit : c'est mon *égal* et ce sont mes *égaux.*
C'est l'usage.

LA RISSOLE.

L'usage? Eh bien! soit. Je l'accepte. [3]

MERLIN.

Fatal, naval, régal, sont des mots qu'on excepte.
Pour peu qu'on ait de sens et d'érudition,
On sait que chaque règle a son exception.
Par conséquent on voit par cette règle seule...

LA RISSOLE.

J'ai des démangeaisons de te casser la gueule. [4]

MERLIN.

Vous?

LA RISSOLE.

Oui, palsandié! moi : je n'aime point du tout

---

1. *Trigaud, e,* chicaneur, qui se sert de mauvais détours, de finesses. (Familier).

2. *Souffler le froid et le chaud,* dire le pour et le contre.

3. *Soit,* ellipse, pour je veux dire que cela *soit* l'usage.

4. *Démangeaison* (de l'italien *demangiare*), irritation de la peau, qui excite à se gratter, et au figuré, grande envie, désir ardent. — *Gueule,* employée bassement pour la *bouche.*

Qu'on me berce d'un conte à dormir tout debout : [1]
Lorsqu'on veut me railler, je donne sur la face. [2]

MERLIN.

Et tu crois au *Mercure* occuper une place?
Toi! tu n'y seras point, je t'en donne ma foi. [3]

LA RISSOLE.

Mordié! je me bats l'œil du *Mercure* et de toi. [4]
Pour vous faire dépit, tant à toi qu'à ton maître,
Je déclare à tous deux que je n'y veux pas être.
Plus de mille soldats en auraient acheté,
Pour voir en quel endroit La Rissole eût été ; [5]
C'était argent comptant, j'en avais leur parole.
Adieu, pays. C'est moi qu'on nomme La Rissole : [6]
Ces bras te deviendront ou fatals ou fataux.

MERLIN.

Adieu, guerrier fameux par des combats navaux.

(*Le Mercure galant*, acte IV, scène VII.)

---

1. *Bercer*, remuer doucement un berceau pour endormir un enfant; et au figuré, *amuser* d'espérances fausses. — *Conte à dormir debout*, discours ridicule, sans intérêt, qui endort.
2. *Je donne*, pour je frappe.
3. *Ma foi*, pour ma parole.
4. *Se battre l'œil d'une chose*, s'en moquer, n'en faire aucun cas.
5. *Eût été* pour *a été*, s'est trouvé.
6. *Pays*, *payse*, se dit familièrement pour *compatriote*. (Métonymie du contenant pour le contenu.)

DIX-HUITIÈME SIÈCLE

Le génie littéraire du XVIIe siècle s'était formé sous trois influences : la religion, l'antiquité et la monarchie absolue de Louis XIV. La grandeur et les abus de cette époque en enfantèrent une autre toute opposée : et fut le XVIIIe siècle. On négligea l'étude des anciens modèles; on cultiva la philosophie sceptique, et l'on ne s'occupa guère que de réformes politiques. Les écrivains furent moins littérateurs que philosophes : on se proposa moins de composer des ouvrages littéraires, que de faire des livres qui pussent agir sur les esprits et préparer les réformes qu'on appelait de tous ses vœux. Cette philosophie raisonneuse, cette liberté religieuse dégénérée en scepticisme, cet esprit de critique sociale et politique, furent peu favorables à la poésie, qui vit d'enthousiasme et d'inspiration. On la négligea, et on lui préféra la prose. Voltaire est le seul grand poëte de tout le siècle. Après lui, on trouve quelques beaux morceaux de poésie, mais il n'y a aucun grand poëme. Pour la plupart des poëtes, la poésie ne fut que l'art de rimer des raisonnements et des choses agréables.

VOLTAIRE.

(1694-1778)

François-Marie Arouet, si célèbre sous le nom de Voltaire, naquit à Paris; il était fils d'un ancien notaire, devenu trésorier de la Chambre des comptes. Il montra de bonne heure une merveilleuse facilité, une activité infatigable, et une passion insatiable pour la renommée. De 1718 à 1778, époque de sa mort, il publia une foule d'ouvrages en vers et en prose, qui lui assurèrent la première place parmi les écrivains de son siècle. Devenu possesseur d'une fortune seigneuriale, il se retira dans son château de Ferney, d'où il exerça sur la France et l'Europe une sorte de royauté littéraire et philosophique. Il y passa les vingt dernières années de sa vie, d'un côté honorant son existence par quelques bonnes œuvres, et de l'autre souillant son génie par des écrits où la religion et la décence sont également outragées.

Voltaire essaya tous les genres de la célébrité littéraire en prose et en vers, et déploya une souplesse qui se pliait admirablement aux sujets les plus opposés. En poésie, il tenta l'*épopée*, la *tragédie*, la *comédie*, l'*opéra*, l'*ode*, le *poëme philosophique*, la *satire* l'*épître*, l'*épigramme*, etc.

C'est à Voltaire qu'on doit le seul poëme épique que puisse citer la littérature française, bien que la *Henriade* mérite peu le nom d'épopée.

Dans la *tragédie*, il est inférieur à Corneille pour l'élévation et le sublime, et à Racine, pour la régularité de la composition, la peinture du cœur, et surtout pour la perfection du style; mais il a des effets de théâtre qu'on ne trouve pas dans ces deux grands maîtres. Un autre caractère de ses tragédies, ce sont ses maximes philosophiques sur la tolérance, la liberté, la dignité humaine, qui étaient si applaudies de ses contemporains, et qui paraissent aujourd'hui si froides et si déplacées.

Voltaire échoua dans la *comédie* : il ne sait ni développer un caractère comique, ni se dépouiller de son esprit pour prendre celui des personnages qu'il met en scène.

Il ne fut pas plus heureux dans l'*ode* et dans l'*opéra*; il avait l'esprit trop fin, trop sceptique et trop raisonneur pour avoir l'enthousiasme lyrique.

Ses *épîtres* sont moins soutenues, moins correctes que celles de Boileau; mais elles ont de la verve, de l'esprit, de la grâce et de la variété.

Ses *poëmes philosophiques* manquent de chaleur et de foi: mais la versification en est ferme, précise et harmonieuse.

Le genre où Voltaire est resté sans rival, c'est la poésie légère; il la porta à sa perfection. Ce genre, qui prend tous les tons et toutes les formes, convenait admirablement à cet esprit si souple, si fin et si railleur. Malheureusement, il est difficile de trouver, dans ses nombreuses poésies légères, un seul morceau qu'on puisse donner tout entier à la jeunesse.

Voltaire prétendait que *les bons vers ne sont que de la prose bien faite.* Il se conforma trop à ce principe, et ses vers sont quelquefois prosaïques. Il a peu de ces formes hardies, de ces tours originaux, de ces riches couleurs, de ces vives images, qui sont le caractère même de la poésie. Une clarté parfaite, une élégance sans apprêt, une facilité admirable, qu'il nomme spirituellement *la grâce du génie*, sont les qualités dominantes de sa versification.

Mort de Polyphonte. [1]

Cresphonte, roi de Messénie, est assassiné avec deux de ses fils par un de ses officiers. Le troisième, appelé Égisthe, est confié par Mérope, sa mère, à un serviteur fidèle, qui l'élève au loin sous un nom supposé. Mérope, n'ayant pas reçu de ses nouvelles pendant quinze ans, consent enfin à épouser Polyphonte, le meurtrier de son époux. Au moment de la cérémonie, arrive Égisthe, qui délivre sa mère, en tuant le tyran. Isménie, confidente de la reine, raconte cet événement à Narbas, gouverneur du jeune prince.

La victime était prête et de fleurs couronnée,
L'autel étincelait des flambeaux d'hyménée : [2]
Polyphonte, l'œil fixe, et d'un front inhumain, [3]

---

1. « Je ne balancerai pas, dit La Harpe, à mettre ce récit au-dessus de ous les morceaux du même genre, même au-dessus de celui d'Iphigénie. » Assurément Voltaire peint les différentes circonstances du fait avec des couleurs si vives, qu'on croit les voir, au lieu d'entendre un récit. Mais quoi qu'en dise La Harpe, il est bien inférieur à Racine pour le style.

2. *Hyménée*, dieu du mariage, pris ici pour *mariage*.

3. *Inhumain* semble être là pour la rime.

Présentait à Mérope une odieuse main;
Le prêtre prononçait les paroles sacrées,
Et la reine, au milieu des femmes éplorées,
S'avançant tristement, tremblante entre mes bras,
Au lieu de l'hyménée invoquait le trépas.
Le peuple observait tout dans un profond silence.
Dans l'enceinte sacrée en ce moment s'avance [1]
Un jeune homme, un héros, semblable aux immortels.
Il court : c'était Égisthe; il s'élance aux autels,
Il monte, il y saisit, d'une main assurée, [2]
Pour les fêtes des dieux la hache préparée.
Les éclairs sont moins prompts : je l'ai vu de mes yeux,
Je l'ai vu qui frappait ce monstre audacieux. [3]
« Meurs, tyran, disait-il; dieux, prenez vos victimes. »
Érox, qui de son maître a servi tous les crimes,
Érox, qui dans son sang voit ce monstre nager,
Lève une main hardie et pense le venger.
Égisthe se détourne, enflammé de furie,
A côté de son maître il le jette sans vie.
Le tyran se relève et blesse le héros;
De leur sang confondu j'ai vu couler les flots.
Déjà la garde accourt avec des cris de rage. [4]
Sa mère, ah! que l'amour inspire de courage! [5]
Quel transport animait ses efforts et ses pas! [6]
Sa mère... elle s'avance au milieu des soldats :
« C'est mon fils, arrêtez, cessez, troupe inhumaine! [7]

---

1. La répétition de *s'avance* n'est pas élégante : Égisthe ne *s'avance* pas *tristement* comme la reine.

2. *Il court, il s'élance, il monte. Monte* est inutile.

3. La répétition de *j'ai vu* est une imitation de Racine dans la *Mort d'Hippolythe* (page 189). Malheureusement Voltaire y revient plus bas : *J'ai vu couler... Vous eussiez vu...*

4. *Déjà.* Pourquoi arriver si tard? — *La garde* est prosaïque.

5. Vers imité de Racine.

Mon père... Ah! quel courroux animait ses regards! (*Athalie.*)

6. *Un transport* peut-il *animer des efforts et des pas?* Est-ce français?

7. *Cessez*, prosaïque et inutile.

C'est mon fils, déchirez sa mère et votre reine... »
A ces cris douloureux, le peuple est agité.
Un gros de nos amis, que son danger excite, [1]
Entre elle et les soldats vole et se précipite.
Vous eussiez vu soudain les autels renversés,
Dans des ruisseaux de sang les débris dispersés,
Les enfants écrasés dans les bras de leurs mères,
Les frères méconnus, égorgés par leurs frères,
Soldats, prêtres, amis, l'un sur l'autre expirants.
On marche, on est porté sur les corps des mourants :
On veut fuir, on revient, et la foule pressée [2]
D'un bout du temple à l'autre est vingt fois repoussée,
De ses flots confondus le flux impétueux
Roule, et dérobe Égisthe et la reine à mes yeux.

Parmi les combattants je vole ensanglantée;
J'interroge à grands cris la foule épouvantée.
Tout ce qu'on me répond redouble mon horreur.
On s'écrie : « Il est mort, il tombe, il est vainqueur! »
Je cours, je me consume, et le peuple m'entraine,
Me jette en ce palais, éplorée, incertaine, [3]
Au milieu des mourants, des morts et des débris.
Venez, suivez mes pas, joignez-vous à mes cris;
Venez. J'ignore encor si la reine est sauvée,
Si de son digne fils la vie est conservée,
Si le tyran n'est plus. Le trouble, la terreur,
Tout ce désordre horrible est encor dans mon cœur.

(*Mérope*, acte V, scène VI.)

---

1. *Un gros*, une troupe. — *Agité*, *excite*. Ces deux mots paraissent faibles.

2. La répétition de *on* n'est pas élégante.

3. Le peuple me *jette*, impropre. *Éplorée*, *incertaine*, mauvaise gradation.

Lusignan ramène à la religion chrétienne sa fille devenue mahométane.

Mon Dieu, j'ai combattu soixante ans pour ta gloire;
J'ai vu tomber ton temple, et périr ta mémoire;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploraient pour mes tristes enfants;
Et lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie!
Je suis bien malheureux!... C'est ton père, c'est moi,
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.
Ma fille tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines:
C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi; [1]
C'est le sang des héros, défenseurs de ma loi;
C'est le sang des martyrs. O fille encor trop chère!
Connais-tu ton destin? sais-tu quelle est ta mère?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour, [2]
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée?
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglants tendus du haut des cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes;
En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple, envahis par tes maîtres:
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux, sa tombe est près de ce palais;

---

1. *Roi* et *toi*. C'est un défaut de faire rimer le second hémistiche avec le premier.
2. Périphrase, pour *au moment de ta naissance*.

C'est ici la montagne, où, lavant nos forfaits, [1]
Il voulut expirer sous les coups de l'impie;
C'est là que de la tombe il rappela sa vie. [2]
Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu;
Et tu n'y peux rester sans renier ton père,
Ton honneur qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras et pleurer et gémir,
Sur ton front pâlissant Dieu met le repentir;
Je vois la vérité dans ton cœur descendue,
Et retrouve ma fille après l'avoir perdue; [3]
Et je reprends ma gloire et ma félicité, [4]
En dérobant mon sang à l'infidélité.

(*Zaïre,* acte II, scène III.)

Mort de Coligny. [5]

Cependant tout s'apprête, et l'heure est arrivée
Qu'au fatal dénoûment la reine a réservée.
Le signal est donné sans tumulte et sans bruit.
C'était à la faveur des ombres de la nuit.
De ce mois malheureux l'inégale courrière [6]
Semblait cacher d'effroi sa tremblante lumière; [7]

---

2. Le mont Calvaire, à Jérusalem, où Jésus-Christ fut crucifié.

2. *De la tombe il rappela sa vie,* mauvaise périphrase, pour *il ressuscita.*

3. *Après l'avoir perdue.* N'est-ce pas inutile?

4. *Je reprends. Je recouvre* paraîtrait plus propre.

5. Coligny, amiral et chef des Calvinistes, fut assassiné chez lui par un Allemand, nommé Besme, pendant le massacre de la Saint-Barthélemy, le 24 août 1572. Le poëte suppose que Henri IV raconte sa mort à la reine Elisabeth.

6. *L'inégale courrière des mois,* périphrase, pour la *lune.*

7. Le poëte suppose que la nature prit part à cet horrible événement, qu'il fut précédé de prodiges.

Coligny languissait dans les bras du repos,
Et le sommeil trompeur lui versait ses pavots.

Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vient arracher ses sens à ce calme agréable.
Il se lève, il regarde : il voit de tous côtés
Courir des assassins à pas précipités; [1]
Il voit briller partout les flambeaux et les armes;
Son palais embrasé, tout un peuple en alarmes;
Ses serviteurs sanglants dans la flamme étouffés;
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix : « Qu'on n'épargne personne;
C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le roi qui l'ordonne ! »

Il entend retentir le nom de Coligny :
Il aperçoit de loin le jeune Téligny,
Téligny dont l'amour a mérité sa fille,
L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille,
Qui, sanglant, déchiré, traîné par des soldats,
Lui demandait vengeance, et lui tendait les bras.
Le héros malheureux, sans armes, sans défense,
Voyant qu'il faut périr, et périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avait vécu, [2]
Avec toute sa gloire et toute sa vertu.
Déjà des assassins la nombreuse cohorte
Du salon qui l'enferme allait briser la porte;
Il leur ouvre lui-même, et se montre à leurs yeux,
Avec cet œil serein, ce front majestueux, [3]
Tel que dans les combats, maître de son courage,
Tranquille, il arrêtait ou pressait le carnage.
A cet air vénérable, à cet auguste aspect,

---

1. *Courir à pas précipités*, et plus bas, *il court d'un pas rapide*, pléonasmes.
2. *Malheureux*, *voyant*, *voulut*, etc., faible et languissant.
3. Peut-on dire : « se montrer aux *yeux* avec un *œil* serein? »

Les meurtriers surpris sont saisis de respect;[1]
Une force inconnue a suspendu leur rage,
« Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs
Que le sort des combats respecta quarante ans ;
Frappez, ne craignez rien : Coligny vous pardonne :
Ma vie est peu de chose et je vous l'abandonne;
J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous. »
Ces tigres, à ces mots, tombent à ses genoux :
L'un, saisi d'épouvante, abandonne ses armes;
L'autre embrasse ses pieds qu'il trempe de ses larmes;[2]
Et de ses assassins ce grand homme entouré
Semblait un roi puissant par son peuple adoré.
Besme, qui dans la cour attendait sa victime,
Monte, accourt, indigné qu'on diffère son crime;
Des assassins trop lents il veut hâter les coups ·
Aux pieds de ce héros il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui seul est inflexible;[3]
Lui seul, à la pitié toujours inaccessible,
Aurait cru faire un crime et trahir Médicis,
Si du moindre remords il se sentait surpris.
A travers les soldats il court d'un pas rapide :
Coligny l'attendait d'un visage intrépide;
Et bientôt, dans le flanc, ce monstre furieux
Lui plonge son épée en détournant les yeux,
De peur que d'un coup-d'œil cet auguste visage[4]
Ne fît trembler son bras et glacât son courage.[5]

---

1. *Saisis de respect*, et plus bas, *saisi d'épouvante.*

2. Les deux *ses* se rapportent à deux personnes différentes. C'est une légère incorrection.

3. Peut-on dire : *Inflexible à un objet? Insensible* ne serait-il pas plus propre?

4. Dit-on qu'*un auguste visage fait trembler le bras et glace le courage d'un coup-d'œil?*

5. Il faudrait *et* ne *glacât son courage.*

Du plus grand des Français tel fut le triste sort. [1]
On l'insulte, on l'outrage encore après sa mort :
Son corps percé de coups, privé de sépulture,
Des oiseaux dévorants fut l'indigne pâture ;
Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis,
Conquête digne d'elle et digne de son fils ! [2]
Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,
Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens,
Et comme accoutumée à de pareils présents. [3]

(*Henriade*, chant II.)

Ferney. [4]

Je cherchais la retraite. On disait que l'Ennui
De ce repos trompeur est l'insipide frère.
Oui, la retraite pèse à qui ne sait rien faire;
Mais l'esprit qui s'occupe y goûte un vrai bonheur.
Tibur était pour toi la cour de l'empereur ; [5]
Tibur, dont tu nous fais l'agréable peinture,
Surpassa les jardins vantés par Épicure, [6]

---

1. Coligny n'était pas *le plus grand des Français :* il n'a fait aucune grande action. Mais il ne faut pas oublier que c'est Henri IV qui parle.

2. La répétition du mot *digne*, rapproché de *indigne*, n'est pas élégante.

3. Très-beaux vers, malgré la répétition des sons sifflants, *sans*, *se*, *ses sens*.

4. *Ferney*, château et bourg de 1,500 habitants, entre Gex et Genève; bâtis par Voltaire.

5. Voltaire s'adresse au poëte Horace, qui a célébré les délicieux sites de Tibur, petite ville au nord-est de Rome, où il avait une maison de campagne.

6. *Epicure* (341-270) célèbre philosophe grec, dont les ouvrages sont perdus, sauf quelques fragments d'un *Traité sur la nature*.

Je crois Ferney plus beau. Les regards étonnés,
Sur cent vallons fleuris doucement promenés,
De la mer de Genève admirent l'étendue ; [1]
Et les Alpes de loin, s'élevant dans la nue,
D'un long amphithéâtre enferment ces coteaux,
Où le pampre en festons rit parmi les ormeaux. [2]
Là, quatre États divers arrêtent ma pensée :
Je vois de ma terrasse, à l'équerre tracée,
L'indigent Savoyard, utile en ses travaux, [3]
Qui vient couper mes blés pour payer ses impôts ;
Des riches Genevois les campagnes brillantes,
Des Bernois valeureux les cités florissantes. [4]
Enfin, cette Comté, franche aujourd'hui de nom,
Qu'avec l'or de Louis conquit le grand Bourbon ; [5]
Et du bord de mon lac à tes rives du Tibre,
Je te dis, mais tout bas : Heureux un peuple libre !
Je le suis en secret dans mon obscurité ;
Ma retraite et mon âge ont fait ma sûreté.

J'ai fait un peu de bien ; c'est mon meilleur ouvrage.
Mon séjour est charmant, mais il était sauvage ;
Depuis le grand édit, inculte, inhabité, [6]
Ignoré des humains, dans sa triste beauté ;
La nature y mourait. Je lui portai la vie ;
J'osai ranimer tout. Ma pénible industrie
Rassembla des colons par la misère épars ; [7]

---

1. *La mer de Genève*, pour le *lac*.
2. *Pampre*, branche de vigne, pris pour *les vignes*.
3. *Le Savoyard*, pour *les Savoyards*, habitants de la Savoie.
4. *Bernois*, habitants de Berne, capitale de la Suisse.
5. *La Franche-Comté* fut conquise par le grand Condé, en 1674, avec le *fer* et non avec l'*or*.
6. Allusion à la révocation de l'édit de Nantes, après laquelle un grand nombre de protestants sortirent de France.
7. *Par la misère épars*. En prose, *épars* ne pourrait pas avoir le complément *par la misère*.

J'appelai les métiers qui précèdent les arts; [1]
Et, pour mieux cimenter mon utile entreprise,
J'unis le protestant avec ma sainte église.

(*Épître à Horace*, 1772.)

La vanité.

Je suis loin de blâmer le soin très-légitime
De plaire à ses égaux, et d'être en leur estime.
Un conseiller du roi, sur la terre inconnu,
Doit dans son cercle étroit, chez les siens bien venu,
Être approuvé du moins de ses graves confrères;
Mais on ne peut souffrir ces bruyants téméraires,
Sur la scène du monde ardents à s'étaler.
Veux-tu te faire acteur, on voudra te siffler.
Gardons-nous d'imiter ce fou de Diogène, [2]
Qui, pouvant chez les siens, en bon bourgeois d'Athène, [3]
A l'étude, au plaisir doucement se livrer,
Vécut dans un tonneau pour se faire admirer.
Malheur à tout mortel, et surtout dans notre âge, [4]
Qui se fait singulier pour être un personnage? [5]
Piron seul eut raison, quand, dans un goût nouveau, [6]
Il fit ce vers heureux, digne de son tombeau :

---

1. *Les métiers*, pour les hommes ayant des métiers.

2. *Diogène le cynique*, c'est-à-dire *le chien* (414-324. av. J.-C.), philosophe grec, qui faisait consister la sagesse à se passer de tout, même de la propreté et des bienséances. Il habitait dans un tonneau, et affichait la pauvreté par orgueuil.

3. *Athènes*, la plus célèbre ville de la Grèce. La suppression de *s* est une licence permise aux poëtes.

4. *Notre âge*, notre temps. Le XVIIIe siècle est le siècle railleur par excellence.

5. *Singulier*, seul en son genre, distingué des autres. — *Personnage*, sonne importante.

6. *Piron*, poëte contemporain de Voltaire. Voir sa *Notice*, page 246.

Ci gît qui ne fut rien. Quoi que l'orgueil en dise, [1]
Humains, faibles humains, voilà votre devise.
Combien de rois, grands dieux ! jadis si révérés,
Dans l'éternel oubli sont en foule enterrés !
La terre a vu passer leur empire et leur trône.
On ne sait en quel lieu florissait Babylone; [2]
Le tombeau d'Alexandre, aujourd'hui renversé, [3]
Avec sa ville altière a péri dispersé;
César n'a point d'asile où son ombre repose; [4]
Et l'ami Pompignan pense être quelque chose !

(*La Vanité*, satire.)

Aidons-nous mutuellement.

Dans nos jours passagers de peines, de misères,
Enfants d'un même Dieu, vivons du moins en frères;
Aidons-nous l'un et l'autre à porter nos fardeaux : [6]
Nous marchons tous courbés sous le poids de nos maux;
Mille ennemis cruels assiégent notre vie,
Toujours par nous maudite et toujours si chérie.

---

1. *Quoi que*, pron. indéf., quelque chose que. — *Quoique*, conj., bien que.

2. Les ruines de Babylone sont sur l'Euphrate, un peu au-dessus de la petite ville d'Hilleh.

— *Fleurir*, fait *fleurissant*, *fleurissait*, au propre, *être en fleur*, et *florissant*, *florissait*, au figuré, *prospérer*.

3. Le corps d'Alexandre le Grand fut porté à Alexandrie dans un cercueil d'or, qui fut bientôt remplacé par un cercueil de verre. On ignore ce qu'est devenu ce cercueil. Mais la ville d'Alexandrie existe et compte 200,000 habitants.

4. *César* (101-44), guerrier, homme d'État, orateur, historien, le plus grand des Romains.

5. Les principes religieux de Lefranc de Pompignan lui attirèrent les sarcasmes de Voltaire : Voir sa *Notice*, page 261.

6. *Aidons-nous l'un et l'autre* signifie *aidons-nous tous deux*. Il faudrait *aidons-nous l'un l'autre*, ou plutôt *les uns les autres*, c'est-à-dire *mutuellement*.

Quelquefois, dans nos jours consacrés aux douleurs, [1]
Par la main du plaisir nous essuyons nos pleurs; [2]
Mais le plaisir s'envole et passe comme une ombre :
Nos chagrins, nos regrets, nos pertes sont sans nombre
Notre cœur égaré, sans guide et sans appui,
Est brûlé de désirs ou glacé par l'ennui.
Nul de nous n'a vécu sans connaître les larmes.
De la société les secourables charmes
Consolent nos douleurs au moins quelques instants :
Remède encor trop faible à des maux si constants. [3]
Ah! n'empoisonnons pas la douceur qui nous reste.
Je crois voir des forçats dans leur cachot funeste, [4]
Se pouvant secourir, l'un sur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils sont enchaînés.

(Poëme de *la Loi naturelle.*)

---

1. *Consacrés aux douleurs*, périphrase, pour *malheureux*.
2. Image poétique, pour « nous nous consolons de nos chagrins par le plaisir. »
3. *Encor*, pour *encore*, licence permise aux poëtes.
4. *Forçat*, malfaiteur condamné aux travaux *forcés*. — *Funeste* semble être là pour la rime.

J.-B. ROUSSEAU.

(1670-1741)

Jean-Baptiste Rousseau, né à Paris, était fils d'un cordonnier. Il fit d'excellentes études et eut le bonheur de recevoir les conseils de Boileau. Il débuta dans la littérature par des *odes sacrées*, imitées de la Bible, adressées aux vieillards convertis du XVIIe siècle, et par des poésies licencieuses, destinées aux jeunes libertins qui allaient être les *roués* de la Régence. Des couplets infâmes, qu'on lui attribua, le firent exiler de France. Il habita successivement la Suisse, l'Allemagne, la Flandre, l'Angleterre, la Hollande, et mourut à Bruxelles en protestant de son innocence.

Piron lui fit cette épitaphe si connue :

Ci-gît l'illustre et malheureux Rousseau.
Le Brabant fut sa tombe et Paris son berceau.
Voici l'abrégé de sa vie,
Qui fut trop longue de moitié;
Il fut trente ans digne d'envie
Et trente ans digne de pitié.

Jean-Baptiste Rousseau a été longtemps considéré comme le premier poëte lyrique de la France. Il a de la pompe, de la magnificence, de l'harmonie, de l'élégance, une habileté consommée dans l'art de faire des vers; mais il manque d'enthousiasme, d'invention, de pathétique; il est froid et pauvre d'idées. On sent que sa poésie vient plutôt du travail que de l'inspiration.

Parmi ses *odes sacrées*, le *cantique d'Ézéchias* a quelques beautés de sentiment qu'on trouve trop rarement dans ses autres poésies religieuses; et dans l'ode *sur l'aveuglement des hommes*, Rousseau paraît inspiré par la poésie sublime de la *Prophétie de Joad*.

Nous avons encore de Rousseau des *épigrammes*, qui sont au nombre des meilleures de notre langue; des *épîtres* et des *allégories*, qu'on lit peu; des *comédies* et des *opéras*, qui sont oubliés.

Aveuglement des hommes.

Qu'aux accents de ma voix la terre se réveille : [1]
Rois, soyez attentifs; peuples, prêtez l'oreille;
Que l'univers se taise et m'écoute parler!
Mes chants vont seconder les accords de ma lyre :
L'esprit saint me pénètre; il m'échauffe, il m'inspire
Les grandes vérités que je vais révéler. [2]

L'homme en sa propre force a mis sa confiance.
Ivre de ses grandeurs et de son opulence,
L'éclat de sa fortune enfle sa vanité.
Mais, ô moment terrible, ô jour épouvantable,
Où la mort saisira ce fortuné coupable, [3]
Tout chargé des liens de son iniquité!

Que deviendront alors, répondez, grands du monde,
Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde,
Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson?
Sujets, amis, parents, tout deviendra stérile; [4]
Et, dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile
Ne paiera point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vu tomber les plus illustres têtes,

---

1. Ellipse de *je veux que*. — *La terre, l'univers*, pour les *hommes*. (Métonymie.)

2. Ce début majestueux rappelle la prophétie de Joad. Mais n'est-il pas déplacé? Les *grandes vérités* que le poëte va *révéler* sont, que les hommes se fondent en vain sur les grandeurs et les richesses, qu'ils sont tous mortels, et que Dieu les jugera tous.

3. *Fortuné coupable*. Expression d'une heureuse hardiesse, suivie d'une image aussi juste qu'énergique.

4. *Stérile*, métaphore bien amenée par le mot *moisson*, qui fait une belle antithèse.

Et vous pourriez encore, insensés que vous êtes,
Ignorer le tribut que l'on doit à la mort?
Non, non, tout doit franchir ce terrible passage;
Le riche et l'indigent, l'imprudent et le sage,
Sujets à même loi, subissent même sort. [1]

D'avides étrangers, transportés d'allégresse,
Engloutissent déjà toute cette richesse, [2]
Ces terres, ces palais de vos noms ennoblis.
Et que vous reste-t-il en ces moments suprêmes?
Un sépulcre funèbre, où vos noms, où vous-mêmes
Dans l'éternelle nuit serez ensevelis.

Les hommes éblouis de leurs honneurs frivoles,
Et de leurs vains flatteurs écoutant les paroles,
Ont de ces vérités perdu le souvenir :
Pareille aux animaux farouches et stupides,
Les lois de leur instinct sont leurs uniques guides,
Et pour eux le présent paraît sans avenir. [3]

Un précipice affreux devant eux se présente;
Mais toujours leur raison, soumise et complaisante,
Au-devant de leurs yeux met un voile imposteur.
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abîmes,
Où la cruelle Mort, les prenant pour victimes,
Frappe ces vils troupeaux dont elle est le pasteur.

Là s'anéantiront ces titres magnifiques,
Ce pouvoir usurpé, ces ressorts politiques,
Dont le juste autrefois sentit le poids fatal :
Ce qui fut leur bonheur deviendra leur torture :

---

1. Strophe faible. Ces derniers vers sont prosaïques.
2. Métaphore hardie.
3. Beau vers, qui fait oublier la dûreté du précédent.

Et Dieu, de sa justice apaisant le murmure,
Livrera ces méchants au pouvoir infernal.

Justes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes ;[1]
Quelque élevés qu'ils soient, ils sont ce que nous sommes :
Si vous êtes mortels, ils le sont comme vous.
Nous avons beau vanter nos grandeurs passagères,
Il faut mêler sa cendre aux cendres de ses pères;
Et c'est le même Dieu qui nous jugera tous.

La Convalescence d'Ézéchias.[2]

J'ai vu mes tristes journées
Décliner vers leur penchant;
Au midi de mes années,
Je touchais à leur couchant.
La mort, déployant ses ailes,
Couvrait d'ombres éternelles
La clarté dont je jouis;
Et, dans cette nuit funeste,
Je cherchais en vain le reste
De mes jours évanouis.

Grand Dieu ! votre main réclame
Les dons que j'en ai reçus :
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tissus.[3]

---

1. Ces vers rappellent les vers encore plus beaux de Malherbe sur la *Vanité de la grandeur des rois.*

2. Cette ode, le morceau le plus touchant que Rousseau ait écrit, est tirée du *Cantique du roi Ezéchias,* dans *Isaïe,* chap 38.

3. *Tissu,* part. passé du v. *tistre,* aujourd'hui inusité, et remplacé par *tisser*, travailler au métier. — *Tissu* n'est plus employé que comme substantif et signifie un ouvrage fait au métier.

Mon dernier soleil se lève,
Et votre souffle m'enlève
De la terre des vivants,
Comme la feuille séchée
Qui, de sa tige arrachée,
Devient le jouet des vents.

Comme un lion plein de rage,
Le mal a brisé mes os;
Le tombeau m'ouvre un passage
Dans ses lugubres cachots.
Victime faible et tremblante,
A cette image sanglante
Je soupire nuit et jour;
Et, dans ma crainte mortelle,[1]
Je suis comme l'hirondelle
Sous la griffe du vautour.

Ainsi de cris et d'alarmes
Mon mal semblait se nourrir,
Et mes yeux, noyés de larmes,
Étaient lassés de s'ouvrir.
Je disais à la nuit sombre :
« O nuit! tu vas dans ton ombre
M'ensevelir pour toujours;
Je redisais à l'aurore :
Le jour que tu fais éclore
Est le dernier de mes jours. »

Mon âme est dans les ténèbres;
Mes sens sont glacés d'effroi :
Écoutez mes cris funèbres,
Dieu juste, répondez-moi.

---

1. *Mortelle* et surtout *sanglante* ne sont-ils pas là pour la rime?

Mais enfin sa main propice
A comblé le précipice
Qui s'entr'ouvrait sous mes pas :
Son secours me fortifie,
Et me fait trouver la vie
Dans les horreurs du trépas... [1]

(Ode X, liv. I.)

Cantate de Circé. [2]

Sur un rocher désert, l'effroi de la nature,
Dont l'aride sommet semble toucher les cieux,
Circé, pâle, interdite, et la mort dans les yeux,
Pleurait sa funeste aventure.
Là, ses yeux, errant sur les flots,
D'Ulysse fugitif semblaient suivre la trace.
Elle croit voir encor son volage héros ;
Et, cette illusion soulageant sa disgrâce,
Elle le rappelle en ces mots,
Qu'interrompent cent fois ses pleurs et ses sanglots :

« Cruel auteur des troubles de mon âme.
Que la pitié retarde un peu tes pas;

---

1. L'antithèse des deux derniers vers est un peu recherchée, et ce n'est pas très-clair. Ce convalescent veut dire qu'il a trouvé la santé de l'âme dans les souffrances du corps.

2. *Cantate*, petit poëme composé de récitatifs et d'airs, et propre à être mis en musique. La cantate, assez semblable à l'ode, a été introduite dans notre littérature par J.-B. Rousseau. Celle de Circé est considérée comme un des chefs-d'œuvre de la poésie française. — *Circé*, fameuse magicienne, habitait près du promontoire de Circeii, en Italie. Elle changea en pourceaux les compagnons d'Ulysse, roi d'Ithaque, et elle voulait le retenir auprès d'elle; mais le héros s'échappa.

Tourne un moment tes yeux sur ces climats,
Et, si ce n'est pour partager ma flamme,
Reviens du moins pour hâter mon trépas. »

C'est ainsi qu'en regrets sa douleur se déclare...
Elle invoque à grands cris tous les dieux du Ténare, [1]
Les Parques, Némésis, Cerbère, Phlégéthon,
Et l'inflexible Hécate, et l'horrible Alecton.
Sur un autel sanglant l'affreux bûcher s'allume;
La foudre dévorante aussitôt le consume;
Mille noires vapeurs obscurcissent le jour;
Les astres de la nuit interrompent leur course:
Les fleuves étonnés remontent vers leur source, [2]
Et Pluton même tremble en son obscur séjour. [3]

Sa voix redoutable
Trouble les enfers;
Un bruit formidable
Gronde dans les airs;
Un voile effroyable
Couvre l'univers;
La terre tremblante
Frémit de terreur;
L'onde turbulente
Mugit de fureur;

---

1. *Ténare*, cap au sud de la Laconie, pris ici pour les enfers. Au pied était une caverne d'où sortaient des vapeurs noires, ce qui la faisait considérer comme une des entrées de l'enfer. *Parques*, déesses infernales, qui présidaient à la vie des hommes. — *Némésis*, déesse de la Vengeance. — *Cerbère*, chien monstrueux à trois têtes, qui gardait les enfers. — *Phlégéthon*, fleuve des enfers, qui roulait des flammes. — *Hécate*, déesse des enchantements et des spectres. — *Alecton*, la plus terrible des Furies.

2. *Les fleuves étonnés*, belle métaphore, qui rappelle le *flot épouvanté* de Racine.

3. *Pluton*, frère de Jupiter et de Neptune et dieu des enfers.

La lune sanglante
Recule d'horreur. [1]

Dans le sein de la mort ses noirs enchantements
Vont troubler le repos des ombres;
Les mânes effrayés quittent leurs monuments; [2]
L'air retentit au loin de leurs longs hurlements;
Et les vents, échappés de leurs cavernes sombres,
Mêlent à leurs clameurs d'horribles sifflements.

Épigramme.

Ce monde-ci n'est qu'une œuvre comique
Où chacun fait des rôles différents.
Là, sur la scène, en habit dramatique,
Brillent prélats, ministres, conquérants.
Pour nous, vil peuple, assis aux derniers rangs,
Troupe futile et des grands rebutée,
Par nous d'en bas la pièce est écoutée.
Mais nous payons, utiles spectateurs;
Et quand la farce est mal représentée,
Pour notre argent nous sifflons les acteurs.

LOUIS RACINE.

(1692-1763)

Louis Racine, fils du grand Racine, naquit à Paris. Il perdit jeune son père, et fut élevé par Rollin. Ses études terminées, il se fit recevoir avocat; mais il renonça au barreau, et fut nommé inspecteur géné-

---

1 Cette strophe et la suivante sont de beaux exemples d'harmonie imitative.

2. *Monument* se dit en poésie pour *tombeau*.

ral des fermes. A la mort de son fils unique, il renonça au monde, pour ne s'occuper que d'exercices de piété. On a de lui deux poëmes sur *la Grâce* et *la Religion*, qui respirent le bon goût et la pureté classique; mais il manquait de verve, d'imagination et de génie. Voltaire l'a bien apprécié en disant de lui : *Le bon versificateur Racine, fils du grand poëte Racine.*

On a encore de Louis Racine des *odes sacrées* médiocres, d'excellentes *réflexions sur la poésie*, des *mémoires* intéressants sur la vie de son père, des *remarques sur ses tragédies*, etc.

Preuves physiques de l'existence de Dieu.

Oui, c'est un Dieu caché que le Dieu qu'il faut croire [1];
Mais, tout caché qu'il est, pour révéler sa gloire,
Quels témoins éclatants devant moi rassemblés! [2]
Répondez, cieux et mers; et vous, terre, parlez! [3]
Quel bras peut vous suspendre, innombrables étoiles?
Nuit brillante, dis-nous qui t'a donné tes voiles.
O cieux! que de grandeur, et quelle majesté!
J'y reconnais un maître à qui rien n'a coûté,
Et qui dans vos déserts a semé la lumière,
Ainsi que dans nos champs il sème la poussière.
Toi qu'annonce l'aurore, admirable flambeau,
Astre toujours le même, astre toujours nouveau,
Par quel ordre, ô soleil, viens-tu du sein de l'onde
Nous rendre les rayons de ta clarté féconde?
Tous les jours, je t'attends, tu reviens tous les jours :
Est-ce moi qui t'appelle et qui règle ton cours?
Et toi, dont le courroux veut engloutir la terre,
Mer terrible, en ton lit quelle main te resserre?
Pour forcer ta prison tu fais de vains efforts;

---

1. Imitation de la Genèse : *Vere tu es Deus absconditus.*
2. Ellipse de *sont.*
3. Exemple d'apostrophe dans ce vers, et d'interrogation dans le vers suivant.

La rage de tes flots expire sur tes bords.[1]
Fais sentir ta vengeance à ceux dont l'avarice[2]
Sur ton perfide sein va chercher son supplice;
Hélas! prêts à périr, t'adressent-ils leurs vœux?[3]
Ils regardent le ciel, secours des malheureux.
La nature, qui parle en ce péril extrême,
Leur fait lever les mains vers l'asile suprême :
Hommage que toujours rend un cœur effrayé
Au Dieu que jusqu'alors il avait oublié!

La voix de l'univers à ce Dieu me rappelle;
La terre le publie. — « Est-ce moi, me dit-elle,[4]
Est-ce moi qui produis mes riches ornements?
C'est celui dont la main posa mes fondements.
Si je sers tes besoins, c'est lui qui me l'ordonne;
Les présents qu'il me fait, c'est à toi qu'il les donne,
Je me pare des fleurs qui tombent de sa main;
Il ne fait que l'ouvrir, et m'en remplit le sein.[5]
Pour consoler l'espoir du laboureur avide,
C'est lui qui dans l'Égypte, où je suis trop aride,
Veut qu'au moment prescrit le Nil, loin de ses bords,
Répandu sur ma plaine, y porte ses trésors.[6]

---

1. Ce vers rappelle le verset de Job, que L. Racine n'a pas égalé : « Tu viendras jusqu'ici, tu n'iras pas plus loin. »

2. Ce vers et les deux suivants manquent peut-être de clarté. Le poëte veut dire : *si tu fais sentir ta vengeance... est-ce à toi qu'ils adressent leurs vœux? Fais,* n'a point le sens de l'impératif; il signifie *que tu fasses, que tu viennes à faire.* — En outre, le *ceux* désigne-t-il des *marchands* ou des *pirates?* Dans le premier cas, l'imprécation est-elle juste?

3. *Prêt à,* signifie *disposé à.* Il faudrait *près de,* qui veut dire *sur le point de.*

4. Exemple souvent cité de *prosopopée,* figure qui fait agir ou parler les objets inanimés.

5. Au lieu de *et en remplit mon sein.* (Grammaire, *pron. possessif.*)

6. Ce sont les inondations du Nil qui fertilisent l'Égypte, où il pleut rarement.

A de moindres objets tu peux le reconnaître;
Contemple seulement l'arbre que je fais croître; [1]
Mon suc, dans la racine à peine répandu,
Du tronc qui le reçoit à la branche est rendu.
La feuille le demande, et la branche fidèle,
Prodigue de son bien, le partage avec elle.
De l'éclat de ses fruits justement enchanté,
Ne méprise jamais ces plantes sans beauté,
Troupe obscure et timide, humble et faible vulgaire.
Si tu sais découvrir leur vertu salutaire, [2]
Elles pourront servir à prolonger tes jours,
Et ne t'afflige pas si les leurs sont si courts :
Toute plante, en naissant, déjà renferme en elle
D'enfants qui la suivront une race immortelle; [3]
Chacun de ces enfants, dans ma fécondité,
Trouve un gage nouveau de sa prospérité. »

Les Fleuves.

Mais pourquoi ces rochers, ces vents et ces orages?
Daigne apprendre de moi leurs secrets avantages,
Et ne consulte plus tes yeux souvent trompeurs. [4]
La mer, dont le soleil attire les vapeurs,
Par ces eaux qu'elle perd voit une mer nouvelle
Se former, s'élever, et s'étendre sur elle.
De nuages légers cet amas précieux,
Que dispersent au loin les vents officieux,

---

1. Aujourd'hui la rime de *croître* et de *reconnaître* serait vicieuse; autrefois la plupart des mots en *oi*, comme *croire, croître, droit, étroit*, etc., se prononçaient *craître, craire*, etc. Fontenelle, interrogé là-dessus, répondit : « Je crais qu'on doit dire : *croire*. »

2. *Vertu salutaire*, la vertu, la propriété des plantes médicinales.

3. C'est-à-dire les graines qui reproduisent les plantes.

4. Le poëte s'adresse à l'homme et lui explique l'origine des fleuves.

Tantôt, fécond en pluie, arrose nos campagnes,
Tantôt retombe en neige, et blanchit nos montagnes. [1]
Sur ces rocs sourcilleux, de frimas couronnés,
Réservoir des trésors qui nous sont destinés,
Les flots de l'Océan apportés goutte à goutte
Réunissent leur force, et s'ouvrent une route,
Jusqu'au fond de leur sein lentement répandus. [2]
Dans leurs veines errants, à leurs pieds descendus,
On les en voit enfin sortir à pas timides,
D'abord faibles ruisseaux, bientôt fleuves rapides,
Des racines des monts qu'Annibal sut franchir. [3]
Indolent Ferrarais, le Pô va t'enrichir. [4]
Impétueux enfants de cette longue chaîne,
Le Rhône suit vers nous le torrent qui l'entraîne;
Et son frère, emporté par un contraire choix, [5]
Sorti du même sein, va chercher d'autres lois.
Mais enfin, terminant leur courses vagabondes,
Leur antique séjour redemande leurs ondes.
Ils les rendent aux mers ; le soleil les reprend :
Sur les monts, dans les champs, l'aquilon nous les rend. [6]

---

1. On sait que l'air a la propriété de recevoir, sous la forme de vapeur invisible, une quantité d'eau d'autant plus grande, qu'il est plus chaud. Cet air, porté sur les montagnes par le vent, se refroidit. A une certaine hauteur, il devient nuage : plus haut, il se change en pluie, et enfin en neige. De là sur les montagnes ces amas d'eau, qui donnent naissance aux fleuves et aux rivières.

2. *Jusqu'au fond de leur sein,* impropre.

3. Annibal traversa les Alpes en novembre, 219 avant J.-C. On ignore s'il passa par le mont Viso ou le mont Cenis.

4. Le Pô, le plus grand fleuve de l'Italie, sort du mont Viso et va se jeter dans la mer Adriatique.

— *Ferrarais,* habitant de *Ferrare,* ville de 30,000 habitants, qui en avait 80,000 sous les ducs d'Este, dont elle était la capitale. Pourquoi l'épithète *indolent ?*

5. *Le Rhône* et le *Rhin, son frère,* prennent leur source sur le mont Saint-Gothard, et vont se jeter l'un dans la mer Méditerranée, et l'autre dans la mer du Nord.

6. *Aquilon,* vent violent du Nord. Ce mot se dit de tous les vents froids et orageux.

Telle est de l'univers la constante harmonie;
De son empire heureux la discorde est bannie.
Tout conspire pour nous, les montagnes, les mers, [1]
L'astre brillant du jour, les fiers tyrans des airs.
Puisse le même accord régner parmi les hommes!
Reconnaissons du moins celui par qui nous sommes,
Celui qui fait tout vivre, et qui fait tout mouvoir.
S'il donne l'être à tout, l'a-t-il pu recevoir?
Il précède les temps: qui dira sa naissance?
Par lui, l'homme, le ciel, la terre, tout commence,
Et lui seul infini n'a jamais commencé.

(*La Religion*, chant I.)

L'Ame et le Corps.

Je pense. La pensée, enfant de la lumière,
Ne peut sortir du sein de l'épaisse matière.
J'entrevois ma grandeur. Ce corps lourd et grossier
N'est donc pas tout mon bien, n'est pas moi tout entier.
Quand je pense, chargé de cet emploi sublime,
Plus noble que mon corps, un autre être m'anime.
Je trouve donc qu'en moi, par d'admirables nœuds,
Deux êtres opposés sont réunis entre eux:
De la chair et du sang, le corps vil assemblage,
L'âme, rayon de Dieu, son souffle, son image;
Ces deux êtres liés par des nœuds si secrets
Séparent rarement leurs plus chers intérêts:
Leurs plaisirs sont communs, aussi bien que leurs peines
L'âme, guide du corps, doit en tenir les rênes.

---

1. *Conspirer*, respirer ensemble, se concerter pour un but commun, concourir, comploter.

Mais par des maux cruels quand le corps est troublé,
De l'âme quelquefois l'empire est ébranlé.
Quand le vaisseau périt, en vain le maître ordonne :
A l'orage souvent lui-même il s'abandonne.
Lorsque du coup fatal le Temps frappe le corps,
Le coup qui les divise en détruit les ressorts :
Mais l'être simple et pur n'a rien qui se divise,
Et sur l'âme le temps ne trouve point de prise.
Que dis-je ? Tous ces corps, dans la terre engloutis,
Disparus à nos yeux, sont-ils anéantis ? [1]
D'où nous vient du néant cette crainte bizarre ?
Tout en sort, rien n'y rentre : heureusement avare,
La nature, attentive à ménager son bien,
Le répare, le change, et n'en perd jamais rien.
Quel est donc cet instant où l'on cesse de vivre,
L'instant où de ses fers une âme se délivre ?
Le corps, né de la poudre, à la poudre est rendu ;
L'esprit retourne au ciel, dont il est descendu. [2]

(*La Religion*, chant II.)

CRÉBILLON.

(1675-1762)

Prosper Jolyot de Crébillon, né à Dijon, était fils d'un greffier. Il alla jeune à Paris pour apprendre la chicane ; mais il y renonça bientôt, et travailla pour le théâtre. Ses deux meilleures pièces, *Élec-*

---

1. *Disparu* se conjugue avec *avoir*, quand on veut exprimer *l'action*, et avec *être*, quand on exprime *l'état*.

2. *Au ciel dont il est descendu. D'où*, qui signifie plutôt l'action physique de sortir, de descendre, serait le mot propre. — *Dont* exprime l'idée de relation.

tre et *Rhadamiste*, le placent au premier rang parmi les tragiques du second ordre.

Crébillon a surtout visé à exciter la terreur; et il a quelquefois poussé le terrible jusqu'à l'horrible et à l'atroce. On lui demandait un jour pourquoi il avait adopté le genre terrible : *Je n'avais point à choisir*, répondit-il; *Corneille avait pris le ciel, Racine la terre; il ne me restait plus que l'enfer, je m'y suis jeté à corps perdu.* Crébillon a de grands caractères et des situations tragiques; mais son style est d'une incorrection qui va jusqu'à la barbarie. Boileau disait que ce poëte et ses vers étaient visigoths.

Songe de Thyeste. [1]

Une voix, dont en vain je cherche à me défendre,
Jusqu'au fond de mon cœur semble se faire entendre;
J'en suis épouvanté. Les songes de la nuit
Ne se dissipent point par le jour qui les suit. [2]
Malgré ma fermeté, d'infortunés présages
Asservissent mon âme à ces vaines images.
Cette nuit même encor, j'ai senti dans mon cœur
Tout ce que peut un songe inspirer de terreur.
  Près de ces noirs détours que la rive infernale
Forme à replis divers dans cette île fatale, [3]
J'ai cru longtemps errer parmi des cris affreux,
Que des mânes plaintifs poussaient jusques aux cieux. [4]
Parmi ces tristes voix, sur ce rivage sombre,
J'ai cru d'Érope en pleurs entendre gémir l'ombre; [5]

---

1. *Thyeste*, fils de Pélops, outrage Erope, femme d'*Atrée*, son frère, qui fut père d'Agamemnon et de Ménélas. Atrée empoisonne Erope et cherche à faire périr Thieste, qui est en proie à des terreurs continuelles. Il raconte à sa fille un songe qui est venu les augmenter. Ce récit est écrit avec le coloris sombre et terrible qui caractérise le style de Crébillon.

2. *Ne se dissipent point par le jour*, pour *ne sont point dissipés*.

3. Ile d'*Eubée*, séparée de la Grèce par le canal de l'Euripe, qui est agité par des courants violents.

4. *Mânes*, nom que les anciens donnaient à l'âme des morts.

5. On peut remarquer l'harmonie imitative de ces quatre vers.

Bien plus, j'ai cru la voir s'avancer jusqu'à moi,
Mais dans un appareil qui me glaçait d'effroi : [1]
« Quoi ! tu peux t'arrêter dans ce séjour funeste
Suis-moi, m'a-t-elle dit, infortuné Thyeste. »
Le spectre, à la lueur d'un triste et noir flambeau,
A ces mots, m'a traîné jusque sur le tombeau.
J'ai frémi d'y trouver le redoutable Atrée,
Le geste menaçant et la vue égarée,
Plus terrible pour moi, dans ces cruels moments,
Que le tombeau, le spectre et ses gémissements.
J'ai cru voir le barbare entouré de Furies ; [2]
Un glaive encor fumant armait ses mains impies ;
Et, sans être attendri de ses cris douloureux,
Il semblait dans son sang plonger un malheureux. [3]
Érope, à cet aspect, plaintive, désolée,
De ses lambeaux sanglants à mes yeux s'est voilée. [4]
Alors j'ai fait pour fuir des efforts impuissants ;
L'horreur a suspendu l'usage de mes sens.
A mille affreux objets l'âme entière livrée,
La frayeur m'a jeté sans force aux pieds d'Atrée.
Le cruel d'une main semblait m'ouvrir le flanc,
Et de l'autre, à longs traits, m'abreuver de mon sang ;
Le flambeau s'est éteint, l'ombre a percé la terre, [5]
Et le songe a fini par un coup de tonnerre.

(*Atrée et Thyeste*, acte I, scène II.)

---

1. *Appareil* signifie pompe, étalage, apparence que produit l'aspect des choses. Ce mot est ici impropre.

2. *Furies*, trois déesses, qui, d'après la fable, tourmentaient les méchants dans le Tartare.

3. *Plisthène*, fils de Thyeste, qu'Atrée fit tuer plus tard et dont il voulut faire boire le sang à son père dans une coupe.

4. Ces deux vers offrent une belle image.

5. *Percer*, impropre.

DESTOUCHES.

(1680-1754)

Philippe Néricault Destouches naquit à Tours. Il eut de bonne heure du goût pour le théâtre, et donna plusieurs comédies qui furent accueillies avec faveur. Ces succès l'arrachèrent aux lettres : il fut envoyé à Londres, et nommé ministre de France auprès de Georges Ier. A la mort du régent, son protecteur, il renonça à la diplomatie, et partagea son temps entre les lettres et l'agriculture.

Parmi les comédies de Destouches, on distingue la *Fausse Agnès*, le *Philosophe marié*, le *Dissipateur*, et surtout le *Glorieux*, qui lui assurent un rang éminent parmi les auteurs comiques du second ordre. Il a des portraits satiriques bien tracés, des situations intéressantes, une versification correcte et parfois élégante.

Le comte de Tufière, glorieux.[1]

Sa politique
Est d'être toujours grave envers un domestique.
S'il lui disait un mot, il croirait s'abaisser;
Et qu'un valet lui parle, il le fera chasser.
Enfin, pour ébaucher en deux mots sa peinture,
C'est l'homme le plus vain qu'ait produit la nature.
Pour ses inférieurs plein d'un mépris choquant,
Avec ses égaux même il prend l'air important.
Si fier de ses aïeux, si fier de sa noblesse,
Qu'il croit être ici-bas le seul de son espèce;
Persuadé d'ailleurs de son habileté,
Et décidant sur tout avec autorité;

---

1. *Glorieux*, homme plein de sotte ou de vaine *gloire*. Non content de se complaire en lui-même comme l'orgueilleux, le *glorieux* cherche à faire partager aux autres la bonne opinion qu'il a de lui-même.

Se croyant en tout genre un mérite suprême,
Dédaignant tout le monde, et s'admirant lui-même :
En un mot, des mortels le plus impérieux,
Et le plus suffisant, et le plus glorieux.

(*Le Glorieux*, acte I, scène IV.)

Leçon au glorieux.

LE COMTE DE TUFIÈRE.

Mais qu'est-ce que ma gloire, après tout? C'est l'honneur.
Cet honneur, il est vrai, veut le respect, l'estime ;
Mais il est généreux, sincère, maghanime ;
Et, pour dire en deux mots quelque chose de plus,
Il est et fut toujours la source des vertus.

ISABELLE, *fille d'un riche bourgeois.*

Des effets de l'honneur je suis persuadée ;
Mais a-t-il de soi-même une si haute idée,
Qu'il la laisse éclater en propos fastueux?
Le véritable honneur est moins présomptueux ;
Il ne se vante point ; il attend qu'on le vante ·
Et c'est la vanité qui, lasse de l'attente,
Et qui, fière des droits qu'elle sait s'arroger,
Croit obtenir l'estime en osant l'exiger.
Mais loin de réussir, elle offense, elle irrite,
Et ternit tout l'éclat du plus parfait mérite.

LE COMTE DE TUFIÈRE.

De grâce, à quel propos cette distinction?

ISABELLE.

Je vous laisse le soin de l'application ;
Et de la modestie embrassant la défense,
Je soutiens que par elle on voit la différence
Du mérite apparent au mérite parfait.
L'un veut toujours briller, l'autre brille en effet,

Sans y prétendre, et sans même le croire.
L'un est superbe et vain, l'autre n'a point de gloire;
Le faux aime le bruit, le vrai craint d'éclater;
L'un aspire aux égards, l'autre à les mériter.
Je dirai plus: les gens nés d'un sang respectable
Doivent se distinguer par un esprit affable,
Liant, doux, prévenant; au lieu que la fierté
Est l'ordinaire effet d'un éclat emprunté.
La hauteur est partout odieuse, importune.
Avec la politesse, un homme de fortune
Est mille fois plus grand, qu'un grand toujours gourmé.[1]
D'un limon précieux se présumant formé,
Traitant avec dédain et même avec rudesse
Tout ce qui lui paraît d'une moins noble espèce,
Croyant que l'on est tout quand on est de son sang,
Et croyant qu'on n'est rien au-dessous de son rang.

(*Le Glorieux*, acte III, scène IV.)

PIRON.

(1689-1773)

Alexis Piron était fils d'un pharmacien de Dijon. Il végéta quelques années dans sa ville natale, puis il se rendit à Paris, et travailla pour le théâtre. *La Métromanie*, son chef-d'œuvre, est une des meilleures comédies du XVIIIe siècle : cette pièce, purement écrite, est remplie de verve et de gaieté ; elle rappelle Regnard et quelquefois même Molière. Les *tragédies* de Piron ne sont pas restées au théâtre.

Nous avons encore de Piron des *épîtres*, des *odes*, des *fables*, des *contes*, des *épigrammes*, etc., dont la licence coupable l'empêcha d'être admis à l'Académie. Il s'en vengea par des épigrammes. On connaît son épitaphe :

Ci-gît Piron, qui ne fut rien;
Pas même académicien.

---

1. *Gourmé*, affectant un maintien grave et fier.

Francaleu, ou le vieux Métromane. [1]

C'est un fort galant homme, excellent caractère : [2]
Bon ami, bon mari, bon citoyen, bon père;
Mais à l'humanité, si parfait que l'on fût, [3]
Toujours par quelque faible on paya le tribut. [4]
Le sien est de vouloir rimer malgré Minerve; [5]
De s'être, en cheveux gris, avisé de sa verve,
Si l'on peut nommer verve une démangeaison [6]
Qui fait honte à la rime autant qu'à la raison.
Et malheureusement ce qui vicie abonde; [7]
Du torrent de ses vers sans cesse il nous inonde.
Tout le premier lui-même il en raille, il en rit.
Grimace! l'auteur perce; il les lit, les relit;
Prétend qu'ils fassent rire; et pour peu qu'on en rie,
Le poignard sur la gorge, en fait prendre copie,
Rentre en fougue, s'acharne impitoyablement,
Et charmé du flatteur le paie en l'assommant.

(*La Métromanie*, acte I, scène III.)

Damis, ou le jeune Métromane.

On engage Damis à se faire avocat, et on lui promet la gloire et la fortune. Il répond :

Ce mélange de gloire et de gain m'importune;

---

1. *Métromane*, celui qui a la manie de faire des vers.
2. *Galant homme*, honnête homme, de bon ton.
3. *Si parfait que*, pour quelque parfait que.
4. *Faible*, adj. employé subst., ellipse, pour *côté faible, faiblesse.*
5. *Minerve*, déesse de la Sagesse et des Beaux-Arts. *Rimer malgré Minerve*, faire des vers sans être poëte.
6. *Démangeaison*, irritation de la peau, et au figuré *désir ardent.*
7. *Vicier*, gâter, corrompre. *Ce qui vicie*, ce qui est défaut.

On doit tout à l'honneur et rien à la fortune. [1]
Le nourrisson du Pinde, ainsi que le guerrier, [2]
A tout l'or du Pérou préfère un beau laurier. [3]
L'avocat se peut-il égaler au poëte?
De ce dernier la gloire est durable et complète.
Il vit longtemps après que l'autre a disparu :
Scarron même l'emporte aujourd'hui sur Patru. [4]
Vous parlez du barreau de la Grèce et de Rome,
Lieux propres autrefois à produire un grand homme.
L'antre de la Chicane et sa barbare voix [5]
N'y défiguraient pas l'éloquence et les lois.

Que des traces du monstre on purge la tribune,
J'y monte; et mes talents, voués à la fortune,
Jusqu'à la prose encor voudront bien déroger.
Mais, l'abus ne pouvant sitôt se corriger,
Qu'on me laisse à mon gré, n'aspirant qu'à la gloire,
Des titres du Parnasse ennoblir ma mémoire, [6]
Et primer dans un art plus au-dessus du droit, [7]
Plus grave, plus sensé, plus noble qu'on ne croit.
La fraude impunément, dans le siècle où nous sommes,
Foule aux pieds l'équité si précieuse aux hommes.
Est-il, pour un esprit solide et généreux,
Une cause plus belle à plaider devant eux?

---

1. Ellipse de *on ne doit.*
2. *Pinde,* montagne située entre l'Epire et la Thessalie, et consacrée aux Muses. *Le nourrisson du Pinde,* le poëte.
3. *Pérou,* contrée de l'Amérique méridionale, autrefois riche en mines d'or. — *Laurier,* pour *gloire.* (Métonymie.)
4. *Scarron* (1610-1660), poëte burlesque; *Patru* (1604-1681), avocat célèbre, mort pauvre.
5. *Chicane,* abus des formalités de la procédure, arguties et subtilités des avocats. Ici, la *chicane* est personnifiée.
6. *Des titres du Parnasse,* par des vers. *Parnasse,* mont de la Phocide consacré aux Muses.
7. *Primer* (de *primus,* premier), tenir le premier rang... *Droit,* science de la législation.

Que la fortune donc me soit mère ou marâtre, [1]
C'en est fait, pour barreau je choisis le théâtre ; [2]
Pour client, la vertu ; pour loi, la vérité ;
Et pour juge, mon siècle et la postérité.
Infortuné ! je touche à mon cinquième lustre [3]
Sans avoir publié rien qui me rende illustre !
On m'ignore, et je rampe encore à l'âge heureux [4]
Où Corneille et Racine étaient déjà fameux !...
Ils ont dit, il est vrai, presque tout ce qu'on pense ;
Leurs écrits sont des vols qu'ils nous ont faits d'avance.
Mais le remède est simple ; il faut faire comme eux :
Ils nous ont dérobés, dérobons nos neveux ;
Et, tarissant la source où puise un beau délire, [5]
A tous nos successeurs ne laissons rien à dire.
Un démon triomphant m'élève à cet emploi : [6]
Malheur aux écrivains qui viendront après moi !

(*La Métromanie*, acte III, scène VII.)

---

1. *Mère* ou *marâtre*, favorable ou contraire. (Métaphore.) *Marâtre*, (de *mater*, mère), belle-mère, seconde femme du père. Ce mot ne s'emploie qu'en mauvaise part.
2. *C'en est fait*, c'est décidé. (Gallicisme.)
3. *Lustre*, espace de cinq ans. Ce mot vient de *lustrare*, passer la revue, purifier. A Rome, on faisait le recensement du peuple tous les cinq ans, et on l'accompagnait de sacrifices expiatoires.
4. *Ramper*, être dans un état humiliant. (Métaphore.)
5. *Délire*, enthousiasme, inspiration poétique.
6. *Démon*, génie invisible qui, selon les anciens, présidait aux actions des hommes.

GRESSET.

(1709-1777)

Jean-Baptiste-Louis Gresset, fils d'un magistrat, naquit à Amiens. Il fit ses études chez les jésuites, et y prit l'habit de novice. A vingt-cinq ans, il écrivit le petit poëme de *Vert-Vert*, ou les aventures d'un perroquet, dans lequel il faisait une peinture maligne des occupations et des ridicules des nonnes; bientôt il y ajouta *la Chartreuse* et *les Ombres*, autres badinages, où il se moque de la vie triste et monotone du *quartier latin*, à Paris. Ces poëmes firent congédier le jeune jésuite. Gresset rentra dans le monde, et se livra tout entier aux lettres. A l'âge de quarante ans, il renonça à la poésie, et ne s'occupa guère que d'exercices de piété.

Gresset a laissé des *contes* en vers, des *épîtres*, une tragédie intitulée *Édouard III;* deux comédies, *Sidney* et *le Méchant*, et des *poésies diverses*. Le conte de *Vert-Vert* et la comédie du *Méchant* feront seuls vivre son nom. *Vert-Vert* est un chef-d'œuvre dans le genre badin et gracieux, et *le Méchant*, peinture fidèle de la corruption élégante du XVIIIe siècle, est une comédie remarquable par la vérité des tableaux, le naturel, la finesse, et surtout l'élégante précision du langage.

Vert-Vert.

Dans maint auteur de science profonde
J'ai lu qu'on perd à trop courir le monde;
Très-rarement on en devient meilleur :
Un sort errant ne conduit qu'à l'erreur.
Il nous vaut mieux vivre au sein de nos lares, [1]
Et conserver, paisibles casaniers, [2]
Notre vertu dans nos propres foyers,
Que parcourir bords lointains et barbares;

---

1. *Lares* ou *pénates*, dieux domestiques des anciens Romains, pris ici pour *la maison, le foyer*. (Métonymie.)
2. *Casanier, ère* (de *casa*, maison), qui aime à demeurer chez soi.

Sans quoi le cœur, victime des dangers,
Revient chargé de vices étrangers.
L'affreux destin du héros que je chante
En éternise une preuve touchante.
Tous les échos des parloirs de Nevers, [1]
Si l'on en doute, attesteront mes vers.

A Nevers donc, chez les Visitandines, [2]
Vivait naguère un perroquet fameux, [3]
A qui son art et son cœur généreux,
Ses vertus même et ses grâces badines,
Auraient dû faire un sort moins rigoureux,
Si les bons cœurs étaient toujours heureux.
Vert-Vert (c'était le nom du personnage),
Transplanté là de l'indien rivage, [4]
Fut, jeune encor, ne sachant rien de rien,
Au susdit cloître enfermé pour son bien. [5]
Il était beau, brillant, leste et volage,
Aimable et franc, comme on l'est au bel âge,
Né tendre et vif, mais encore innocent;
Bref, digne oiseau d'une si sainte cage,
Par son caquet digne d'être au couvent...

Il était cher à toute la maison.
N'étant encor dans l'âge de raison, [6]
Libre, il pouvait et tout dire et tout faire,

---

1. *Nevers*, ville de 16,000 habitants, chef-lieu de la Nièvre. — *Parloir*, salle d'un couvent, d'un collége, où l'on va parler aux visiteurs.

2. *Visitandines*, ordre de religieuses, fondé en 1610, en l'honneur de la *Visitation* de la sainte Vierge, par la baronne de Chantal, grand'mère de Mme de Sévigné.

3. *Naguère*, contracté de *il n'y a guère*, il n'y a pas longtemps.

4. *Indien rivage*, pour *l'Inde*. (Périphrase.)

5. *Susdit*, nommé ci-dessus.

6. *N'étant encor*, pour *n'étant pas encore*. — *Age de raison*, âge où l'on peut distinguer le bien et le mal.

Il était sûr de charmer et de plaire.
Des bonnes sœurs égayant les travaux,
Il becquetait et guimpes et bandeaux. [1]
Il n'était point d'agréable partie
S'il n'y venait briller, caracoler,
Papillonner, siffler, rossignoler; [2]
Il badinait, mais avec modestie,
Avec cet air timide et tout prudent
Qu'une novice a, même en badinant. [3]
Par plusieurs voix interrogé sans cesse,
Il répondait à tout avec justesse:
Tel autrefois César en même temps
Dictait à quatre en styles différents. [4]

Admis partout, si l'on en croit l'histoire,
L'ami chéri mangeait au réfectoire : [5]
Là tout s'offrait à ses friands désirs;
Outre qu'encor pour ses menus plaisirs,
Pour occuper son ventre infatigable,
Pendant le temps qu'il passait hors de table,
Mille bonbons, mille exquises douceurs,
Chargeaient toujours les poches de nos sœurs.
Les petits soins, les attentions fines,
Sont nés, dit-on, chez les Visitandines;
L'heureux Vert-Vert l'éprouvait chaque jour:
Plus mitonné qu'un perroquet de cour, [6]
Tout s'occupait du beau pensionnaire;

---

1. *Guimpe,* vêtement de toile qui couvre le cou.
2. *Caracoler,* faire des caracoles, mouvements en rond. — *Papillonner,* voltiger comme le papillon. — *Rossignoler,* chanter comme le rossignol.
3. *Novice,* religieux, religieuse, qui a pris l'habit sans avoir fait ses vœux.
4. *César* (101-44 avant J.-C.), le plus grand des Romains, pouvait dicter à la fois à quatre secrétaires en quatre langues différentes.
5. *Réfectoire,* salle à manger dans les couvents, les colléges, etc.
6. *Mitonné,* soigné, gâté, choyé.

Ses jours coulaient dans un noble loisir.
Au grand dortoir il couchait d'ordinaire;[1]
Là, de cellule il avait à choisir.
Heureuse encor, trop heureuse la mère[2]
Dont il daignait, au retour de la nuit,
Par sa présence honorer le réduit!

Célébrité de Vert-Vert.

Trop resserré dans les bornes d'un cloître,
Un tel mérite au loin se fit connoître;[3]
Dans tout Nevers, du matin jusqu'au soir,
Il n'était bruit que des scènes mignonnes
Du perroquet des bienheureuses nonnes;
De Moulins même on venait pour le voir.[4]
Le beau Vert-Vert ne bougeait du parloir.[5]
Sœur Mélanie, en guimpe toujours fine,
Portait l'oiseau : d'abord aux spectateurs
Elle en faisait admirer les couleurs,
Les agréments, la douceur enfantine.
Son air heureux ne manquait point les cœurs.
Mais la beauté du tendre néophyte[6]
N'était encor que le moindre mérite;
On oubliait ces attraits enchanteurs,
Dès que sa voix frappait les auditeurs.
Orné, rempli de saintes gentillesses

---

1. *Dortoir*, grande salle où il y a plusieurs lits, plusieurs cellules, dans les couvents, les colléges, etc.
2. *La mère*, la religieuse.
3. On écrivait autrefois *cloistre* et *connoistre*, et la rime était bonne.
4. *Moulins*, ville de 16,000 habitants, sur l'Allier, capitale du Bourbonnais, et chef-lieu du département de l'Allier.
5. Avec *bouger*, on peut supprimer *pas*.
6. *Néophyte*, d'un mot grec, qui signifie *nouvellement converti*.

Que lui dictaient les plus jeunes professes,[1]
L'illustre oiseau commençait son récit;
A chaque instant, de nouvelles finesses,
Des charmes neufs variaient son débit.
Éloge unique et difficile à croire
Pour tout parleur qui dit publiquement,
Nul ne dormait dans tout son auditoire :[2]
Quel orateur en pourrait dire autant?
On l'écoutait, on vantait sa mémoire :
Lui cependant, stylé parfaitement,[3]
Bien convaincu du néant de la gloire,
Se rengorgeait toujours dévotement,[4]
Et triomphait toujours modestement.
Quand il avait débité sa science,
Serrant le bec et parlant en cadence,
Il s'inclinait d'un air sanctifié
Et laissait là son monde édifié.
Il n'avait dit que des phrases gentilles,
Que des douceurs, excepté quelques mots
De médisance, et tels propos de filles
Que par hasard il apprenait aux grilles,[5]
Ou que nos sœurs traitaient dans leur enclos.
Ainsi vivait dans ce nid délectable,
En maître, en saint, en sage véritable,

---

1. *Profès*, *professe*, de *professus*, qui a fait des vœux dans un ordre religieux.

2. *Auditoire*, lieu où une assemblée se réunit pour écouter, et réunion des auditeurs. — *Audience*, action d'écouter celui qui parle, et réunion des juges pour entendre les causes.

3. *Stylé*, formé, dressé. (Familier.)

4. *Se rengorger*, se donner de la gorge, et par extension, affecter un air de fierté, faire l'important. (Métaphore.)

5. *Grille*, barreaux à travers lesquels les religieux parlent aux visiteurs dans le parloir. Ce mot est pris ici pour *parloir ;* c'est la partie pour le tout. (Métonymie.)

Père Vert-Vert, cher à plus d'une Hébé,[1]
Gras comme un moine, et non moins vénérable,
Beau comme un cœur, savant comme un abbé,
Toujours aimé, comme toujours aimable,
Civilisé, musqué, pincé, rangé :[2]
Heureux enfin, s'il n'eût pas voyagé!

Fin tragique de Vert-Vert.

Vert-Vert fit un voyage à Nantes avec des dragons, des bateliers et un mauvais moine, et retint leurs gros mots et leurs jurons. Les religieuses nantaises renvoyèrent bien vite le parleur scandaleux. *A son retour à Nevers, neuf vieilles religieuses lui infligèrent un sévère châtiment.*

On le condamne à deux mois d'abstinence,
Trois de retraite, et quatre de silence;
Jardins, toilette, alcôves et biscuits,
Pendant ce temps lui furent interdits.
Ce n'est point tout : pour comble de misère,
On lui choisit pour garde, pour geôlière,
Pour entretien, l'Alecton du couvent,[3]
Spectacle fait pour l'œil d'un pénitent.
Malgré les soins de l'Argus inflexible,
Dans leurs loisirs souvent d'aimables sœurs,
Venant le plaindre avec un air sensible,
De son exil suspendaient les rigueurs.

---

1. *Hébé*, déesse de la Jeunesse, qui versait le nectar aux dieux. Au figuré, jeune femme. Ici, jeune nonne. (Métonymie.)
2. *Musqué*, parfumé avec du musc. — *Pincé*, plein d'affectation.
3. *Alecton*, une des trois Furies. Ici, la plus sévère des sœurs. (Métaphore.)
4. *Argus*, prince d'Argos, qui avait cent yeux. Junon lui confia la garde d'Io, dont elle était jalouse. Ici, gardien vigilant. (Métaphore.)

Sœur Rosalie, au retour des matines,[1]
Plus d'une fois lui porta des pralines.[2]
Mais dans les fers, loin d'un libre destin,
Tous les bonbons ne sont que chicotin.[3]

Couvert de honte, instruit par l'infortune,
Ou las de voir sa compagne importune,
L'oiseau contrit se reconnut enfin :[4]
Il oublia les dragons et le moine ;
Et pleinement remis à l'unisson[5]
Avec nos sœurs pour l'air et pour le ton,
Il redevint plus dévot qu'un chanoine.
Quand on fut sûr de sa conversion,
Le vieux divan, désarmant sa vengeance,[6]
De l'exilé borna la pénitence...

Mais, de nos sœurs, ô largesse indiscrète
Du sein des maux d'une longue diète
Passant trop tôt dans des flots de douceurs,
Bourré de sucre, et brûlé de liqueurs,
Vert-Vert tombant sur un tas de dragées,
E noirs cyprès vit ses roses changées.[7]
En vain les sœurs tâchaient de retenir
Son âme errante et son dernier soupir,
Ce doux excès, hâtant sa destinée,

Matines, office du matin.

Praline, espèce de dragée, rissolée dans du sucre, inventée par un sommelier du maréchal de Praslin.

Chicotin, suc amer extrait de la coloquinte.

4. Il *se reconnut* coupable, e se repentit.

5. *Unisson*, accord de plusieurs voix, qui font entendre *un seul son*.

6. *Divan* (du turc *diouan*, conseil d'État), conseil, assemblée. Ici, le conseil des vieilles nonnes.

7. *Cyprès*, arbre, symbole de la tristesse, deuil. (Métonymie.) — *Rose*, fleur du rosier, symbole de la beauté e du plaisir. (Métonymie.) Il vit la tristesse succéder au plaisir

De l'amitié victime fortunée,
Il expira dans le sein du plaisir.
On admirait ses paroles dernières.
Vénus enfin, lui fermant les paupières,[1]
Dans l'Élysée et les sacrés bosquets[2]
Le mène au rang des héros perroquets...

Qui peut narrer combien l'illustre mort
Fut regretté? La sœur dépositaire[3]
En composa la lettre circulaire
D'où j'ai tiré l'histoire de son sort.[4]
Pour le garder à la race future,
Son portrait fut tiré d'après nature :
Et la douleur, travaillant à son tour,[5]
Peignit, broda des larmes à l'entour.
On lui rendit tous les honneurs funèbres
Que l'Hélicon rend aux oiseaux célèbres.[6]
Au pied d'un myrte on plaça le tombeau
Qui couvre encor le Mausole nouveau :[7]
Là, par la main des tendres Artémises,
En lettres d'or ces rimes furent mises
Sur un porphyre environné de fleurs;

---

1. *Vénus*, déesse de la beauté.
2. *Élysée*, lieu où, suivant les païens, les âmes des hommes vertueux goûtaient un bonheur éternel.
3. *Dépositaire*, à qui est confié un dépôt.
4. *D'où* signifie l'action physique de sortir, de tirer. — *Dont*, qui exprime l'idée de relation, serait plus propre.
5. *Douleur*, prise pour les nonnes plongées dans la douleur : nom abstrait pour le concret. (Métonymie.)
6. *Hélicon*, montagne de Béotie, consacrée aux Muses, prise pour la poésie, ou plutôt pour les poëtes. (Métonymie.)
7. *Mausole*, roi de Carie, mort en 353 avant J.-C., et vivement regretté par sa femme Artémise, qui lui éleva un superbe tombeau, appelé *Mausolée*. On le dit de quelqu'un qui est vivement regretté; et une *Artémise* est une femme inconsolable de la mort de son mari.

En les lisant on sent naître ses pleurs :

« Novices, qui venez causer dans ces bocages,
« A l'insu de nos graves sœurs,
« Un instant, s'il se peut, suspendez vos ramages : [1]
« Apprenez nos malheurs.
« Vous vous taisez : si c'est trop vous contraindre,
« Parlez, mais parlez pour nous plaindre ;
« Un mot vous instruira de nos tendres douleurs :
« Ci-gît Vert-Vert, ci-gisent tous les cœurs. »

On dit pourtant (pour terminer ma glose [2]
En peu de mots) que l'ombre de l'oiseau
Ne loge plus dans le susdit tombeau ;
Que son esprit dans les nonnes repose,
Et qu'en tout temps, par la métempsycose, [3]
De sœurs en sœurs l'immortel perroquet
Transportera son âme et son caquet.

(*Vert-Vert.*)

La chambre de Gresset au collége des jésuites à Paris.

Si ma chambre est ronde ou carrée,
C'est ce que je ne dirai pas :
Tout ce que j'en sais sans compas,
C'est que depuis l'oblique entrée
Dans cette cage resserrée
On peut former jusqu'à six pas,
Une lucarne mal vitrée

---

1. *Ramage*, chant des oiseaux qui sont perchés sur les *rameaux*, les branches, et au figuré, babil des enfants.

2. *Glose*, commentaire pour expliquer un auteur. Ici, pris pour *histoire, conte.*

3. *Métempsycose*, qu'on devrait écrire *métempsychose*, doctrine qui consiste à croire que l'âme, en se séparant du corps, va habiter d'autres corps.

Près d'une gouttière livrée
A d'interminables sabbats,[1]
Où l'université des chats,
A minuit, en robe fourrée,
Vient tenir ses bruyants états.[2]
Une table mi-démembrée,
Près du plus humble des grabats;
Six brins de paille délabrée,
Tressés sur de vieux échalas,[3]
Voilà les meubles délicats
Dont ma chartreuse est décorée.[4]

(*La Chartreuse.*)

SAINT-LAMBERT

(1717-1803)

Henri-François, marquis de Saint-Lambert, naquit à Vézelise, en Lorraine. Après avoir servi quelque temps, il renonça à la carrière militaire pour se vouer au monde et aux lettres. Il s'enrôla parmi les philosophes, écrivit pour l'*Encyclopédie*, et publia le poëme des *Saisons*, qui, malgré quelques beautés de détail, est froid et monotone. On a encore de Saint-Lambert des *poésies fugitives*, des *fables orientales*, des *contes en prose*, etc.

L'orage.[5]

On voit à l'horizon, de deux points opposés,
Des nuages monter dans les airs embrasés;

---

1. *Sabbat*, au figuré, grand bruit fait avec confusion.
2. *États*, assemblée des députés d'une province, convoqués pour voter et répartir les impôts.
3. *Échalas*, perche mince destinée à soutenir un cep de vigne. Ces deux vers sont une périphrase pour désigner une mauvaise chaise.
4. *Chartreuse*, couvent austère, fondé en 1080, par saint Bruno, au nord de Grenoble. Ici, demeure solitaire.
5. La Harpe, qui fait un éloge exagéré du talent de Saint-Lambert, con-

On les voit s'épaissir, s'élever et s'étendre.
D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre :
Les flots en ont frémi, l'air en est ébranlé,
Et le long du vallon le feuillage a tremblé.
Les monts ont prolongé le lugubre murmure,
Dont le son lent et sourd attriste la nature.
Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur,
Et la terre en silence attend dans la terreur.
Des monts et des rochers le vaste amphithéâtre
Disparaît tout à coup sous un voile grisâtre;
Le nuage élargi les couvre de ses flancs,
Il pèse sur les airs tranquilles et brûlants.
Mais des traits enflammés ont sillonné la nue, [1]
Et la foudre, en grondant, roule dans l'étendue;
Elle redouble, vole, éclate dans les airs;
Leur nuit est plus profonde, et de vastes éclairs
En font sortir sans cesse un jour pâle et livide. [2]
Du couchant ténébreux s'élance un vent rapide,
Qui tourne sur la plaine, et, rasant les sillons,
Enlève un sable noir qu'il roule en tourbillons.
Ce nuage nouveau, ce torrent de poussière,
Dérobe à la campagne un reste de lumière.
La peur, l'airain sonnant, dans les temples sacrés [3]
Font entrer à grands flots les peuples égarés.
Grand Dieu ! vois à tes pieds leur foule consternée
Te demander le prix des travaux de l'année.

---

sidère ce morceau comme un chef-d'œuvre de description. Les indices d'un orage y sont vivement peints, et le poëte a su trouver plusieurs vers imitatifs. Mais le travrail s'y fait trop sentir, et il y a des répétitions qui ne sont pas élégantes : *On voit, roule, éclate, tombe, font sortir, font entrer, travaux de l'année, ouvrage de l'année*, etc.

1. *Traits enflammés*, périphrase pour *éclairs*.
2. *Livide*, blanc se rapprochant du gris ou du vert.
3. *Airain sonnant*, pour le son des cloches. Matière pour la chose. (Métonymie.)

Hélas! d'un ciel en feu les globules glacés[1]
Écrasent, en tombant, les épis renversés.
Le tonnerre et les vents déchirent les nuages;
Le fermier de ses champs contemple les ravages,
Et presse dans ses bras ses enfants effrayés.
La foudre éclate, tombe, et des monts foudroyés
Descendent à grand bruit les graviers et les ondes,
Qui courent en torrents sur les plaines fécondes.
O récolte! ô moisson! tout périt dans un jour :[2]
L'ouvrage de l'année est détruit sans retour.

(*Les Saisons*, l'été.)

LEFRANC DE POMPIGNAN

(1709-1781)

Jean-Jacques Lefranc, marquis de Pompignan, naquit à Montauban, d'une famille distinguée dans la magistrature. Il fut avocat général, puis président à la Cour des Aides de cette ville. Il cultiva les lettres, et finit par s'y vouer tout entier. Ses principes religieux et ses attaques contre les idées nouvelles lui attirèrent la haine des philosophes, et surtout de Voltaire, qui ne cessa de le poursuivre de ses sarcasmes. Il a laissé une tragédie de *Didon*, peu connue, des *odes*, des *poésies sacrées*, des *traductions*, etc.

En général, sa versification est pure, élégante, harmonieuse; mais il a peu d'invention, de chaleur, et manque de cet enthousiasme qui est le feu sacré de la poésie lyrique.

---

1. *Globules glacés*, périphrase pour la grêle, les grêlons.
2. *Dans un jour* signifie *après un jour*. Il faudrait *en un jour*, qui veut dire *dans l'intervalle d'un jour*.

La mort de J.-B. Rousseau.[1]

Quand le premier chantre du monde[2]
Expira sur les bords glacés
Où l'Hèbre effrayé dans son onde[3]
Reçut ses membres dispersés,
Le Thrace, errant sur les montagnes,[4]
Remplit les bois et les campagnes
Du cri perçant de ses douleurs;
Les champs de l'air en retentirent,
Et dans les antres qui gémirent
Le lion répandit des pleurs.[5]

La France a perdu son Orphée...
Muses, dans ce moment de deuil,[6]
Élevez le pompeux trophée
Que vous demande son cercueil.
Laissez, par de nouveaux prodiges,
D'éclatants et dignes vestiges
D'un jour marqué par vos regrets.
Ainsi le tombeau de Virgile
Est couvert du laurier fertile
Qui par vos soins ne meurt jamais.[7]

---

1. « Le début de cette ode, dit La Harpe, est beau comme Horace et Pindare. Le trait qui termine le tableau est à la fois d'un si grand effet et placé si naturellement... »

2. *Orphée*, poëte grec, mis en pièces par les Bacchantes de la Thrace, irritées de ses mépris.

3. *Hèbre*, fleuve de la Thrace, où fut jeté le corps d'Orphée.

4. *Le Thrace*, pour *les Thraces*. (Métonymie.)

5. Belle prosopopée. Le poëte fait partager la douleur des hommes à la nature, aux animaux.

6. *Muses*, prises ici pour les poëtes.

7. Le tombeau de Virgile, près de Pouzzoles, est couvert d'arbrisseaux; il y a, entre autres, sur la cime, un laurier qu'on a beau couper; selon la tradition, il repousse toujours.

D'une brillante et triste vie
Rousseau quitte aujourd'hui les fers;
Et, loin du ciel de sa patrie,
La mort termine ses revers.
D'où ses maux prirent-ils leur source?
Quelles épines dans sa course
Étouffaient les fleurs sous ses pas?[1]
Quels ennuis! quelle vie errante!
Et quelle foule renaissante
D'adversaires et de combats!...

Jusques à quand, mortels farouches,
Vivrons-nous de haine et d'aigreur?
Prêterons-nous toujours nos bouches
Au langage de la fureur?
Implacable dans ma colère,
Je m'applaudis de la misère
De mon ennemi terrassé :
Il se relève, je succombe,
Et moi-même à ses pieds je tombe,
Frappé du trait que j'ai lancé...

Du sein des ombres éternelles
S'élevant au trône des dieux,
L'envie offusque de ses ailes
Tout éclat qui frappe ses yeux.
Quel ministre, quel capitaine,
Quel monarque vaincra sa haine
Et les injustices du sort?
Le temps à peine les consomme ;[2]

---

1. *Épines*, pour chagrins, tribulations. — *Fleurs*, pour plaisirs.
2. *Consomme*, pour *en triomphe*. — *Consommer*, détruire une chose par usage. — *Consumer*, détruire, anéantir, brûler.

Et quoi que fasse le grand homme,[1]
Il n'est grand homme qu'à sa mort.

Le Nil a vu, sur ses rivages,
Les noirs habitants des déserts
Insulter, par leurs cris sauvages,
L'astre éclatant de l'univers.[2]
Cris impuissants, fureurs bizarres !
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.[3]

MALFILATRE.

(1733-1767)

Jean-Charles-Louis de Clinchamp de Malfilâtre, naquit à Caen, de parents pauvres. Il débuta dans la carrière littéraire en concourant pour le prix de poésie à Caen et à Rouen, et fut couronné plusieurs fois. Encouragé par ces succès, Malfilâtre se rendit à Paris; il y tomba dans la misère et mourut à l'âge de 34 ans.

La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré.

a dit Gilbert, dont la destinée devait être aussi malheureuse.

On a de Malfilâtre des *odes*, un poëme sur *Narcisse*, et des *fragments* de Virgile, traduits en vers français. On y remarque des vers élégants et pleins de douceur, qui rappellent quelquefois, de loin, la langue de Racine.

---

1. *Quoi que*, quelque chose que. — *Quoique*, bien que.
2. Ce fait est rapporté par Diodore de Sicile.
3. La Harpe place cette strophe encore au-dessus de la première. « C'est, dit-il, le plus magnifique emblème du génie éclairant les hommes, tandis qu'il en est persécuté. »

Les deux serpents.[1]

A cet autel de gazons et de fleurs
Déjà la main des sacrificateurs
A présenté la génisse sacrée,
Jeune, au front large, à la corne dorée :
Le bras fatal, sur sa tête étendu,
Prêt à frapper, tient le fer suspendu...[2]
Un bruit s'entend... l'air siffle... l'autel tremble.[3]
Du fond du bois, du pied des arbrisseaux,
Deux fiers serpents soudain sortent ensemble,
Rampent de front, vont à replis égaux :
L'un près de l'autre ils glissent, et sur l'herbe
Laissent loin d'eux de tortueux sillons,
Les yeux en feu, lèvent d'un air superbe[4]
Leurs cous mouvants, gonflés de noirs poisons ;[5]
Et vers le ciel deux menaçantes crêtes,
Rouges de sang, se dressent sur leurs têtes.
Sans s'arrêter, sans jeter un regard
Sur mille enfants fuyant de toute part,
Le couple affreux d'une ardeur unanime[6]
Suit son objet, va droit à la victime,[7]

---

1. Ce récit est une belle imitation du Laocoon de Virgile. (*Énéide*, l. II.)
2. *Le fer*, pour le couteau. (Métonymie.)
3. *Un bruit s'entend*, pour *est entendu :* le verbe réfléchi pour le verbe passif. — *L'air siffle*, pour *on siffle dans l'air :* l'effet pour la cause. (Métonymie.)
4. *Les yeux en feu*, pour les yeux brillants comme du feu. (Métaphore.)
5. Le poison ne gonfle pas le cou des serpents.
6. *D'une ardeur*, pour *avec une ardeur*. — *Unanime*, d'une seule *âme*, d'un commun accord, est ici impropre : on ne dit pas *une ardeur unanime*.
7. *Suit son objet*, expression vague et inutile. — *Victime*, génisse qu'on allait immoler.

L'atteint, recule, et, de terre élancé,
Forme cent nœuds autour d'elle enlacé :
La tient, la serre, avec fureur s'obstine
A l'enchaîner, malgré ses vains efforts,
Dans les liens de deux flexibles corps ;
Perce des traits d'une langue assassine [1]
Son cou nerveux, les veines de son flanc,
Poursuit, s'attache à sa forte poitrine,
Mord et déchire et s'enivre de sang.
Mais l'animal, que leur souffle empoisonne,
Pour s'arracher à ce double ennemi
Qui, constamment sur son corps affermi,
Comme un réseau l'enferme et l'emprisonne,
Combat, s'épuise en mouvements divers,
S'arme contre eux de sa dent menaçante,
Perce les vents d'une corne impuissante,
Bat de sa queue et ses flancs et les airs ;
Il court, bondit, se roule, se relève ;
Le feu jaillit de ses larges naseaux ;
A sa douleur, à ses horribles maux [2]
Les deux dragons ne laissent point de trêve :
Sa voix, perdue en longs mugissements,
Des vastes mers fait retentir les ondes, [3]
Les antres creux et les forêts profondes...
Il tombe enfin, il meurt dans les tourments,
Il meurt... Alors les énormes reptiles
Tranquillement rentrent dans leurs asiles.

(*Poëme de Narcisse*, chant III.)

---

1. C'est avec les dents, et non avec la langue, que les serpents communiquent leur venin.
2. *A sa douleur* n'est-il pas inutile?
3. *Les ondes des vastes mers*, pour la mer, est une expression languissante.

GILBERT.

(1751-1780)

Nicolas Gilbert naquit au village de Fontenay-le-Château, près de Remiremont, en Lorraine. Ses parents, simples cultivateurs, lui firent donner une excellente éducation. A dix-neuf ans, il alla chercher fortune à Paris. Il se lia avec des hommes du parti religieux et monarchique, et voulut se faire connaître en concourant pour les prix académiques. Les philosophes, qui dominaient à l'Académie, montrèrent peu de justice à son égard : on ne fit pas même mention de son ode sur le *Jugement dernier*, qui renferme quelques beautés, et qui finit par deux vers sublimes. Révolté de voir son talent méconnu, le jeune poëte écrivit deux satires véhémentes contre les mœurs et la littérature de l'époque, Ces deux satires, intitulées *Le dix-huitième siècle* et *Mon apologie*, sont pleines d'audace, de verve et d'énergie. Gilbert rend à ses adversaires injustice pour injustice, et ne craint pas de traiter Thomas, La Harpe, d'Alembert et même Voltaire, comme Boileau avait traité Cotin, Pradon et Chapelain. Mais il est bien loin de Boileau, surtout pour le style : sa versification est dure et incorrecte.

Au milieu de cette lutte, Gilbert fit une chute de cheval; sa tête se dérangea, et il fut porté à l'hôpital, seul lieu alors où sa maladie pût être traitée avec succès. Là, dans un accès de fièvre cérébrale, il avala une clef, et mourut au bout de quelques heures. Il n'avait pas trente ans. C'est dans un moment lucide qu'il écrivit ses *Adieux à la vie*, qui furent pour lui le *chant du cygne*.

Adieux à la vie.

J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence;
Il a vu mes pleurs pénitents;
Il guérit mes remords, il m'arme de constance;
Les malheureux sont ses enfants.

Mes ennemis, riant, ont dit dans leur colère :
« Qu'il meure, et sa gloire avec lui ! »

Mais à mon cœur calmé le Seigneur dit en père :
Leur haine sera ton appui. [1]

A tes plus chers amis ils ont prêté leur rage.
Tout trompe ta simplicité :
Celui que tu nourris court vendre ton image, [2]
Noire de sa méchanceté.

Mais Dieu t'entend gémir, Dieu vers qui te ramène
Un vrai remords né des douleurs,
Dieu qui pardonne enfin à la nature humaine
D'être faible dans les malheurs.

J'éveillerai pour toi la pitié, la justice
De l'incorruptible avenir ;
Eux-mêmes épureront, par leur long artifice, [3]
Ton honneur qu'ils pensent ternir.

Soyez béni, mon Dieu ! vous qui daignez me rendre
L'innocence et son noble orgueil ; [4]
Vous qui, pour protéger le repos de ma cendre,
Veillerez près de mon cercueil !

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs ;
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

Salut, champs que j'aimais ! et vous, douce verdure !
Et vous, riant exil des bois !

---

1. *Ton appui,* leur haine sera un mérite pour toi dans l'autre vie.
2. *Ton image,* ta réputation souillée par leur méchanceté.
3. *Eux-même ;* en prose, il faudrait *eux-mêmes.* En poésie, on peut supprimer *s*, quand le vers l'exige.
4. On ne peut rendre l'innocence ; et l'orgueil n'est jamais un don de Dieu. Gilbert aurait pu dire : « *La paix et l'espoir sans orgueil.* »

Ciel, pavillon de l'homme, admirable nature,
Salut pour la dernière fois!

Ah! puissent voir longtemps votre beauté sacrée[1]
Tant d'amis sourds à mes adieux!
Qu'ils meurent pleins de jours, que leur mort soit pleurée;
Qu'un ami leur ferme les yeux![2]

Gilbert se justifie de nommer les auteurs.

Ah! si d'un doux encens je les eusse fêtés,
Vous me pardonneriez de les avoir cités.
Quoi donc! un écrivain veut que son nom partage
Le tribut de louange offert à son ouvrage,
Et m'impute à forfait, s'il blesse la raison,
De la venger d'un vers égayé de son nom!
Comptable de l'ennui dont sa muse m'assomme,
Pourquoi s'est-il nommé, s'il ne veut qu'on le nomme?
Je prétends soulever les lecteurs détrompés
Contre un auteur bouffi de succès usurpés.
Sous une périphrase étouffant ma franchise,
Au lieu de d'Alembert, faut-il donc que je dise :[4]
C'est ce joli pédant, géomètre orateur,
De l'*Encyclopédie* ange conservateur.

---

1. Inversion et ellipse: *Ah!* je souhaite que *tant d'amis,... puissent*, etc.
2. Ces trois dernières strophes sont admirables.
3. Gilbert s'adresse à un critique qui lui dit :
« Vous nommez les auteurs, et c'est là votre crime. »
4. *D'Alembert* (1717—1783), un des plus célèbres géomètres du XVIIIe siècle, écrivain clair et précis, mais un peu sec et trop dénué de chaleur et d'imagination, fut le collaborateur de Diderot dans la composition de l'*Encyclopédie*. Les plus connus de ses ouvrages sont les *Éloges des Académiciens* morts pendant qu'il était secrétaire de l'Académie.

Dans l'histoire chargé d'inhumer ses confrères,
Grand homme, car il fait leurs extraits mortuaires?
Si j'évoque jamais, du fond de son journal,
Des sophistes du temps l'adulateur banal;
Lorsque son nom suffit pour exciter le rire,
Dois-je, au lieu de la Harpe, obscurément écrire :
C'est ce petit rimeur, de tant de prix enflé,
Qui, sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,
Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,
Tomba de chute en chute au trône académique?[1]
Ces détours sont d'un lâche et malin détracteur;
Je ne veux point offrir d'énigmes au lecteur.
Sitôt que l'auteur signe un écrit qu'il proclame,
Son nom doit partager et l'éloge et le blâme.

(*Mon apologie.*)

DORAT.

(1734-1780)

Glaude-Joseph Dorat, né à Paris d'une famille de magistrats, fut d'abord avocat, puis mousquetaire, et finit par ne s'occuper que de vers et de plaisirs. C'était un poëte de petits soupers, spirituel, mignon, prétentieux; il rimait comme les oiseaux gazouillent : on pourrait l'appeler le *Colibri du Parnasse.* Dorat a fait des *tragédies*, des *comédies*, des *contes*, des *fables*, des *épîtres*, des *chansons*, des *stances*, des *épigrammes*, un poëme sur *la déclamation*, etc. Les *épîtres* sont ce qu'il y a de meilleur. En général, le style de Dorat est facile et gracieux ; mais il est trop souvent affecté, maniéré, monotone.

---

1. *La Harpe* (1739-1803) manque d'impartialité dans ses jugements sur ses contemporains; mais il se montre critique supérieur, quand il parle des écrivains du XVIIe siècle, qu'il apprécie avec goût, et loue avec éloquence et émotion dans un style excellent. Ses vers sont prosaïques, mais sa prose n'a été *sifflée* par personne.

Épître à un ami qui lui conseillait de répondre à une critique.

Vous voulez, pour un faible outrage,
Que j'aille sonner le tocsin,
Afficher avec étalage
Un ressentiment enfantin,
Et me venger en écrivain,
Quand je puis m'amuser en sage?
Ma foi, je n'ai point ce courage.

A mon drame un peu brusquement
J'ai voulu donner la naissance :
Le public eut la complaisance
De m'en dire son sentiment,
Et de m'avertir, en bâillant,
De mon défaut d'expérience.
J'ai cédé, par reconnaissance,
Aux vœux de ce juge indulgent,
Et nous voilà quittes, je pense.

Après cet accommodement,
Dans l'arène irais-je descendre,[1]
Remuer une triste cendre
Qui repose paisiblement?
C'est trop exiger, trop prétendre :
Laissons mon drame, s'il vous plaît.
C'est bien assez de l'avoir fait,
Sans qu'il faille encor le défendre.

---

1. *Arène*, partie du cirque couverte de sable où avaient lieu les combats des gladiateurs et des bêtes féroces. Ce mot se prend pour *combat, lutte*.

FLORIAN.

(1755-1794)

Jean-Pierre Claris, chevalier de Florian, naquit au château de *Florian*, dans les Cévennes. Il fut d'abord page du duc de Penthièvre, puis capitaine de dragons dans son régiment et enfin son gentilhomme et son ami. Le vertueux duc de Penthièvre le chargeait de distribuer aux pauvres ses nombreuses aumônes. Pendant la Révolution, Florian fut arrêté comme *suspect*, à cause de son nom. Devenu libre, après la chute de Robespierre, il ne fit que languir dans de continuelles alarmes, et mourut bientôt, à l'âge de 38 ans.

Les meilleurs titres littéraires de Florian sont ses *fables* ; elles le placent après La Fontaine, mais à une grande distance. Il manque de génie et d'originalité ; mais son style, facile et naturel, et sa morale aimable font lire avec plaisir son petit volume.

Florian a encore laissé quelques petits poëmes : *Ruth et Noémi*, jolie églogue, *Tobie*, etc., des pièces de théâtre, aujourd'hui peu lues ; des nouvelles pastorales et des romans maniérés : *Estelle, Galatée, Numa Pompilius, Guillaume Tell, Gonzalve de Cordoue*, etc. Ces ouvrages, si populaires et si aimés de l'enfance, sont peu estimés de l'âge mûr. Voltaire, grand-oncle de Florian, l'appelait spirituellement *Florianet*.

L'Aveugle et le Paralytique.

Aidons-nous mutuellement;
La charge des malheurs en sera plus légère;
Le bien que l'on fait à son frère
Pour le mal que l'on souffre est un soulagement.
Confucius l'a dit : suivons tous sa doctrine.[1]
Pour la persuader aux peuples de la Chine,
Il leur contait le trait suivant :

Dans une ville de l'Asie,

---

1. *Confucius* (550-480 avant J.-C.), philosophe chinois qui, comme Socrate, professa la morale et la sagesse. — *Doctrine*, ce qu'on croit en religion et en philosophie. *Précepte* serait ici plus propre.

Il existait deux malheureux,[1]
L'un perclus, l'autre aveugle, et pauvres tous les deux.[2]
Ils demandaient au ciel de terminer leur vie :
Mais leurs vœux étaient superflus :
Ils ne pouvaient mourir. Nôtre paralytique,
Couché sur un grabat dans la place publique,
Souffrait sans être plaint; il en souffrait bien plus.
L'aveugle, à qui tout pouvait nuire,
Était sans guide, sans soutien,
Sans avoir même un pauvre chien
Pour l'aimer et pour le conduire.
Un certain jour il arriva[3]
Que l'aveugle à tâtons, au détour d'une rue,[4]
Près du malade se trouva :
Il entendit ses cris, son âme en fut émue.
Il n'est tels que les malheureux[5]
Pour se plaindre les uns les autres.
« J'ai mes maux, lui dit-il, et vous avez les vôtres :
Unissons-les, mon frère, ils seront moins affreux.
— Hélas! dit le perclus, vous ignorez, mon frère,
Que je ne puis faire un seul pas;
Vous-même vous n'y voyez pas :[6]
A quoi nous servirait d'unir notre misère?
— A quoi? répond l'aveugle. Écoutez : à nous deux,
Nous possédons le bien à chacun nécessaire :[7]
J'ai des jambes, et vous, des yeux.

---

1. *Il existait...* Les verbes neutres et un grand nombre de verbes réfléchis peuvent devenir impersonnels. Ce tour est favorable à l'inversion et à la variété.
2. *Perclus*, paralytique, impotent. Il est mis ici pour *perclus des jambes*.
3. *Un certain jour* signifie *un jour* indéterminé.
4. *A tâtons*, en tâtonnant, en tâtant le chemin.
5. *Il n'est tels que*, il n'est personne comme.
6. *Vous n'y voyez pas*, gallicisme, pour vous ne voyez pas.
7. *A nous deux*, gallicisme, nous deux. — *Le bien nécessaire à chacun*, ce qui serait nécessaire à chacun de nous.

Moi, je vais vous porter; vous, vous serez mon guide :
Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés;
Mes jambes, à leur tour, iront où vous voudrez.
Ainsi, sans que jamais notre amitié décide
Qui de nous deux remplit le plus utile emploi,
Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi. »

(Liv. I, fable XX.)

Le Danseur de corde et le Balancier.[1]

Sur la corde tendue un jeune voltigeur[2]
Apprenait à danser; et déjà son adresse,
Ses tours de force, de souplesse,
Faisaient venir maint spectateur.[3]
Sur son étroit chemin on le voit qui s'avance,
Le balancier en main, l'air libre, le corps droit,
Hardi, léger autant qu'adroit;
Il s'élève, descend, va, vient, plus haut s'élance,
Retombe, remonte en cadence;
Et, semblable à certains oiseaux
Qui rasent en volant la surface des eaux,
Son pied touche, sans qu'on le voie,
A la corde qui plie, et dans l'air le renvoie.[4]
Notre jeune danseur, tout fier de son talent,
Dit un jour : « A quoi bon ce balancier pesant[5]
Qui me fatigue et m'embarrasse?
Si je dansais sans lui, j'aurais bien plus de grâce,
De force et de légèreté. »

---

1. *Balancier*, long bâton qui sert aux danseurs de corde pour se tenir en équilibre.
2. *Voltigeur*, celui qui *voltige* sur une corde, qui fait des tours de souplesse et de force.
3. *Maint*, *e*, (du gallique *maint*, *ment*, quantité), nombreux, plusieurs.
4. Excellente peinture du danseur de corde.
5. *A quoi bon*, pour *à quoi est bon*.

Aussitôt fait que dit. Le balancier jeté,[1]
Notre étourdi chancelle, étend les bras et tombe.
Il se cassa le nez, et tout le monde en rit.

Jeunes gens, jeunes gens, ne vous a-t-on pas dit
Que, sans règle et sans frein, tôt ou tard on succombe?
La vertu, la raison, les lois, l'autorité,
Dans vos désirs fougueux vous causent quelque peine :
C'est le balancier qui vous gêne,
Mais qui fait votre sûreté.

(Liv. II, fable VI.)

L'habit d'arlequin.

Un jour du mardi gras, j'étais à la fenêtre
D'un oiseleur de mes amis,[2]
Quand sur le quai je vis paraître[3]
Un petit arlequin leste, bien fait, bien mis,[4]
Qui, la batte à la main, d'une grâce légère,[5]
Courait après un masque en habit de bergère.
Le peuple applaudissait par des ris, par des cris.

Tout près de moi, dans une cage,
Trois oiseaux étrangers, de différent plumage,[6]
Perruche, cardinal, serin,
Regardaient aussi l'arlequin,

---

1. *Aussitôt fait que dit.* Ellipse pour *cela fut fait aussitôt que cela eut été dit.*
2. *Oiseleur*, celui qui chasse aux oiseaux. — *Oiselier*, qui élève et vend des oiseaux.
3. Le *quai* de la Ferraille, appelé aussi le *quai* aux Fleurs, le long de la Seine, à Paris.
4. *Bien fait*, beau. — *Bien mis*, habillé avec goût.
5. *Batte*, bâton d'arlequin, pour *battre*, frapper. — *D'une grâce*, pour *avec une grâce.*
6. Ces oiseaux sont originaires des pays étrangers.

La perruche disait : « J'aime peu son visage;
Mais son charmant habit n'eut jamais son égal :
Il est d'un si beau vert! — Vert? dit le cardinal;
Vous n'y voyez donc pas, ma chère?
L'habit est rouge assurément;
Voilà ce qui le rend charmant.
— Oh! pour celui-là, mon compère,[1]
Répondit le serin, vous n'avez pas raison,
Car l'habit est jaune citron;
Et c'est ce jaune-là qui fait tout son mérite.
— Il est vert. — Il est jaune. — Il est rouge, morbleu! »[2]
Interrompt chacun avec feu;
Et déjà le trio s'irrite.[3]
« Amis, apaisez-vous, leur crie un bon pivert;
L'habit est jaune, rouge et vert.
Cela vous surprend fort; voici tout le mystère :
Ainsi que bien des gens d'esprit et de savoir,
Mais qui d'un seul côté regardent une affaire,
Chacun de vous ne veut y voir
Que la couleur qui sait lui plaire. »

(Liv. IV, fable IV.)

Le Singe qui montre la Lanterne magique.

Messieurs les beaux esprits, dont la prose et les vers[4]
Sont d'un style pompeux et toujours admirable,
Mais que l'on n'entend point, écoutez cette fable,
Et tâchez de devenir clairs.

Un homme qui montrait la lanterne magique
Avait un singe dont les tours

---

1. *Celui-là*, pour *cela*. — *Compère*, camarade.
2. *Morbleu*, espèce de jurement.
3. *Trio*, réunion de trois individus.
4. *Beaux esprits*, ceux qui cherchent à se distinguer par leur esprit.

Attiraient chez lui grand concours;
Jacqueau, c'était son nom, sur la corde élastique
Dansait et voltigeait au mieux,[1]
Puis faisait le saut périlleux;[2]
Et puis sur un cordon, sans que rien le soutienne,
Le corps droit, fixe, d'aplomb,
Notre Jacqueau fait tout du long[3]
L'exercice à la prussienne.[4]
Un jour qu'au cabaret son maître était resté
(C'était, je pense, un jour de fête),
Notre singe en liberté
Veut faire un coup de sa tête :[5]
Il s'en va rassembler les divers animaux
Qu'il peut rencontrer dans la ville.
Chiens, chats, poulets, dindons, pourceaux,
Arrivent bientôt à la file.
« Entrez, entrez, messieurs! criait notre Jacqueau;
C'est ici, c'est ici qu'un spectacle nouveau
Vous charmera gratis. Oui, messieurs, à la porte
On ne prend point d'argent, je fais tout pour l'honneur. »

A ces mots, chaque spectateur
Va se placer, et l'on apporte
La lanterne magique : on ferme les volets,
Et, par un discours fait exprès,
Jacqueau prépare l'auditoire.[6]

---

1. *Au mieux*, le mieux du monde, très-bien.
2. *Saut périlleux*. Le corps fait un tour entier en l'air.
3. *Tout du long* ou *tout le long* de la corde.
4. *Exercice à la prussienne*, à la manière prussienne. Frédéric II le Grand modifia l'exercice militaire, et son armée était la mieux exercée de l'Europe.
5. *Faire un coup de sa tête*, agir sans prendre conseil de personne; faire un coup de son invention.
6. *Auditoire*, assemblée de ceux qui écoutent. — *Audience*, attention donnée à celui qui parle. (Voir page 134, note 3.)

Ce morceau vraiment oratoire
Fit bâiller ; mais on applaudit.
Content de ce succès, notre singe saisit
Un verre peint qu'il met dans sa lanterne ;
Il sait comment on le gouverne,
Et crie en le poussant : « Est-il rien de pareil ?
Messieurs, vous voyez le soleil,
Ses rayons et toute sa gloire.
Voici présentement la lune ; puis l'histoire
D'Adam, d'Ève et des animaux...
Voyez, messieurs, comme ils sont beaux !
Voyez la naissance du monde ;
Voyez... » Les spectateurs, dans une nuit profonde,
Écarquillaient leurs yeux et ne pouvaient rien voir : [1]
L'appartement, le mur, tout était noir.
« Ma foi, disait un chat, de toutes les merveilles
Dont il étourdit nos oreilles,
Le fait est que je ne vois rien.
— Ni moi non plus, disait un chien.
— Moi, disait un dindon, je vois bien quelque chose ; [2]
Mais je ne sais pour quelle cause
Je ne distingue pas très-bien. »
Pendant tous ces discours, le Cicéron moderne [3]
Parlait éloquemment et ne se lassait point :
Il n'avait oublié qu'un point,
C'était d'éclairer sa lanterne.

(Liv. II, fable VII.)

---

1. *Écarquiller*, ouvrir les yeux.
2. Le dindon s'imaginait voir quelque chose, comme les sots admirent sans comprendre.
3. *Le Cicéron*, le grand orateur. (Métonymie.) Cicéron (107-43 av. J.-C.), le plus éloquent orateur romain.

La Mère, l'Enfant et les Sarigues. [1]

« Maman, disait un jour à la plus tendre mère
Un enfant péruvien, sur ses genoux assis, [2]
Quel est cet animal qui, dans cette bruyère, [3]
Se promène avec ses petits ?
Il ressemble au renard. — Mon fils, répondit-elle,
Du sarigue c'est la femelle :
Nulle mère pour ses enfants
N'eut jamais plus d'amour, plus de soins vigilants.
La nature voulut seconder sa tendresse.
Et lui fit près de l'estomac
Une poche profonde, une espèce de sac,
Où ses petits, quand un danger les presse,
Vont mettre à couvert leur faiblesse.
Fais du bruit, tu verras ce qu'ils vont devenir. »
L'enfant frappe des mains ; la sarigue attentive
Se dresse, et, d'une voix plaintive,
Jette un cri ; les petits aussitôt d'accourir. [4]
Et de s'élancer vers la mère,
En cherchant dans son sein leur retraite ordinaire.
La poche s'ouvre, et les petits
En un moment y sont blottis. [5]
Ils disparaissent tous : la mère avec vitesse

---

1. *Sarigue*, animal dont la femelle a une espèce de poche où elle porte ses petits.
2. *Péruvien*, du Pérou, contrée de l'Amérique méridionale. — *Sur ses genoux assis*, pour *assis sur ses genoux*.
3. *Bruyère*, plante épineuse, et lieu planté de bruyères.
4. *Les petits d'accourir*, pour *se hâtent d'accourir*. (Ellipse.) Le poète mite par la précision du style la rapidité du mouvement des petits sarigues.
5. *Blotti*, accroupi de manière à tenir le moins de place possible.

S'enfuit en portant sa richesse.[1]
La Péruvienne alors dit à l'enfant surpris :
« Si jamais le sort t'est contraire,[2]
Souviens-toi du sarigue; imite-le, mon fils :
L'asile le plus sûr est le sein d'une mère. »

(Liv. II, fable VIII.)

Les Singes et le Léopard.

Des singes dans un bois jouaient à la main chaude.[3]
Certaine guenon moricaude,[4]
Assise gravement, tenait sur ses genoux
La tête de celui qui, courbant son échine,
Sur sa main recevait les coups.
On frappait fort, et puis : Devine !
Il ne devinait point; c'étaient alors des ris,
Des sauts, des gambades, des cris.
Attiré par le bruit, du fond de sa tanière,
Un jeune léopard, prince assez débonnaire,
Se présente au milieu de nos singes joyeux.
Tout tremble à son aspect. « Continuez vos jeux,
Leur dit le léopard, je n'en veux à personne :[5]
Rassurez-vous, j'ai l'âme bonne;
Et je viens même ici, comme particulier,[6]
A vos plaisirs m'associer.

---

1. *Sa richesse*, ses petits qui font sa richesse. Ce mot rappelle celui de Cornélie, mère des Gracques, qui disait en montrant ses fils : « Voilà mes bijoux. »
2. *Le sort*, la fortune. Si jamais tu es malheureux.
3. *Main chaude*, jeu où une personne ayant les yeux bandés, reçoit des coups sur une de ses mains placée derrière elle, et doit deviner qui l'a frappée.
4 *Guenon*, femelle du singe. — *Moricaud*, *e*, qui a le visage brun.
5. *En vouloir à quelqu'un*, avoir de la malveillance contre lui.
6. *Particulier*, individu privé.

Jouons, je suis de la partie.
— Ah! monseigneur, quelle bonté!
Quoi! Votre Altesse veut, quittant sa dignité,
Descendre jusqu'à nous? — Oui, c'est ma fantaisie.
Mon Altesse eut toujours de la philosophie,[1]
Et sait que tous les animaux
Sont égaux.
Jouons donc, mes amis, jouons, je vous en prie.
Les singes enchantés crurent à ce discours,
Comme l'on y croira toujours.[2]
Toute la troupe joviale
Se remet à jouer : l'un d'entre eux tend la main;
Le léopard frappe, et soudain
On voit couler du sang sous la griffe royale.
Le singe cette fois devina qui frappait;
Mais il s'en alla sans le dire.
Ses compagnons faisaient semblant de rire,
Et le léopard seul riait.
Bientôt chacun s'excuse et s'échappe à la hâte,
En se disant entre leurs dents :[3]
« Ne jouons point avec les grands;
Le plus doux a toujours des griffes à la patte. »

(Liv. III, fable I.)

Le Grillon.[4]

Un pauvre petit grillon,
Caché dans l'herbe fleurie,

---

1. *Philosophie*, prise ici pour élévation d'âme qui met au-dessus des opinions du vulgaire.
2. Comme on croira toujours aux discours flatteurs.
3. *Chacun s'échappe en se disant entre leurs dents.* — *Leurs* s'accorde avec l'idée de *singes*, et non avec *chacun*. C'est une syllepse.
4. *Grillon*, insecte noir qui fait un petit cri monotone.

Regardait un papillon
Voltigeant dans la prairie.[1]
L'insecte ailé brillait des plus vives couleurs :[2]
L'azur, le pourpre et l'or éclataient sur ses ailes :[3]
Jeune, beau, petit-maitre, il court de fleurs en fleurs,[4]
Prenant et quittant les plus belles.
« Ah ! disait le grillon, que son sort et le mien
Sont différents ! dame Nature[5]
Pour lui fit tout ; et pour moi, rien,[6]
Je n'ai point de talent, encor moins de figure ;
Nul ne prend garde à moi, l'on m'ignore ici-bas ;
Autant vaudrait n'exister pas. »
Comme il parlait, dans la prairie
Arrive une troupe d'enfants.
Aussitôt les voilà courants[7]
Après ce papillon dont ils ont tous envie.
Chapeaux, mouchoirs, bonnets, servent à l'attraper.
L'insecte vainement cherche à leur échapper,
Il devient bientôt leur conquête.
L'un le saisit par l'aile, un autre par le corps :
Un troisième survient, et le prend par la tête.
Il ne fallait pas tant d'efforts
Pour déchirer la pauvre bête.
« Oh ! oh ! dit le grillon, je ne suis plus fâché :

---

1. *Voltiger*, diminutif de *voler*, signifie voler un peu.
2. *L'insecte ailé*, périphrase, pour *papillon*, comme plus bas *la pauvre bête*.
3. *Le pourpre*, la couleur pourpre. — *La pourpre*, étoffe teinte en pourpre.
4. *Petit-maître*, personnage vaniteux et présomptueux, qui cherche à briller.
5. *Nature*, ici la puissance qui crée, qui établit l'ordre.
6. *Et pour moi rien.* Ellipse de *ne fit.* — *Encor moins de figure.* Ellipse de *j'ai.*
7. *Les voilà courants.* Le participe présent est toujours invariable. Les poëtes peuvent le faire varier pour la rime.

Il en coûte trop cher pour briller dans le monde.
Combien je vais aimer ma retraite profonde!
Pour vivre heureux, vivons caché. »[1]

(Liv. II, fable II.)

Le Hibou, le Chat, l'Oison et le Rat.

De jeunes écoliers avaient pris dans un trou
Un hibou,
Et l'avaient élevé dans la cour du collége.
Un vieux chat, un jeune oison,
Nourris par le portier, étaient en liaison
Avec l'oiseau; tous trois avaient le privilége
D'aller et de venir par toute la maison.
A force d'être dans la classe,
Ils avaient orné leur esprit,
Savaient par cœur *Denys d'Halicarnasse*,[2]
Et tout ce qu'*Hérodote* et *Tite-Live* ont dit.
Un soir, en disputant (des docteurs c'est l'usage)
Ils comparaient entre eux les peuples anciens.
« Ma foi; disait le chat, c'est aux Égyptiens
Que je donne le prix, c'était un peuple sage,
Un peuple ami des lois, instruit, discret, pieux,
Rempli de respect pour ses dieux;
Cela seul à mon gré lui donne l'avantage.
— J'aime mieux les Athéniens,
Répondit le hibou; que d'esprit! que de grâce!
Et dans les combats quelle audace!
Que d'aimables héros parmi leurs citoyens!

---

1. *Vivons caché.* Le grillon se parle à lui-même; *caché* doit donc être au singulier.

2. *Denys d'Halicarnasse*, contemporain d'Auguste, et *Hérodote* (484-410 av. J.-C.), célèbres historiens grecs. — *Tite-Live* (59-19 av. J.-C.), célèbre historien latin.

A-t-on jamais plus fait avec moins de moyens?
Des nations c'est la première.
— Parbleu! dit l'oison en colère,
Messieurs, je vous trouve plaisants :
Et les Romains, que vous en semble?
Est-il un peuple qui rassemble[1]
Plus de grandeur, de gloire et de faits éclatants?
Dans les arts, comme dans la guerre,
Ils ont surpassé vos amis.
Pour moi, ce sont mes favoris :
Tout doit céder le pas aux vainqueurs de la terre. »
Chacun des trois pédants s'obstine en son avis;
Quand un rat, qui de loin entendait la dispute,
Rat savant, qui mangeait des thèmes dans sa hutte,[2]
Leur cria : « Je vois bien d'où viennent vos débats :
L'Égypte vénérait les chats;
Athènes, les hiboux; et Rome, au Capitole,[3]
Aux dépens de l'État nourrissait des oisons :
Ainsi notre intérêt est souvent la boussole[4]
Que suivent nos opinions. »

(Liv. III, fable VII.)

---

1. *Rassemble. Réunir* serait plus propre. — *Rassembler* signifie réunir des objets *semblables*.

2. Joli trait, digne de La Fontaine. — *Thème*, traduction du français en latin ou en grec.

3. *Capitole*, mont et forteresse de l'ancienne Rome, où étaient les oies consacrées à Junon.

4 *Boussole*, cadran dont l'aiguille aimantée se tourne vers le Nord et sert à guider les navigateurs. Pris ici pour *guide, règle*.

ANDRÉ CHÉNIER

(1762-1794)

Marie-André de Chénier naquit à Constantinople. Son père était consul de France, et sa mère était une Grecque distinguée par son esprit et sa beauté. André vint jeune en France avec son frère Joseph. Ses études terminées, il embrassa la carrière militaire, puis la diplomatie, et y renonça bientôt pour se livrer tout entier à la poésie. Chénier salua la Révolution avec enthousiasme ; mais lorsqu'elle dégénéra en une anarchie sanglante, il combattit énergiquement ces *bourreaux barbouilleurs de lois,* qui déshonoraient la cause de la liberté. Il fut arrêté comme suspect, et exécuté avec trente-huit autres prisonniers, parmi lesquels était le poëte Roucher, son ami.

André Chénier a laissé des *idylles,* des *élégies,* des *odes,* un poëme sur *l'Invention,* et des *fragments de poésies diverses.* Nourri de la lecture d'Homère, d'Hésiode et de Théocrite, il se préserva de la versification raisonneuse et descriptive du XVIIIe siècle : il résolut de réformer la poésie, de la régénérer en la retrempant aux sources antiques, et il s'efforça de faire revivre dans notre langue les grandes images, les couleurs, la grâce, le naturel, la simplicité, la naïveté de la poésie grecque. Toutes ses innovations n'ont pas été également heureuses : on lui reproche des combinaisons ambitieuses, des alliances bizarres de mots, des enjambements et quelques témérités, que son goût devenu plus sévère avec l'âge eût fait disparaître. Au reste, ses *élégies* et ses *idylles* n'ont trouvé que des admirateurs. Le XVIIIe siècle n'a rien produit de plus exquis.

Iambes.[1]

Quand au mouton bêlant la sombre boucherie
    Ouvre ses cavernes de mort,
Pauvres chiens et moutons, toute la bergerie
    Ne s'informe plus de son sort.

---

1. *Iambes*, pièce de vers satirique. Chénier se plaint, dans cette pièce, de l'abandon où il se croyait laissé par ses amis depuis son arrestation.

Les enfants qui suivaient ses ébats dans la plaine,
Les vierges aux belles couleurs
Qui le baisaient en foule, et sur sa blanche laine
Entrelaçaient rubans et fleurs,
Sans plus penser à lui le mangent, s'il est tendre.
Dans cet abîme enseveli,
J'ai le même destin. Je m'y devais attendre.
Accoutumons-nous à l'oubli.
Oubliés comme moi dans cet affreux repaire,
Mille autres moutons comme moi,
Pendus au croc sanglant du charnier populaire,
Seront servis au peuple-roi.
Que pouvaient mes amis? Oui, de leur main chérie
Un mot à travers ces barreaux
Eût versé quelque baume en mon âme flétrie,
De l'or peut-être à mes bourreaux,
Mais tout est précipice. Ils ont eu droit de vivre.
Vivez amis, vivez contents.
En dépit de Bavus, soyez lents à me suivre.[1]
Peut-être en de plus heureux temps
J'ai moi-même, à l'aspect des pleurs de l'infortune,
Détourné mes regards distraits;
A mon tour aujourd'hui mon malheur importune :
Vivez, amis; vivez en paix.

La jeune Captive.[2]

« L'épi naissant mûrit de la faulx respecté;[3]

---

1. *Bavus* ou *Bavius*, mauvais poëte, ennemi de Virgile et d'Horace.

2. Parmi les femmes enfermées à Saint-Lazare avec A. Chénier, se trouvait la duchesse de Fleury, fille du duc de Coigny, qui avait repris le nom de son père, depuis qu'elle s'était séparée de son mari. Cette jeune femme, célèbre par son esprit et sa beauté, se désolait de mourir. Chénier mit en vers charmants les plaintes de cette *jeune captive* qui, plus heureuse que le poëte, échappa à l'échafaud et vécut jusqu'en 1829.

3. L'élégie de *la jeune Captive*, un des morceaux les plus touchants de

Sans crainte du pressoir, le pampre tout l'été[1]
Boit les doux présents de l'aurore;[2]
Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,[3]
Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,[4]
Je ne veux pas mourir encore.

« Qu'un stoïque aux yeux secs vole embrasser la Mort;[5]
Moi, je pleure et j'espère : au noir souffle du Nord[6]
Je plie et relève ma tête.
S'il est des jours amers, il en est de si doux!
Hélas! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts?
Quelle mer n'a point de tempête?

« L'illusion féconde habite dans mon sein.
D'une prison sur moi les murs pèsent en vain;
J'ai les ailes de l'espérance.
Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,[7]
Plus vive, plus heureuse, aux campagnes du ciel
Philomèle chante et s'élance.[8]

---

notre littérature, offre de beaux exemples de métaphore. Cette idée, *je suis trop jeune pour mourir*, y est exprimée par six métaphores différentes : c'est l'épi, le raisin, le voyage, le festin, l'année, la fleur.

1. *Pressoir*, grande cuve où l'on *presse* le raisin pour faire du vin.
— *Pampre*, branche de vigne avec la feuille et les fruits. On prend ici le *pampre* pour le raisin. (Métonymie du tout pour la partie.)

2. *Les doux présents de l'aurore*, périphrase pour la *rosée*.

3. Le *pampre* donne-t-il l'idée de la jeunesse et de la beauté?

4. Quelque chose de trouble et d'ennui que l'heure présente ait, quelque malheureuse que je sois. Corneille a dit :

Quoi qu'on m'ait fait d'outrage, il ne m'en souvient plus.

5. *Stoïque*, adj., qui affecte l'insensibilité que professaient les Stoïciens On dit *stoïcien, ne*, pour les personnes, les partisans de la doctrine de Zénon, fondateur de la secte du Portique (en grec *stoa*, du lieu où il donnait ses leçons) : il enseignait qu'il faut être insensible à tous les maux.

6. *Au noir souffle du Nord je plie*, je fléchis devant les maux, et je reprends courage, quand ils sont passés.

7. *Réseaux*, petits *rêts* (du latin *retis*), filet dont l'oiseleur se sert pour prendre les oiseaux.

8. *Philomèle*, pour le rossignol. Philomèle, fille de Pandion Ier, roi d'Athènes, fut changée en rossignol.

« Est-ce à moi de mourir? Tranquille je m'endors,
Et tranquille je veille; et ma veille aux remords
Ni mon sommeil ne sont en proie.[1]
Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux :[2]
Sur des fronts abattus mon aspect, dans ces lieux,
Ranime presque de la joie.

« Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!
Je pars, et des ormeaux qui bordent le emin
J'ai passé les premiers à peine.
Au banquet de la vie à peine commencé,
Un instant seulement mes lèvres ont pressé
La coupe en mes mains encor pleine.

« Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson;
Et, comme le soleil, de saison en saison,
Je veux achever mon année.
Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
Je n'ai vu luire encor que les feux du matin;
Je veux achever ma journée.[3]

« O Mort! tu peux attendre : éloigne, éloigne-toi;
Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
Le pâle désespoir dévore.[4]
Pour moi Palès encore a des asiles verts;[5]
Le monde, des plaisirs; les Muses, des concerts :
Je ne veux pas mourir encore. »

---

1. Inversion, pour *ma veille ni mon sommeil ne sont en proie aux remords.*
2. Belle image. Ma présence amène le sourire sur tous les visages.
3. La *journée* ne devrait-elle pas être mise avant *l'année?*
4. Remarquez *dévore*, au singulier, après trois sujets.
5. *Palès*, déesse des bergers.

Ainsi, triste et captif, ma lyre toutefois [1]
S'éveillait. Écoutant ces plaintes, cette voix,
Ces vœux d'une jeune captive;
Et secouant le joug de mes jours languissants,
Aux douces lois des vers je pliais les accents,
De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
Feront à quelque amant des loisirs studieux [2]
Chercher quelle fut cette belle :
La grâce décorait son front et ses discours;
Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle.

Adieux à la vie.

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphyre
Anime la fin d'un beau jour,
Au pied de l'échafaud j'essaie encor ma lyre.
Peut-être est-ce bientôt mon tour;
Peut-être, avant que l'heure, en cercle promenée,
Ait posé sur l'émail brillant,
Dans les soixante pas où sa route est bornée,
Son pied sonore et vigilant, [5]
Le sommeil du tombeau pressera ma paupière ! [6]
Avant que de ses deux moitiés

---

1. Ellipse, pour *quoique je fusse triste et captif...*
2. *Amant des loisirs studieux,* ami de l'étude.
3. Chénier écrivait ces vers le 7 thermidor 1794, au matin, lorsqu'on vint le chercher pour le conduire à l'échafaud.
4. *Zéphyre,* que l'Académie écrit *zéphire,* vent d'ouest, personnifié ou non. — *Zéphyr,* vent doux et agréable.
5. Périphrase poétique, pour *avant une heure.*
6. Autre périphrase, pour *je serai mort.*

Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
Peut-être en ces murs effrayés
Le messager de mort, noir recruteur des ombres[1]
Escorté d'infâmes soldats,
Remplira de mon nom ces longs corridors sombres...

L'Aveugle.

« Dieu dont l'arc est d'argent, dieu de Claros, écoute.[2]
O Sminthée-Apollon, je périrai sans doute,[3]
Si tu ne sers de guide à cet aveugle errant. »
C'est ainsi qu'achevait l'aveugle en soupirant,
Et près des bois marchait, faible, et sur une pierre
S'asseyait. Trois pasteurs, enfants de cette terre,[4]
Le suivaient, accourus aux abois turbulents
Des molosses, gardiens de leurs troupeaux bêlants.[5]
Ils avaient, retenant leur fureur indiscrète,
Protégé du vieillard la faiblesse inquiète;
Ils l'écoutaient de loin, et s'approchant de lui :
« Quel est ce vieillard blanc, aveugle et sans appui ?
Serait-ce un habitant de l'empire céleste?
Ses traits sont grands et fiers; de sa ceinture agreste
Pend une lyre informe, et les sons de sa voix
Émeuvent l'air, et l'onde et le ciel et les bois. »

Mais il entend leurs pas, prête l'oreille, espère,
Se trouble, et tend déjà les mains à la prière.

---

1. *Recruteur*, celui qui fait des *recrues*, des levées de jeunes soldats.
2. *Claros*, ville de l'Asie-Mineure, près d'Éphèse, connue par un oracle d'Apollon.
3. *Sminthée*, destructeur des rats, un des surnoms d'Apollon.
4. *S'asseyait*, exemple d'enjambement. Ce renvoi d'un ou plusieurs mots d'un vers à un autre sert à varier la mesure du vers.
5. *Molosses*, chiens employés à la chasse et à la garde des troupeaux chez les anciens.

« Ne crains point, disent-ils, malheureux étranger;
(Si plutôt, sous un corps terrestre et passager,
Tu n'es point quelque dieu protecteur de la Grèce,
Tant une grâce auguste ennoblit ta vieillesse !)
Si tu n'es qu'un mortel, vieillard infortuné;
Les humains, près de qui les flots t'ont amené,
Aux mortels malheureux n'apportent point d'injures.
Les destins n'ont jamais de faveurs qui soient pures.
Ta voix noble et touchante est un bienfait des dieux;
Mais aux clartés du jour ils ont fermé tes yeux !...

« — Des marchands de Cymé m'avaient pris avec eux.[1]
J'allais voir, m'éloignant des rives de Carie,[2]
Si la Grèce pour moi n'aurait point de patrie,
Et des dieux moins jaloux, et de moins tristes jours;
Car jusques à la mort nous espérons toujours.
Mais pauvre, et n'ayant rien pour payer mon passage,
Ils m'ont, je ne sais où, jeté sur le rivage.

— « Harmonieux vieillard, tu n'as donc point chanté?
Quelques sons de ta voix auraient tout acheté.

— « Enfants, du rossignol la voix pure et légère
N'a jamais apaisé le vautour sanguinaire;
Et les riches, grossiers, avares, insolents,
N'ont pas une âme ouverte à sentir les talents.
Guidé par ce bâton, sur l'arène glissante,[3]
Seul, en silence, au bord de l'onde mugissante,
J'allais, et j'écoutais le bêlement lointain
De troupeaux agitant leurs sonnettes d'airain...
Puis j'ai pris cette lyre, et les cordes mobiles

---

1. *Cymé* ou Cumes, ville de l'Asie-Mineure, près de Phocée.
2. *Carie*, province de l'Asie-Mineure. Milet, capitale.
3. *Arène*, menu sable sur le rivage de la mer et des rivières.

Ont encor résonné sous mes vieux doigts débiles.
Je voulais des grands dieux implorer la bonté,
Et surtout Jupiter, dieu d'hospitalité,[1]
Lorsque d'énormes chiens, à la voix formidable,
Sont venus m'assaillir ; et j'étais misérable,
Si vous (car c'était vous), avant qu'ils m'eussent pris,
N'eussiez armé pour moi les pierres et les cris.

— « Viens, suis-nous à la ville ; elle est toute voisine.
Et chérit les amis de la Muse divine.
Un siége aux clous d'argent te place à nos festins ;
Et là les mets choisis, le miel et les bons vins,
Sous la colonne où pend une lyre d'ivoire,
Te feront de tes maux oublier la mémoire.
Et si, dans le chemin, rhapsode ingénieux,[2]
Tu peux nous accorder des chants dignes des cieux,
Nous dirons qu'Apollon, pour charmer les oreilles,
T'a lui-même dicté de si douces merveilles.

— « Oui, je le veux ; marchons. Mais où m'entraînez-vous ?
Enfants du vieil aveugle, en quel lieu sommes-nous ?

— « Sicos est l'île heureuse où nous vivons, mon père.[3]

— « Salut, belle Sicos, deux fois hospitalière !
Car sur ses bords heureux je suis déjà venu ;
Amis, je la connais. Vos pères m'ont connu ;
Ils croissaient comme vous : mes yeux s'ouvraient encore
Au soleil, au printemps, aux roses de l'aurore ;
J'étais jeune et vaillant. Aux danses des guerriers,
A la course, aux combats, j'ai paru des premiers.

---

1. *Jupiter*, le plus puissant des dieux.
2. *Rhapsode*, que l'Académie écrit *Rapsode*, chanteur grec qui allait de ville en ville chanter des morceaux détachés de poésie.
3. *Sicos*, petite île de l'Archipel.

J'ai vu Corinthe, Argos, et Crète et les cent villes,[1]
Et du fleuve Égyptus les rivages fertiles;
Mais la terre et la mer, et l'âge et les malheurs
Ont épuisé ce corps fatigué de douleurs.
La voix me reste. Ainsi la cigale innocente,
Sur un arbuste assise, et se console et chante.
Commençons par les dieux : Souverain Jupiter,
Soleil, qui vois, entends, connais tout; et toi, mer,
Fleuves, terre, et noirs dieux de vengeances trop lentes,
Salut! Venez à moi, de l'Olympe habitantes,[2]
Muses, vous savez tout, vous, déesses; et nous,
Mortels, ne savons rien qui ne vienne de vous... »

Les trois enfants, émus à son auguste aspect,
Admiraient, d'un regard de joie et de respect,
De sa bouche abonder les paroles divines,
Comme en hiver la neige au sommet des collines.
Et partout accourus, dansant sur son chemin,
Hommes, femmes, enfants, les rameaux à la main,
Et vierges et guerriers, jeunes fleurs de la ville,
Chantaient : « Viens dans nos murs, viens habiter notre île;
Viens, prophète éloquent, aveugle harmonieux,
Convive du nectar, disciple aimé des dieux :[3]
Des jeux, tous les cinq ans, rendront saint et prospère
Le jour où nous avons reçu le grand HOMÈRE.[4]

(*Idylles.*)

---

1. *Corinthe, Argos,* villes de la Grèce. — *Crète,* aujourd'hui Candie, grande île de l'Archipel, qui avait, dit-on, cent villes.

2. *Olympe,* montagne au nord de la Thessalie, où la fable avait placé le séjour des dieux, et qu'on prend pour le ciel.

3. *Nectar,* breuvage des dieux, suivant la fable.

4. *Homère* (900 avant J.-C.), le plus grand poëte grec, auteur des deux plus beaux poëmes de l'antiquité, l'*Illiade* et l'*Odyssee.* On ne sait rien sur sa vie. Suivant une tradition, il aurait erré, dans sa vieillesse, aveugle et pauvre, récitant ses vers pour vivre.

La Liberté.[1]

UN CHEVRIER, UN BERGER.

LE CHEVRIER.

Berger, quel es-tu donc? qui t'agite? et quels dieux[2]
De noirs cheveux épars enveloppent tes yeux?

LE BERGER.

Blond pasteur de chevreaux, oui, tu veux me l'apprendre,
Oui, ton front est plus beau, ton regard est plus tendre.

LE CHEVRIER.

Quoi, tu sors de ces monts où tu n'as vu que toi,
Et qu'on n'approche point sans peine et sans effroi?

LE BERGER.

Tu te plais mieux sans doute aux bois, à la prairie;
Tu le peux. Assieds-toi parmi l'herbe fleurie;[3]
Moi, sous un antre aride, en cet affreux séjour,
Je me plais sur le roc à voir passer le jour.

LE CHEVRIER.

Mais Cérès a maudit cette terre âpre et dure;[4]
Un noir torrent pierreux y roule une onde impure;
Tous ces rocs, calcinés sous un soleil rongeur,
Brûlent et font hâter les pas du voyageur.
Point de fleurs, point de fruits; nul ombrage fertile[5]

---

1. Le poëte montre, avec une ingénieuse délicatesse, combien la bonté est facile à l'homme heureux, et comment la misère engendre le désespoir et l'injustice.

2. *Quel es-tu? Quel*, pron. int., ne se dit que des choses. On dit *qui es-tu?* en parlant d'une personne. Mais l'hiatus ne permet pas l'emploi de cette locution en vers.

3. *Parmi* ne peut se placer que devant un nom collectif ou pluriel.

4. *Cérès*, déesse de l'agriculture. Le poëte veut dire que cette terre est stérile.

5. *Point de fleurs*, etc. Ellipse de *il n'y a*.

N'y donne au rossignol un balsamique asile.[1]
Quelque olivier au loin, maigre fécondité,
Y rampe, et fait mieux voir leur triste nudité.
Comment as-tu donc su d'herbes accoutumées
Nourrir dans ce désert tes brebis affamées?

LE BERGER.

Que m'importe! est-ce à moi qu'appartient ce troupeau?
Je suis esclave.

LE CHEVRIER.

Au moins un rustique pipeau[2]
A-t-il chassé l'ennui de ton rocher sauvage?
Tiens, veux-tu cette flûte? elle fut mon ouvrage.
Prends : sur ce buis fertile en agréables sons[3]
Tu pourras des oiseaux imiter les chansons.

LE BERGER.

Non ; garde tes présents. Les oiseaux des ténèbres,
La chouette et l'orfraie, et leurs accents funèbres,[4]
Voilà les seuls chanteurs que je veuille écouter;[5]
Voilà quelles chansons je voudrais imiter,
Ta flûte sous mes pieds serait bientôt brisée;
Je hais tous vos plaisirs. Les fleurs et la rosée,
Et de vos rossignols les soupirs caressants,
Rien ne plaît à mon cœur, rien ne flatte mes sens;
Je suis esclave.

LE CHEVRIER.

Hélas! que je te trouve à plaindre!
Oui, l'esclavage est dur; oui tout mortel doit craindre
De servir, de plier sous une injuste loi;

---

1. *Balsamique*, embaumé, qui a la propriété du baume,
2. *Pipeau*, instrument de musique, formé de plusieurs tuyaux.
3. *Buis*, bois d'un arbrisseau toujours vert, pris pour l'instrument qui en est fait. (Métonymie.)
4. *Chouette*, oiseau nocturne et rapace. — *Orfraie*, espèce d'aigle.
5. *Les seuls que je veuille écouter*. Le subjonctif indique un doute que ce soient les seuls.

De vivre pour autrui, de n'avoir rien à soi.
Protége-moi toujours, ô liberté chérie !
O mère des vertus, mère de la patrie !

LE BERGER.

Va, patrie et vertu ne sont que de vains noms.
Toutefois tes discours sont pour moi des affronts :
Ton prétendu bonheur et m'afflige et me brave ;
Comme moi je voudrais que tu fusses esclave.

LE CHEVRIER.

Et moi, je te voudrais libre, heureux comme moi.
Mais les dieux n'ont-ils point de remède pour toi ?
Il est des baumes doux, des lustrations pures, [1]
Qui peuvent de notre âme adoucir les blessures ;
Et de magiques chants qui tarissent les pleurs.

LE BERGER.

Il n'en est point ; il n'est pour moi que des douleurs.
Mon sort est de servir, il faut qu'il s'accomplisse.
Moi, j'ai ce chien aussi qui tremble à mon service,
C'est mon esclave aussi. Mon désespoir muet
Ne peut rendre qu'à lui tous les maux qu'on me fait.

LE CHEVRIER.

La terre, notre mère, et sa douce richesse
Ne peut-elle du moins égayer ta tristesse ?
Vois combien elle est belle ; et vois l'été vermeil,
Prodigue de trésors, brillant fils du soleil,
Qui vient, fertile amant d'une heureuse culture,
Varier du printemps l'uniforme verdure ;
Vois l'abricot naissant, sous les yeux d'un beau ciel,
Arrondir son fruit doux et blond comme le miel ;
Vois la pourpre des fleurs dont le pêcher se pare
Nous annoncer l'éclat des fruits qu'il nous prépare.

---

1. *Lustration,* cérémonie pour purifier les personnes ou les lieux souillés.

Au bord de ces prés verts regarde ces guérets,[1]
De qui les blés touffus, jaunissantes forêts,[2]
Du joyeux moissonneur attendent la faucille.
D'agrestes déités quelle noble famille![3]
La Récolte et la Paix, aux yeux purs et sereins,
Les épis sur le front, les épis dans les mains,
Qui viennent, sur les pas de la belle Espérance,
Verser la corne d'or où fleurit l'Abondance.

LE BERGER.

Sans doute qu'à tes yeux elles montrent leurs pas;
Moi, j'ai des yeux d'esclave, et je ne les vois pas.
Je n'y vois qu'un sol dur, laborieux, servile,[4]
Que j'ai, non pas pour moi, contraint d'être fertile;
Où, sous un ciel brûlant, je moissonne le grain
Qui va nourrir un autre et me laisse ma faim.
Voilà quelle est la terre; elle n'est point ma mère,
Elle est pour moi marâtre; et la nature entière[5]
Est plus nue à mes yeux, plus horrible à mon cœur,
Que ce vallon de mort qui te fait tant d'horreur.

LE CHEVRIER.

Le soin de tes brebis, leur voix douce et paisible,
N'ont-ils donc rien qui plaise à ton âme insensible?[6]
N'aimes-tu point à voir les jeux de tes agneaux?

---

1. *Guérêts*, terres labourées, champs.
2. *De qui* ne se dit que des personnes. En prose, il faudrait *dont*.
3. *Déité*, divinité, dieu ou déesse de la fable. Le poëte déifie la récolte, la paix, l'espérance et l'abondance.
4. *Laborieux*, qui travaille beaucoup. C'est une hardiesse de style de transporter à une chose une épithète qui s'applique ordinairement à une personne. Le *sol laborieux* rappelle les *urnes pieuses* de Delille et *les pieux murmures* de Châteaubriand.
5. *Marâtre*, belle-mère. Ce mot ne s'emploie qu'en mauvaise part. Le poëte veut dire : La terre, douce pour vous comme une *mère*, est pour moi dure comme une *marâtre*. (Métaphore.)
6. *Rien qui plaise*, et non *qui plaît*. Le subjonctif annonce un doute.

Moi, je me plais auprès de mes jeunes chevreaux.
Je m'occupe à leurs jeux ; j'aime leur voix bêlante ;
Et quand sur la rosée et sur l'herbe brillante
Vers leur mère en criant je les vois accourir,
Je bondis avec eux de joie et de plaisir.

LE BERGER.

Ils sont à toi ; mais moi, j'eus une autre fortune.
Ceux-ci de mes tourments sont la cause importune.
Deux fois, avec ennui, promenés chaque jour,
Un maître soupçonneux nous attend au retour.
Rien ne le satisfait : ils ont trop peu de laine ;
Ou bien ils sont mourants, ils se traînent à peine ;
En un mot, tout est mal. Si le loup quelquefois
En saisit un, l'emporte et s'enfuit dans les bois,
C'est ma faute : il fallait braver ses dents avides.
Je dois rendre les loups innocents et timides.
Et puis menaces, cris, injure, emportements,
Et lâches cruautés qu'il nomme châtiments.

LE CHEVRIER.

Toujours à l'innocent les dieux sont favorables :
Pourquoi fuir leur présence, appui des misérables ?
Autour de leurs autels, parés de nos festons,[1]
Que ne viens-tu danser, offrir de simples dons,
Du chaume, quelques fleurs, et par ces sacrifices
Te rendre Jupiter et les nymphes propices ?[2]

LE BERGER.

Non : les danses, les jeux, les plaisirs des bergers,
Sont à mon triste cœur des plaisirs étrangers.
Que parles-tu de dieux, de nymphes et d'offrandes ?
Moi, je n'ai pour les dieux ni chaume, ni guirlandes ;
Je les crains, car j'ai vu leur foudre et leurs éclairs ;

---

1. *Festons*, guirlandes de petites branches, ornées de fleurs.
2. *Jupiter*, le plus puissant des dieux. — *Nymphes*, divinités des montagnes, des fleuves, etc., représentées sous la forme de jeunes filles.

Je ne les aime pas, ils m'ont donné des fers...
Chaque jour, par ce maître inflexible et barbare
Mes agneaux sont comptés avec un soin avare.
Trop heureux quand il daigne à mes cris superflus
N'en pas redemander plus que je n'en reçus.
O juste Némésis ! si jamais je puis être [1]
Le plus fort à mon tour, si je puis me voir maître,
Je serai dur, méchant, intraitable, sans foi,
Sanguinaire, cruel comme on l'est avec moi.

LE CHEVRIER.

Et moi, c'est vous qu'ici pour témoins j'en appelle,
Dieux ! De mes serviteurs la cohorte fidèle
Me trouvera toujours humain, compâtissant,
A leurs justes désirs facile et complaisant,
Afin qu'ils soient heureux et qu'ils aiment leur maître,
Et bénissent en paix l'instant qui les vit naître.

LE BERGER.

Et moi, je le maudis cet instant douloureux
Qui me donna le jour pour être malheureux;
Pour agir quand un autre exige, veut, ordonne;
Pour n'avoir rien à moi, pour ne plaire à personne,
Pour endurer la faim, quand ma peine et mon deuil
Engraissent d'un tyran l'indolence et l'orgueil. [2]

LE CHEVRIER.

Berger infortuné, ta plaintive détresse
De ton cœur dans le mien fait passer la tristesse.
Vois cette chèvre mère et ces chevreaux, tous deux,
Aussi blancs que le lait qu'elle garde pour eux;
Qu'ils aillent avec toi, je te les abandonne.
Adieu. Puisse du moins ce peu que je te donne

---

1. *Némésis*, déesse de la Justice et de la Vengeance.
2. *Engraissent d'un tyran*, pour *engraissent un tyran indolent et orgueilleux :* c'est le nom abstrait pour le concret. (Métonymie.)

De ta triste mémoire effacer tes malheurs,
Et, soigné par tes mains, distraire tes douleurs !

LE BERGER.

Oui, donne et sois maudit ; car si j'étais plus sage,
Ces dons sont pour mon cœur d'un sinistre présage ; [1]
De mon despote avare ils choqueront les yeux,
Il ne croit pas qu'on donne : il est fourbe, envieux ;
Il dira que chez lui j'ai volé le salaire
Dont j'aurai pu payer les chevreaux et la mère ;
Et d'un si bon prétexte ardent à se servir,
C'est à moi que lui-même il viendra les ravir.

(*Idylles.*)

---

1. *Sinistre*, du latin *sinister*, gauche, malheureux, mauvais. Les anciens regardaient comme mauvais les signes observés à la gauche.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE.

La philosophie raisonneuse et sceptique du XVIIIe siècle avait été funeste à la poésie. Voltaire, en la soumettant, comme la prose, aux lois du bons sens et de l'inflexible raison, amena ses disciples à négliger l'essence même de la poésie, c'est-à-dire l'imagination et le sentiment. Plus occupés de la forme que du fond, les poëtes s'attachèrent plus à vaincre des difficultés qu'à rechercher l'originalité, le mouvement et la couleur. Cette poésie froide, compassée, languissante, dont l'esprit faisait tous les frais, représentait les mœurs polies, élégantes, mais sans franchise, sans naturel, de l'ancienne société ; elle était l'expression de son horreur pour la trivialité, et de son culte superstitieux pour le goût, ou plutôt pour l'idée timide qu'on s'en faisait. De là, dans les œuvres, moins d'invention que d'esprit, peu d'écarts dans le domaine grammatical et littéraire, mais aussi peu d'élan et de verve, et jamais un trait sublime.

L'avénement d'une nouvelle société devait amener des goûts nouveaux et une nouvelle forme littéraire. Disciples épurés de J.-J. Rousseau, Chateaubriand et madame de Staël donnèrent l'exemple de l'innovation; mais ils eurent d'abord peu d'imitateurs. Sous la République et l'Empire, les esprits, absorbés dans les convulsions politiques et dans le bruit des batailles, trouvaient peu de temps pour les créations littéraires. Aussi la littérature continua-t-elle à n'être qu'une pâle et fade copie des formes pures et élégantes des deux siècles précédents.

Ce fut pendant les années paisibles de la Restauration que la li-

térature rentra dans les voies de la réforme, et qu'elle engagea avec l'école dégénérée une lutte qui eut toute l'ardeur d'une guerre civile. Les novateurs, désignés par l'appellation inintelligible de *romantiques*, entreprirent d'introduire dans la poésie plus d'imagination, de rêverie et de sentiment, de franchise et de naturel, des métaphores et des images plus vives, enfin quelque chose qui s'éloignât, autrement que par la mesure et la rime, du langage de la prose. On abandonna la périphrase, le prétendu mot poétique, l'épithète métaphysique ; on préféra l'expression précise, le mot propre et l'épithète pittoresque ; la poésie retrouva sa langue, sa couleur, sa mélodie, dans les *Méditations* et les *Harmonies* de Lamartine, dans les *Odes* de Victor Hugo, dans les *Poëmes* d'Alfred de Vigny et d'Alfred de Musset et dans les *Consolations* de Sainte-Beuve.

La réforme s'étendit au mécanisme du vers et à la coupe de la strophe. Malherbe, pour rendre le rhythme plus sensible, avait prescrit dans l'alexandrin un double repos, l'un après la sixième syllabe, et l'autre à la fin du vers. Ce vers symétrique convient au ton solennel de notre tragédie, à l'épître philosophique, à la satire, au poëme didactique et descriptif ; mais il ne saurait convenir à l'épopée, ni au récit familier, ni à l'allure variée et dégagée du dialogue. André Chénier avait commencé, sous l'inspiration des Muses grecques, la réforme de l'alexandrin et cherché à lui donner le ton, l'harmonie et la souplesse de l'hexamètre ancien. Pour la coupe de la strophe, il s'était également insurgé contre Malherbe, qui proscrit la longue période lyrique, et ordonne aux poëtes, sous prétexte de mieux faire sentir la cadence, de terminer le sens avec chaque strophe. Chénier s'affranchit le premier de cette règle mesquine, qui gêne le mouvement de la pensée et brise le cours du fleuve lyrique. Il continua le sens d'une strophe à l'autre, et y trouva quelquefois de beaux effets de style.

Victor Hugo et les autres poëtes romantiques perfectionnèrent ces innovations. Ils rendirent la césure mobile et pratiquèrent l'enjambement, pour obtenir un vers plus souple, plus familier, et pour varier l'harmonie. Ils firent sentir la mesure par le son éclatant de la rime qui, mieux qu'un repos, indique la fin du vers. Ils agirent avec la même liberté dans la coupe de la strophe, et ils surent en marquer la cadence, sans interrompre le mouvement de la pensée ni le cours de la période lyrique.

Les romantiques ne se bornèrent pas à ces réformes ; ils en entreprirent d'autres non moins essentielles. Notre littérature était pauvre en œuvres épiques, lyriques et élégiaques. La *Henriade* mérite à peine le nom d'épopée ; quelques odes harmonieuses de Malherbe, de J.-B. Rousseau et de Lebrun, remarquables de forme, mais faibles d'inspiration et de pensée ; les chœurs magnifiques d'*Esther* et d'*Athalie*, et quelques élégies gracieuses de Parny composaient toutes nos richesses lyriques et élégiaques. Alfred de Vigny hasarda d'ingénieuses innovations dans le style épique, sans faire d'épopée ; Victor Hugo créa l'ode moderne, et y fit entrer tous les sentiments humains, tous les rêves de l'imagination, tous les caprices de la fantaisie, et les idées philosophiques les plus élevées. Lamartine et, après lui, Alfred de Musset, donnèrent à l'élégie, où ils sont restés sans rivaux, des beautés inconnues. Le sentiment chrétien que Lamartine y introduisit l'éleva au rang des plus belles odes. A côté d'eux, Sainte-Beuve dota notre littérature de l'élégie familière, domestique, qu'il importa d'Angleterre, et où il déploya un talent plein de franchise et de vérité.

Les novateurs furent moins heureux au théâtre. Il était difficile de surpasser les chefs-d'œuvre de nos grands dramatistes ; on entreprit de faire autrement. A la place de la tragédie héroïque de Corneille, de la tragédie passionnée de Racine, et de la tragédie philosophique de Voltaire, on voulut introduire chez nous le drame fantastique, dont la Grèce, l'Espagne, l'Angleterre et l'Allemagne avaient donné des exemples. Corneille s'était adressé à l'esprit, Racine au cœur, Voltaire à la raison. On s'adressa à l'imagination, faculté jusqu'alors subordonnée en France à la raison et au goût ; et, au lieu de représenter la réalité humaine ou historique, on créa des personnages fastastiques, ou bien on transforma les personnages historiques en héros imaginaires. On consulta trop peu la raison et le bon sens ; on ne s'assujettit pas assez aux conditions de vraisemblance, et l'on ne produisit aucun ouvrage comparable aux chefs-d'œuvre classiques. Ce qu'il y a d'étrange, de singulier, c'est que la réforme dramatique, tout en échouant dans la pratique, triompha dans la théorie. Elle tempéra la loi des unités ; elle fit justice du style noble, de la tirade solennelle et monotone, et de l'appendice obligé des confidents, et elle démontra que le système de Corneille et de Racine n'est pas le seul légitime, et qu'il y a plusieurs chemins pour arriver à l'émotion dramatique.

Toutes ces réformes n'étaient pas des créations. Les écrivains des XVIIe et XVIIIe siècles avaient imité les Grecs et les Latins ; les romantiques puisèrent à la source jusqu'alors méconnue du moyen-âge, du XVIe siècle et des littératures allemande et anglaise, et ne furent souvent que des imitateurs.

La réforme littéraire n'a pas été plus exempte d'excès que les révolutions politiques. Elle a eu ses *Girondins,* qui se sont enfermés dans l'art, et ont abusé de l'imagination et du lyrisme ; ses *Sans-Culottes,* qui ont foulé aux pieds tous les principes, et commis toutes les énormités ; et son *Directoire,* qui a donné dans l'orgie des idées et des mots, dans la spéculation éhontée, dans le cynisme moral et littéraire.

Ces exagérations et ces extravagances ne doivent pas faire méconnaître les avantages de la réforme littéraire. Les esprits intelligents adopteront le programme des novateurs, moins l'affectation, le factice et l'enflure, et celui des classiques, moins les règles timides et trop étroites. L'école à venir aura donc pour mission essentielle de concilier les deux systèmes, d'unir l'inspiration et la hardiesse des romantiques à la pureté, à l'élégance et au profond bon sens de nos écrivains classiques.

DELILLE.

(1738-1813)

Jacques Delille, né au château de Tournebèze, près d'Aigueperse (Puy-de-Dôme), était fils naturel d'un avocat et d'une dame de la famille de l'Hôpital. Après de brillantes études, il entra dans l'enseignement; il fut professeur à Amiens, puis à Paris, et obtint enfin au Collége de France, la chaire de poésie latine, qu'il a occupée jusqu'à sa mort. Avant la Révolution, le comte d'Artois, plus tard Charles X, lui offrit l'abbaye de Saint-Séverin, qu'on pouvait posséder sans être dans les ordres : de là le nom d'*abbé* qu'on donne à Delille, quoiqu'il ne fût pas prêtre.

Nous devons à Delille des *traductions* en vers des *Géorgiques* et de l'*Enéide* de Virgile, du *Paradis perdu* de Milton, et de l'*Essai sur l'Homme* de Pope; plusieurs poëmes didactiques et descriptifs : *les Jardins, l'Imagination, l'Homme des Champs, les Trois Règnes, la Conversation* et *la Pitié*, et des *Poésies diverses*.

A une époque où le poëme descriptif était en grande faveur, tous les ouvrages de Delille, sauf *la Pitié*, obtinrent un succès prodigieux, et il fut considéré comme un poëte du premier ordre. Aujourd'hui que l'on fait peu de cas du genre descriptif, on déprécie trop son mérite. Assurément, Delille n'a pas le génie, l'invention et ce style souverain qui sont les caractères du grand poëte. C'est un écrivain élégant et harmonieux, plein de traits délicats et spirituels, profondément versé dans l'art de la versification, et doué d'une facilité prodigieuse pour décrire, pour exprimer en vers les détails techniques, les idées abstraites, les choses les plus simples et les plus vulgaires. La postérité lui assignera sans doute une place distinguée parmi les poëtes du second ordre.

L'Ane.

Instruit par un lourdaud, conduit par le bâton,
Sa parure est un bât, son régal un chardon;
Pour lui Mars n'ouvre point sa glorieuse école :
Il n'est point conquérant, mais il est agricole :
Enfant, il a sa grâce et ses folâtres jeux ;
Jeune, il est patient, robuste et courageux,
Et paie, en les servant avec persévérance,

Chez ses patrons ingrats sa triste vétérance.
Son service zélé n'est jamais suspendu ;
Porteur laborieux, pourvoyeur assidu,
Entre ses deux paniers, de pesanteur égale,
Chez le riche bourgeois, chez la veuve frugale,
Il vient, les reins courbés et les flancs amaigris,
Souvent à jeun lui-même, alimenter Paris.
Quelquefois, consolé par une chance heureuse,
Il sert de bucéphale à la beauté peureuse;
Et sa compagne enfin va dans chaque cité
Porter aux teints flétris les fleurs de la santé.
Il marche sans broncher au bord du précipice,
Reconnaît son chemin, son maître et son hospice.
De tous nos serviteurs c'est le moins exigeant;
Il nait, vieillit et meurt sous le chaume indigent;
Aux injustes rigueurs dont sa fierté s'indigne,
Son malheur patient noblement se résigne.
Enfin, quoique son aigre et déchirante voix
De sa rauque allégresse importune les bois,
Qu'il offense à la fois et les yeux et l'oreille,
Que le châtiment seul en marchant le réveille,
Qu'il soit hargneux, revêche et désobéissant,
A force de malheurs l'âne est intéressant :
Aussi le préjugé vainement le maltraite;
En dépit de l'orgueil il aura son poëte.
Homère, qui chanta tant de héros divers,
Auprès du grand Ajax le plaça dans ses vers.

Les Catacombes de Rome. [1]

Sous les remparts de Rome, et sous ses vastes plaines,
Sont des antres profonds, des voûtes souterraines,

---

1. Anciennes carrières, où les premiers chrétiens se cachaient pour pratiquer leur culte, et où plus tard on enterra les morts.

Qui, pendant deux mille ans, creusés par les humains,
Donnèrent leurs rochers au palais des Romains.
Avec ces monuments et sa magnificence,
Rome entière sortit de cet abîme immense.
Depuis, loin des regards et du fer des tyrans,
L'Église encor naissante y cacha ses enfants,
Jusqu'au jour où, du sein de cette nuit profonde,
Triomphante, elle vint donner des lois au monde,
Et marqua de sa croix les drapeaux des Césars.

Jaloux de tout connaître, un jeune amant des arts,[1]
L'amour de ses parents, l'espoir de la peinture,
Brûlait de visiter cette demeure obscure,
De notre antique foi vénérable berceau.
Un fil dans une main, et dans l'autre un flambeau,
Il entre ; il se confie à ces voûtes nombreuses
Qui croisent en tous sens leurs routes ténébreuses.
Il aime à voir ce lieu, sa triste majesté,
Ce palais de la nuit, cette sombre cité,
Ces temples où le Christ vit ses premiers fidèles,
Et de ces grands tombeaux les ombres éternelles.
Dans un coin écarté se présente un réduit,
Mystérieux asile où l'espoir le conduit.
Il voit des vases saints et des urnes pieuses,[2]
Des vierges, des martyrs dépouilles précieuses.
Il saisit ce trésor ; il veut poursuivre : hélas !
Il a perdu le fil qui conduisait ses pas.
Il cherche, mais en vain : il s'égare, il se trouble ;
Il s'éloigne, il revient, et sa crainte redouble ;

---

1. Cette aventure, admirablement racontée par Delille, est arrivée à un jeune peintre français, nommé Robert (1733—1808).

2. *Urnes pieuses.* L'épithète est transportée de la personne à la chose, comme plus loin son *cœur tumultueux.* Ce sont d'heureuses hardiesses de style.

Il prend tous les chemins que lui montre la peur.

Enfin, de route en route et d'erreur en erreur,
Dans les enfoncements de cette obscure enceinte,
Il trouve un vaste espace, effrayant labyrinthe,
D'où vingt chemins divers conduisent à l'entour.
Lequel choisir? lequel doit le conduire au jour?
Il les consulte tous : il les prend, il les quitte;
L'effroi suspend ses pas, l'effroi les précipite;
Il appelle : l'écho redouble sa frayeur;
De sinistres pensers viennent glacer son cœur.
L'astre heureux qu'il regrette a mesuré dix heures
Depuis qu'il est errant dans ces noires demeures.
Ce lieu d'effroi, ce lieu d'un silence éternel,
En trois lustres entiers voit à peine un mortel;[1]
Et, pour comble d'effroi, dans cette nuit funeste,
Du flambeau qui le guide il voit périr le reste.
Craignant que chaque pas, que chaque mouvement,
En agitant la flamme, en use l'aliment,[2]
Quelquefois il s'arrête et demeure immobile.
Vaines précautions, tout soin est inutile;
L'heure approche et déjà son cœur épouvanté
Croit de l'affreuse nuit sentir l'obscurité.[3]

Il marche, il erre encor sous cette voûte sombre,
Et le flambeau mourant fume et s'éteint dans l'ombre.
Il gémit; toutefois d'un souffle haletant,
Le flambeau ranimé se rallume à l'instant.
Vain espoir! par le feu la cire consumée,

---

1. *Lustre*, espace de cinq ans.

2. Il faudrait *n'en use*. Après *craindre que*, le verbe prend *ne* et se met au subjonctif. Voltaire dit que les poëtes peuvent se dispenser de mettre *ne*, et l'on trouve dans Corneille de nombreux exemples de cette licence.

L'affreuse nuit, la nuit de la mort.

Par degrés s'abaissant sur la mèche enflammée,
Atteint sa main souffrante, et de ses doigts vaincus
Les nerfs découragés ne la soutiennent plus.
De son bras défaillant enfin la torche tombe,
Et ses derniers rayons ont éclairé sa tombe...
L'infortuné déjà voit cent spectres hideux,
Le Délire brûlant, le Désespoir affreux,
La Mort... non cette Mort qui plaît à la Victoire,
Qui vole avec la foudre et que pare la Gloire;[1]
Mais lente, mais horrible, et traînant par la main
La Faim qui se déchire et se ronge le sein.
Son sang, à ces pensers, s'arrête dans ses veines.
Et quels regrets touchants viennent aigrir ses peines!
Ses parents, ses amis, qu'il ne reverra plus,
Et ses nobles travaux qu'il laissa suspendus;
Ces travaux qui devaient illustrer sa mémoire,
Qui donnaient le bonheur et promettaient la gloire!
Et celle dont l'amour, celle dont le souris
Fut son plus doux éloge et son plus digne prix!
Quelques pleurs de ses yeux coulent à cette image,
Versés par le regret, et séchés par la rage.
Cependant il espère; il pense quelquefois
Entrevoir des clartés, distinguer une voix.
Il regarde, il écoute... Hélas! dans l'ombre immense
Il ne voit que la nuit, n'entend que le silence,
Et le silence ajoute encore à sa terreur.

Alors de son destin sentant toute l'horreur,

---

1. *Le Délire, le Désespoir*, etc., sont personnifiés.

2. Un ami de Delille critiquait cette expression *il n'entend que le silence* pour dire : *il n'entend rien.* « Comment! s'écria le poëte, c'est un de mes vers les plus heureux. — Eh bien, reprit l'Aristarque, ajoutez à votre vers celui-ci :

Ne touche que le vide, et ne sent que l'absence.

— Vous avez raison, dit Delille, mon vers est mauvais ; mais j'y tiens.

Son cœur tumultueux roule de rêve en rêve :
Il se lève, il retombe, et soudain se relève,
Se traîne quelquefois sur de vieux ossements,
De la mort qu'il veut fuir horribles monuments ;
Quand tout-à-coup son pied trouve un léger obstacle ;
Il y porte la main. O surprise! ô miracle !
Il sent, il reconnaît le fil qu'il a perdu,
Et de joie et d'espoir il tressaille éperdu.
Ce fil libérateur, il le baise, il l'adore,
Il s'en assure, il craint qu'il ne s'échappe encore.
Il veut le suivre, il veut revoir l'éclat du jour.
Je ne sais quel instinct l'arrête en ce séjour.
A l'abri du danger, son âme encore tremblante
Veut jouir de ces lieux et de son épouvante.
A leur aspect lugubre, il éprouve en son cœur
Un plaisir agité d'un reste de terreur.
Enfin, tenant en main son conducteur fidèle,
Il part, il vole aux lieux où la clarté l'appelle.
Dieu! quel ravissement, quand il revoit les cieux
Qu'il croyait pour jamais éclipsés à ses yeux !
Avec quel doux transport il promène sa vue
Sur leur majestueuse et brillante étendue!
La cité, le hameau, la verdure, les bois,
Semblent s'offrir à lui pour la première fois;
Et, rempli d'une joie inconnue et profonde,
Son cœur croit assister au premier jour du monde.

(*L'Imagination*, chant IV.)

JOSEPH CHÉNIER.

(1764-1811)

Marie-Joseph Chénier était frère d'André Chénier. Comme lui, il naquit à Constantinople, fut élevé en France, suivit d'abord la carrière militaire, et y renonça pour se vouer aux lettres. Il embrassa avec ardeur la cause de la Révolution, et il se fit en quelque sorte le poëte officiel de la République. Il écrivit *Charles IX*, *Henri VIII*, *Philippe II*, *Tibère*, pour inspirer la haine des rois ; *Calas* et *Fénelon*, pour combattre l'intolérance et la persécution religieuse ; *Timoléon*, *Caïus Gracchus*, *Brutus et Cassius*, pour exalter les vertus républicaines. Ces tragédies, qui eurent un immense succès d'à-propos, ont bien perdu aujourd'hui de leur valeur. Ainsi que Voltaire, son maître et son modèle, Chénier considérait le théâtre comme une tribune, et s'occupait moins de développer une action dramatique, que d'exposer ses opinions philosophiques et républicaines. Chez lui, la forme est froide et souvent déclamatoire. Il sut se préserver de ces défauts dans *Tibère*, son chef-d'œuvre, où il déroba quelques traits au pinceau de Tacite, et qui est une de nos meilleures tragédies du second ordre.

Chénier n'est pas plus heureux dans les *odes* et les *hymnes* qu'il composa à la gloire de la République. Il trouva quelquefois de vigoureux accents ; mais il est trop dépourvu de sensibilité, de chaleur et de coloris dans le style.

Versificateur médiocre sous la République, Chénier devint un bon poëte vers la fin de sa carrière. Il écrivit des *discours en vers*, des *épîtres* et des *satires*, où il rappelle quelquefois la raison de Boileau et le bon sens de Voltaire. Comme ces deux grands poëtes,

Il pare la raison du charme des beaux vers.

Ses chefs-d'œuvre sont, outre sa tragédie de *Tibère*, l'élégie de la *Promenade*, l'*Épître à Voltaire*, les *Discours sur la Calomnie*, *sur l'Erreur* et *sur l'Intérêt personnel*, et quelques *satires* pleines de sel et d'esprit. On regrette de trouver dans ces ouvrages tous les préjugés anti-religieux de l'école voltairienne.

Joseph Chénier fut membre des assemblées politiques de 1792 à 1802, et vota la mort de Louis XVI. Ses ennemis lui reprochèrent de n'avoir rien fait pour sauver son frère. Il a repoussé cette accusation avec éloquence dans son *Discours sur la Calomnie*.

Gille et Pierrot.

Un jour Gille et Pierrot, revenant de la foire
(Je tiens le fait d'un professeur d'histoire),
Aux deux bouts du Pont-Neuf placèrent leurs tréteaux.
Les passants ébahis lisent leurs écriteaux :
On s'ameute. Pierrot disait : « Courez la ville,
« Vous n'y pouvez trouver qu'un bel esprit : c'est Gille.
« Mais tout devient petit devant Gille le grand. »
Gille, sur l'autre bord, criait d'un ton capable :
« Rien n'est grand que Pierrot, Pierrot seul est aimable. »
On les croit sur parole ; et tout le peuple sot
Va du grand homme Gille au grand homme Pierrot ;
Chez tous deux à la fois voilà l'argent qui roule !
Advint[1] qu'un vieux routier, moins nigaud que la foule,[2]
Lui dit : « Braves badauds, sifflez-moi, si j'ai tort ;
« Mais pour vous escroquer ces coquins sont d'accord ;
« Je vous les garantis de grands hommes de foire.[3] »
Tout fut dit : l'on brisa leurs boutiques de gloire.

(*Le docteur Pancrace, satire.*)

Discours sur la Calomnie.[4]

Nous avons parmi nous détruit la tyrannie ;
Ne détruirons-nous pas l'impure calomnie ?

---

1. *Advint*, pour *il advint*, il arriva.
2. *Routier*, homme qui connait bien les *routes*. *Vieux routier*, homme expérimenté, fin, rusé.
3. *De grands hommes*. Des *grands hommes* serait plus correct : *Grand homme* forme une espèce de substantif composé. (GRAMMAIRE, *emploi de l'article*.)
4. Joseph Chénier s'adresse à ceux qui l'accusaient de n'avoir rien fait pour sauver son frère. Devenu suspect aux terroristes, il fut réduit à se cacher ; et c'est dans sa retraite qu'il apprit la mort d'André.

J'entends déjà frémir, au nom de liberté,
Ce monstre enorgueilli de son impunité.
Les lois à son poignard opposent leur égide;
Mais, bravant du sénat la justice rigide,
Il insulte au courroux des impuissantes lois,
Et de la renommée usurpe les cent voix..

D'écrivains, d'imprimeurs quelle horde insensée
Diffame ce bel art de peindre la pensée?
Dans ce nombreux essaim, doublement indigent,
Nul n'a besoin d'honneur, tous ont besoin d'argent.
A la honte aguerris, ces forbans littéraires[1]
Ont mis leur conscience aux gages des libraires.
Envieux par nature, et brigands par métier,
Ils vendent l'infamie à qui veut la payer;
Et, meublant de Maret la boutique infernale,
Ils dînent du mensonge et soupent du scandale..

On condamne à l'oubli de petits charlatans,
Mécontents du public, et d'eux-mêmes contents.
Mais c'est peu d'ennuyer, les sots veulent proscrire.
A leur honte vénale on les a vus sourire;
Ils pouvaient, retranchés dans leur obscurité,
Échapper aux sifflets de la postérité :
Vaincus par l'ascendant d'une étoile ennemie,
Ils ont cherché l'éclat, l'argent et l'infamie.

Ah! ce n'est pas ainsi que les esprits bien faits
Méditent à loisir de durables succès :
Ils ne franchissent point la limite sacrée,
Et par eux la décence est toujours honorée.
L'écrivain philosophe, au-dessus des clameurs,
Instruit par la morale et même par ses mœurs.

---

1. *Forban*, voleur de mer.

La balance à la main, le sévère critique
Voit couronner son front du laurier didactique.
Armé de la satire, un utile censeur,
Avoué par le goût, en est le défenseur.
Le crime est au-delà : tout libelliste avide,
Armé de l'imposture, est un lâche homicide.
Le plus vil a le prix dans un métier si bas ;
Mentir est le talent de ceux qui n'en ont pas ;
Nuire est la liberté qui convient aux esclaves :
Pour donner aux Français de nouvelles entraves,
De libelles fameux les auteurs inconnus
Ont sur ce noble droit fondé leurs revenus...

Narcisse et Tigellin, bourreaux législateurs,[1]
De ces menteurs gagés se font les protecteurs :
De toute renommée envieux adversaires,
Et d'un parti cruel plus cruels émissaires,
Odieux proconsuls, régnant par des complots,
Des fleuves consternés ils ont rougi les flots.
J'ai vu fuir, à leur nom, les épouses tremblantes ;
Le *Moniteur* fidèle, en ses pages sanglantes,[2]
Par le souvenir même inspire la terreur,
Et dénonce à Clio leur stupide fureur.[3]
J'entends crier encor le sang de leurs victimes ;
Je lis en traits d'airain la liste de leurs crimes.
Et c'est eux qu'aujourd'hui l'on voudrait excuser ![4]
Qu'ai-je dit? On les vante ! et l'on m'ose accuser !
Moi, jouet si longtemps de leur lâche insolence,
Proscrit pour mes discours, proscrit pour mon silence,

---

1. *Narcisse* et *Tigellin*, infâmes ministres de Claude et de Néron.
2. *Moniteur universel*, journal officiel du gouvernement français fondé en 1789.
3. *Clio*, muse de l'histoire, prise pour l'histoire, la postérité.
4. *Et c'est eux. Ce sont eux* serait plus correct. (GRAMMAIRE, *accord du verbe avec son sujet.*)

Seul attendant la mort, quand leur coupable voix
Demandait à grands cris du sang et non des lois !

Ceux que la France a vus ivres de tyrannie,
Ceux-là mêmes dans l'ombre armant la calomnie,
Me reprochent le sort d'un frère infortuné
Qu'avec la calomnie ils ont assassiné !
L'injustice agrandit une âme libre et fière.
Ces reptiles hideux, sifflant dans la poussière,
En vain sèment le trouble entre son ombre et moi,
Scélérats, contre vous elle invoque la loi.
Hélas! pour arracher la victime aux supplices,
De mes pleurs chaque jour fatiguant vos complices,
J'ai courbé devant eux mon front humilié :
Mais ils vous ressemblaient, ils étaient sans pitié.
Si le jour où tomba leur puissance arbitraire,
Des fers et de la mort je n'ai sauvé qu'un frère
Qu'au fond des noirs cachots un monstre avait plongé,
Et qui deux jours plus tard périssait égorgé,
Auprès d'André Chénier avant que de descendre,
J'élèverai la tombe où manquera sa cendre,
Mais où vivront du moins et son doux souvenir,
Et sa gloire et ses vers dictés pour l'avenir.
Là, quand de thermidor la septième journée [1]
Sous les feux du Lion ramènera l'année, [2]
O mon frère! je veux, relisant tes écrits,
Chanter l'hymne funèbre à tes mânes proscrits.
Là, souvent tu verras près de ton mausolée
Tes frères gémissants, ta mère désolée,
Quelques amis des arts, un peu d'ombre et des fleurs;
Et ton jeune laurier grandira sous mes pleurs.

---

1. C'est le 7 thermidor (25 juillet 1794) que périt André Chénier.
2. *Lion*. Constellation du zodiaque, où le soleil entre vers la fin de juillet.

Épigramme contre Talleyrand.[1]

L'adroit Maurice, en boitant avec grâce,
Aux plus dispos pouvant donner leçons,
Au front d'airain unissant cœur de glace,
Fait, comme on dit, son thème en deux façons :
Dans le parti du pouvoir arbitraire
Furtivement il glisse un pied honteux;
L'autre est toujours dans le parti contraire;
Mais c'est celui dont Maurice est boiteux.

LEBRUN.

(1729-1807)

Ponce-Denis Écouchard-Lebrun naquit à Paris, et fut élevé par les soins du prince de Conti, dont il devint le secrétaire. Homme sans principes, il chanta tour à tour Voltaire, Louis XVI, la République, le Consulat et l'Empire, et reçut des bienfaits de tous les gouvernements.

On a de Lebrun des *odes*, des *épigrammes*, des *élégies*, des *épîtres*, et deux poëmes inachevés, intitulés *la Nature* et *les Veillées du Parnasse*. Ses *odes* et ses *épigrammes* lui assurent un rang éminent dans ces deux genres. Il a de l'enthousiasme, de la verve, de l'élévation, un style brillant et harmonieux. Mais il manque quelquefois de goût ; il vise trop à l'effet, au grandiose, aux *hardiesses* de style . de là le néologisme, le manque de justesse dans les images, la bizarrerie et l'obscurité qu'on lui reproche avec raison.

Arion.[2]

Quel est ce navire perfide

---

1. Maurice, prince de Talleyrand (1754-1838), un des plus habiles diplomates de notre époque, était boiteux.

2. Arion, poëte grec. vivait vers 600 avant J.-C. Il fut, dit-on, jeté à

Où l'impitoyable Euménide [1]
A soufflé d'horribles complots ?
J'entends les cris d'une victime
Que la main sanglante du crime
Va précipiter dans les flots.

Arrêtez, pirates avares !
Durs rochers que vos mains barbares
D'Arion respectent les jours !
Arrêtez ! écoutez sa lyre ;
Il chante ! et du liquide empire
Un dauphin vole à son secours.

Il chante ! et sa lyre fidèle
Du glaive qui brille autour d'elle
Charme les coups impétueux ; [2]
Tandis que le monstre en silence
Sous le demi-dieu qui s'élance
Courbe son flanc respectueux.

Le voilà, tel qu'un char docile,
Qui l'emporte d'un cours agile
Sur la plaine immense des mers !
Et du fond des grottes humides,
Arion voit les Néréides [3]
Courir en foule à ses concerts.

O merveilles de l'harmonie !

---

la mer par des matelots qui voulaient voler ses trésors, et sauvé par un dauphin que les sons de sa lyre avaient charmé.

1. *Euménide*, pour les *Euménides*, nom donné aux Furies.

2. Détourne, comme par une puissance magique.

3. *Néréides*, filles de Mérée, dieu marin, et nymphes des mers intérieures. — *Néré*, fils de l'Océan et de Téthys.

L'onde orageuse est aplanie ;
Le ciel devient riant et pur,
Un doux calme enchaîne Borée ;
Les palais flottants de Nérée
Brillent d'un immobile azur.

Jeune Arion, bannis la crainte ;
Aborde aux rives de Corinthe :
Périandre est digne de toi. [2]
Minerve aime ce doux rivage ; [3]
Et tes yeux y verront un sage
Assis sur le trône d'un roi.

(*Odes.*)

Ode à Buffon. [4]

Buffon, laisse gronder l'envie ;
C'est l'hommage de sa terreur ;
Que peut sur l'éclat de ta vie
Son obscure et lâche fureur ?
Olympe, qu'assiége un orage, [5]
Dédaigne l'impuissante rage
Des aquilons tumultueux :
Tandis que la noire tempête
Gronde à ses pieds, sa noble tête

---

1. *Borée*, fils de Titon et de l'Aurore, était le dieu du vent du Nord.
2. *Périandre*, tyran de Corinthe, de 625 à 584, gouverna d'abord avec sagesse et fut mis au nombre des sept Sages de la Grèce.
3. *Minerve*, fille de Jupiter et déesse de la Sagesse et des Beaux-Arts.
4. Buffon (1707-1788, célèbre naturaliste et un de nos meilleurs prosateurs, n'eut pas grand'chose à souffrir de l'envie. Peu d'hommes ont joui, de leur vivant, d'une gloire plus populaire et plus universelle. (*Histoire des écrivains français*, t. II, p. 286.)
5. *Olympe*, montagne au Nord de la Thessalie, où les poëtes plaçaient le séjour des dieux.

Garde un calme majestueux.

Pensais-tu donc que le génie,
Qui te place au trône des arts,
Longtemps d'une gloire impunie
Blesserait de jaloux regards?
Non, non : tu dois payer ta gloire;
Tu dois expier ta mémoire [1]
Par les orages de tes jours;
Mais ce torrent, qui dans ton onde
Vomit sa fange vagabonde,
N'en saurait altérer le cours.

Poursuis ta brillante carrière,
O dernier astre des Français!
Ressemble au dieu de la lumière,
Qui se venge par des bienfaits. [2]
Poursuis : que tes nouveaux outrages
Remportent de nouveaux ouvrages
Et des lauriers plus glorieux!
La gloire est le prix des Alcides; [3]
Et le dragon des Hespérides [4]
Gardait un or moins précieux.

Mais, si tu crains la tyrannie
D'un astre jaloux et pervers,
Quitte le sceptre du génie,

---

1. *Mémoire*, prise ici pour *réputation, gloire*.

2. Allusion au fait rapporté dans la belle strophe de Lefranc de Pompignan, page 264 :

Le Nil a vu sur ses rivages, etc.

3. *Alcide*, surnom d'Hercule, pris ici pour un homme fort et courageux comme Hercule.

4. *Hespérides*, trois filles d'Hespérus, chargées de veiller sur des pommes d'or que Junon avait données à Jupiter, et qui étaient gardées par un dragon.

Cesse d'éclairer l'univers :
Descends des hauteurs de ton âme ;
Abaisse tes ailes de flamme,
Brise tes sublimes pinceaux ;
Prends tes envieux pour modèles,
Et de leurs vernis infidèles
Obscurcis tes brillants tableaux.

Flatté de plaire aux goûts volages,
L'esprit est le dieu des instants. [1]
Le génie est le dieu des âges,
Lui seul embrasse tous les temps.
Qu'il brûle d'un noble délire,
Quand la gloire autour de sa lyre
Lui peint les siècles assemblés,
Et leur suffrage vénérable
Fondant son trône inaltérable
Sur les empires écroulés !

Ceux dont le présent est l'idole
Ne laissent point de souvenir :
Dans un succès vain et frivole
Ils ont usé leur avenir,
Amas des roses passagères,
Ils ont les grâces mensongères
Et le sort des rapides fleurs ;
Leur plus long règne est d'une aurore [2]
Mais le temps rajeunit encore
L'antique laurier des neuf Sœurs [3]

---

1. *L'esprit*, que Voltaire appelle *la raison ingénieuse*, est la faculté d'embellir ce que le génie a inventé. Il est superficiel, et n'a que de l'éclat, de l'agrément, de l'élégance.

2. *Aurore*, commencement du jour, prise ici pour *un jour*, (Métonymie.)

3. *Neuf Sœurs*, les neuf Muses, déesses des Beaux-Arts. — *Le laurier des neuf Sœurs*, la gloire acquise dans les arts.

Jusques à quand de vils Procustes [1]
Viendront-ils au sacré vallon,
Souillant ces retraites augustes,
Mutiler les fils d'Apollon?
Le croirez-vous, races futures?
J'ai vu Zoïle aux mains impures,
Zoïle outrager Montesquieu. [2]
Mais quand la Parque inexorable
Frappa cet homme irréparable, [3]
Nos regrets en firent un dieu.

Quoi! tour à tour dieux et victimes,
Le sort fait marcher les talents
Entre l'Olympe et les abîmes,
Entre la satire et l'encens!
Malheur au mortel qu'on renomme!
Vivant, nous blessons le grand homme;
Mort, nous tombons à ses genoux.
On n'aime que la gloire absente :
La mémoire est reconnaissante;
Les yeux sont ingrats et jaloux.

Buffon, dès que, rompant ses voiles
Et fugitive du cercueil,

---

1. *Procuste*, brigand de l'Attique, qui étendait les voyageurs sur un lit, mutilant ceux qui étaient trop grands, et allongeant ceux qui étaient trop petits.

2. *Zoïle*, méchant critique grec, dont le nom a été donné aux critiques envieux et passionnés comme lui. Il vivait au IIIe siècle avant J.-C. — L'immortel ouvrage de Monstesquieu, *l'Esprit des lois*, fut vivement critiqué par les contemporains, y compris Voltaire. (*Histoire des principaux Écrivains français*, t. II, p. 129 et 136.)

3. En prose, *irréparable* ne se dit que des choses : *une perte irréparable*. Mais en vers, un *homme irréparable* est une expression neuve et d'une hardiesse fort heureuse. C'est une épithète transportée de la chose à la personne.

De ces palais peuplés d'étoiles
Ton âme aura franchi le seuil,
Du sein brillant de l'Empirée[1]
Tu verras la France éplorée
T'offrir des honneurs immortels,
Et le temps, vengeur légitime,
De l'Envie expier le crime,
Et l'enchaîner à tes autels.

(*Odes.*)

Épigramme.

Églé, belle et poëte, a deux petits travers :[2]
Elle fait son visage et ne fait pas ses vers.

Épigramme sur La Harpe,[3]

Qui venait de parler du grand Corneille avec irrévérence.

Ce petit homme, à son petit compas,
Veut sans pudeur asservir le génie.
Au bas du Pinde il trotte à petits pas,[4]
Et croit franchir les sommets d'Aonie.[5]
Au grand Corneille il a fait avanie ;
Mais, à vrai dire, on riait aux éclats
De voir ce nain mesurer un atlas,[6]

---

1. *Empyrée*, la partie la plus haute des cieux, où l'on place le séjour des bienheureux. Pris ici pour le *ciel*.
2. *Églé*, la comtesse de Beauharnais, tante de l'impératrice Joséphine (1738-1813).
3. *La Harpe*, fameux critique. (Voir la note, page 270.)
4. *Pinde*, montagne située entre l'Épire et la Thessalie, et consacrée aux Muses.
5. Monts Aoniens, en Béotie, où les Muses étaient honorées.
6. *Atlas*, montagne au nord de l'Afrique. Employé pour un homme grand et robuste.

Et, redoublant ses efforts de pygmée,[1]
Burlesquement raidir ses petits bras
Pour étouffer si haute renommée.

ANDRIEUX.

(1759-1833)

François-Guillaume-Jean-Stanislas Andrieux naquit à Strasbourg. Il fut successivement chef du bureau de la liquidation, juge au tribunal de cassation, membre du conseil des Cinq-Cents, puis du Tribunat; enfin, il fut nommé professeur de littérature à l'École polytechnique et au Collége de France. Il a exercé ces dernières fonctions jusqu'à sa mort. Andrieux était uni d'une étroite amitié avec Collin d'Harleville, qui avait, comme lui, un caractère plein de bonhomie, de douceur et de simplicité.

Andrieux a laissé des *contes* et des *discours* en vers, des *comedies*, un *Cours de littérature*, etc. Ses *contes* se distinguent par un ton parfait, un style élégant et facile, une douce philosophie. Ses meilleures *comédies* sont *les Étourdis*, *la Comédienne* et *le Souper d'Auteuil*; il y a des scènes pleines de malice et de gaieté, le style en est élégant et spirituel, mais sans force et sans couleur.

Un trait de Louis XII.[2]

Je vais, ami lecteur, d'un de nos meilleurs rois,
De Louis douze, ici vous conter une histoire;
De ce *Père du peuple* on chérit la mémoire :
La bonté sur les cœurs ne perd jamais ses droits.

Il sut qu'un grand seigneur, peut-être une excellence,[3]

---

1. *Pygmées*, peuple fabuleux, dont les individus n'avaient qu'une coudée de haut.

2. Louis XII, surnommé le *Père du peuple*, roi en 1498, mort en 1515.

3. *Excellence*, titre d'honneur, donné aux ambassadeurs, aux ministres, etc.

De battre un laboureur avait eu l'insolence.
Il mande le coupable; et, sans rien témoigner,
Dans son palais un jour le retient à dîner.
Par un ordre secret que le monarque explique,
On sert à ce seigneur un repas magnifique,
Tout ce que de meilleur on peut imaginer,
Hors du pain, que le roi défend de lui donner.
Il s'étonne; il ne peut concevoir ce mystère.
Le roi passe et lui dit : « Vous a-t-on fait grand'chère ?[1]
— « On m'a bien servi, Sire, un superbe festin;
« Mais je n'ai point dîné : pour vivre, il faut du pain.
— « Allez, répond Louis avec un front sévère,
« Comprenez la leçon que j'ai voulu vous faire :
« Puisqu'il vous faut, monsieur, du pain pour vous nourrir,
« Songez à bien traiter ceux qui le font venir. »

Épigramme

Faite aux Catacombes.[2]

De ces demeures redoutables
Les froids et mornes habitants
Sont devenus fort bonnes gens,
Point ennemis de leurs semblables,
Point serviles, point arrogants,
Point envieux, point irritables,
Point menteurs ni point médisants,
Et point bavards insupportables!...
Ma foi, quand je songe aux vivants,
Je trouve les morts bien aimables.

---

1. *Grand'chère. Chère* comprend la qualité et la quantité des mets. *Vous a-t-on fait grand'chère?* Vous a-t-on servi des mets délicats et abondants? On dit : *grande chère* et *grand'chère*, en retranchant l'*e* muet.
2. *Catacombes*, anciennes carrières où sont déposés les ossements exhumés dans les cimetières de Paris.

Le meunier Sans-Souci.

L'homme est bien variable ! et ces malheureux rois
Dont on dit tant de mal, ont du bon quelquefois.
J'en conviendrai sans peine, et ferai mieux encore;
J'en citerai pour preuve un trait qui les honore :
Il est de ce héros, de Frédéric second, [1]
Qui, tout roi qu'il était, fut un penseur profond;
Redouté de l'Autriche, envié dans Versailles,
Cultivant les beaux-arts au sortir des batailles,
D'un royaume nouveau la gloire et le soutien,
Grand roi, bon philosophe et fort mauvais chrétien.
Il voulait se construire un agréable asile,
Où, loin d'une étiquette arrogante et futile,
Il put, non végéter, boire et courir les cerfs,
Mais des faibles humains méditer les travers.

Sur le riant coteau par le prince choisi,
S'élevait le moulin du meunier *Sans-Souci*. [2]
Le vendeur de farine avait pour habitude
D'y vivre au jour le jour, exempt d'inquiétude; [3]
Et, de quelque côté que vînt souffler le vent,
Il y tournait son aile, et s'endormait content.

Fort bien achalandé, grâce à son caractère, [4]
Le moulin prit le nom de son propriétaire;

---

1. *Frédéric II* le Grand, roi de Prusse, de 1740 à 1786.
2. *Sans-souci*, homme qui ne s'inquiète de rien, que rien n'empêche de s'amuser.
3. *Vivre au jour le jour*, sans s'inquiéter du lendemain. (Gallicisme.)
4. *Achalandé*, qui a des chalands, des pratiques. — *Son caractère. Son*, qui, d'après la grammaire, semble se rapporter au moulin, se rapporte au meunier.

Et des hameaux voisins les filles, les garçons,
Allaient à *Sans-Souci* pour danser aux chansons.
Sans-Souci!... ce doux nom d'un favorable augure
Devait plaire aux amis des dogmes d'Épicure. [1]
Frédéric le trouva conforme à ses projets,
Et du nom d'un moulin honora son palais. [2]

Hélas! est-ce une loi sur notre pauvre terre
Que toujours deux voisins auront entre eux la guerre,
Que la soif d'envahir et d'étendre ses droits
Tourmentera toujours les meuniers et les rois?
En cette occasion, le roi fut le moins sage;
Il lorgna du voisin le modeste héritage.

On avait fait des plans, fort beaux sur le papier,
Où le chétif enclos se perdait tout entier.
Il fallait, sans cela, renoncer à la vue,
Rétrécir les jardins et masquer l'avenue.

Des bâtiments royaux l'ordinaire intendant
Fit venir le meunier, et, d'un ton important :
« Il nous faut ton moulin : que veux-tu qu'on t'en donne?
— Rien du tout, car j'entends ne le vendre à personne.
Il vous faut est fort bon... mon moulin est à moi...
Tout aussi bien, au moins, que la Prusse est au roi.
— Allons, ton dernier mot, bonhomme, et prends-y garde.
— Faut-il vous parler clair? — Oui. — C'est que je le garde.
Voilà mon dernier mot. » Ce refus effronté

---

1. *Épicure*, philosophe grec (341-270 avant J.-C.), enseignait que le plaisir est le souverain bien de l'homme, et il faisait consister le plaisir dans les jouissances de l'esprit et du cœur, autant que dans celles des sens. On appelle *épicuriens* les hommes qui mettent tout leur bonheur dans les jouissances des sens.

2. *Honora son palais du nom d'un moulin.* Le poëte parle en républicain et met le moulin avant le palais.

Avec un grand scandale au prince est raconté.
Il mande auprès de lui le meunier indocile,
Presse, flatte, promet; ce fut peine inutile.
Sans-Souci s'obstinait. « Entendez la raison,
Sire; je ne peux pas vous vendre ma maison,
Mon vieux père y mourut, mon fils y vient de naître;
C'est mon Potsdam, à moi. Je suis tranchant peut-être, [1]
Ne l'êtes-vous jamais? Tenez, mille ducats [2]
Au bout de vos discours ne me tenteraient pas.
Il faut vous en passer, je l'ai dit, j'y persiste.

Les rois malaisément souffrent qu'on leur résiste.
Frédéric, un moment par l'humeur emporté :
« Parbleu! de ton moulin c'est bien être entêté!
Je suis bon de vouloir t'engager à le vendre :
Sais-tu que sans payer je pourrais bien le prendre?
Je suis le maître. — Vous!... de prendre mon moulin?
Oui, si nous n'avions pas des juges à Berlin. » [3]

Le monarque, à ce mot, revient de son caprice,
Charmé que sous son règne on crût à la justice.
Il rit, et se tournant vers quelques courtisans :
« Ma foi, messieurs, je crois qu'il faut changer nos plans.
Voisin, garde ton bien; j'aime fort ta réplique. »

Qu'aurait-on fait de mieux dans une république?
Le plus sûr est pourtant de ne pas s'y fier;
Ce même Frédéric, juste envers un meunier,
Se permit mainte fois telle autre fantaisie :

---

1. *Postdam*, ville de Prusse, qui possède un château royal. La ville est prise ici pour le château.

2. *Ducats*, pièces d'or, dont la valeur varie selon les pays. Le ducat de Prusse vaut environ 11 fr. 75 c.

3. *Des juges*, et non *de juges*. Malgré la forme négative, il y a affirmation : *Nous avons des juges*. (GRAMMAIRE, *emploi de l'article*.)

Témoin ce certain jour qu'il prit la Silésie; [1]
Qu'à peine sur le trône, avide de lauriers,
Épris du vain renom qui séduit les guerriers,
Il mit l'Europe en feu. Ce sont là jeux de prince :
On respecte un moulin, on vole une province.

(CONTES EN VERS.)

Socrate et Glaucon, [2]

Voyons comment Socrate instruisît certain fat
Qui voulait s'emparer du timon de l'État.
  Glaucon avait trente ans, bon air, belle figure;
Mais parmi les présents que lui fit la Nature,
Elle avait oublié celui du jugement.
Glaucon se croyait fait pour le gouvernement.
Pour avoir eu jadis un prix de rhétorique, [3]
Il s'estimait au monde un personnage unique;
Sitôt qu'à la tribune il s'était accroché, [4]
Aucun pouvoir humain ne l'en eût détaché,
Parler à tout propos était sa maladie.
  Socrate l'abordant : « Plus je vous étudie,
Plus je vois, lui dit-il, le but où vous visez.
Votre projet est beau, s'il n'est des plus aisés.
Vous voulez gouverner ; vous désirez qu'Athènes
De l'État en vos mains remette un jour les rênes?
— Je l'avoue. — Et, sans doute, à vos concitoyens

---

1. *Ce jour que* est un latinisme. On dit aussi *le jour où*. — *Silésie*, province prussienne, enlevée à l'Autriche par Frédéric II, en 1740.
2. *Socrate* (470-400 avant J.-C.), le plus célèbre philosophe grec et le plus sage des païens. Il avait les idées les plus élevées sur la divinité; c'est ce qui le fit accuser d'impiété, et il fut condamné à boire la ciguë.
3. *Rhétorique*, art qui aide à former l'orateur.
4. *Tribune*, lieu élevé d'où parlent les orateurs.

Vous paierez cet honneur en les comblant de biens.
— C'est là tout mon désir. — Il est louable, et j'aime
Que l'on serve à la fois sa patrie et soi-même.
A ce plan, dès longtemps, vous avez dû penser;
Par où donc, dites-moi, comptez-vous commencer? »
Glaucon resta muet, contre son ordinaire.
Il cherchait sa réponse. « Un très-grand bien à faire,
Ce serait, dit Socrate, en ce besoin urgent,
Dans le trésor public d'amener de l'argent.
N'allez-vous pas d'abord restaurer nos finances,
Grossir les revenus, supprimer les dépenses?
— Oui; ce sera bien là le premier de mes soins.
Il faut recevoir plus, ils faut dépenser moins.
— Vous avez, à coup sûr, calculant nos ressources,
Des richesses d'Athène approfondi les sources?
Vous savez quels objets forment nos revenus?
— Pas très-bien; ils me sont, la plupart, inconnus.
— Vous êtes plus au fait, je crois, du militaire? [1]
— Six mois sous Périclès j'ai servi volontaire. [2]
— Ainsi nous vous verrons de nos braves guerriers
Par vos vastes projets préparer les lauriers?
Vous savez comme on fait subsister une armée, [3]
Par quels soins elle doit être instruite et formée?
— Je n'ai pas ces détails très-présents à l'esprit.
— Vous avez, là-dessus, quelque mémoire écrit,
J'entends. — Mais non. — Tant pis; vous me l'auriez fait lire;
J'en aurais profité. Du moins vous pouvez dire
Si, payant nos travaux par des dons suffisants,
L'Attique peut nourrir ses nombreux habitants;

---

1. *Militaire*, pris ici pour l'état, la profession militaire.

2. *Périclès*, (494-429), célèbre Athénien, qui gouverna Athènes avec gloire, fit fleurir les arts et les lettres, et mérita de donner son nom à son siècle.

3. *Vous savez comme. Comment*, qui signifie *de quelle manière*, serait plus propre.

Prenez-y garde au moins; une erreur indiscrète,
Une mauvaise loi produirait la disette,
Sur ce point important qu'avez-vous su prévoir?
— En vérité, Socrate, on ne peut tout savoir.
— Pourquoi donc parlez-vous sur toutes les matières?
Je suis un homme simple, et j'ai peu de lumières;
Mais retenez de moi ce salutaire avis :
Pour savoir quelque chose il faut l'avoir appris.
De régir les États la profonde science
Vient-elle sans étude et sans expérience?
Qui veut parler sur tout souvent parle au hasard.
On se croit orateur, on n'est que babillard.
Allez, instruisez-vous; et quelque jour peut-être
Vous nous gouvernerez. » Glaucon sut se connaître;
Il devint raisonnable; et depuis ce jour-là
Il écouta, dit-on, bien plus qu'il ne parla.

Chez le doux Xénophon, l'élève de Socrate, [1]
Son ami, son vengeur au sein d'Athène ingrate,
J'ai lu ce dialogue, et je vous le tradui. [2]
Puisse-t-il corriger les Glaucons d'aujourd'hui!

(Contes en vers.)

---

1. *Xénophon*, (445-355), célèbre historien et moraliste grec, auteur de plusieurs ouvrages, entre autres les *Choses mémorables de Socrate*, son maître, où se trouve (liv. III, chap. I) le trait mis en vers par Andrieux.
2. Pour *traduis*; c'est une licence poétique.

COLLIN D'HARLEVILLE.

(1755-1806)

Jean-François Collin d'Harleville naquit au petit village de Mévoisin, près de Maintenon. Il fut d'abord avocat, mais il quitta bientôt la chicane pour la littérature. Il donna au théâtre plusieurs comédies, dont les meilleures sont *l'Optimiste*, *les Châteaux en Espagne*, et *le Vieux Célibataire*, qui est son chef-d'œuvre. On y remarque une gaîté douce, une critique fine et légère, une versification facile et correcte ; mais la force comique y manque.

Les châteaux en Espagne.

Chacun fait des châteaux en Espagne;
On en fait à la ville ainsi qu'à la campagne;
On en fait en dormant, on en fait éveillé.
Le pauvre paysan, sur sa bêche appuyé,
Peut se croire un moment seigneur de son village;
Le vieillard, oublier les glaces de son âge;
Un commis est ministre; un jeune abbé, prélat;
Le prélat... Il n'est point jusqu'au simple soldat
Qui ne se soit un jour cru maréchal de France;
Et le pauvre lui-même est riche en espérance,
Et chacun redevient Gros-Jean comme devant.[1]
Eh bien! chacun du moins fut heureux en rêvant!
C'est quelque chose encor que de faire un beau rêve;
A nos chagrins réels c'est une utile trêve;
Nous en avons besoin : nous sommes assiégés
De maux dont à la fin nous serions surchargés,
Sans ce délire heureux qui se glisse en nos veines.

---

1. Expression devenue proverbe, qui se trouve dans Rabelais, et qui signifie un homme de rien.

Flatteuse illusion ! doux oubli de nos peines !
Oh ! qui pourrait compter les heureux que tu fais !
L'espoir et le sommeil sont de moindres bienfaits.
Délicieuse erreur ! tu nous donnes d'avance
Le bonheur que promet seulement l'espérance.
Le doux sommeil ne fait que suspendre nos maux,
Et tu mets à la place un plaisir : en deux mots,
Quand je songe, je suis le plus heureux des hommes ;
Et dès que nous croyons être heureux, nous le sommes.

(*Les châteaux en Espagne*, acte III, scène VII.)

DUCIS.

(1733-1817)

Jean-François Ducis, fils d'un marchand de faïence et de verrerie, naquit à Versailles. On peut dire qu'il offre le modèle du littérateur honnête homme. Doué d'un caractère libre et fier, il ne flatta et ne craignit aucune puissance, se tint à l'écart des grands événements de son époque, et s'abandonna tout entier à sa passion pour la poésie.

Ducis est connu par ses imitations de Shakspeare : sans savoir l'anglais, il a imité *Hamlet*, *le Roi Lear*, *Macbeth*, *Othello*, *Roméo et Juliette*, et *Jean sans Terre*. Au lieu de transporter sur la scène française les hardiesses de Shakspeare, il enferme ses drames gigantesques, émouvants, sublimes, dans les bornes étroites de nos règles dramatiques ; il prend les sujets, les expressions et quelques idées de son modèle ; il change, il corrige, il *embellit*. On l'a comparé à ce peintre en bâtiments qui taillait, coloriait, vernissait et dorait les arbres de son jardin, sous prétexte de les embellir. Ducis n'a guère été plus heureux dans *Œdipe à Colone*, imitation de Sophocle. *Abufar*, ou peinture de la vie arabe, est la seule tragédie de son invention. Ce poëte avait de l'énergie et du pathétique ; il a exprimé en beaux vers quelques passages de Shakspeare et de Sophocle, quand il ne se mêle pas de les corriger, et il a trouvé quelques traits sublimes qui n'appartiennent qu'à lui.

Nous avons encore de Ducis des *épîtres*, des *poésies diverses*, et des *lettres* d'une bonhomie douce et piquante, et qui peut-être dureront plus que ses *tragédies*.

Les bonnes femmes,

OU LE MÉNAGE DES DEUX CORNEILLE.[1]

Bonnes femmes, je vous salue;
Bien sot qui ne vous choisira.
Oui, quiconque vous connaîtra
A ses amis d'abord dira :
« Par une faveur imprévue,
« Qu'il en tombe une de la nue,
« Nous verrons de nous qui l'aura, »

L'immortel auteur d'*Athalie*,
Et de *Phèdre* et d'*Iphigénie*,
Ce peintre enchanteur de l'amour,
Qui, plein d'esprit, de goût, de grâce,
Couvert des lauriers du Parnasse,
Charma la plus brillante cour;
En sa maturité sévère,
Dans sa femme que chercha-t-il?
Une très-simple ménagère,
Qui fit avec lui sa prière,
Et répondit : « Ainsi soit-il. »[2]

Et ces oncles de Fontenelle,
Du *Cid* et *d'Ariane* auteurs,
Ces frères, époux des deux sœurs,
Qui de l'amitié fraternelle
Et conjugale et paternelle

---

1. Les deux Corneille épousèrent deux sœurs, et vécurent ensemble dans l'union la plus parfaite. (*Histoire des Écrivains français*, t. Ier, page 90.)

2. Racine épousa une femme pieuse et sensée, mais sans aucune notion de littérature. (*Ibid.*, II, p. 22.)

Goûtaient ensemble les douceurs,
Dont les enfants, troupe agréable,
Gentils, pas plus hauts que leur table,
Y montraient, lorgnant tous les plats,
Et le doux ris de l'innocence,
Et leurs dents encor dans l'enfance,
Et leurs petits mentons tout gras;
Sont-ce des femmes adorables,
D'encens, de luxe insatiables,
Que l'hymen mit entre leurs bras?

Ce n'étaient que de bonnes mères,
Des femmes à leurs maris chères,
Qui les aimaient jusqu'au trépas;
Deux tendres sœurs qui, sans débats,
Veillaient au bonheur des deux frères,
Filant beaucoup, n'écrivant pas.

Les deux maisons n'en faisaient qu'une,
Les clefs, la bourse était commune,
Les femmes n'étaient jamais deux,
Tous les vœux étaient unanimes;
Les enfants confondaient leurs jeux,
Les pères se prêtaient leurs rimes,
Le même vin coulait pour eux.

Oui, sur leurs urnes fraternelles
Toute la Grèce aurait encor,
Au sein des fêtes solennelles,
Par ses chants et ses lyres d'or,
Cru, pour Pollux et pour Castor,
Entonner des hymnes nouvelles,

Sans art, dans son style inspiré,
Comme Platon aurait montré,

Le front méditant Léontine,
Chimène, Sévère et Pauline,
Parmi les jeux et les berceaux,
La veillée et ses doux travaux,
Les enfants et les ménagères
Maniant de leurs mains légères
Les dés, le fil et les ciseaux;
Et Corneille, au sein des caresses,
Couvert des pleurs de leurs tendresses
Et des présents de leurs fuseaux!...

C'est ainsi qu'au sein du silence,
Ces deux frères, loin des grandeurs,
Vivaient opulents d'innocence,
De travail, de paix et de mœurs.
Doucement vers la rive noire
Ils s'avançaient d'un même pas.
Des maris on vantait la gloire;
Des femmes l'on ne parlait pas...

Leurs deux moitiés, chastes Sabines,
De leur Melpomène humbles sœurs,
A leurs foyers jamais chagrines,
D'hymen leur ôtaient les épines;
Ils n'en sentaient que les douceurs.

Non, non, divine bonhomie,
Douce et franche, et de l'ordre amie,
Non, l'esprit ne t'imite pas.
Ton accent eut pour le génie
Toujours je ne sais quels appas.

Vous, bonnes femmes qu'elle inspire,
Dans nos mains vous laissez l'empire.
Vous gardez les fuseaux pour vous;

Vous n'êtes point ambitieuses;
Vous rendez heureux vos époux.
Sans peine ils vous rendent heureuses.
Oh! j'aurai l'esprit, mes fileuses,
De passer mes jours avec vous.

(Poésies diverses.)

RAYNOUARD

(1761-1836)

François-Juste-Marie Raynouard naquit à Brignoles, en Provence. Il fut avocat à Draguignan, suppléant à l'Assemblée législative, membre du Corps législatif et de la Chambre des députés, et secrétaire perpétuel de l'Académie française. On lui doit plusieurs tragédies; celle des *Templiers*, qui est la meilleure, eut un grand succès. C'est une brillante peinture du courage héroïque et de l'infortune des Templiers. Raynouard négligea de bonne heure la poésie pour l'érudition littéraire. Il publia une *Grammaire provençale*, un choix des *Poésies des Troubadours*, et une *Histoire du droit municipal en France*.

Supplice des Templiers

(*Le connétable de Châtillon à Philippe le Bel.*)

Un immense bûcher, dressé pour leur supplice,
S'élève en échafaud, et chaque chevalier
Croit mériter l'honneur d'y monter le premier;
Mais le grand-maître arrive; il monte, les devance.
Son front est rayonnant de gloire et d'espérance;
Il lève vers les cieux un regard assuré:
Il prie, et l'on croit voir un mortel inspiré.
D'une voix formidable aussitôt il s'écrie:
« Nul de nous n'a trahi son Dieu ni sa patrie;
« Français, souvenez-vous de nos derniers accents;

« Nous sommes innocents, nous mourons innocents
« L'arrêt qui nous condamne est un arrêt injuste.
« Mais il est dans le ciel un tribunal auguste
« Que le faible opprimé jamais n'implore en vain,
« Et j'ose t'y citer, ô pontife romain !
« Encor quarante jours !... je t'y vois comparaître. »
Chacun en frémissant écoutait le grand-maître.
Mais quel étonnement, quel trouble, quel effroi,
Quand il dit : « O Philippe ! ô mon maître ! ô mon roi !
« Je te pardonne en vain : ta vie est condamnée ;
« Au tribunal de Dieu je t'attends dans l'année ! »

Les nombreux spectateurs, émus et consternés,
Versent des pleurs sur vous, sur ces infortunés.
De tous côtés s'étend la terreur, le silence,
Il semble que du ciel descende la vengeance.
Les bourreaux interdits n'osent plus approcher ;
Il jettent en tremblant le feu sur le bûcher,
Et détournent la tête... Une fumée épaisse
Entoure l'échafaud, roule et grossit sans cesse ;
Tout à coup le feu brille : à l'aspect du trépas
Ces braves chevaliers ne se démentent pas.
On ne les voyait plus ; mais leurs voix héroïques
Chantaient de l'Éternel les sublimes cantiques :
Plus la flamme montait, plus le concert pieux
S'élevait avec elle, et montait vers les cieux.
Votre envoyé parait, s'écrie... Un peuple immense,
Proclamant avec lui votre auguste clémence,
Auprès de l'échafaud soudain s'est élancé...
Mais il n'était plus temps... les chants avaient cessé.

(*Les Templiers*, acte V, scène VIII.)

LEMERCIER.

(1774-1840)

Népomucène Lemercier, né à Paris, était fils d'un secrétaire de l'infortunée princesse de Lamballe, qui fut sa marraine et sa protectrice. Doué d'un talent précoce, il se dévoua à la littérature, et resta toute sa vie homme de lettres. Après quelques essais assez faibles, il donna, à vingt-cinq ans, la tragédie d'*Agamemnon*, belle imitation d'Eschyle, qui est restée son chef-d'œuvre. Il sut retrouver aussi la comédie latine dans *Plaute*, jolie pièce écrite pour les esprits fins et délicats. Dans *Pinto*, peinture comique de la conspiration qui plaça la maison de Bragance sur le trône, Lemercier créa un genre nouveau, qu'il appela *Comédie historique*. Cette pièce, écrite avec la verve de Beaumarchais, est regardée comme le premier exemple de la rénovation littéraire qui s'est accomplie sous la Restauration. Outre un grand nombre d'autres tragédies et comédies, nous devons à Lemercier plusieurs poëmes, entre autres *la Panhypocrisiade*, drame immense où les démons se jouent des hommes et des choses du XVIe siècle, et souvent aussi du sens commun. Lemercier était un homme d'un génie hardi, original, bizarre et incomplet ; il manquait de goût et d'art. A côté de beautés du premier ordre, il tombe dans les défauts ridicules. On a dit que son langage était formé d'or et de boue, plein d'images grandioses et d'incorrections vulgaires ; qu'il était emprunté au peuple des halles et aux meilleurs modèles de l'éloquence antique.

Le Sage et le Courtisan.

DAVE.

La paix de la chaumière est une triste idole ;
Je ne vis qu'à la cour.

AGATHÉMI.

Moi, je respire aux champs.

DAVE.

J'escorte les seigneurs.

AGATHÉMI.

J'évite les méchants.

DAVE.

J'apprends l'art de régner.

AGATHÉMI.

Moi, l'industrie agreste.

DAVE.

Je vois des lambris d'or.

AGATHÉMI.

Et moi l'azur céleste.

DAVE.

J'ai des pompeux banquets.

AGATHÉMI.

Moi, de prompts appétits.

DAVE.

J'ai la faveur des grands.

AGATHÉMI.

J'ai l'amour des petits.

DAVE.

J'éblouis par mon faste et soumets Vénus même.

AGATHÉMI.

Moi, quand on m'aime un peu, c'est pour moi seul qu'on [m'aime.]

DAVE.

Je marche décoré.

AGATHÉMI.

Moi, sans vain appareil.

DAVE.

Je vois lever le roi.

AGATHÉMI.

Moi, lever le soleil.

DAVE.

Mes pieds foulent la pourpre.

AGATHÉMI.

Et les miens la verdure.

DAVE.

Je parle au souverain.

AGATHÉMI.

J'écoute la nature.

DAVE.

J'entends les bruits publics, j'admire les héros.

AGATHÉMI.

J'entends murmurer l'onde, et vois s'enfler les flots.

DAVE.

Tu t'endors sans honneur au sein de la paresse.

AGATHÉMI.

Je veille à conserver une libre sagesse.

DAVE.

Dédaignes-tu la gloire où je suis parvenu ?

AGATHÉMI.

Qui de nous, dans mille ans, sera le plus connu ?

DAVE.

Tu n'es jaloux de rien !... Comment es-tu si sage ?

AGATHÉMI.

En regardant toujours les hommes au visage.

DAVE.

Adieu ! je m'en vais lire au front des souverains.

AGATHÉMI.

Adieu ! moi, je vais lire au front des cieux sereins.

(*La Panhypocrisiade*, chant V.)

ARNAULT.

(1766-1834)

Antoine-Vincent Arnault, né à Paris, débuta à vingt-cinq ans dans la littérature par la tragédie de *Marius à Minturnes*, qui eut du succès. Sous le Consulat, il fut nommé membre de l'Institut et secrétaire général de l'Université. Il est mort secrétaire de l'Académie française.

Outre *Marius*, Arnault a donné plusieurs autres tragédies, faiblement écrites; les plus connues sont *Germanicus* et *les Vénitiens*. Ses *fables* valent mieux que ses tragédies. Au lieu de s'efforcer d'i-

miter la manière de La Fontaine, qui est inimitable, il a donné à la fable une nouvelle forme. Il s'occupe peu de l'action ; il vise surtout à l'effet final, et termine par une pensée piquante qui fait ressembler la plupart de ses apologues à des épigrammes ou à de petites satires.

La Feuille.[1]

De ta tige détachée,
Pauvre feuille desséchée,
Où vas-tu? — Je n'en sais rien :
L'orage a brisé le chêne
Qui seul était mon soutien ;
De son inconstante haleine
Le zéphyr ou l'aquilon
Depuis ce jour me promène
De la forêt à la plaine,
De la montagne au vallon.
Je vais où le vent me mène,
Sans me plaindre ou m'effrayer ;[2]
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose,
Et la feuille de laurier.[3]

Le Colimaçon.

Sans ami, comme sans famille,
Ici-bas vivre en étranger ;
Se retirer dans sa coquille
Au signal du moindre danger ;
S'aimer d'une amitié sans bornes
De soi seul emplir sa maison ;

---

1. Touchante allégorie, composée en 1815, et adressée à la reine Hortense, fugitive, après la chute de Napolon Ier.
2. *Ni* serait plus correct, puisqu'il y a négation.
3. *La feuille de rose*, emblème de la beauté. — *La feuille de laurier*, emblème de la gloire. Les emblèmes sont pris pour les personnes.

En sortir suivant la saison,
Pour faire à son prochain les cornes ;[1]
Signaler ses pas destructeurs
Par les traces les plus impures;
Outrager les plus belles fleurs
Par ses baisers ou ses morsures;
Enfin, chez soi comme en prison,
Vieillir de jour en jour plus triste;
C'est l'histoire de l'égoïste
Et celle du colimaçon.

La Châtaigne.

« Que l'étude est chose maussade![2]
A quoi sert de tant travailler? »
Disait, et non pas sans bâiller,
Un enfant que menait son maître en promenade.
Que répondait l'abbé? Rien. L'enfant sous ses pas
Rencontre cependant une cosse fermée,[3]
Et de dards menaçants de toutes parts armée.[4]
Pour la prendre il étend le bras.
« — Mon pauvre enfant, n'y touchez pas!
— Eh! pourquoi? — Voyez-vous mainte épine cruelle
Toute prête à punir vos doigts trop imprudents?
— Un fruit exquis, monsieur, est caché là-dedans.
— Sans se piquer peut-on l'en tirer? — Bagatelle!
Vous voulez rire, je crois:
Pour profiter d'une aussi bonne aubaine,[5]

---

1. *Faire les cornes à son prochain*, se moquer de lui.
2. *Maussade* (mal sade), qui a une mauvaise *saveur*, désagréable.
3. *Cosse*, enveloppe de certains légumes, comme pois, fèves, etc.; certains fruits.
4. *Dards*, piquants.
5. *Aubaine*, avantage, profit inespéré.

On peut bien prendre un peu de peine,
Et se faire piquer les doigts.
— Oui, mon fils : mais de plus, que cela vous enseigne
A vaincre les petits dégoûts
Qu'à présent l'étude a pour vous.
Ses épines aussi cachent une châtaigne. »

L'arbre exotique.[1]

« Tandis qu'en vain cet arbre utile
Attend l'eau dont il a besoin,
Pourquoi prenez-vous tant de soin
De cet arbre ingrat et stérile?
— Mon ami, c'est qu'il vient de loin. »

LE BAILLY.

(1758-1833)

Antoine-François Le Bailly naquit à Caen et fut d'abord avocat. Comme tant d'autres, il quitta le barreau pour la littérature. Il débuta par un recueil de *Fables*, qu'il augmenta successivement. Il y a de la bonhomie et de la simplicité. Il a encore laissé des *opéras*, les *Vies de quelques poëtes dramatiques*, plusieurs *petits poëmes*, des *poésies fugitives*, etc.

Les Métamorphoses du Singe.

Gille, histrion de foire, un jour, par aventure,
Trouva sous sa patte un miroir.
Mon singe, au même instant, de chercher à s'y voir.[2]

---

1. *Exotique*, d'un mot grec qui signifie *étranger*.
2. Ellipse de SE HATE *de chercher*.

« O le museau grotesque ! ô la plate figure !
S'écria-t-il, que je suis laid !
Puissant maître des dieux, j'ose implorer tes grâces :
Laisse-moi le lot des grimaces ;
Je te demande, au reste, un changement complet. »

Jupin l'entend, et dit « Je consens à la chose.
Regarde ; es-tu content de ta métamorphose ? »
Le singe était déjà devenu perroquet.
Sous ce nouvel habit mon drôle s'examine,
Aime assez son plumage et beaucoup son caquet ;
Mais il n'a pas tout vu : « Peste ! la sotte mine
Que me donne Jupin ! le long bec que voilà !
J'ai trop mauvaise grâce avec ce bec énorme.
Donne-moi vite une autre forme. »

Par bonheur en ce moment-là
Le seigneur Jupiter était d'humeur à rire :
Il en fait donc un paon ; et cette fois le sire,
Promenant sur son corps des yeux émerveillés,
S'enfle, se pavane et s'admire ;
Mais, las ! il voit ses vilains pieds ;
Et mon impertinente bête
A Jupin derechef adresse une requête.

« Ma bonté, dit le dieu commence à se lasser :
Cependant j'ai trop fait pour rester en arrière,
Et vais de chaque état où tu viens de passer
Te conserver le caractère ;
Mais aussi plus d'autre prière !
Que je n'entende plus ton babil importun. »
A ces mots, Jupiter lui donne un nouvel être.
Et qu'en fait-il ? Un petit-maître.
Depuis ce temps, dit-on, les quatre n'en font qu'un.

LEGOUVÉ.

(1764-1812)

Gabriel-Marie-Jean-Baptiste Legouvé était fils d'un avocat célèbre de Paris. Il s'adonna tout entier aux lettres. Ses tragédies, *la Mort d'Abel*, *Épicharis et Néron*, et *la Mort de Henri IV*, eurent du succès. Il publia d'autres poëmes : *la Sépulture*, *les Souvenirs*, *la Mélancolie*, *le Mérite des femmes*. Ce dernier, dans lequel il se propose de

Célébrer des humains la plus belle moitié,

est une peinture gracieuse des charmes, des vertus, du dévouement des femmes. C'est le plus connu de ses ouvrages. On a dit qu'en combattant pour les Grâces, il avait eu l'avantage d'en être souvent inspiré.

Les dernières années de la vie de Legouvé furent tristes. Après la mort de sa femme, qu'il adorait, sa santé s'affaiblit, sa raison s'altéra, son humeur devint sauvage. Une chute qu'il fit dans un fossé l'acheva : il termina sa pénible existence à l'âge de quarante-huit ans.

La tendresse maternelle.

Avec notre existence
De la femme pour nous le dévouement commence
C'est elle qui, vouée à cet être nouveau,
Lui prodigue les soins qu'attend l'homme au berceau.
L'enfant, de jour en jour, avance dans la vie ;
Et comme les aiglons qui, cédant à l'envie
De mesurer les cieux dans leur premier essor,
Exercent près du nid leur aile faible encor,
Doucement soutenu sur ses mains chancelantes,
Il commence l'essai de ses forces naissantes.
Sa mère est près de lui : c'est elle dont le bras,
Dans leur débile effort, aide ses premiers pas ;
Elle suit la lenteur de sa marche timide ;
Elle fut sa nourrice, elle devient son guide ;
Elle devient son maître au moment où sa voix

Bégaie à peine un nom qu'il entendit cent fois :
« Ma mère » est le premier qu'elle l'enseigne à dire.
Elle est son maître encor, dès qu'il s'essaie à lire ;
Elle épelle avec lui dans un court entretien,
Et redevient enfant pour instruire le sien.
D'autres guident bientôt sa faible intelligence ;
Leur dûreté punit sa moindre négligence.
Quelle est l'âme où son cœur épanche ses tourments ?
Quel appui cherche-t-il contre les châtiments ?
Sa mère ! elle lui prête une sûre défense,
Calme ses maux légers, grands chagrins de l'enfance,
Et, sensible à ses pleurs, prompte à les essuyer,
Lui donne les hochets qui les font oublier.

(*Mérite des femmes.*)

PARNY.

(1752-1814)

Évariste-Désiré des Forges, chevalier de Parny, naquit à l'Ile Bourbon. Il embrassa la carrière militaire, mais il y renonça pour ne s'occuper que de vers et de plaisirs. Il se prononça pour la Révolution, quoiqu'elle lui enlevât presque toutes ses ressources. Comme poëte, Parny a surtout réussi dans le genre élégiaque, et il a été surnommé *le Tibulle français*. Il sut être naturel par moments, et gracieux à une époque où la délicatesse et la grâce dégénéraient en manière et en afféterie. Une versification aisée et piquante n'a pas fait pardonner à Parny quelques poëmes licencieux et impies où il n'est qu'un très-faible imitateur de Voltaire.

Bonheur du Guerrier dans le Walhalla.[1]

En brave il meurt; les belles Valkiries,[2]

---

1. *Walhalla*, palais où allaient habiter les guerriers morts en combattant, d'après la mythologie scandinave.
2. *Valkiries*, déesses scandinaves.

Du grand Odin confidentes chéries,[1]
En les touchant rouvrent soudain ses yeux :
Un sang plus pur déjà gonfle ses veines ;
Du firmament il traverse les plaines.
Et prend son vol vers le séjour des dieux
Du Walhalla les cent portes brillantes
S'ouvrent : il voit des campagnes riantes,
De frais vallons, des coteaux fortunés,
D'arbres, de fleurs et de fruits couronnés.
Là, des héros à la course s'exercent,
D'un pied léger franchissent des torrents,
Chassent le daim sous le feuillage errants,
Croisent leurs fers, se frappent, se renversent;
Mais leurs combats ne sont plus que des jeux :
La pâle mort n'entre pas dans ces lieux.
D'autres plus loin sont assis sous l'ombrage :
Des temps passés ils écoutent la voix ;
Le Scalde chante et chante leurs exploits ;[2]
Un noble orgueil colore leur visage.
L'heure s'écoule, et celle du festin
Les réunit à la table d'Odin :
Sur des plats d'or Vérista leur présente
Du sanglier la chair appétissante.
Leur voix commande, et les filles du ciel
Versent pour eux la bière et l'hydromel.[3]

(*Isnel et Asléga*, chant III.)

Emma.

ÉLÉGIE.

Naissez, mes vers, soulagez mes douleurs,
Et sans effort coulez avec mes pleurs,

---

1. *Odin*. Le premier des dieux scandinaves.
2. *Scalde*, poëte scandinave, qui chantait les dieux et les héros.
3. *Hydromel*, breuvage fait d'*eau* et de *miel*.

Voici d'Emma la tombe solitaire,
Voici l'asile où dorment les vertus.
Charmante Emma! tu passas sur la terre
Comme un éclair qui brille et qui n'est plus.
J'ai vu la mort dans une ombre soudaine
Envelopper l'aurore de tes jours,
Et tes beaux yeux se fermant pour toujours
A la clarté renoncer avec peine.

Naissez, mes vers, soulagez mes douleurs,
Et sans effort coulez avec mes pleurs.

Ce jeune essaim, cette foule frivole
D'adorateurs qu'enchaînait sa beauté,
Ce monde vain dont elle fut l'idole
Vit son trépas avec tranquillité.
Les malheureux que sa main bienfaisante
A fait passer de la peine au bonheur,
N'ont pu trouver un soupir dans leur cœur
Pour consoler son ombre gémissante.

Naissez, mes vers, soulagez mes douleurs
Et sans effort coulez avec mes pleurs.

L'amitié même, oui, l'amitié volage
A rappelé les ris et l'enjouement;
D'Emma mourante elle a chassé l'image;
Son deuil trompeur n'a duré qu'un moment.
Sensible Emma, douce et constante amie,
Ton souvenir ne vit plus dans ces lieux;
De ce tombeau l'on détourne les yeux,
Ton nom s'efface et le monde t'oublie.

Naissez, mes vers, soulagez mes douleurs.
Et sans effort coulez avec mes pleurs.

Le Réveil d'une mère.

Un sommeil calme et pur comme sa vie,
Un long sommeil a rafraîchi ses sens.
Elle sourit, et nomme ses enfants :
Adèle accourt, de son frère suivie.
Tous deux du lit assiégent le chevet ;
Leurs petits bras étendus vers leur mère,
Leurs yeux naïfs, leur touchante prière,
D'un seul baiser implorent le bienfait.
Céline alors d'une main caressante
Contre son sein les presse tour à tour,
Et de son cœur la voix reconnaissante
Bénit le ciel et rend grâce à l'amour.

Bientôt Adèle, au travail occupée,
Orne avec soin sa docile poupée,
Sur ses devoirs lui fait un long discours,
L'écoute ensuite ; et, répondant toujours
A son silence, elle gronde et pardonne,
La gronde encore, et sagement lui donne
Tous les avis qu'elle-même a reçus,
En ajoutant : « Surtout ne mentez plus. »
Un bruit soudain la trouble et l'intimide ;
Son jeune frère, écuyer intrépide,
Caracolant sur un léger bâton,
Avec fracas traverse le salon
Qui retentit de sa course rapide.
A cet aspect, dans les yeux de sa sœur
L'étonnement se mêle à la tendresse ;
Du cavalier elle admire l'adresse,
Et sa raison condamne avec douceur
Ce jeu nouveau qui peut être funeste.
Vaine leçon ! il rit de sa frayeur ;

Des pieds, des mains, de la voix et du geste,
De son coursier il hâte la lenteur.
Mais le tambour au loin s'est fait entendre :
D'un cri de joie il ne peut se défendre.
Il voit passer les poudreux escadrons;
De la trompette et des aigres clairons
Le son guerrier l'anime : il veut descendre,
Il veut combattre ; il s'arme, il est armé.
Un chapeau rond, surmonté d'un panache,
Couvre à demi son front plus enflammé ;
A son côté fièrement il attache
Le bois paisible en sabre transformé;
Il va partir; mais Adèle tremblante,
Courant à lui, le retient dans ses bras,
Verse des pleurs, et ne lui permet pas
De se ranger sous l'enseigne flottante.
De l'amitié le langage touchant
Fléchit enfin ce courage rebelle;
Il se désarme, il s'assied auprès d'elle,
Et pour lui plaire il redevient enfant.
A tous leurs jeux Céline est attentive,
Et lit déjà dans leur âme naïve
Les passions, les goûts et le destin
Que leur réserve un avenir lointain.

ESMÉNARD.

(1770-1811)

Joseph-Alphonse Esménard, fils d'un avocat, naquit à Pélissane, en Provence. Rédacteur d'un journal royaliste, il fut obligé d'émigrer pendant la Révolution. Sous l'Empire, il fut nommé censeur des théâtres et de la librairie, chef d'une division de la police, et

membre de l'Institut. Il se tua en Italie, en s'élançant hors d'une voiture qui allait être entraînée dans un précipice.

Le principal ouvrage d'Esménard es un poëme sur *la Navigation*. La versification en est correcte et brillante, mais monotone. Le plan est faible, et le style manque de flexibilité, de couleur et de poésie.

La Pêche de la baleine.

L'ancre mord les glaçons, vieux enfants de l'hiver.
Les monstres bondissants sur cette affreuse mer,
L'ours, monarque affamé de ces sombres rivages,
Et le phoque timide, et les morses sauvages, [1]
Et l'horrible baleine à qui, le fer en main,
Le Batave a du pôle enseigné le chemin, [2]
Et qu'il poursuit encor sous sa glace éternelle ;
Voilà les ennemis que son courage appelle.
Leur sanglante dépouille excite ses transports.
A peine de l'Islande a-t-il quitté les ports,
Sur les flots apaisés, s'il voit l'eau jaillissante
Que lance dans les airs d'une baleine puissante
Le colosse animé que cherche sa fureur,
A l'instant tout est prêt. Sans trouble, sans terreur,
Sur un esquif léger le nautonier s'élance ;
Le bras levé, l'œil fixe, il approche en silence,
Mesure son effort, suit le monstre flottant,
Et d'un fer imprévu le frappe en l'évitant.
Soudain la mer bouillonne en sa masse ébranlée ;
Un sang épais se mêle à la vague troublée ;
D'un long mugissement l'abîme retentit :
Dans les gouffres sans fond le monstre s'engloutit ;
Mais sa fuite est cruelle, et sa fureur est vaine.
Un fil, au sein des flots poursuivant la baleine,

---

1. *Phoque* et *morse*, appelés aussi *veaux marins*.
2. *Batave*, pour *les Bataves*, les Hollandais.

Au Batave attentif rend tous ses mouvements :
Par l'excès de sa force elle aigrit ses tourments
Rien ne peut les calmer ; le fer infatigable,
Image du remords qui poursuit le coupable,
La perce, la déchire, et, trompant son effort,
Enfonce dans ses flancs la douleur et la mort.
Lasse enfin de lutter sous l'Océan qui gronde,
De ses antres glacés sur l'écume de l'onde
Elle remonte encore, et vient chercher le jour.
Le fil qui se replie annonce son retour ;
Aussitôt, dirigé par ce guide fidèle,
L'intrépide pêcheur arrête sa nacelle
Au lieu même où le monstre, épuisé, haletant,
Lève sa tête énorme et respire un instant,
Il paraît, mille coups irritent sa vengeance :
Terrible, il se ranime, et de sa queue immense
Bat l'onde qui bouillonne et bondit dans les airs.
Sa rage en soulevant le vaste sein des mers,
Exhale en tourbillons le souffle qui lui reste,
Malheur au nautonier, dans ce moment funeste,
Si l'aviron léger n'emportait ses canots[1]
Loin de l'orage affreux qui tourmente les flots !
Tout s'éloigne, tout fuit : la baleine expirante
Plonge, revient, surnage ; et sa masse effrayante
Qui semble encor braver les ondes et les vents,
D'un sang déjà glacé rougit les flots mouvants :
Auprès de ses vaisseaux le Batave l'entraîne.

(*La Navigation.*)

---

1. *Nautonier*, pilote. — *Aviron*, rame.

CHÊNEDOLLÉ

(1770-1833)

Charles de Chênedollé, né à Vire en Normandie, émigra dès le commencement de la révolution. Après la *terreur*, il rentra en France et s'adonna à la poésie et à l'enseignement. Il a été successivement professeur à Rouen, inspecteur de l'Académie de Caen, et enfin inspecteur général de l'Université. Son principal ouvrage est le *Génie de l'homme* poëme divisé en quatre chants intitulés : *l'Astronomie, ou les Cieux; la Terre, ou les Montagnes; l'Homme, ou la Société.* Ce poëme se distingue souvent par la pureté, l'élégance e l'éclat du style. Chênedollé a écrit encore le poëme de *l'Invention, l'Esprit de Rivarol,* des *Études poétiques,* etc.

La Gelée d'avril.

Avril avait repris le sceptre de l'année,
Et, de rayons nouveaux la tête couronnée,
Le grand astre des cieux, libre et resplendissant,
Guidait, au haut des airs, son char éblouissant.
De ses plus verts gazons la terre était parée.
Le crocus au front d'or, l'hépatique empourprée,
Jetés sur la verdure en bouquets éclatants,
Embellissaient déjà la robe du printemps.
Partout germaient, naissaient, et se hâtaient d'éclore
Les riantes tribus du royaume de Flore;
L'hyacinthe qui s'ouvre aux feux d'un soleil pur,
Et l'aimable pervenche aux pétales d'azur,
Et l'humble violette à l'haleine embaumée;
Mille arbres, des jardins parure accoutumée,
Reprenant à la fois leurs vêtements de fleurs,
Semblaient rivaliser d'éclat et de couleurs.
Des oiseaux ranimés les légères familles,
Ou suspendaient leurs nids aux dômes des charmilles,

Ou, cachés dans le sein des odorants buissons,
Faisaient retentir l'air de leurs douces chansons.
Le froment, jeune encor, sans craindre la faucille,
Se couronnait déjà de son épi mobile,
Et, prenant dans la plaine un essor plus hardi,
Ondoyait à côté du trèfle reverdi.
La cerisaie en fleurs, par avril ranimée,[1]
Emplissait de parfums l'atmosphère embaumée,
Et des dons du printemps les pommiers enrichis
Balançaient leurs rameaux empourprés ou blanchis

Oh! comme alors, quittant le sein bruyant des villes,
On aimait à fouler les campagnes fertiles!
Que les prés étaient beaux! que les yeux enchantés
Erraient avec plaisir sur leurs fraîches beautés!
A l'aspect des trésors que la terre déploie,
Les laboureurs, comblés d'espérance et de joie,
Répétaient à l'envi que, depuis quarante ans,
Aucun d'eux n'avait vu de plus riche printemps.

Seul assis au seuil de l'antique chaumière,
Méril, vieux laboureur au front octogénaire,
Reportant tour à tour son regard attendri
De ses belles moissons à son verger fleuri,
Contemplait du printemps les brillantes promesses,
Et de l'été déjà saluait les richesses.
« Quatre-vingts fois, armé de ses noirs aquilons,
« L'hiver a, disait-il, ravagé nos vallons :
« Le printemps, ranimant leur verdure fanée,
« Quatre-vingts fois aussi renouvela l'année,
« Depuis que, dirigeant le fer agriculteur,
« Je me livre avec joie à l'art du laboureur.
« J'ai vu dans mes enclos descendre l'abondance!

---

1. *Cerisaie* lieu planté de cerisiers.

« La moisson a souvent passé mon espérance ;
« Mais jamais je n'ai vu, sur nos fertiles bords,
« Avril au métayer ouvrir tant de trésors.
« Oui, nos labeurs encore auront leur récompense ;
« Je pourrai donc encor secourir l'indigence ;
« Je pourrai l'assister, quoique je sois bien vieux,
« Et que d'un pied je touche aux tombes des aïeux !...
« Mais quels que soient les jours que me réserve encore
« La bonté de ce Dieu que sans cesse j'implore,
« Je n'oublierai jamais les faveurs et les dons
« Qu'il verse en ce printemps sur nos jeunes moissons ;
« Et je mourrai content, puisque encor ma vieillesse
« De nos champs une fois a revu la richesse. »
Il dit. Du lendemain il règle les travaux,
Puis regagne sa couche, et se livre au repos.

Mais du soir, tout-à-coup, les horizons rougissent ;
Le ciel s'est coloré, les airs se refroidissent,
Et l'étoile du Nord, qu'un char glacé conduit,
Étincelle en tremblant sur le sein de la nuit.
Soudain l'âpre gelée, aux piquantes haleines,
Frappe à la fois les prés, les vergers et les plaines,
Et le froid aquilon, de son souffle acéré,
Poursuit dans les bosquets le printemps éploré.
C'en est fait ! d'une nuit l'haleine empoisonnée
A séché dans sa fleur tout l'espoir de l'année.
Le mal se cache encor sous un voile incertain :
Mais, quand l'aube eut blanchi les portes du matin,
Que son premier rayon éclaira de ravages !
Tout du fougueux Borée attestait les outrages,
Le fruit tendre et naissant, que septembre eût doré,
Par le souffle ennemi s'offre décoloré.
La vigne, autre espérance, en proie à la froidure,
A du pampre hâtif vu mourir la verdure.
L'épi, dans ses tuyaux vainement élancé,

Est frappé par le givre, et retombe affaissé.
Le pommier, que parait sa fleur prématurée,
A vu tomber l'honneur de sa tête empourprée ;
Et, plus honteux encor, de ses bouquets flétris,
L'arbre de Cérasonte a pleuré les débris,[1]

A l'aspect du fléau que de larmes coulèrent!
Mais quand le jour s'accrut, les sanglots redoublèrent,
Et les vieux laboureurs, au désespoir réduits,
Se montraient, en pleurant, tant de trésors détruits.
Méril, non sans verser bien des larmes amères,
Du hameau ruiné déplora les misères ;
Mais, d'une âme chrétienne, il soutint ses malheurs,
Et le malheur d'autrui seul lui coûta des pleurs.
Il disait : « Puisqu'un Dieu si bon, si tutélaire,
« A fait sur nos guérets descendre sa colère,
« De nos erreurs sans doute il était mécontent.
« Amis, résignons-nous. Je l'avouerai pourtant,
« J'ai regret à ces blés ; car plus d'un misérable
« Dans ma grange eût trouvé la gerbe secourable.
« Mais nos jours sont mêlés d'amertume et de fiel,
« Et l'on doit se soumettre aux volontés du ciel. »

(*Etudes poétiques.*)

FONTANES.

(1757-1821)

Louis de Fontanes, né à Niort, débuta jeune dans les lettres par quelques petits poëmes, dont le style rappelle quelquefois la douceur, la pureté et l'élégance de Racine. Les plus remarquables sont les

---

1. *Arbre de Cérasonte*, le cerisier, apporté à Rome de Cérasus ou Cérasonte. en Asie-Mineure, par Lucullus.

élégies intitulées *le Jour des Morts*, *la Chartreuse* et *la Messe de Minuit*, une *traduction de l'Essai sur l'Homme*, de Pope, un *Essai sur l'Astronomie*, et quelques *odes* légères, à la façon d'Horace, qui seront peut-être la partie la plus durable de ses productions poétiques.

Fontanes s'attacha de bonne heure à Napoléon Ier, et fut nommé successivement professeur au collége des *Quatre-Nations*, membre de l'Institut, président du Corps législatif et grand-maître de l'Université. Chargé de haranguer l'empereur dans les cérémonies publiques, Fontanes se distingua par son éloquence, par ses flatteries, et les vérités délicates qu'il y mêlait. Sous la restauration, il fut élevé à la dignité de pair de France et créé marquis.

Le Poëte et le Pêcheur.[1]

Pêcheur, qui des flots de la Seine
Vers Neuilly remontes le cours,
A ta poursuite toujours vaine
Les poissons échappent toujours.

Tu maudis l'espoir infidèle
Qui sur le fleuve t'a conduit,
Et l'infatigable nacelle
Qui t'y promène jour et nuit.

Des deux pêcheurs de Théocrite
Ton sommeil t'offrit le trésor;[2]
Hélas! désabusé trop vite,
Tu vois s'enfuir le songe d'or.

Ici, rêvant sur ma terrasse,

---

1. Un jour Fontanes avait tenté en vain de faire des vers en se promenant sur sa terrasse de Courbevoie, près de Paris; il se plaint à un pêcheur qui revenait de la pêche, les mains vides.

2. Deux pêcheurs, qui ont mal soupé, sont couchés près de la mer. L'un rêve qu'il a pris un poisson d'or, et son camarade lui dit qu'une si belle pêche ne l'empêchera pas de mourir de faim. Tel est le sujet d'une idylle de Théocrite.

Je n'ai pas un sort plus heureux :
J'invoque la muse d'Horace,
La muse est rebelle à mes vœux.[1]

Jouet de son humeur bizarre,
Je dois compatir à tes maux :
Tiens, que ce faible don répare
Le prix qu'attendaient tes travaux.

La nuit vient : vers le toit champêtre
D'un front gai reprends ton chemin ;
Dors content : tes filets peut-être
Sous leur poids fléchiront demain.

Demain peut-être, en cet asile,
Au chant de l'oiseau matinal,
Mon vers coulera plus facile
Que les flots purs de ce canal.

A M. de Chateaubriand.[2]

Le Tasse errant de ville en ville,[3]
Un jour, accablé de ses maux,
S'assit près du laurier fertile[4]

---

1. Tout en se plaignant des rigueurs de la Muse, le poëte fait une de ses odes les plus gracieuses.

2. Le roman des *Martyrs*, publié en 1809, fut amèrement critiqué par les journaux. Fontanes, ami de Chateaubriand et son guide littéraire, lui adressa ces belles stances pour le consoler, comme Boileau avait consolé Racine des critiques injustes contre sa tragédie de *Phèdre*.

3. Torquato Tasso, dit *Le Tasse* (1544-1595), un des plus grands poëtes de l'Italie, est connu pour ses malheurs.

4. On a beau couper, dit-on, le laurier qui a pris racine sur la tombe de Virgile à Pouzzoles, il repousse toujours.

Qui sur la tombe de Virgile
Étend toujours ses verts rameaux.

En contemplant l'urne sacrée,
Ses yeux de larmes sont couverts;
Et là, d'une voix éplorée,
Il raconte à l'ombre adorée
Les longs tourments qu'il a soufferts.

Il veut fuir l'ingrate Ausonie,[1]
Des talents il maudit le don,
Quand, touché des pleurs du génie,
Devant le chantre d'Herminie[2]
Paraît le chantre de Didon.

« Eh quoi! dit-il, tu fis Armide,
Et tu peux accuser ton sort!
Souviens-toi que le Méonide,[3]
Notre modèle et notre guide,
Ne devint grand qu'après sa mort.

« L'infortune en sa coupe amère
L'abreuva d'affronts et de pleurs,
Et quelque jour un autre Homère
Doit au fond d'une île étrangère
Mourir aveugle et sans honneurs.[4]

« Ainsi les maîtres de la lyre
Partout exhalent leurs chagrins :

---

1. *Ausonie*, nom donné à l'Italie, à cause des Ausones ou Aurunces, anciens habitants du Latium.

2. *Herminie*, personnage de la *Jérusalem délivrée*. — *Didon*, personnage de l'*Énéide*.

3. *Le Méonide*, Homère, qu'on fait naître en Méonie, nom donné à la Lydie, province de l'Asie Mineure.

4. Milton (1608-1674), l'immortel auteur du *Paradis perdu*.

Vivants, la haine les déchire ;
Et ces dieux que la terre admire
Ont peu compté de jours sereins.

« Longtemps la gloire fugitive
Semble troubler leur noble orgueil;
La gloire enfin pour eux arrive,
Et toujours sa palme tardive
Croît plus belle au pied d'un cercueil.

« Torquato, d'asile en asile
L'envie ose en vain t'assiéger;
Enfant des Muses, sois tranquille,
Ton Renaud vivra comme Achille :
L'arrêt du temps doit te venger.

« Le bruit confus de la cabale
A tes pieds va bientôt mourir :
Bientôt à moi-même on t'égale,
Et pour ta pourpre triomphale
Le Capitole va s'ouvrir. »

Les derniers mots que l'ombre achève
Du Tasse ont calmé les regrets;
Plein de courage il se relève,
Et, tenant sa lyre et son glaive,
Du destin brave tous les traits.

Chateaubriand, le sort du Tasse
Doit t'instruire et te consoler.
Trop heureux qui, suivant ta trace,
Au prix de la même disgrâce,
Dans l'avenir peut t'égaler.

Contre toi du peuple critique

Que peut l'injuste opinion?
Tu retrouvas la muse antique
Sous la poussière poétique
Et de Solime et d'Ilion.[1]

Du grand peintre de l'Odyssée
Tous les trésors te sont ouverts,
Et dans ta prose cadencée
Les soupirs de Cymodocée
Ont la douceur des plus beaux vers.[2]

Aux regrets d'Eudore coupable
Je trouve un charme différent,
Et tu joins dans la même fable
Ce qu'Athène a de plus aimable,
Ce que Sion a de plus grand.

MILLEVOYE.

(1782-1861)

Charles-Hubert Millevoye était fils d'un négociant d'Abbeville. Il perdit son père de bonne heure, et avec lui toute sa fortune. Il essaya du droit, puis de la librairie, et enfin il se voua tout entier à la poésie. Il mourut de consomption à l'âge de trente-quatre ans. Ses *élégies* eurent un succès prodigieux. On sent dans quelques-unes l'émotion vraie et la mélancolie naturelle d'un cœur que troublent des pressentiments de mort prématurée.

Nous devons encore à Millevoye plusieurs petits poëmes, notamment le charmant fabliau d'*Emma et Éginard, les Plaisirs du Poëte, la Tendresse maternelle*, etc., des *tragédies* peu connues, et des *poésies légères*.

---

1. *Solime* et *Ilion*, noms donnés à Jérusalem et à Troie.
2. *Cymodocée*, personnage des *Martyrs*. (Voir le *Dernier chant de Cymodocée*. (*Prosateurs*, t. II. p. 71.)

La Chute des feuilles. [1]

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre :
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.

Triste et mourant à son aurore,
Un jeune malade à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans :

« Bois que j'aime ! adieu... Je succombe ;
Votre deuil me prédit mon sort ;
Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort,
Fatal oracle d'Épidaure, [2]
Tu m'as dit : « Les feuilles des bois
« A tes yeux jauniront encore,
Mais c'est pour la dernière fois.
« L'éternel cyprès t'environne :
« Plus pâle que la pâle automne,
« Tu t'inclines vers le tombeau.
« Ta jeunesse sera flétrie
« Avant l'herbe de la prairie,
« Avant les pampres du coteau. »
Et je meurs !... de leur froide haleine
M'ont touché les sombres autans : [3]

---

1. Millevoye semble prédire sa fin prochaine dans celle du jeune malade.

2. *Épidaure*, ville de la Morée, où il y avait un temple et un oracle d'Esculape, dieu de la médecine. — *Oracle d'Épidaure*, pour *médecin*.

3. *Autans*, vents du Midi.

Et j'ai vu comme une ombre vaine
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère !
Voile aux yeux ce triste chemin;
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais, vers la solitaire allée,
Si mon amante échevelée
Venait pleurer quand le jour fui;
Éveille par ton léger bruit
Mon ombre un instant consolée. »

Il dit, s'éloigne... et sans retour !
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe...
Mais son amante ne vint pas
Visiter la pierre isolée :
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.[1]

Le Poëte mourant.[2]

Le poëte chantait : de sa lampe fidèle
S'éteignait par degrés des rayons pâlissants;
Et lui prêt à mourir comme elle,
Exhalait ces tristes accents :

« La fleur de ma vie est fanée;
Il fut rapide, mon destin !

---

1. Un *mausolée* est un tombeau fastueux. Ce mot ne peut signifier une *simple fosse.*
2. Millevoye semble peindre la maladie qui le consumait.

De mon orageuse journée
Le soir toucha presque au matin.

« Brise-toi lyre tant aimée !
Tu ne survivras point à mon dernier sommeil,
Et tes hymnes sans renommée
Sous la tombe avec moi dormiront sans réveil.
Je ne paraîtrai pas devant le trône austère
Où la postérité d'une inflexible voix
Juge les gloires de la terre,
Comme l'Égypte, aux bords de son lac solitaire,
Jugeait les ombres de ses rois.

« Compagnons dispersés de mon triste voyage,
O mes amis ! ô vous qui me fûtes si chers !
De mes chants imparfaits recueillez l'héritage,
Et sauvez de l'oubli quelques-uns de mes vers. »

Le poëte chantait, quand la lyre fidèle
S'échappa tout à coup de sa débile main ;
Sa lampe mourut, et comme elle
Il s'éteignit le lendemain.

Priez pour moi. [1]

Dans la solitaire bourgade,
Rêvant à ses maux tristement,
Languissait un pauvre malade
D'un long mal qui va consumant. [2]
Il disait : « Gens de la chaumière,
Voici l'heure de la prière

1. Cette romance fut improvisée par Millevoye assis au bord de la Seine, à Neuilly, huit jours avant sa mort.
2. *Consumer* ne se dit pas sans régime, même par licence poétique.

Et les tintements du beffroi :
Vous qui priez, priez pour moi.

« Mais, quand vous verrez la cascade
Se couvrir de sombres rameaux,
Vous direz : « Le jeune malade
« Est délivré de tous ses maux ! »
Lors revenez sur cette rive
Chanter la complainte naïve,
Et, quand tintera le beffroi,
Vous qui priez, priez pour moi.

« Ma compagne, ma seule amie,
Digne objet d'un constant amour,
Je t'avais consacré ma vie,
Hélas ! et je ne vis qu'un jour !
Plaignez-la, gens de la chaumière,
Lorsqu à l'heure de la prière
Elle viendra sous le beffroi
Vous dire aussi : « Priez pour moi. »

ÉTIENNE.

(1770-1845.)

Charles-Guillaume Étienne, né en 1770, au village de Chamouilly dans la Haute-Marne, vint jeune à Paris, pour se livrer à la littérature. Une comédie spirituelle, intitulée *Brueys et Palaprat*, commença sa réputation. Il devint censeur du *Journal de l'Empire*, puis censeur de tous les journaux et membre de l'Institut. A la Restauration, il perdit ses places, et se réfugia dans la polémique des journaux de l'opposition. En 1820, il fut élu député par le département de la Meuse, et ne s'occupa plus que de politique. Après la révolution de 1830, il fut nommé pair de France. On a d'Étienne plusieurs pièces de théâtre, entre autres *les Deux Gendres*, une des meilleures comédies de l'époque impériale, et *Joconde*, un des bons ouvrages de l'Opéra-Comique.

Les Dîners du grand monde.

DUPRÉ A SA FILLE

Dans le grand monde il est aisé de deviner
Quelle sorte de gens on rencontre à dîner :
Des hommes en faveur, de graves personnages,
Qu'on a soin d'inviter pour avoir leurs suffrages ;
Quelques seigneurs venus des pays étrangers,
Et s'efforçant en vain de paraître légers ;
Certains mauvais plaisants, courant toujours le monde,
Devinant un repas une lieue à la ronde :
Misérables bouffons, parasites connus,
Des Lucullus nouveaux complaisants assidus ;
D'autres, dont l'industrie est la seule ressource,
Vrais courtiers de bureau, politiques de bourse,
Chaque jour, de scandale et de propos méchants
Fabriquant un recueil pour divertir les grands :
Hommes perdus d'honneur, avides mercenaires,
Qui, tour à tour agents de plaisirs et d'affaires,
Par leur impertinence indignent tout Paris,
Et se sont fait un nom à force de mépris.
N'est-ce pas à peu près toute la compagnie
Qui va chez vous, ce soir, se trouver réunie?
Eh! quel plaisir pourrai-je avoir dans un repas,
Entre des gens si hauts et des hommes si bas?
Parlez-moi d'un festin où l'amitié s'épanche,
Où l'on cause, où l'on rit d'une gaieté bien franche :
On se trouve entouré d'amis et de parents,
Le plaisir y préside et confond tous les rangs.
Mais il faut à tout prix que de nos jours on brille,
Et le bon ton n'est plus de dîner en famille.

(*Les deux Gendres*, acte, I, scène IV.)

SOUMET.

(1788-1845)

Alexandre Soumet naquit à Castelnaudary, et se fit connaître, encore jeune, par ses triomphes poétiques dans les concours des *Jeux floraux* et de l'Académie française.

Doué d'un génie élégiaque, qui lui dicta l'élégie de *la Pauvre Fille*, petit chef-d'œuvre de sentiment et de style, Soumet abandonna sa vocation, pour cultiver la poésie plus élevée de la tragédie et de l'épopée. Il donna les tragédies de *Saül*, de *Clytemnestre*, de *Jeanne d'Arc*, d'*Élisabeth de France*, de *Cléopâtre*, de *Norma*, etc., dont le fond est faible et n'est pas suffisamment racheté par l'éclat et la beauté des vers. On lui doit encore un poëme sur *l'Incrédulité*, où il imite la gravité religieuse de Louis Racine; deux poëmes épiques : l'un intitulé *Jeanne d'Arc*, et l'autre *la Divine épopée*, où sont quelques belles tirades perdues au milieu de développements d'une pompe monotone.

La Pauvre Fille.

J'ai fui ce pénible sommeil
Qu'aucun songe heureux n'accompagne;
J'ai devancé sur la montagne
Les premiers rayons du soleil.

S'éveillant avec la nature,
Le jeune oiseau chantait sur l'aubépine en fleurs;
Sa mère lui portait sa douce nourriture :
Mes yeux se sont mouillés de pleurs.
Oh ! pourquoi n'ai-je pas de mère?
Pourquoi ne suis-je pas semblable au jeune oiseau
Dont le nid se balance aux branches de l'ormeau?
Rien ne m'appartient sur la terre,
Je n'ai pas même de berceau;

Et je suis un enfant trouvé sur une pierre,
Devant l'église du hameau.

Loin de mes parents exilée,
De leurs embrassements j'ignore la douceur;
Et les enfants de la vallée
Ne m'appellent jamais leur sœur!
Je ne partage pas les jeux de la veillée;
Jamais sous un toit de feuillée
Le joyeux laboureur ne m'invite à m'asseoir;
Et de loin je vois sa famille,
Autour du sarment qui pétille, [1]
Chercher sur ses genoux les caresses du soir.
Vers la chapelle hospitalière
En pleurant j'adresse mes pas,
La seule demeure ici-bas
Où je ne sois pas étrangère,
La seule devant moi qui ne se ferme pas!

Souvent je contemple la pierre
Où commencèrent mes douleurs;
J'y cherche la trace des pleurs
Qu'en m'y laissant, peut-être, y répandit ma mère.

Souvent aussi mes pas errants
Parcourent des tombeaux l'asile solitaire;
Mais pour moi les tombeaux sont tous indifférents:
La pauvre fille est sans parents,
Au milieu des cercueils ainsi que sur la terre!

J'ai pleuré quatorze printemps
Loin des bras qui m'ont repoussée.

---

1. *Sarment*, bois de la vigne.

Reviens, ma mère, je t'attends
Sur la pierre où tu m'as laissée!

Une Fête de Néron.[1]

Je donnais un festin, moi, grand par ma clémence.
Un esclave brûlait dans chaque torche immense,
Nourrissant de ses chairs son sépulcre de feu,
Pour distraire l'ennui d'un jour de demi-dieu;
Tandis que l'air, au gré d'une captive noire,
Soupirait en passant dans des orgues d'ivoire,
La salle du banquet en ce pompeux séjour
Tournait, comme la terre, à chaque heure du jour;
Et pour laisser pleuvoir les roses sans feuillage,
L'or massif du plafond s'ouvrait comme un nuage.
« Des fleurs, dis-je, des fleurs, pour mon festin joyeux!
« Les campagnes de Rome attristeront nos yeux
« Demain; n'épargnons pas le bouton près d'éclore,
« Couvrons d'un deuil royal tout l'empire de Flore! »
Puis du salon doré je sortis en riant.
Le narcisse, le lis, aimé de l'Orient,
Les œillets enflammés, l'orgueilleuse amarante,
Semblaient tomber du ciel en rosée odorante.
— Gloire, gloire à César qui nous fait d'heureux jours! —
Le déluge de fleurs tombait, tombait toujours;
Il tombait... l'assemblée à la fin s'épouvante
De ce plaisir nouveau que mon génie invente,
L'ivresse au front de feu s'interroge et pâlit :
— Des fleurs! — et secouant la pourpre de son lit,
N'aperçoit déjà plus, sous leur chute ondoyante,

---

1. Néron, empereur romain (54-68), dont le nom, comme dit Racine dans *Britannicus*, est

Aux plus cruels tyrans une cruelle injure.

L'hémicycle argenté de la table bruyante ;
Ni les trépieds d'agate et d'or éblouissants,
Ni les vases pétris de cinname et d'encens.
On ne voit dominer dans la profonde salle
Que de Néron absent l'image colossale.
Ces fleurs, filles du jour, qui changent de destin,
Éteignent dans leur vol les flambeaux du festin,
Et le laissant plongé dans une nuit profonde,
Premier aveuglement des voluptés du monde.
On s'élance, on se dresse, et les jeunes Romains
Promènent sur les murs de convulsives mains.
L'or, le marbre, l'airain partout les environne ;
Le flot diapré monte et touche à leur couronne.
O plaisirs de Néron ! ô fêtes de douleurs !...
On s'embrasse en pleurant dans l'orage de fleurs !
A leurs sanglots, du lac gardé par les édiles,
Répond le cri plaintif des trois cents crocodiles ;
Et mon rire funèbre, et les rugissements
Des grands tigres choisis pour mes amusements,
Image du sépulcre où Pompéia repose,
Le volcan parfumé de ses laves de rose
Leur jette incessamment les voltigeants débris :
Le sol manque à leurs pas et l'air manque à leurs cris...
En vain leur agonie un instant se ranime,
Chaque fleur en tombant étouffe sa victime.
Tout périt... tout s'apaise... et la rose et l'iris,
Aux accents enchanteurs des hymnes de Pâris,
Pleuvent jusqu'à l'instant où l'aurore nouvelle
Luit sur cette moisson, fraîche et douce comme elle,
Dont les boutons naissants, avant de se flétrir,
Aux premiers feux du jour achèvent de s'ouvrir !...

(*La Divine épopée*, chant IV.)

GUIRAUD.

(1788-1847)

Pierre-Alexandre Guiraud, créé baron en 1826, était fils d'un riche manufacturier de Limoux. En 1824, il publia un volume de poésies, intitulé *Poëmes et Chants élégiaques*, parmi lesquels on distingue les trois élégies du *Petit Savoyard*, remarquables par le naturel et la vérité des sentiments.

On regrette que Guiraud ait oublié son génie élégiaque, pour composer des *tragédies*, des *romans* et des ouvrages de controverse, qui se distinguent par de belles qualités, mais qui dureront moins que ses élégies.

Le Petit Savoyard. [1]

Première élégie.

LE DÉPART.

« Pauvre petit, pars pour la France.
Que te sert mon amour ? Je ne possède rien.
On vit heureux ailleurs ; ici, dans la souffrance.
Pars, mon enfant, c'est pour ton bien.

Tant que mon toit put te suffire,
Tant qu'un travail utile à mes bras fut permis,
Heureuse et délassée en te voyant sourire, [2]
Jamais on n'eût osé me dire :
« Renonce aux baisers de ton fils. »

---

1. Les pauvres montagnards de la Savoie vont passer l'hiver dans les grandes villes, et gagnent leur vie en ramonant les cheminées, en montrant des singes, des marmottes, etc.

2. *Heureuse et délassée, jamais on n'eût osé me dire*, pour jamais on n'eût osé dire à moi heureuse, etc. Cette inversion donne de la variété au style.

Mais je suis veuve; on perd sa force avec la joie.
Triste et malade, où recourir ici?[1]
Où mendier pour toi? chez des pauvres aussi!
Laisse ta pauvre mère, enfant de la Savoie;
Va, mon enfant, où Dieu t'envoie.

Mais, si loin que tu sois, pense au foyer absent;[2]
Avant de le quitter, viens, qu'il nous réunisse.
Une mère bénit son fils en l'embrassant :
Mon fils, qu'un baiser te bénisse.

Vois-tu ce grand chêne, là-bas?
Je pourrais jusque-là t'accompagner, j'espère.
Quatre ans déjà passés, j'y conduisis ton père;[3]
Mais lui, mon fils, ne revint pas.

Encor, s'il était là pour guider ton enfance,
Il m'en coûterait moins de t'éloigner de moi;
Mais tu n'as pas dix ans, et tu pars sans défense...
Que je vais prier Dieu pour toi!

Que feras-tu, mon fils, si Dieu ne te seconde,[4]
Seul, parmi les méchants, car il en est au monde,
Sans ta mère, du moins, pour t'apprendre à souffrir?...
Oh! que n'ai-je du pain, mon fils, pour te nourrir!

Mais Dieu le veut ainsi : nous devons nous soumettre.
Ne pleure pas en me quittant;

---

1. *Où recourir ici?* A qui puis-je recourir ici?

2. *Si loin que tu sois*, expression plus précise et son plus agréable que *quelque loin que tu sois.*

3. *Quatre ans déjà passés*, pour *quatre ans sont déjà passés depuis que*, etc. C'est une manière poétique de dire *il y a quatre ans.* Racine a dit de même dans *Athalie : huit ans déjà passés.*

4. *Seconder*, protéger. Après *si*, on peut sous-entendre *pas.*

Porte au seuil des palais un visage content. [1]
Parfois mon souvenir t'affligera peut-être...

Pour distraire le riche, il faut chanter pourtant.
Chante tant que pour toi la vie est moins amère,
Enfant, prends ta marmotte et ton léger trousseau, [2]
Répète, en cheminant, les chansons de ta mère,
Quand ta mère chantait autour de ton berceau.

Si ma force première encore m'était donnée,
J'irais, te conduisant moi-même par la main ;
Mais je n'atteindrais pas la troisième journée ;
Il faudrait me laisser bientôt sur ton chemin :
Et moi, je veux mourir aux lieux où je suis née.

Maintenant de ta mère entends le dernier vœu :
Souviens-toi, si tu veux que Dieu ne t'abandonne,
Que le seul bien du pauvre est le peu qu'on lui donne.
Prie et demande au riche : il donne au nom de Dieu.
Ton père le disait; sois plus heureux : adieu. »

Mais le soleil tombait des montagnes prochaines, [3]
Et la mère avait dit : « Il faut nous séparer ; »
Et l'enfant s'en allait à travers les grands chênes,
Se tournant quelquefois et n'osant pas pleurer.

---

1. *Au seuil des palais*, à la porte des maisons riches.
2. *Marmotte*, animal de la grosseur du chat, que les Savoyards montrent pour de l'argent.
— *Trousseau*, paquet d'habits.
3. *Le soleil tombait des montagnes*, il se faisait tard.

Deuxième élégie.

PARIS.

« J'ai faim ; vous qui passez, daignez me secourir.
Voyez, la neige tombe, et la terre est glacée,
J'ai froid : le vent se lève et l'heure est avancée,
Et je n'ai rien pour me couvrir.

Tandis qu'en vos palais tout flatte votre envie,
A genoux sur le seuil, j'y pleure bien souvent;
Donnez; peu me suffit : je ne suis qu'un enfant;
Un petit sou me rend la vie.

On m'a dit qu'à Paris je trouverais du pain;
Plusieurs ont raconté dans nos forêts lointaines,
Qu'ici le riche aidait le pauvre dans ses peines;
Eh bien! moi, je suis pauvre, et je vous tends la main,

Faites-moi gagner mon salaire :
Où me faut-il courir? dites, j'y volerai.
Ma voix tremble de froid ; eh bien! je chanterai,
Si mes chansons peuvent vous plaire...

Il ne m'écoute pas, il fuit; [1]
Il court dans une fête (et j'en entends le bruit)
Finir son heureuse journée.
Et moi, je vais chercher, pour y passer la nuit,
Cette guérite abandonnée. [2]

Au foyer paternel quand pourrai-je m'asseoir?
Rendez-moi ma pauvre chaumière,
Le laitage durci qu'on partageait le soir. [3]

---

1. *Il* pour *le riche*, à qui il s'adresse.
2. *Guérite*, petite loge de bois pour une sentinelle.
3. *Le laitage durci*, périphrase pour *le fromage*.

Et, quand la nuit tombait, l'heure de la prière
Qui ne s'achevait pas sans laisser quelque espoir.

Ma mère, tu m'as dit, quand j'ai fui ta demeure :
« Pars, grandis et prospère, et reviens près de moi. »
Hélas ! et, tout petit, faudra-t-il que je meure
Sans avoir rien gagné pour toi ?

Non : l'on ne meurt point à mon âge ;
Quelque chose me dit de reprendre courage...
Eh ! que sert d'espérer ?... que puis-je attendre enfin ?...
J'avais une marmotte, elle est morte de faim. »

Et, faible, sur la terre il reposait sa tête,
Et la neige, en tombant, le couvrait à demi ;
Lorsqu'une douce voix, à travers la tempête,
Vint réveiller l'enfant par le froid endormi.

« Qu'il vienne à nous, celui qui pleure,
Disait la voix mêlée au murmure des vents ;
L'heure du péril est notre heure :
Les orphelins sont nos enfants. »

Et deux femmes en deuil recueillaient sa misère.[1]
Lui, docile et confus, se levait à leur voix,
Il s'étonnait d'abord ; mais il vit dans leurs doigts
Briller la croix d'argent au bout du long rosaire,[2]
Et l'enfant les suivit en se signant deux fois.[3]

---

1. *Deux femmes en deuil*, vêtues de noir, comme les personnes en deuil. — *Sa misère*, pour *lui misérable*.
2. *Rosaire*, grand chapelet que portent les sœurs de charité.
3. *En se signant*, en faisant le signe de la croix.

Troisième élégie.

LE RETOUR.

Avec leurs grands sommets, leurs glaces éternelles,
Par un soleil d'été, que les Alpes sont belles !
Tout dans leurs frais vallons sert à nous enchanter,
La verdure, les eaux, les bois, les fleurs nouvelles.
Heureux qui sur ces bords peut longtemps s'arrêter !
Heureux qui le revoit, s'il a pu les quitter !

Quel est ce voyageur que l'été leur envoie,
Seul, loin dans la vallée, un bâton à la main?
C'est un enfant... il marche, il suit le long chemin
Qui va de France à la Savoie, [1]

Bientôt de la colline il prend l'étroit sentier :
Il a mis ce matin la bure du dimanche, [2]
Et dans son sac de toile blanche
Est un pain de froment qu'il garde tout entier.

Pourquoi tant se hâter à sa course dernière ?
C'est que le pauvre enfant veut gravir le coteau,
Et ne point s'arrêter qu'il n'ait vu son hameau,
Et n'ait reconnu sa chaumière.

Les voilà!... tels encore qu'il les a vus toujours,
Ces grands bois, ce ruisseau qui fuit sous le feuillage !
Il ne se souvient plus qu'il a marché dix jours :
Il est si près de son village !

Tout joyeux il arrive et regarde.... Mais quoi :
Personne ne l'attend! sa chaumière est fermée!

---

1. *A la Savoie. En Savoie* serait plus correct.
2. *Bure,* pour *habit de bure,* étoffe grossière de laine.

Pourtant du toit aigu sort un peu de fumée,
Et l'enfant plein de trouble : « Ouvrez, dit-il, c'est moi. »

La porte cède : il entre ; et sa mère attendrie,
Sa mère, qu'un long mal près du foyer retient,
Se relève à moitié, tend les bras et s'écrie :
« N'est-ce pas mon fils qui revient ? »

Son fils est dans ses bras qui pleure et qui l'appelle :
« Je suis infirme, hélas ! Dieu m'afflige, dit-elle ;
Et depuis quelques jours je te l'ai fait savoir,
Car je ne voulais pas mourir sans te revoir. »

Mais lui : « De votre enfant vous étiez éloignée :[1]
Le voilà qui revient ; ayez des jours contents :
Vivez : je suis grandi, vous serez bien soignée :[2]
Nous sommes riches pour longtemps. »

Et les mains de l'enfant, des siennes détachées,
Jetaient sur ses genoux tout ce qu'il possédait,
Les trois pièces d'argent dans sa veste cachées,
Et le pain de froment que pour elle il gardait.

Sa mère l'embrassait et respirait à peine :
Et son œil se fixait, de larmes obscurci,
Sur un grand crucifix de chêne
Suspendu devant elle et par le temps noirci.

« C'est lui, je le savais, le Dieu des pauvres mères
Et des petits enfants, qui du mien a pris soin ;
Lui qui me consolait quand mes plaintes amères
Appelaient mon fils de si loin.

---

1. *Mais lui.* On sous-entend *dit.*

2. *Je suis grandi. Grandir* prend *être*, si l'on envisage *l'état* au moment où l'on parle ; et *avoir*, si l'on envisage *l'action* arrivée à une certaine époque.

C'est le Christ du foyer que les mères implorent, [1]
Qui sauve nos enfants du froid et de la faim.
Nous gardons nos agneaux, et les loups les dévorent;
Nos fils s'on vont tout seuls... et reviennent enfin.

Toi, mon fils, maintenant me seras-tu fidèle?
Ta pauvre mère infirme a besoin de secours;
Elle mourrait sans toi. L'enfant, à ce discours,
Grave, et joignant les mains, tombe à genoux près d'elle,
Disant : « Que le bon Dieu vous fasse de longs jours! »

P. LEBRUN.

(1785)

M. Pierre-Antoine Lebrun, membre de l'Académie française et sénateur, est né à Paris. A douze ans, il fit une tragédie de *Coriolan*. A vingt, il écrivit une *Ode à la grande armée*, qu'on attribua à son homonyme, Écouchard-Lebrun, et qui lui valut une pension. Deux ans après, il célébra la mort de ce rival jaloux dans une ode qui rappelle celle de Lefranc de Pompignan sur J.-B. Rousseau. Depuis, M. Lebrun a composé trois tragédies : *Ulysse*, où l'on remarque de douces réminiscences d'Homère; *Marie Stuart*, imitation timide de Schiller, qui a obtenu un grand succès; *le Cid d'Andalousie*, qui a été moins heureuse, mais qui se distingue par la douceur de la versification; un poëme lyrique *sur Napoléon;* un poëme *sur la Grèce* publié en 1827, dont plus d'un passage a été inspiré par un sentiment vrai du beau ciel et des grands souvenirs de cette patrie de la poésie; des *poésies diverses*, etc.

---

1. *Le Christ du foyer*, dont l'image est suspendue au foyer.

La Grèce.

Qui disait que la Grèce était déshéritée?
Montrez-lui, montrez-lui cette voûte enchantée,
Ce transparent azur, ouvert de toutes parts,
Où si profondément j'enfonce mes regards;
Ce jour si lumineux, scintillante rosée
Qui descend sur les monts, s'élève de la mer,[1]
Redescend, remonte dans l'air,
Et pleut encore du ciel, sans cesse inépuisée.
Montrez-lui de ces monts le suave contour,
Et de leurs horizons l'indicible harmonie;
Montrez-lui cette mer sereine, bleue, unie,
Belle des bords charmants qu'elle pare à son tour.

Ah! de ses fils perdus la Grèce est attristée;
Mais pour la consoler la nature est restée;
Mais, sous son beau soleil, son sol, fécond encor,
Sourit même à des mains avares de culture;
Mais des bois d'oliviers y donnent leur trésor;
Mais l'oranger prodigue y répand son fruit d'or,
La vigne ses raisins, le myrte sa verdure,
Le glatinier ses fleurs; les platanes épais[2]
Près des sources encor se plaisent à s'étendre;
En dômes transparents, leurs rameaux n'ont jamais
Sur la terre laissé tomber un jour plus tendre:
Et ces riches vallons, aux sites enchanteurs,
Où, du sommet des monts, l'œil charmé se repose,

---

1. Sur les côtes des pays méridionaux, le soir, la lumière semble monter et rejaillir en vagues le long des rivages.

2. *Glatinier.* Ce mot ne se trouve dans aucun dictionnaire ni livre de botanique. Le poëte l'aurait-il pris pour le *gattilier*, appelé aussi *arbre au poivre?*

Jamais au lit des eaux n'ont vu du laurier-rose
Serpenter plus riants les méandres de fleurs.[1]

(*Poëme de la Grèce*, chant II.)

Le Ciel d'Athènes.

Celui qui, loin de toi né sous nos pâles cieux,
Athène, n'a point vu le soleil qui t'éclaire,
En vain il a cru voir le ciel luire à ses yeux;
Aveugle, il ne sait rien d'un soleil glorieux
Il ne connaît pas la lumière.

Athène, mon Athène est le pays du jour;
C'est là qu'il luit! c'est là que la lumière est belle!
Là que l'œil enivré la puise avec amour,
Que la sérénité tient son brillant séjour,
Immobile, immense, éternelle!

Jusques au fond du ciel limpide et transparent,
Comme au fond d'une source, on voit; tout l'œil y plonge,
L'air scintille, moiré comme l'eau d'un courant,
Pur comme de beaux yeux, clair comme un front d'enfant,
Doux comme l'été dans un songe.

Les nuages! combien ils lui sont étrangers!
A ce beau firmament ils n'osent faire injure;
Ou, s'il en vient parfois, rapides passagers,
Peints d'or, d'azur, de pourpre, ils flottent si légers
Que leur voile est une parure.

Ah! comme il me reporte à ce climat si pur,

---

1. *Les méandres*, les sinuosités. Ce mot vient du Méandre, fleuve de l'Asie Mineure, qui forme un grand nombre de sinuosités.

Ce ciel qui devant moi si tristement s'ennuie, [1]
Dont le rideau j'amais n'entr'ouvre un coin d'azur,
Où même les étés, comme l'hiver obscur,
Passent sous un voile de pluie!

Athène, Athène, adieu! je ne dois plus te voir,
Mais mon âme toujours hantera tes demeures.
O mes vers, je rends grâce à votre heureux pouvoir :
Et dans mon souvenir vous avez fait ce soir
Couler de délectables heures.

(*Poésies sur la Grèce*, V.)

VIENNET.

(1777)

M. Jean-Guillaume Viennet, né à Béziers, est fils d'un conventionnel surnommé *l'honnête homme*. Après des études brillantes, il entra dans l'artillerie et servit pendant trente ans. Doué d'une grande facilité pour écrire en vers, M. Viennet dédiait ses loisirs aux Muses, et il avait publié des *épîtres*, des *tragédies*, des *comédies*, des *poëmes*, sans compter un *roman historique*, et un grand nombre d'articles de journaux. Malheureusement pour son repos, il voulut se mêler aux querelles politiques et littéraires, et il exprima ses opinions avec une vivacité de langage qui ameuta contre lui toute la presse. Les romantiques surtout, qu'il avait attaqués sans ménagement en prose et en vers, firent tomber sur lui une avalanche de quolibets, d'injures et de sarcasmes, sous laquelle ils crurent l'avoir enseveli. M. Viennet sembla se tenir pour mort pendant quinze ans. Grâce aux Muses, il ressuscita en 1843, et il annonça sa résurrection par un excellent volume de *fables*, qui méritent une place à côté des meilleures œuvres des romantiques, ses anciens adversaires.

---

1. *Ce ciel qui devant moi si tristement s'ennuie.* C'est une de ces expressions neuves, originales, qu'on rencontre quelquefois chez M. Lebrun.

En 1851, M. Viennet a publié un nouveau volume de *fables*, dignes des premières. On y remarque un talent plein de jeunesse et de nouveauté, un esprit malin, une versification aisée, flexible et quelquefois poétique.

M. Viennet, membre de l'Académie française, était pair de France sous Louis-Philippe.

Le Renard et l'Ours.

Un fin renard, disciple ou descendant
Du célèbre flatteur qu'a chanté La Fontaine,
En courant les monts de Pyrène,[1]
Dans les pattes d'un ours tomba par accident.
C'était bien l'ours le plus vorace,
Le plus dur, le plus loup-garou,
Que de Bayonne au Canigou,[2]
De Calisto jamais eût enfanté la race.[3]
Mais comme il digérait son second déjeuner,
En attendant l'heure de son dîner,
Il avait mis le renard en fourrière;
Et pour veiller son prisonnier,
Sur le devant de sa tannière,
Il s'était en travers étendu tout entier.

Mon renard cependant fait bonne contenance;
Et ce répit lui rendant l'espérance,
Il se met à flatter son terrible geôlier.
Vain espoir! ce geôlier, d'une nature étrange,
A peu de goût pour la louange.
Le flatteur a beau s'enrouer,

---

1. *Pyrène*, pour *Pyrénées*.
2. *Canigou*, mont, un des points culminants des Pyrénées.
3. *Calisto*, nymphe, fut changée en constellation et devint la Grande Ourse.

Rien ne fléchit ni ne dérange
Le cerbère au long poil qu'il veut amadouer,

Vante-t-il son courage en un jour de bataille?
Un sourd grognement lui répond.
La majesté de sa royale taille?
De sa large poitrine il en sort un second.
La beauté de son poil? On grogne de plus belle.
La noble fierté de son port?
Monseigneur grogne encor plus fort.
Le pauvre diable en perdait la cervelle,
Lorsqu'en examinant d'un regard effaré
Ce vieux groin si dur et si revêche,
Sous la paupière gauche il remarque une brêche,
Et que d'un œil l'ours était déferré.

Le voilà qui se met à conter des histoires,
Il parle d'Annibal, la terreur des Romains,
Du sultan Bajazet, l'effroi des Byzantins:
Et ces deux héros, ces deux gloires,
D'où leur venait, dit-il, cette faveur des dieux?
C'est qu'ils étaient borgnes tous deux.

Le grognement s'apaise; et, la tête penchée,
Mon ours tourne vers lui sa paupière ébréchée;
Mais l'habile flatteur n'a garde de le voir,
Du sultan Bajazet sa verve intarissable,
Vient aux Cyclopes de la fable.
« Borgnes, s'écria-t-il, mais quel œil vif et noir! »

L'ours en avait un de semblable,
Il relève à ces mots ses pattes de devant,
Et se remet sur son séant.
« Non, poursuit le renard, notre commune mère
N'a jamais enfanté d'aussi beaux demi-dieux,

Non, la beauté, pour séduire et pour plaire,
N'eut jamais besoin de deux yeux.

— Je le crois bien, dit l'ours tout fier et tout joyeux.
Je mangerai qui dira le contraire.
Mais toi, mon bon ami, j'en aurais du chagrin,
Je ne toucherai pas un seul poil de ta tête,
J'aimerais mieux mourir de faim;
Va-t'en. » Et le renard est parti de la main,
Sans attendre qu'il le répète.

Il n'est pas de tyran, fut-il des plus brutaux,
Dont ne puisse un flatteur adoucir la nature,
Attachez-vous surtout à louer ses défauts;
C'est la recette la plus sûre.

(*Fables nouvelles*, liv. III.)

Le Chat et le Cuisinier.

Dans un garde-manger que dévastaient les rats,
Un cuisinier, moins prudent que fidèle,
Avait placé pour sentinelle
Son favori Mignon, qui du peuple des chats
Était le plus parfait modèle.
C'était pour le gardien un poste périlleux :
Le fumet d'un pâté troublait sa conscience,
Et l'appétit du drôle était fort chatouilleux;
Mignon pourtant fait bonne contenance.
Il se lèche la patte, il se frotte les yeux.
Il approche, il recule, il se roule, il s'allonge;
Et par mille contorsions
Cherche à se délivrer de ses tentations.
Mais de son maître, hélas! l'absence se prolonge.

Tout s'use avec le temps, même la loyauté;
Et la faim de Mignon a longtemps résisté.
Il gratte la terrine, et puis fait une pause;
Sa patte sur le bord nonchalamment se pose;
Il jette sur la croûte un regard de côté.
Il flaire le couvercle, il se lève, il s'arrête;
Il tourne et retourne la tête;
Mais son palais en est fort humecté,
Et par ce jeu fatal sa langue affriandée;
Sa dent même s'est hasardée.
Bref, la faim l'emporta sur la fidélité;
Et quand le cuisinier revint à son service,
Il ne trouva plus dans l'office
Que les débris de son pâté.

Je crois à la vertu, mais elle est bien fragile :
Elle a, dans l'intérêt et surtout dans la faim,
Deux puissants ennemis que je cite entre mille.
Leur résister jusqu'à la fin
Est chose rare et difficile.
Il faudrait l'enfermer dans un étui d'airain,
Et nous ne sommes que d'argile.

Une Soirée chez la Perruche.

Dame perruche un soir recevait compagnie;
Le cercle était nombreux, quoique à ses visiteurs
Elle eût promis un concert d'amateurs,
Dont Dieu vous garde pour la vie!
Un beau chardonneret devait y déployer
Les merveilles de son gosier.
C'était un protégé de madame la pie,
Jeune provincial débarqué fraîchement,
Et que déjà la calomnie

A la vieille bavarde adjugeait pour amant.
Après un air chanté par la fauvette
Et la romance du serin,
Le chardonneret vint enfin.
Ce n'était pas trop mal : une voix franche et nette,
De la méthode, un peu de goût ;
Un amateur comme on en voit partout.
Dame perruche entonna la louange,
Et tout le cercle en jeta largement.
A madame la pie on en fit compliment.
« Charmant ! divin ! » s'écriait la mésange
En minaudant et coquetant.
« Oui disait le pinson, il chante comme un ange.
Son triomphe est certain ; tout le monde en voudra.
S'il veut entrer à l'Opéra,
Au prix où sont les voix, je lui prédis d'avance
Qu'on le paiera plus cher qu'un maréchal de France. »
Notre chardonneret, enivré, transporté,
Se prosterne en avant, s'incline de côté ;
Et de peur d'éveiller l'envie,
Comprimant dans son cœur ses bonds de vanité,
Rassemble dans son œil, de plaisir humecté,
Tout ce qu'il a de modestie.
Il craint enfin d'étouffer de bonheur,
Prend congé de son auditoire,
S'échappe avec la pie, et, savourant sa gloire,
Se pavane en triomphateur.
Mais que le pauvre sot aurait baissé la tête,
S'il avait entendu les brocards et les ris
Dont la perruche et ses amis
Avaient salué sa retraite !
« Quelle voix ! disait-on, quel pitoyable accent !
Et cela se croit du talent !
Avez-vous vu sa bonhomie ?
Comme il croyait à notre enchantement !

Oh ! c'est un renfort excellent
Pour les orgues de Barbarie. »

Souvenez-vous de mon chardonneret,
Poëtes de salon, et vous, grands virtuoses,
Qui sur quelques bravos rêvez d'apothéoses.
Mais à cet accident quel homme n'est sujet?
Si de nous, devant nous, le monde dit merveille,
Pour bien savoir ce qu'il en est
Il faudrait en sortant y laisser une oreille.

Le Romantisme.[1]

C'est une vérité qui n'est point la nature;
Un art qui n'est point l'art, de grands mots sans enflure;
C'est la mélancolie et la mysticité;
C'est l'affectation de la naïveté;
C'est un monde idéal qu'on voit dans les nuages :
Tout, jusqu'au sentiment n'y parle qu'en images.
C'est la voix du désert ou la voix du torrent,
Ou le roi des tilleuls, ou le fantôme errant
Qui le soir au vallon vient siffler ou se plaindre,
Des figures enfin qu'un pinceau ne peut peindre.
C'est un je ne sais quoi dont on est transporté,
Et moins on le comprend, plus on est enchanté.
J'en ait fait l'autre jour une épreuve cruelle;
J'étais dans un salon, dont la dame encor belle
Depuis dix ou trente ans tient un bureau d'esprit,
Et fait de nos auteurs la gloire et le crédit.
Un essaim de beautés, réfléchi par vingt glaces,
Étalait à l'envi ses attraits et ses grâces :

---

1. *Romantisme*, système des réformateurs littéraires. (Voir la notice sur le xixe siècle, page 301.)

De leurs riches atours les yeux étaient charmés.
Le cercle était brillant et des plus renommés.
Un auteur romantique en faisait les délices.
C'était un beau jeune homme; une tête à caprices :
Son front à demi chauve et le désordre heureux,
Où tout l'art d'Hippolyte avait mis ses cheveux,[1]
Son cou penché, son air tendre et mélancolique,
Ses yeux à peine ouverts et son regard oblique,
Tout en lui décelait une peine de cœur
Que de son teint fleuri démentait la fraîcheur.
En Talma tout-à-coup notre homme se dessine;
Et, s'arrachant les vers du fond de la poitrine,
Sa languissante voix, en accents douloureux,
Psalmodie un poëme en l'honneur de nos preux.
C'était un feu roulant d'énigmes, d'hyperboles;
J'y cherchai vainement le sens de ses paroles,
Et crus que mes voisins allaient être indignés
Des bulles de savon qu'il leur jetait au nez.
Ce furent des bravos, des transports, des extases;
La beauté se pâmait en répétant ses phrases;
Et quand il eut fini de les faire claquer,
Aucun des auditeurs ne sut les expliquer.
« Je ne sais, disaient-ils; mais quels vers! quelles rimes!
Tout est beau, tout est grand; tous ses mots sont sublimes!
C'est là du romantique; il est charmant, divin!
Cet auteur doit prétendre au plus noble destin. »
Je voulus sur un vers essayer ma critique;
Je fus apostrophé du surnom de classique;
Et, de cette hérésie atteint et convaincu,
Sous ce nom flétrissant je restai confondu.

(*Épître aux Muses, sur les Romantiques.*)

---

1. *Hippolyte*, coiffeur.

ANCELOT.

(1394-1854)

Jacques-François Ancelot, poëte dramatique et satirique, était fils d'un greffier du tribunal de commerce du Havre. Ses études terminées, il entra dans l'administration de la marine, et consacra ses loisirs aux lettres. En 1816, il donna une tragédie de *Louis IX*, qu obtint un succès éclatant, et lui valut une pension du roi et une place de bibliothécaire. Depuis, il fit représenter d'autres tragédies, *le Maire du palais, Fiesque, Olga, Elisabeth d'Angleterre*, le *Roi fainéant*, *Maria Padilla*, qui ne sont pas restées au théâtre, et plusieurs agréables vaudevilles, dont quelques-uns sont encore applaudis.

Nous devons aussi à M. Ancelot un poëme de *Marie de Brabant*, et un volume d'*Épîtres familières*, recueil de satires vives, spirituelles, élégamment écrites, qui dureront probablement plus que ses œuvres dramatiques.

Les Croix en 1837.

Jadis, en admirant le signe glorieux,
Enseigne du talent, ou garant du courage,
Au mérite honoré nous rendions tous hommage;
Car cette noble étoile, orgueil de nos soldats,
Des mains de l'Empereur elle ne tombait pas,
Comme les sots discours dans notre double chambre,
Les feuilles en octobre, ou la pluie en décembre!
Mais aujourd'hui peut-elle arrêter le regard,
Cette étoile qui court, glisse et tombe au hasard?
Vient-elle aux cœurs émus parler encor de gloire?
Je veux, à ce propos, vous conter une histoire.

Il est un mois heureux, cher aux amis des fleurs,
Et maintenant, dit-on, non moins cher aux voleurs,
Car la rigueur des lois, sur eux appesantie,

Fléchit le premier mai, devant une amnistie.[1]
Ce grand jour, on le sait, ouvre, depuis six ans,
Aux escrocs leur prison, la bouche aux courtisans;
Et larrons ou flatteurs, les uns comme les autres,
Pour repeupler leur poche ont les yeux sur les nôtres.
Or, ce mois, tant vanté des poëtes rêveurs,
Beau des célestes dons, des royales faveurs,
Fait éclore et briller, sous ses mains printanières,
L'églantine aux buissons, des croix aux boutonnières,
Et, semant dans les prés saphir, perle et rubis,
Il émaille à la fois nos champs et nos habits.

Le jour était venu de l'averse étoilée.
Par un profond souci la figure voilée,
Un ministre grattait son front pour deviner
Quel frac son ordonnance allait enrubanner :
Car de ces trente croix, que la chancellerie
Pour faire trente heureux livre à sa seigneurie,
Une restait encore, et du moins une fois
Le ministre voulait qu'on approuvât son choix.

Dans ses yeux tout-à-coup quelle joie étincelle!
C'est que, parmi les noms qu'un registre recèle,
Un nom à son regard brille, et son choix est fait!
Il a sonné. — « Monsieur, écrivez au préfet
« Qu'au fond de sa Bretagne un grand talent végète,
« Que n'a jamais prôné la plus mince gazette,
« Qui, pauvre et méconnu, mais ne demandant rien,
« A pourtant fixé l'œil du roi comme le mien :
« D'un tardif souvenir Sa Majesté l'honore,
« Et de la noble croix, par mes mains, le décore;
« Allez, et prenez soin que vingt journaux divers
« De notre découverte instruisent l'univers. »

---

1. Le 1er mai était la fête du roi Louis-Philippe. On faisait, à cette occasion, remise de leur peine à un certain nombre d'individus frappés par la justice.

La lettre part ! — Bientôt embouchant la trompette,
Le *Moniteur* raconte, et le *Vert-Vert* répète
Que des nouveaux Colberts les regards vigilants,
Pour les mettre au grand jour, déterrent les talents :
On en parle à la Chambre, on pérore, on s'enflamme;
La gauche est confondue, et le centre se pâme ;
Aux vapeurs de l'encens on voit tout le Conseil
S'enfler comme un dindon qui se gonfle au soleil :
La France n'eut jamais un si grand ministère,
Et Cormenin lui-même est réduit à se taire !

Mais le temps a marché !... La poste marche aussi !...
Et le préfet répond. — « Juste Dieu ! qu'est ceci ? »
A crié l'Excellence en parcourant la lettre :
« Scandale que le ciel n'aurait pas dû permettre,
« Sois ignoré du moins ! » — Et le fatal papier,
S'embrase, et joint sa cendre aux cendres du foyer.

Qu'est-ce donc qu'avait lu l'infortuné ministre?
— Cet homme, dont le nom brillait sur son registre,
Depuis plus de trois ans, hélas ! il était mort !
Que faire de la croix?... Ma foi, tirer au sort !
Car il faut la placer. — Les commis se rassemblent,
Tous les fracs sans ruban s'avancent, les cœurs tremblent
L'espoir fait palpiter le vaniteux troupeau ;
On agite les noms jetés dans un chapeau ;
Et, non moins qu'un ministre en sottises fertile,
Le sort va décorer l'habit d'un imbécile.

(*Épitres.*)

CASIMIR DELAVIGNE.

(1793-1843)

Jean-François-Casimir Delavigne était fils d'un marchand du Havre. A vingt-trois ans il publia, sous le nom de *Messéniennes*, trois chants funèbres où il déplorait les revers de la patrie. Ces chants furent accueillis avec enthousiasme, parce qu'ils étaient l'expression énergique, harmonieuse et vraie de la pensée nationale. Ils furent suivis de quatorze autres : le poëte chanta successivement *la Vie* et *la Mort de Jeanne d'Arc, l'Insurrection de la Grèce* et celle de *l'Italie, la Mort de Napoléon*, etc. Ce qui distingue les *Messéniennes*, c'est une versification brillante, un style élégant; mais l'auteur manque de la verve, de la chaleur et de la passion qui font les grands poëtes lyriques.

En 1819, C. Delavigne donna *les Vêpres siciliennes*, sa première tragédie, qui eut un succès prodigieux. Cette pièce, dans le genre de Racine, fut suivie du *Paria*, tragédie philosophique, à la manière de Voltaire, où le poëte prêchait la tolérance et l'affranchissement des opprimés; il y mit des *chœurs*, qui rappellent par le soin donné au style ceux d'*Esther* et d'*Athalie*. Puis vinrent successivement *Marino Faliero*, premier pas dans la voie des innovations, où C. Delavigne cherchait à concilier les règles sévères de la tragédie classique avec les hardiesses de l'école romantique; *Louis XI*, peinture énergique des angoisses d'un tyran, chef-d'œuvre de l'auteur; *les Enfants d'Édouard*, nouvelle peinture de la tyrannie d'un monstre; *Une Famille au temps de Luther;* et *la Fille du Cid*, ou les derniers combats et la mort du héros de l'Espagne. Le style de ces tragédies est pur, élégant, comme celui des *Messéniennes;* la versification en est harmonieuse, et l'intrigue, nouée avec art, excite l'intérêt. Très-inférieur pour le génie à Racine et à Voltaire, C. Delavigne tient du premier par les soins achevés du style, et du second par les idées philosophiques et les allusions aux circonstances.

Les succès de C. Delavigne n'ont pas été moins grands dans la comédie que dans la tragédie. En 1820, il écrivit *les Comédiens* pour se venger des acteurs du Théâtre-Français qui avaient refusé de jouer *les Vêpres siciliennes;* et, dans les années suivantes, *l'École des vieillards*, une des meilleures comédies de notre époque; *la Princesse Aurélie* et *la Popularité*, qui se sentent trop du genre de l'épître et qui ajoutèrent peu à la gloire de l'auteur. *Don Juan*

d'Autriche, comédie en prose, eut un immense succès. Ces comédies sont écrites avec la même élégance un peu artificielle de style que les tragédies.

On doit encore à C. Delavigne des *poésies diverses* et des *ballades*, dont quelques-unes sont des modèles de grâce et de mélodie.

La Mort de Jeanne d'Arc. [1]

Silence au camp ! La vierge est prisonnière ;
Par un injuste arrêt Bedfort croit la flétrir ;
Jeune encore, elle touche à son heure dernière...
Silence au camp ! la vierge va périr.

Du Christ avec ardeur, Jeanne baisait l'image.
Ses longs cheveux épars flottaient au gré des vents :
Au pied de l'échafaud, sans changer de visage,
Elle s'avançait à pas lents.

Tranquille, elle y monta ; quand, debout sur le faîte,
Elle vit ce bûcher qui l'allait dévorer,
Les bourreaux en suspens, la flamme déjà prête.
Sentant son cœur faiblir, elle baissa la tête,
Et se prit à pleurer.

Ah ! pleure, fille infortunée !
Ta jeunesse va se flétrir
Dans sa fleur trop tôt moissonnée !
Adieu, beau ciel, il faut mourir !

Tu ne reverras plus tes riantes montagnes,
Le temple, le hameau, les champs de Vaucouleurs,
Et ta chaumière, et tes compagnes,
Et ton père expirant sous le poids des douleurs.

---

1. Jeanne d'Arc, née en 1411, au village de Domremy, près de Vaucouleurs, en Lorraine, fut brûlée à Rouen, en 1431.

Après quelques instants d'un horrible silence...
Tout à coup le feu brille, il s'irrite, il s'élance...
Le cœur de la guerrière alors s'est ranimé;
A travers les vapeurs d'une fumée ardente,
Jeanne, encore menaçante, [1]
Montre aux Anglais son bras à demi consumé.
Pourquoi reculer d'épouvante?
Anglais, son bras est désarmé.
La flamme l'environne, et sa voix expirante
Murmure encore : « O France! ô mon roi bien-aimé!... »

Qu'un monument s'élève au lieu de ta naissance,
O toi qui des vainqueurs renversas les projets!
La France y portera son deuil et ses regrets,
Sa tardive reconnaissance;
Elle y viendra gémir sous de jeunes cyprès.
Puissent croître avec eux ta gloire et sa puissance!

Que sur l'airain funèbre on grave des combats,
Des étendards anglais fuyant devant tes pas,
Dieu vengeant par tes mains la plus juste des causes!
Venez, jeunes beautés ; venez, braves soldats,
Semer sur son tombeau les lauriers et les roses!
Qu'un jour le voyageur, en parcourant ces bois,
Cueille un rameau sacré, l'y dépose et s'écrie :
« A celle qui sauva le trône et la patrie,
Et n'obtint qu'un tombeau pour prix de ses exploits! »

(Ve *Messénienne*).

---

1. *Jeanne menaçante! Jeanne montrant le poing!* Le poëte gâte l'histoire. Et les *Anglais reculant d'épouvante!* Quelle déclamation!

Louis XI et son médecin.

(*Coictier, médecin, à Commines.*)

Il serait mon tyran, si je n'étais le sien,
Vraiment, ne l'est-il pas? sait-on ce qu'on m'envie?
Du médecin d'un roi sait-on quelle est la vie?
Cet esclave absolu, qui parle en souverain,
Ment lorsqu'il se dit libre, et porte un joug d'airain.
Je ne m'appartiens pas; un autre me possède :
Absent, il me maudit, et présent, il m'obsède;
Il me laisse à regret la santé qu'il n'a pas;
S'il reste, il faut rester; s'il part suivre ses pas,
Sous un plus dur fardeau, baissant ma tête altière,
Que les obscurs varlets courbés sous sa litière.
Confiné près de lui dans ce triste séjour,
Quand je vois sa raison décroître avec le jour,
Quand de ce triple pont, qui le rassure à peine,
J'entends crier la herse et retomber la chaîne,
C'est moi qu'il fait asseoir au pied du lit royal
Où l'insomnie ardente irrite encor son mal;
Moi, que d'un faux aveu sa voix flatteuse abuse,
S'il craint qu'en sommeillant un rêve ne l'accuse;
Moi, que dans ses fureurs il chasse avec dédain;
Moi, que dans ses tourments il rappelle soudain;
Toujours moi, dont le nom s'échappe de sa bouche,
Lorsqu'un remords vengeur vient secouer sa couche.
Mais s'il charge mes jours du poids de ses ennuis,
Du cri de ses douleurs s'il fatigue mes nuits,
Quand ce spectre imposteur, maître de sa souffrance,
De la vie en mourant affecte l'apparence,
Je raille sans pitié ses efforts superflus
Pour jouer à mes yeux la force qu'il n'a plus.
Misérable par lui, je le fais misérable :

Je lui rends en terreur l'ennui dont il m'accable;
Et pour souffrir tous deux nous vivrons réunis,
L'un de l'autre tyrans, l'un par l'autre punis,
Toujours prêts à briser le nœud qui nous rassemble,
Et toujours condamnés au malheur d'être ensemble,
Jusqu'à ce que la mort qui rompra nos liens,
Lui reprenant mes jours dont il a fait les siens,
Se lève entre nous deux, nous désunisse et vienne
S'emparer de sa vie et me rendre la mienne.

(*Louis XI*, acte I, scène IV)

Les Limbes. [1]

Comme un vain rêve du matin,
Un parfum vague, un bruit lointain,
C'est je ne sais quoi d'incertain
Que cet empire;
Lieux qu'à peine vient éclairer
Un jour qui, sans rien colorer,
A chaque instant près d'expirer
Jamais n'expire.

Partout cette demi-clarté
Dont la morne tranquillité
Suit un crépuscule d'été,
Ou de l'aurore
Fait pressentir que le retour
Va poindre au céleste séjour,
Quand la nuit n'est plus, quand le jour
N'est pas encore!

---

1. Lieu où, selon les théologiens catholiques, sont reléguées pour jamais les âmes des enfants morts sans baptême. Le poëte décrit ingénieusement cette région indécise, cet état sans nom.

Ce ciel terne, où manque un soleil,
N'est jamais bleu, jamais vermeil;
Jamais brise, dans ce sommeil
De la nature,
N'agite d'un frémissement
La torpeur de ce lac dormant,
Dont l'eau n'a point de mouvement,
Point de murmure.

L'air n'entr'ouvre sous sa tiédeur
Que fleurs qui, presque sans odeur,
Comme les lis, ont la candeur
De l'innocence;
Sur leur sein pâle et sans reflets
Languissent des oiseaux muets :
Dans le ciel, l'onde et les forêts,
Tout est silence.

Loin de Dieu, là sont renfermés
Les milliers d'êtres tant aimés,
Qu'en ces bosquets inanimés
La tombe envoie.
Le calme d'un vague loisir,
Sans peine comme sans plaisir,
C'est là leur joie.

Là, ni veille ni lendemain!
Ils n'ont sur un bonheur prochain,
Sur celui qu'on rappelle en vain,
Rien à se dire.
Leurs sanglots ne troublent jamais
De l'air l'inaltérable paix;
Mais aussi leur rire jamais
N'est qu'un sourire.

Sur leurs doux traits que de pâleur!
Adieu cette fraîche couleur

Qui de baiser leur joue en fleur
Donnait l'envie!
De leurs yeux, qui charment d'abord,
Mais dont aucun éclair ne sort,
Le morne éclat n'est pas la mort,
N'est pas la vie.

Rien de bruyant, rien d'agité
Dans leur triste félicité!
Ils se couronnent sans gaieté
De fleurs nouvelles.
Ils se parlent, mais c'est tout bas;
Ils marchent, mais c'est pas à pas;
Ils volent, mais on n'entend pas
Battre leurs ailes.

(*Un Miracle*, poëme, chant

Adieu à la Madeleine. [1]

Adieu, Madeleine chérie,
Qui te réfléchis dans les eaux,
Comme une fleur de la prairie
Se mire au cristal des ruisseaux.
Ta colline, où j'ai vu paraître
Un beau jour qui s'est éclipsé,
J'ai rêvé que j'en étais maître;
Adieu! ce doux rêve est passé.

Assis sur la rive opposée,
Je te vois, lorsque le soleil
Sur tes gazons boit la rosée,
Sourire encore à ton réveil,

1. La Madeleine, près de Vernon (Eure), maison de campagne de C. Delavigne, qui se vit obligé de la vendre.

Et, d'un brouillard pâle entourée,
Quand le jour meurt avec le bruit,
Blanchir comme une ombre adorée
Qui nous apparaît dans la nuit.

Doux trésor de ma moisson mûre,
De vos épis un autre est roi ;
Tilleuls dont j'aimais le murmure,
Vous n'aurez plus d'ombre pour moi.
Ton coq peut tourner à sa guise
Clocher, que je fuis sans retour :
Ce n'est plus à moi que la brise
Lui dit d'annoncer un beau jour.

Cette fenêtre était la tienne,
Hirondelle, qui vins loger
Bien des printemps dans ma persienne,
Où je n'osais te déranger ;
Dès que la feuille était fanée,
Tu partais la première, et moi,
Avant toi je pars cette année ;
Mais reviendrai-je comme toi ?

Qu'ils soient l'amour d'un autre maître,
Ces pêchers dont j'ouvris les bras !
Leurs fruits verts, je les ai vus naître ;
Rougir je ne les verrai pas.
J'ai vu des bosquets que je quitte
Sous l'été les roses mourir ;
J'y vois planter la marguerite :
Je ne l'y verrai pas fleurir.

Ainsi tout passe, et l'on délaisse
Les lieux où l'on s'est répété :
« Ici luira sur ma vieillesse
« L'azur de son dernier été. »

Heureux, quand on les abandonne,
Si l'on part en se comptant tous,
Si l'on part sans laisser personne
Sous l'herbe qui n'est plus à vous.

Adieu, chapelle qui protége
Le pauvre contre ses douleurs;
Avenue où, foulant la neige
De mes accacias en fleurs,
Lorsque le vent l'avait semée
Du haut de leurs rameaux tremblants,
Je suivais quelque trace aimée,
Empreinte sur ces flocons blancs.

Adieu, flots, dont le cours tranquille,
Couvert de berceaux verdoyants,
A ma nacelle, d'île en île,
Ouvrait mille sentiers fuyants,
Quand, rêveuse, elle allait sans guide
Me perdre en suivant vos détours
Dans l'ombre d'un dédale humide
Où je me retrouvais toujours.

Adieu, chers témoins de ma peine,
Forêt, jardins, flots que j'aimais!
Adieu, ma fraîche Madeleine!
Madeleine, adieu pour jamais!
Je pars; il le faut, et je cède;
Mais le cœur me saigne en partant,
Qu'un plus riche qui te possède
Soit heureux où nous l'étions tant[1]

---

1. L'autorisation d'insérer ici les morceaux de Casimir Delavigne a été obligeamment accordée par M. Didier, son éditeur.

BÉRANGER.

(1780-1857)

Pierre-Jean de Béranger, le plus populaire de nos poëtes contemporains, est né à Paris d'une famille pauvre. Il fit son éducation presque tout seul par la lecture; mais il n'apprit ni le grec ni le latin. En 1809, il obtint une place de commis expéditionnaire dans les bureaux du ministère de l'instruction publique; il la perdit en 1821, après la publication de son second recueil de chansons. En 1830, ses amis arrivèrent au pouvoir, et lui offrirent des places et des honneurs; Béranger refusa tout, et resta *chansonnier*.

Béranger a publié quatre recueils de *chansons*. Tantôt il célèbre la gloire et les malheurs de la patrie, les grandeurs et les infortunes de la famille impériale, l'humanité, la liberté, l'égalité; tantôt il chansonne la royauté des Bourbons, les nobles, les courtisans, les jésuites, le clergé, les vieux usages du passé. Ses chansons, à la portée de tous les esprits, exercèrent une grande influence sur la révolution de 1830. Écrites avec clarté, précision et élégance, elles laissent souvent à désirer la grâce de la facilité.

On regrette que la poésie de Béranger soit quelquefois épicurienne, sensuelle; on regrette surtout ses attaques contre la religion et les choses saintes.

On a encore de Béranger sa *Biographie*, écrite par lui-même, et un recueil de ses *Lettres*.[1]

Les Adieux de Marie Stuart.[2]

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir !
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu ! te quitter, c'est mourir.

---

1. L'autorisation d'insérer les morceaux de Béranger a été obligeamment accordée par M. Perrotin, son éditeur.

2. Marie Stuart, née en 1542, et décapitée en 1587, devint reine de

Toi, que j'adoptai pour patrie,
Et d'où je crois me voir bannir,
Entends les adieux de Marie,
France, et garde son souvenir !
Le vent souffle, on quitte la plage,
Et peu touché de mes sanglots,
Dieu pour me rendre à ton rivage,
Dieu n'a point soulevé les flots !

Adieu, etc.

Lorsqu'aux yeux du peuple que j'aime
Je ceignis les lis éclatants,
Il applaudit au rang suprême
Moins qu'aux charmes de mon printemps.
En vain la grandeur souveraine
M'attend chez le sombre Écossais,
Je n'ai désiré d'être reine
Que pour régner sur des Français !

Adieu, etc.

L'amour, la gloire, le génie,
Ont trop enivré mes beaux jours ;

France en épousant François II, qui ne régna qu'un an. Au moment de s'embarquer à Calais pour retourner en Écosse, elle adressa, dit-on, au *plaisant pays* de France ces poétiques adieux qu'on attribue aussi à un poëte du nom de Querlon :

Adieu, plaisant pays de France,
O ma patrie
La plus chérie,
Qui as nourri ma jeune enfance !
Adieu, France ; adieu, mes beaux jours ;
La nef qui disjoint nos amours
N'a c'y de moi que la moitié :
Une part te reste, elle est tienne ;
Je la fie à ton amitié,
Pour que de l'autre il te souvienne,

Dans l'inculte Calédonie
De mon sort va changer le cours.
Hélas! un présage terrible
Va livrer mon cœur à l'effroi :
J'ai cru voir, dans un songe horrible,
Un échafaud dressé pour moi!

Adieu, etc.

France, du milieu des alarmes,
La noble fille des Stuarts,
Comme en ce jour qui voit ses larmes,
Vers toi tournera ses regards.
Mais, Dieu! le vaisseau trop rapide
Déjà vogue sous d'autres cieux,
Et la nuit, dans son voile humide,
Dérobe tes bords à mes yeux!

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter, c'est mourir.

Les Souvenirs du peuple.

On parlera de sa gloire
Sous le chaume bien longtemps :
L'humble toit, dans cinquante ans,
Ne connaîtra plus d'autre histoire.
Là, viendront les villageois
Dire alors à quelque vieille :
« Par des récits d'autrefois,
Mère, abrégez notre veille.
Bien, dit-on, qu'il nous ait nui,

Le peuple encor le révère,
Oui, le révère,
— Parlez-nous de lui, grand'mère,
Parlez-nous de lui.

— Mes enfants, dans ce village,
Suivi de rois, il passa,
Voilà bien longtemps de ça :
Je venais d'entrer en ménage.
A pied grimpant le coteau
Ou pour voir je m'étais mise,
Il avait petit chapeau
Avec redingote grise.
Près de lui je me troublai !
Il me dit : Bonjour, ma chère,
Bonjour, ma chère.
— Il vous a parlé, grand'mère,
Il vous a parlé ?

— L'an d'après, moi, pauvre femme,
A Paris étant un jour,
Je le vis avec sa cour :
Il se rendait à Notre-Dame.
Tous les cœurs étaient contents ;
On admirait le cortége !
Chacun disait : Quel beau temps !
Le ciel toujours le protége.
Son sourire était bien doux :
D'un fils Dieu le rendait père,
Le rendait père.
— Quel beau jour pour nous, grand'mère !
Quel beau jour pour nous !

— Mais quand la pauvre Champagne
Fut en proie aux étrangers,

Lui, bravant tous les dangers,
Semblait seul tenir la campagne.
Un soir, tout comme aujourd'hui,
J'entends frapper à la porte,
J'ouvre : bon Dieu ! c'était lui,
Suivi d'une faible escorte !
Il s'assied où me voilà,
S'écriant : Ah ! quelle guerre !
Ah ! quelle guerre !
— Il s'est assis là, grand'mère,
Il s'est assis là !

— J'ai faim, dit-il ; et bien vite
Je sers piquette et pain bis.
Puis il sèche ses habits :
Même à dormir le feu l'invite.
Au réveil, voyant mes pleurs,
Il me dit : Bonne espérance !
Je cours de tous ses malheurs,
Sous Paris, venger la France.
Il part, et comme un trésor
J'ai depuis gardé son verre,
Gardé son verre.
— Vous l'avez encore, grand'mère,
Vous l'avez encor ?

— Le voici. Mais à sa perte
Le héros fut entraîné.
Lui, qu'un pape a couronné,
Est mort dans une île déserte.
Longtemps aucun ne l'a cru ;
On disait : Il va paraître :
Par mer il est accouru ;
L'étranger va voir son maître.
Quand d'erreur on nous tira,

Ma douleur fut bien amère,
Fut bien amère,
— Dieu vous bénira, grand'mère,
Dieu vous bénira. »

Les Hirondelles.

Captif au rivage du Maure,
Un guerrier, courbé sous ses fers,
Disait : « Je vous revois encore,
Oiseaux ennemis des hivers.
Hirondelles, que l'espérance
Suit jusqu'en ces brûlants climats,
Sans doute vous quittez la France;
De mon pays ne me parlez-vous pas?

« Depuis trois ans, je vous conjure
De m'apporter un souvenir
Du vallon où ma vie obscure
Se berçait d'un doux avenir.
Au détour d'une eau qui chemine
A flots purs, sous de frais lilas,
Vous avez vu notre chaumine...
De ce vallon ne me parlez-vous pas?

« L'une de vous peut-être est née
Au toit où j'ai reçu le jour;
Là, d'une mère infortunée
Vous avez dû plaindre l'amour.
Mourante, elle croit à toute heure
Entendre le bruit de mes pas;
Elle écoute, et puis elle pleure...
De son amour ne me parlez-vous pas?

« Ma sœur est-elle mariée ?
Avez-vous vu de nos garçons
La foule, aux noces conviée,
La célébrer dans leurs chansons ?
Et ces compagnons du jeune âge
Qui m'ont suivi dans les combats,
Ont-ils revu tous le village ?...
De tant d'amis ne me parlez-vous pas?

« Sur leur corps l'étranger peut-être
Du vallon reprend le chemin ;
Sous mon chaume il commande en maître,
De ma sœur il trouble l'hymen.
Pour moi plus de mère qui prie,
Et partout des fers ici-bas...
Hirondelles, de ma patrie,
De ses malheurs ne me parlez-vous pas? »

Les Oiseaux.[1]

L'hiver redoublant ses ravages,
Désole nos toits et nos champs ;
Les oiseaux sur d'autres rivages
Portent leurs amours et leurs chants.
Mais le calme d'un autre asile
Ne les rendra pas inconstants :
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

A l'exil le sort les condamne,
Et plus qu'eux nous gémissons!

1. Ces belles stances furent adressées à Arnault le fabuliste, partant pour l'exil, en 1815.

Du palais et de la cabane
L'écho redisait leurs chansons.
Qu'ils aillent d'un bord plus tranquille
Charmer les heureux habitants.
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

Oiseaux fixés sur cette plage,
Nous portons envie à leur sort.
Déjà plus d'un sombre nuage
S'élève et gronde au fond du Nord.
Heureux qui sur une aile agile
Peut s'éloigner quelques instants!
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

Ils penseront à notre peine,
Et, l'orage enfin dissipé,
Ils reviendront sur le vieux chêne
Que tant de fois il a frappé.
Pour prédire au vallon fertile
De beaux jours alors plus constants,
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

Le Chant du Cosaque.

Viens, mon coursier, noble ami du Cosaque,
Vole au signal des trompettes du Nord.
Prompt au pillage, intrépide à l'attaque,
Prête sous moi des ailes à la Mort.
L'or n'enrichit ni ton frein ni ta selle;
Mais attends tout du prix de mes exploits.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle!
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

La Paix, qui fuit, m'abandonne tes guides ;
La vieille Europe a perdu ses remparts.
Viens de trésors combler mes mains avides ;
Viens reposer dans l'asile des arts.
Retourne boire à la Seine rebelle,
Où, tout sanglant, tu t'es lavé deux fois.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle !
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Comme en un fort, princes, nobles et prêtres,
Tous assiégés par des sujets souffrants,
Nous ont crié : Venez ! soyez nos maîtres ;
Nous serons serfs pour demeurer tyrans.
J'ai pris ma lance, et tous vont devant elle
Humilier et le sceptre et la croix.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle !
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

J'ai d'un géant vu le fantôme immense
Sur nos bivouacs fixer un œil ardent,
Il s'écriait : Mon règne recommence !
Et de sa hache il montrait l'Occident.
Du roi des Huns c'était l'ombre immortelle :
Fils d'Attila, j'obéis à sa voix.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle !
Et foule aux pieds les peuples et les rois.

Tout cet éclat dont l'Europe est si fière,
Tout ce savoir qui ne la défend pas,
S'engloutira dans les flots de poussière
Qu'autour de moi vont soulever tes pas.
Efface, efface, en ta course nouvelle,
Temples, palais, mœurs, souvenirs et lois.
Hennis d'orgueil, ô mon coursier fidèle !
Et foule au pieds les peuples et les rois.

LAMARTINE.

(1790)

M. Alphonse de Lamartine est né à Mâcon. Il fit ses études au collége des jésuites, à Belley, et compléta son éducation par des voyages. En 1814, il entra dans les gardes du corps, en qualité d'officier de cavalerie. Après deux ans de service, il se remit à voyager. En 1820, il se rendit à Paris, et publia un volume de poésies intitulées *Méditations poétiques*. Le succès de ce livre fut immense, et rappela celui du *Génie du Christianisme*. L'auteur faisait en effet, dans la poésie, la réforme que Châteaubriand avait opérée dans la prose, vingt ans auparavant. A la place de cette poésie mythologique, froide et sèche du XVIIIe siècle, qui n'était qu'une habile torture de la langue et qu'un jeu stérile de l'esprit, on voyait renaître une poésie inspirée, chrétienne, naturelle, qui respirait l'enthousiasme religieux, l'amour de la nature, la sympathie pour les douleurs humaines, les émotions tendres et pieuses, le goût de la solitude et de la rêverie. Les esprits, fatigués de matérialisme et d'incrédulité, faisaient un retour vers les doctrines spiritualistes et désiraient d'autres joies que les joies terrestres. Lamartine exprima dans un langage grave et solennel, comme celui des chœurs d'*Esther* et d'*Athalie*, les désirs et les sentiments que tout le monde avait dans le cœur; il fut proclamé le poëte élégiaque et lyrique par excellence. Il soutint la gloire de ces brillants débuts dans les *Secondes Méditations*, et il la surpassa peut-être dans les *Harmonies poétiques et religieuses*, le dernier et le plus beau développement de son génie lyrique.

En 1835, M. de Lamartine a publié le poëme de *Jocelyn*, épisode d'une grande épopée qu'il se promettait d'écrire sur l'humanité. Dans cet épisode, il se propose de peindre le prêtre catholique, et il le résume dans le curé de campagne, une des plus touchantes figures de la société moderne. Ce poëme, malgré la faiblesse de la composition et de nombreuses négligences de détail, montre le talent du poëte sous un nouveau jour. Lamartine a su trouver les couleurs les plus riches et les plus variées pour peindre les grandes scènes de la nature dans les Alpes, les teintes les plus douces pour décrire les modestes occupations du bon curé.

Depuis *Jocelyn*, M. de Lamartine a donné un second épisode de sa grande épopée, intitulé *la Chute d'un ange*, et un volume de

poésies, sous le titre de *Recueillements poétiques*, composé de pièces de vers adressées à diverses personnes. Ces deux ouvrages ont eu peu de succès. On y trouve en plus grand nombre encore que dans *Jocelyn* les défauts qu'on reproche à l'auteur. M. de Lamartine improvise toujours ; il a une inspiration facile et abondante qui lui permet d'écrire en vers aussi vite qu'on prose. Les strophes les plus riches et les plus élégantes ne lui coûtent rien. Mais la forme n'est pas toujours aussi pure et aussi parfaite qu'on pourrait le désirer. On reproche à M. de Lamartine le vague de ses peintures, l'abus de la description, la profusion des images, une accumulation de détails là où quelques traits choisis feraient plus d'effet. Malgré ces défauts, notre littérature le compte parmi nos plus grands poëtes. Aucun ne peut lui être comparé pour la gracieuse liberté des mouvements, pour la variété, la magnificence, la grandeur des images.

La poésie n'est qu'une brillante moitié de la gloire littéraire de M. de Lamartine, comme de M. Victor Hugo, de M. de Musset, de M. de Vigny et de M. Sainte-Beuve. Il a écrit un *Voyage en Orient*, l'*Histoire des Girondins*, les confidences de son enfance et de sa jeunesse dans *Mes Confidences* et dans *Raphaël*, où l'on trouve des pages qui le disputent de grâce et de fraîcheur avec les *Harmonies* et les *Méditations* ; le *Tailleur de pierres de Saint-Point* ; une *Histoire de la révolution de 1848*, une *Histoire de la Restauration*, une *Histoire des Constituants*, etc., etc. [1].

Hymme de l'Enfant à son réveil.

O Père qu'adore mon père !
Toi qu'on ne nomme qu'à genoux ;
Toi dont le nom terrible et doux
Fait courber le front de ma mère ;

On dit que ce brillant soleil
N'est qu'un jouet de ta puissance,
Que sous tes pieds il se balance
Comme une lampe de vermeil, [2]

1. M. de Lamartine a eu la bonté d'autoriser l'insertion des morceaux cités.

2. *Vermeil*, argent doré.

On dit que c'est toi qui fais naître
Les petits oiseaux dans les champs,
Qui donnes aux petits enfants
Une âme aussi pour te connaître.

On dit que c'est toi qui produis
Les fleurs dont le jardin se pare,
Et que sans toi, toujours avare,
Le verger n'aurait point de fruits.

Aux dons que ta bonté mesure
Tout l'univers est convié; [1]
Nul insecte n'est oublié
A ce festin de la nature.

L'agneau broute le serpolet,
La chèvre s'attache au cytise;
La mouche au bord du vase puise
Les blanches gouttes de mon lait;

L'alouette a la graine amère
Que laisse envoler le glaneur,
Le passereau suit le vanneur,
Et l'enfant s'attache à sa mère.

Et, pour obtenir chaque don
Que chaque jour tu fais éclore,
A midi, le soir, à l'aurore,
Que faut-il? Prononcer ton nom! [2]

On dit qu'il aime à recevoir
Les vœux présentés par l'enfance,

---

1. *Convié*, invité.
2. Pour mériter *les dons de Dieu*, il ne suffit pas de *prononcer son nom*. Il faut l'aimer et le servir.

A cause de cette innocence
Que nous avons sans le savoir.

On dit que leurs humbles louanges
A son oreille montent mieux;
Que les anges peuplent les cieux,
Et que nous ressemblons aux anges.

Ah! puisqu'il entend de si loin
Les vœux que notre bouche adresse,[1]
Je veux lui demander sans cesse
Ce dont les autres ont besoin.

Mon Dieu, donne l'onde aux fontaines,
Donne la plume aux passereaux,
Et la laine aux petits agneaux,
Et l'ombre et la rosée aux plaines.

Donne au malade la santé,
Au mendiant le pain qu'il pleure,[2]
A l'orphelin une demeure
Au prisonnier la liberté.

Donne une famille nombreuse
Au père qui craint le Seigneur;
Donne à moi sagesse et bonheur,
Pour que ma mère soit heureuse!

Que je sois bon, quoique petit,
Comme cet enfant dans le temple,[3]

---

1. Il faudrait *que notre bouche* lui *adresse.*
2. *Qu'il pleure*, qu'il demande en pleurant.
3. Le petit Samuël, à qui Dieu apparut dans le temple, et qui est le patron des enfants.

Que chaque matin je contemple
Souriant au pied de mon lit!

Mets dans mon âme la justice,
Sur mes lèvres la vérité;
Qu'avec crainte et docilité
Ta parole en mon cœur mûrisse;

Et que ma voix s'élève à toi
Comme cette douce fumée[1]
Que balance l'urne embaumée
Dans la main d'enfants comme moi!

(*Harmonie.*)

Le Lac.[2]

Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour?

O lac! l'année à peine a fini sa carrière,
Et près des flots chéris qu'elle devait revoir,
Regarde! je viens seul m'asseoir sur cette pierre
Où tu la vis s'asseoir!

Tu mugissais ainsi sous ces roches profondes,
Ainsi tu te brisais sur leurs flancs déchirés,

---

1. *La douce fumée* de l'encens, qui brûle dans *l'urne embaumée*, c'est-à-dire l'encensoir que balancent les enfants de chœur.

2. Le lac du Bourget, près d'Aix en Savoie. — Cette élégie, d'une mélodie si ravissante, est une des poésies de l'auteur qui ont eu le plus de retentissement. Elle fut écrite après la mort de Julia, que M. de Lamartine a racontée dans *Raphaël*, et inspirée par la vue du lac sur les bords duquel s'étaient écoulés d'heureux jours.

Ainsi le vent jetait l'écume de tes ondes
Sur ses pieds adorés.

Un soir, t'en souvient-il? nous voguions en silence;
On n'entendait au loin, sur l'onde et sous les cieux,
Que le bruit des rameurs qui frappaient en cadence
Les flots harmonieux.

Tout à coup des accents inconnus à la terre
Du rivage charmé frappèrent les échos;
Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère
Laissa tomber ces mots:

« O temps! suspends ton vol; et vous, heures propices,
Suspendez votre cours;
Laissez-nous savourer les rapides délices
Des plus beaux de nos jours!

« Assez de malheureux ici-bas vous implorent.
Coulez, coulez pour eux;
Prenez avec leurs jours les soins qui les dévorent,
Oubliez les heureux. »

O lac! rochers muets! grottes! forêt obscure!
Vous que le temps épargne ou qu'il peut rajeunir,
Gardez de ce beau jour, gardez, belle nature
Au moins le souvenir!

Qu'il soit dans ton repos, qu'il soit dans tes orages,
Beau lac, et dans l'aspect de tes riants coteaux,
Et dans ces noirs sapins, et dans ces rocs sauvages
Qui pendent sur tes eaux.

Qu'il soit dans le zéphyr qui frémit et qui passe,
Dans le bruit de tes bords par tes bords répétés,

Dans l'astre au front d'argent qui blanchit ta surface
De ses molles clartés.

(*Premières Méditations.*)

Le Crucifix. [1]

Toi que j'ai recueilli sur sa bouche expirante
Avec son dernier souffle et son dernier adieu,
Symbole deux fois saint, don d'une main mourante,
Image de mon Dieu ;

Que de pleurs ont coulé sur tes pieds que j'adore,
Depuis l'heure sacrée où, du sein d'un martyr,
Dans mes tremblantes mains tu passas, tiède encore
De son dernier soupir !

Les saints flambeaux jetaient une dernière flamme ;
Le prêtre murmurait ces doux chants de la mort,
Pareils aux chants plaintifs que murmure une femme
A l'enfant qui s'endort.

De son pieux espoir son front gardait la trace,
Et sur ses traits, frappés d'une auguste beauté,
La douleur fugitive avait empreint sa grâce,
La mort sa majesté.

Le vent qui caressait sa tête échevelée
Me montrait tour à tour ou me voilait ses traits,
Comme l'on voit flotter sur un blanc mausolée
L'ombre des noirs cyprès.

---

1. Cette élégie, un des chefs-d'œuvre de l'auteur, fut écrite après la mort de Julia. M. de Lamartine venait de recevoir d'un ami le crucifix, qui avait reposé sur les lèvres de Julia dans son agonie.

Un de ses bras pendait de la funèbre couche,
L'autre, languissamment replié sur son cœur,
Semblait chercher encore et presser sur sa bouche
L'image du Sauveur.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour l'embrasser encore ;
Mais son âme avait fui dans ce divin baiser,
Comme un léger parfum que la flamme dévore
Avant de l'embraser...

Et moi, debout, saisi d'une douleur secrète,
Je n'osais m'approcher de ce reste adoré,
Comme si du trépas la majesté muette
L'eût déjà consacré.

Je n'osais !... mais le prêtre entendit mon silence,
Et de ses doigts glacés prenant le crucifix :
« Voilà le souvenir, et voilà l'espérance ;
Emportez-les, mon fils. »

Oui, tu me resteras, ô funèbre héritage !
Sept fois, depuis ce jour, l'arbre que j'ai planté
Sur sa tombe sans nom a changé son feuillage :
Tu ne m'as pas quitté...

Pour éclairer l'horreur de cet étroit passage,
Pour relever vers Dieu son regard abattu,
Divin Consolateur, dont nous baisons l'image,
Réponds ! que lui dis-tu ?

Tu sais, tu sais mourir, et tes larmes divines,
Dans cette nuit terrible où tu prias en vain,
De l'olivier sacré baignèrent les racines
Du soir jusqu'au matin.

Au nom de cette mort, que ma faiblesse obtienne
De rendre sur ton sein ce douloureux soupir :
Quand mon heure viendra, souviens-toi de la tienne,
O toi qui sais mourir !

Je chercherai la place où sa bouche expirante
Exhala sur tes pieds l'irrévocable adieu,
Et son âme viendra guider mon âme errante
Au sein du même Dieu.

(*Nouvelles Méditations.*)

L'Homme.[1]

Un homme ! un fils, un roi de la nature entière !
Insecte né de boue et qui vit de lumière !
Qui n'occupe qu'un point, qui n'a que deux instants,
Mais qui de l'infini par la pensée est maître,
Et, reculant sans fin les bornes de son être,
S'étend dans tout l'espace et vit dans tous les temps !

Il naît, et d'un coup-d'œil il s'empare du monde,
Chacun de ses besoins soumet un élément :
Pour lui germe l'épi, pour lui s'épanche l'onde,
Et le feu, fils du jour, descend du firmament !

L'instinct de sa faiblesse est sa toute-puissance ;
Pour lui l'insecte même est un objet d'effroi,
Mais le sceptre du globe est à l'intelligence ;
L'homme s'unit à l'homme, et la terre a son roi !

---

1. Ce morceau est tiré d'une des plus belles *Harmonies*, intitulée *Jéhovah*, où le poëte nous montre que tout raconte la puissance divine : le soleil, les étoiles, l'homme, l'insecte, le chêne, la mousse, etc.

Il regarde, et le jour se peint dans sa paupière ;
Il pense, et l'univers dans son âme apparaît !
Il parle, et son accent, comme une autre lumière,
Va dans l'âme d'autrui se peindre trait pour trait !

Il se donne des sens qu'oublia la nature,
Jette un frein sur la vague au vent capricieux,
Lance la mort au but que son calcul mesure,
Sonde avec un cristal les abîmes des cieux !

Il écrit, et les vents emportent sa pensée,
Qui va dans tous les lieux vivre et s'entretenir !
Et son âme invisible, en traits vivants tracée,
Écoute le passé qui parle à l'avenir !

Il fonde les cités, familles immortelles,
Et pour les soutenir il élève les lois
Qui, de ces monuments colonnes éternelles,
Du temple social se divisent le poids !

Après avoir conquis la nature, il soupire ;
Pour un plus noble prix sa vie a combattu ;
Et son cœur vide encor, dédaignant son empire,
Pour s'égaler aux dieux inventa la vertu !

Il offre en souriant sa vie en sacrifice,
Il se confie au Dieu que son œil ne voit pas ;
Coupable, a le remords qui venge la justice,
Vertueux, une voix qui l'applaudit tout bas !

Plus grand que son destin, plus grand que la nature,
Ses besoins satisfaits ne lui suffisent pas :
Son âme a des destins qu'aucun œil ne mesure,
Et des regards portant plus loin que le trépas !

Il lui faut l'espérance, et l'empire et la gloire,
L'avenir à son nom, à sa foi des autels,
Des dieux à supplier, des vérités à croire,
Des cieux et des enfers, et des jours immortels !

Mais le temps tout-à-coup manque à sa vie usée,
L'horizon raccourci s'abaisse devant lui,
Il sent tarir ses jours comme une onde épuisée,
Et son dernier soleil a lui !

Regardez-le mourir !... Assis sur le rivage
Qui vient battre la vague où sa nef doit partir,
Le pilote qui sait le but de son voyage
D'un cœur plus rassuré n'attend pas le zéphyr !

On dirait que son œil, qu'éclaire l'espérance,
Voit l'immortalité luire sur l'autre bord,
Au-delà du tombeau sa vertu le devance,
Et, certain du réveil, le jour baisse, il s'endort !

Et les astres n'ont plus d'assez pure lumière,
Et l'infini n'a plus d'assez vaste séjour,
Et les siècles divins, d'assez longue carrière
Pour l'âme de celui qui n'était que poussière
Et qui n'avait qu'un jour !

Voilà cet instant qui l'annonce
Plus haut que l'aurore et la nuit.
Voilà l'éternelle réponse
Au doute qui se reproduit !
Du grand livre de la nature
Si la lettre, à vos yeux obscure,
Ne le trahit pas en tout lieu
Ah ! l'homme est le livre suprême :

Dans les fibres de son cœur même
Lisez, mortels : il est un Dieu !

(*Jéhovah*, Harmonie x.)

A lord Byron.[1]

Toi, dont le monde encore ignore le vrai nom,
Esprit mystérieux, mortel, ange ou démon,
Qui que tu sois, Byron, bon ou fatal génie,
J'aime de tes concerts la sauvage harmonie,
Comme j'aime le bruit de la foudre et des vents
Se mêlant dans l'orage à la voix des torrents !
La nuit est ton séjour, l'horreur est ton domaine :
L'aigle, roi des déserts, dédaigne ainsi la plaine ;
Il ne veut, comme toi, que des rocs escarpés
Que l'hiver a blanchis, que la foudre a frappés ;
Des rivages couverts des débris du naufrage,
Ou des champs tout noircis des restes du carnage :
Et, tandis que l'oiseau qui chante ses douleurs
Bâtit au bord des eaux son nid parmi les fleurs,
Lui des sommets d'Athos franchit l'horrible cime,
Suspend aux flancs des monts son aire sur l'abîme,
Et là, seul, entouré de membres palpitants,
De rochers d'un sang noir sans cesse dégouttants,
Trouvant sa volupté dans les cris de sa proie,
Bercé par la tempête, il s'endort dans sa joie.
Et toi, Byron, semblable à ce brigand des airs,
Les cris du désespoir sont tes plus doux concerts.
Le mal est ton spectacle, et l'homme est ta victime.
Ton œil, comme Satan, a mesuré l'abîme,

1. Lord Byron (1788-1824), célèbre poëte et sceptique, alors vivant.

Et ton âme, y plongeant loin du jour et de Dieu,
A dit à l'espérance un éternel adieu!
Comme lui, maintenant, régnant dans les ténèbres,
Ton génie invincible éclate en chants funèbres;
Il triomphe, et ta voix, sur un mode infernal,
Chante l'hymne de gloire au sombre dieu du mal...

Ah! si jamais ton luth, amolli par tes pleurs,
Soupirait sous tes doigts l'hymne de tes douleurs,
Ou si, du sein profond des ombres éternelles,
Comme un ange tombé tu secouais tes ailes,
Et, prenant vers le jour un lumineux essor,
Parmi les chœurs sacrés tu t'asseyais encor;
Jamais, jamais l'écho de la céleste voûte,
Jamais ces harpes d'or que Dieu lui-même écoute,
Jamais des séraphins les chœurs mélodieux,
De plus divins accords n'auraient ravi les cieux!
Courage! enfant déchu d'une race divine,
Tu portes sur ton front ta superbe origine!
Tout homme, en te voyant, reconnaît dans tes yeux
Un rayon éclipsé de la splendeur des cieux!
Roi des chants immortels, reconnais-toi toi-même!
Laisse aux fils de la nuit le doute et le blasphème;
Dédaigne un faux encens qu'on t'offre de si bas :
La gloire ne peut être où la vertu n'est pas.
Viens reprendre ton rang dans ta splendeur première,
Parmi ces purs enfants de gloire et de lumière,
Que d'un souffle choisi Dieu voulut animer,
Et qu'il fit pour chanter, pour croire et pour aimer!

(*Premières Méditations.*)

La Vie champêtre.

O vallons paternels ! doux champs, humble chaumière,
Au bord penchant des bois supendue aux coteaux,
Dont l'humble toit, caché sous les touffes de lierre,
Ressemble au nid sous les rameaux.

Gazons entrecoupés de ruisseaux et d'ombrage,
Seuil antique où mon père, adoré comme un roi,
Comptait ses gras troupeaux rentrant du pâturage ;
Ouvrez-vous ! ouvrez-vous ! c'est moi.

Voilà du Dieu des champs la rustique demeure ;
J'entends l'airain frémir au sommet de ses tours ;
Il semble que dans l'air une voix qui me pleure
Me rappelle à mes premiers jours.

Oui, je reviens à toi, berceau de mon enfance,
Embrasser pour jamais tes foyers protecteurs ;
Loin de moi les cités et leur vaine opulence,
Je suis né parmi les pasteurs !

Enfant, j'aimais, comme eux, à suivre dans la plaine
Les agneaux pas à pas, égarés jusqu'au soir ;
A revenir, comme eux, baigner leur blanche laine
Dans l'eau courante du lavoir,

J'aimais à me suspendre aux lianes légeres,
A gravir dans les airs de rameaux en rameaux,
Pour ravir, le premier, sous l'aile de leurs mères,
Les tendres œufs des tourtereaux.

J'aimais les voix du soir dans les airs répandues,
Le bruit lointain des chars gémissant sous leur poids,

Et le sourd tintement des cloches suspendues
Au cou des chevreaux, dans les bois.

Beaux lieux, recevez-moi sous vos sacrés ombrages;
Vous qui couvrez le seuil de rameaux éplorés,
Saules contemporains, courbez vos longs feuillages
Sur le frère que vous pleurez.

Reconnaissez mes pas, doux gazons que je foule,
Arbres, que dans mes jeux j'insultais autrefois;
Et toi qui, loin de moi, te cachais à la foule,
Triste écho, réponds à ma voix.

Je ne viens pas traîner, dans vos riants asiles,
Les regrets du passé, les songes du futur :
J'y viens vivre, et, couché sous vos berceaux fertiles,
Abriter mon repos obscur.

S'éveiller le cœur pur au réveil de l'aurore,
Pour bénir, au matin, le Dieu qui fait le jour,
Voir les fleurs du vallon sous la rosée éclore
Comme pour fêter son retour;

Respirer les parfums que la colline exhale,
Ou l'humide fraîcheur qui tombe des forêts;
Voir onduler de loin l'haleine matinale
Sur le sein flottant des guérets;

Conduire la génisse à la source qu'elle aime,
Ou suspendre la chèvre au cytise embaumé;
Ou voir ces blancs taureaux venir tendre d'eux-même
Leur front au joug accoutumé;

Guider un soc tremblant dans le sillon qui crie,
Du pampre domestique émonder les berceaux,

Ou creuser mollement, au sein de la prairie,
Les lits murmurants des ruisseaux ;

Le soir, assis en paix au seuil de la chaumière,
Tendre au pauvre qui passe un morceau de son pain ;
Et, fatigué du jour, y fermer sa paupière
Loin des soucis du lendemain ;

Sentir, sans les compter, dans leur ordre paisible
Les jours suivre les jours, sans faire plus de bruit
Que ce sable léger dont la fuite insensible
Nous marque l'heure qui s'enfuit;

Voir de vos doux vergers sur vos fronts les fruits pendre,
Les fruits d'un chaste amour dans vos bras accourir,
Et, sur eux appuyé, doucement redescendre ;
C'est assez pour qui doit mourir.

(*Les Préludes, Nouvelles Méditations.*)

La Retraite. [1]

Je sais sur la colline
Une blanche maison,
Un rocher la domine,
Un buisson d'aubépine
Est tout son horizon.

Là jamais ne s'élève
Bruit qui fasse penser;
Jusqu'à ce qu'il s'achève
On peut mener son rêve
Et le recommencer.

1. Château situé sur une petite île du lac du Bourget, en Savoie.

Le clocher du village
Surmonte ce séjour,
Sa voix, comme un hommage,
Monte au premier nuage
Que colore le jour!

Signal de la prière,
Elle part du saint lieu,
Appelant la première
L'enfant de la chaumière
A la maison de Dieu.

Aux sons que l'écho roule
Le long des églantiers,
Vous voyez l'humble foule
Qui serpente et s'écoule
Dans les pieux sentiers.

La fenêtre est tournée
Vers le champ des tombeaux,
Où l'herbe moutonnée
Couvre après la journée
Le sommeil des hameaux.

Plus d'une fleur nuance
Ce voile du sommeil;
Là, tout fut innocence,
Là tout dit : Espérance!
Tout parle de réveil!

Paix et mélancolie
Veillent là près des morts,
Et l'âme recueillie
Des vagues de la vie
Croit y toucher les bords!

(Harmonie x, liv. III.)

Occupations du curé de campagne.

La cloche avant le jour m'arrache de mon lit;
Je crois entendre, au son de sa voix balancée,
L'ange qui du sommeil appelle ma pensée
Et lui donne à porter son fardeau pour le jour;
Je convoque à l'autel les maisons d'alentour;
Des vieillards, des enfants, quelques pieuses femmes,
Ceux qui sentent de Dieu plus de soif dans leurs âmes
D'un cercle rétréci m'entourent à genoux;
Le Dieu des humbles fois descend du ciel pour nous.
Lorsque j'ai célébré le pieux sacrifice,
J'enseigne les enfants et me fais leur nourrice,
Et donne goutte à goutte à leurs lèvres le lait
D'une instruction simple et tendre, et qui leur plaît.
Je rentre; et du matin la tâche terminée,
A ma table, de fruits et de lait couronnée,
Je m'assieds un moment, comme le voyageur
Qui s'arrête à moitié du jour et reprend cœur.
Le reste du soleil, dans mes champs je le passe
A ces travaux du corps dont l'esprit se délasse:
A fendre avec la bêche un sol dur, à semer
L'orge qu'un court été pressera de germer,
A faucher mon pré mûr pour ma blonde génisse,
A délier la gerbe afin qu'elle jaunisse,
A faire à chaque plante, à son heure, pleuvoir
En insensible ondée un pesant arrosoir;
Car de l'homme à la fois cette terre réclame
La sueur de son front et la sueur de l'âme!
Le soir, quand chaque couple est rentré du travail,
Quand le berger rassemble et compte son bétail,
Mon bréviaire à la main, je vais de porte en porte,
Au hasard et sans but comme le pied me porte,

M'arrêtant plus ou moins un peu sur chaque seuil
A la femme, aux enfants, disant un mot d'accueil
Partout portant un peu de baume à la souffrance
Aux corps quelque remède, aux âmes l'espérance,
Un secret aux malades, aux partants un adieu,
Un sourire à chacun, à tous un mot de Dieu.

(*Jocelyn.*)

L'Aigle et le Soleil.

Ne dites pas, enfants, comme d'autres ont dit:
« Dieu ne me connaît pas, car je suis trop petit;
Dans sa création ma faiblesse me noie;
Il voit trop d'univers pour que son œil me voie. »

L'aigle de la montagne un jour dit au soleil :
« Pourquoi luire plus bas que ce sommet vermeil ?
A quoi sert d'éclairer ces prés, ces gorges sombres,
De salir tes rayons sur l'herbe dans ces ombres?
La mousse imperceptible est indigne de toi !
— Oiseau, dit le soleil, viens et monte avec moi ! »
L'aigle, avec le rayon s'élevant dans la nue,
Vit la montagne fondre et baisser à sa vue ;
Et, quand il eut atteint son horizon nouveau,
A son œil confondu tout parut de niveau.
« Eh bien ! dit le soleil, tu vois, oiseau superbe,
Si, pour moi, la montagne est plus haute que l'herbe !
Rien n'est grand ni petit devant mes yeux géants :
La goutte d'eau me peint comme les océans.
De tout ce qui me voit je suis l'astre et la vie,
Comme le cèdre altier, l'herbe me glorifie;
J'y chauffe la fourmi ; des nuits j'y bois les pleurs;
Mon rayon s'y parfume en traînant sur les fleurs ! »
Et c'est ainsi que Dieu, qui seul est sa mesure,

D'un œil pour tous égal voit toute sa nature !...
Chers enfants, bénissez, si votre cœur comprend,
Cet œil qui voit l'insecte et pour qui tout est grand.

(*Jocelyn.*)

VICTOR HUGO

(1802)

M. Victor Hugo, le chef de la nouvelle école littéraire, est né à Besançon ; il est fils du comte Hugo, lieutenant général sous l'Empire. Son génie poétique se développa de bonne heure. A vingt ans, il publia les *Odes et Ballades*, son premier recueil de poésies lyriques. Depuis, il a fait paraître successivement *les Orientales*; *les Feuilles d'Automne*, le meilleur de ses recueils; *les Chants du Crépuscule*, *les Voix intérieures*, *les Rayons et les Ombres*, *les Châtiments*, *les Contemplations* et *la Légende des Siècles*.

Ces différents recueils assurent peut-être à M. Victor Hugo la première place parmi nos poëtes lyriques. Ses plus belles odes atteignent la perfection du genre, et l'emportent sur toutes les odes françaises. Il s'y montre grand coloriste, grand musicien, grand poëte ; son inspiration lyrique est vraie, profonde, puissante. Il excelle à associer le récit à l'ode, et à jeter l'intérêt et le drame au milieu du chant ; il montre autant de variété et de richesse dans les émotions qu'il exprime que les plus grands poëtes de l'Angleterre et de l'Allemagne. Artiste éminent en fait de style, sa langue est riche comme la palette de Rubens.

Les adversaires de M. Victor Hugo lui reprochent deux défauts dominants : trop de soin pour la forme, l'image, la couleur, le son, en un mot pour la réalité matérielle, l'idée trop souvent négligée pour le langage ; une passion excessive pour l'antithèse, pour l'opposition entre le bien et le mal, entre le beau et le laid. A ce double défaut, on peut joindre quelques reproches de détails : M. Victor Hugo manque quelquefois de goût ; on trouve dans ses ouvrages des images inexactes, disgracieuses ; des associations bizarres d'idées et de mots, des expressions impropres ou trop familières, et l'affectation du prosaïsme au milieu d'une éclatante poésie.

Au reste, les qualités l'emportent de beaucoup sur les défauts dans les poésies lyriques de M. Victor Hugo ; mais il a été moins heureux dans ses drames. On y voit avec peine ces personnages imaginaires et faux ; cette mutilation de l'histoire, arrangée selon les caprices du poëte ; cette réhabilitation systématique de toutes les laideurs ; cette alliance du burlesque avec le grandiose, et ce mélange de la tragédie, de la comédie, de l'épopée et du dithyrambe. *Hernani* et *les Burgraves* sont les meilleurs de ses drames.

Nous avons encore de M. Victor Hugo des romans composés d'après le même système que les drames. Les deux plus remarquables sont *le Dernier jour d'un Condamné* et *Notre-Dame de Paris.* [1]

L'Enfant.

Lorsque l'enfant parait, le cercle de famille
Applaudit à grands cris ; son doux regard qui brille
Fait briller tous les yeux,
Et les plus tristes fronts, les plus souillés peut-être,
Se dérident souvent à voir l'enfant paraître
Innocent et joyeux.

Il est si beau l'enfant ! avec son doux sourire,
Sa douce bonne foi, sa voix qui veut tout dire,
Ses pleurs vites apaisés,
Laissant errer sa vue étonnée et ravie,
Offrant de toutes parts sa jeune âme à la vie
Et sa bouche aux baisers !

Seigneur ! préservez-moi, préservez ceux que j'aime,
Frères, parents, amis, et mes ennemis même
Dans le mal triomphants,
De jamais voir, Seigneur ! l'été sans fleurs vermeilles,
La cage sans oiseaux, la ruche sans abeilles,
La maison sans enfants !

(*Les Feuilles d'Automne.*)

---

1. J'ai à remercier M. Victor Hugo d'avoir bien voulu autoriser l'insertion des morceaux cités.

Après la Bataille.

Mon père, ce héros au sourire si doux,
Suivi d'un seul housard qu'il aimait entre tous
Pour sa grande bravoure et pour sa haute taille,
Parcourait à cheval, le soir d'une bataille,
Le champ couvert de morts sur qui tombait la nuit.
Il lui sembla dans l'ombre entendre un faible bruit.
C'était un Espagnol de l'armée en déroute
Qui se traînait sanglant sur le bord de la route,
Râlant, brisé, livide, et mort plus qu'à moitié,
Et qui disait: « A boire ! à boire par pitié ! »
Mon père, ému, tendit à son housard fidèle
Une gourde de rhum qui pendait à sa selle,
Et dit: « Tiens, donne à boire à ce pauvre blessé. »
Tout à coup, au moment où le housard baissé
Se penchait vers lui, l'homme, une espèce de Maure,
Saisit un pistolet qu'il étreignait encore,
Et vise au front mon père en criant: « Caramba ! » [1]
Le coup passa si près que le chapeau tomba,
Et que le cheval fit un écart en arrière.
« Donne-lui tout de même à boire, » dit mon père.

(*Légende des Siècles*, t. II, p. 173.)

Dieu est toujours là.

I.

L'ÉTÉ. — LA NATURE.

Quand l'été vient, le pauvre adore !
L'été, c'est la saison de feu,

---

1. *Caramba*, mot espagnol, espèce de jurement adouci.

C'est l'air tiède et la fraîche aurore:
L'été, c'est le regard de Dieu.

L'été, la nuit bleue et profonde
S'unit au jour limpide et clair;
Le soir est d'or, la plaine est blonde,
On entend des chansons dans l'air.

L'été, la nature éveillée
Partout se répand en tous sens,
Sur l'arbre en épaisse feuillée,
Sur l'homme en bienfaits caressants.

Tout ombrage alors semble dire :
« Voyageur, viens te reposer ! »
Elle met dans l'aube un sourire,
Elle met dans l'onde un baiser.

Elle cache et recouvre d'ombre,
Loin du monde sourd et moqueur,
Une lyre dans le bois sombre,
Une oreille dans notre cœur !

Elle donne vie et pensée
Aux pauvres de l'hiver sauvés,
Du soleil à pleine croisée,
Et le ciel pur, qui dit : Vivez !

Sur les chaumières dédaignées
Par les maîtres et les valets,
Joyeuse, elle jette à poignées
Les fleurs qu'elle vend aux palais.

Son luxe aux pauvres seuils s'étale.
Ni les parfums ni les rayons

N'ont peur, dans leur candeur royale,
De se salir à des haillons.

Sur un toit où l'herbe frissonne
Le jasmin veut bien se poser.
Le lis ne méprise personne,
Lui qui pourrait tout mépriser!

Alors la masure où la mousse
Sur l'humble chaume a débordé
Montre avec une fierté douce
Son vieux mur de roses brodé.

L'aube alors de clarté baignée,
Entrant dans le réduit profond,
Dore la toile d'araignée
Entre les poutres du plafond.

Alors l'âme du pauvre est pleine.
Humble, il bénit ce Dieu lointain
Dont il sent la céleste haleine
Dans tous les souffles du matin!

L'air le réchauffe et le pénètre;
Il fête le printemps vainqueur,
Un oiseau chante à sa fenêtre,
La gaieté chante dans son cœur!

Alors, si l'orphelin s'éveille,
Sans toit, sans mère, et priant Dieu,
Une voix lui dit à l'oreille :
« Eh bien! viens sous mon dôme bleu! »

« Le Louvre est égal aux chaumières
Sous ma coupole de saphirs.

Viens sous mon ciel plein de lumières,
Viens sous mon ciel plein de zéphirs!

« J'ai connu ton père et ta mère
Dans leurs bons et leurs mauvais jours;
Pour eux la vie était amère,
Mais moi, je fus douce toujours.

« C'est moi qui sur leur sépulture
Ai mis l'herbe qui la défend.
Viens, je suis la grande nature!
Je suis l'aïeule et toi l'enfant.

« Viens, j'ai des fruits d'or, j'ai des roses.
J'en remplirai tes petits bras,
Je te dirai de douces choses,
Et peut-être tu souriras!

« Car je voudrais te voir sourire,
Pauvre enfant si triste et si beau!
Et puis tout bas j'irai le dire
A ta mère dans son tombeau! »

Et l'enfant, à cette voix tendre,
De la vie oubliant le poids,
Rêve et se hâte de descendre
Le long des coteaux dans les bois.

Là, du plaisir tout a la forme;
L'arbre a des fruits, l'herbe a des fleurs;
Il entend dans le chêne énorme
Rire les oiseaux querelleurs.

Dans l'onde il mire son visage;
Tout lui parle; adieu son ennui;

Le buisson l'arrête au passage,
Et le caillou joue avec lui.

Le soir, point d'hôtesse cruelle
Qui l'accueille d'un front hagard.
Il trouve l'étoile si belle
Qu'il s'endort à son doux regard!

— Oh! qu'en dormant rien ne t'oppresse!
Dieu sera là pour ton réveil! —
La lune vient qui le caresse
Plus doucement que le soleil.

Car elle a de plus molles trêves
Pour nos travaux et nos douleurs.
Elle fait éclore les rêves,
Lui ne fait naître que les fleurs!

Oh! quand la fauvette dérobe
Son nid sous les rameaux penchants,
Lorsqu'au soleil séchant sa robe
Mai tout mouillé rit dans les champs,

J'ai souvent pensé dans mes veilles
Que la nature au front sacré
Dédiait tout bas ses merveilles
A ceux qui l'hiver ont pleuré.

Pour tous et pour le méchant même
Elle est bonne, Dieu le permet,
Dieu le veut; mais surtout elle aime
Le pauvre que Jésus aimait!

Toujours sereine et pacifique
Elle offre à l'auguste indigent

Des dons de reine magnifique,
Des soins d'esclave intelligent!

A-t-il faim? au fruit de la branche
Elle dit : — Tombe, ô fruit vermeil!
A-t-il soif? — Que l'onde s'épanche!
A-t-il froid? — Lève-toi, soleil!

II

L'HIVER. — LA CHARITÉ.

Mais, hélas! juillet fait sa gerbe;
L'été, lentement effacé,
Tombe feuille à feuille dans l'herbe,
Et jour à jour dans le passé.

Puis octobre perd sa dorure;
Et les bois dans les lointains bleus
Couvrent de leur rousse fourrure
L'épaule des coteaux frileux.

L'hiver des nuages sans nombre
Sort, et chasse l'été du ciel,
Pareil au temps, ce faucheur sombre
Qui suit le semeur éternel!

Le pauvre alors s'effraie et prie.
L'hiver, hélas! c'est Dieu qui dort;
C'est la faim livide et maigrie
Qui tremble auprès du foyer mort!

Il croit voir une main de marbre
Qui, mutilant le jour obscur,

Retire tous les fruits de l'arbre
Et tous les rayons de l'azur.

Il pleure, la nature est morte!
O rude hiver! ô dure loi!
Soudain un ange ouvre sa porte
Et dit en souriant : « C'est moi! »

Cet ange qui donne et qui tremble,
C'est l'Aumône aux yeux de douceur,
Au front crédule, et qui ressemble
A la Foi dont elle est la sœur!

« Je suis la Charité, l'amie
Qui se réveille avant le jour,
Quand la nature est rendormie,
Et que Dieu m'a dit : « A ton tour! »

« Je viens visiter la chaumière
Veuve de l'été si charmant!
Je suis fille de la prière,
J'ai des mains qu'on ouvre aisément.

« J'accours, car la saison est dure.
J'accours, car l'indigent a froid!
J'accours, car la tiède verdure
Ne fait plus d'ombre sur le toit!

« Je prie, et jamais je n'ordonne.
Chère à tout homme, quel qu'il soit,
Je laisse la joie à qui donne,
Et je l'apporte à qui reçoit. »

O figure auguste et modeste,
Où le Seigneur mêla pour nous

Ce que l'ange a de plus céleste,
Ce que la femme a de plus doux!

Au lit du vieillard solitaire
Elle penche un front gracieux,
Et rien n'est plus beau sur la terre,
Et rien n'est plus grand sous les cieux,

Lorsque réchauffant leurs poitrines
Entre ses genoux triomphants,
Elle tient dans ses mains divines
Les pieds nus des petits enfants!

Elle va dans chaque masure,
Laissant au pauvre réjoui
Le vin, le pain frais, l'huile pure
Et le courage épanoui!

Et le feu! le beau feu folâtre,
A la pourpre ardente pareil,
Qui fait qu'amené devant l'âtre
L'aveugle croit rire au soleil!

Puis elle cherche au coin des bornes,
Transis par la froide vapeur,
Ces enfants qu'on voit nus et mornes
Et se mourant avec stupeur.

Oh! voilà surtout ceux qu'elle aime!
Faibles fronts dans l'ombre engloutis!
Parés d'un triple diadème,
Innocents, pauvres et petits!

Ils sont meilleurs que nous ne sommes!
Elle leur donne en même temps

Avec le pain qu'il faut aux hommes,
Le baiser qu'il faut aux enfants!

Tandis que leur faim secourue
Mange ce pain de pleurs noyé,
Elle étend sur eux dans la rue
Son bras des passants coudoyé.

Et si, le front dans la lumière,
Un riche passe en ce moment,
Par le bord de sa robe altière
Elle le tire doucement!

Puis pour eux elle prie encore
La grande foule au cœur étroit,
La foule qui, dès qu'on l'implore,
S'en va comme l'eau qui décroit!

« Oh! donnez-moi pour que je donne!
J'ai des oiseaux nus dans mon nid.
Donnez, méchants, Dieu vous pardonne
Donnez, ô bons, Dieu vous bénit!

« Heureux ceux que mon zèle enflamme!
Qui donne aux pauvres prête à Dieu.
Le bien qu'on fait parfume l'âme;
On s'en souvient toujours un peu!

« Le soir au seuil de sa demeure,
Heureux celui qui sait encor
Ramasser un enfant qui pleure,
Comme un avare un sequin d'or!

« Le vrai trésor rempli de charmes,
C'est un groupe, pour vous priant,

D'enfants qu'on a trouvés en larmes
Et qu'on a laissés souriant!

« Les biens que je donne à qui m'aime
Jamais Dieu ne les retira.
L'or que sur le pauvre je sème,
Pour le riche au ciel germera! »

(*Les Voix intérieures.*)

A. DE VIGNY.

(1799)

Le comte Alfred de Vigny est né dans la petite ville de Loches, en Touraine, d'une famille noble et ancienne. Il entra jeune dans l'armée, servit douze ans, et se retira avec le grade de capitaine. Doué du talent poétique, M. de Vigny avait consacré aux muses ses loisirs de garnison et publié plusieurs petits poëmes, dont les plus beaux sont *Dolorida*, *Moïse*, et surtout *Éloa*, peinture de l'abnégation et du dévouement de la femme, représentée par Éloa, vierge-archange, formée d'une larme de l'Éternel. Ce petit poëme est plein d'élégance, de grâce et de délicatesse ; on n'y peut reprocher qu'un peu d'effort et de recherche. M. de Vigny a fait depuis une traduction en vers de l'*Othello* de Shakspeare.

Les ouvrages en prose de M. de Vigny lui assurent une place distinguée parmi les prosateurs de notre époque. Nous lui devons *Cinq-Mars*, roman historique; *Stello*, peinture intéressante des souffrances et de la fin tragique de Chatterton, de Gilbert et d'André Chénier; *Servitude et Grandeur militaires*, récit touchant de la vie dure et de l'héroïsme ignoré du soldat; deux drames remarquables, *Chatterton* et la *Maréchale d'Ancre*.[1]

---

1. L'autorisation d'insérer les morceaux de MM. Alfred de Vigny, A. de Musset, A. Chénier, Ancelot, a été obligeamment accordée par M. Charpentier, leur éditeur.

Moïse [1].

Le soleil prolongeait sur la cime des tentes
Ces obliques rayons, ces flammes éclatantes,
Ces larges traces d'or qu'il laisse dans les airs,
Lorsqu'en un lit de sable il se couche aux déserts.
La pourpre et l'or semblaient revêtir la campagne.
Du stérile Nébot gravissant la montagne, [2]
Moïse, homme de Dieu, s'arrête, et, sans orgueil,
Sur le vaste horizon promène un long coup-d'œil...
Il voit tout Chanaan, et la terre promise,
Où sa tombe, il le sait, ne sera point admise.
Il voit; sur les Hébreux étend sa grande main,
Puis, vers le haut du mont il reprend son chemin.

Or, des champs de Moab couvrant la vaste enceinte,
Pressés au large pied de la montagne sainte,
Les enfants d'Israël s'agitaient au vallon
Comme les blés épais qu'agite l'aquilon.
Dès l'heure où la rosée humecte l'or des sables,
Et balance sa perle au sommet des érables,
Prophète centenaire, environné d'honneur,
Moïse était parti pour trouver le Seigneur.
On le suivait des yeux aux flammes de sa tête,
Et, lorsque du grand mont il atteignit le faîte,
Lorsque son front perça le nuage de Dieu
Qui couronnait d'éclairs la cime du haut lieu,
L'encens brûla partout sur les autels de pierre,
Et six cent mille Hébreux, courbés dans la poussière,
A l'ombre du parfum par le soleil doré,
Chantèrent d'une voix le cantique sacré;

---

1. *Moïse.* Le poëte se propose de peindre la tristesse et l'isolement de l'homme de génie, son dégoût du commandement, de la gloire, de la vie.
2. *Nébo,* montagne à l'Est du Jourdain, sur laquelle mourut Moïse.

Et les fils de Lévi, s'élevant sur la foule,
Tels qu'un bois de cyprès sur le sable qui roule,
Du peuple avec la harpe accompagnant les voix,
Dirigeaient vers le ciel l'hymne du roi des rois.
Et, debout devant Dieu, Moïse ayant pris place,
Dans le nuage obscur lui parlait face à face.

Il disait au Seigneur : « Ne finirai-je pas?
Où voulez-vous encor que je porte mes pas?
Je vivrai donc toujours puissant et solitaire?
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre. —
Que vous ai-je donc fait pour être votre élu?
J'ai conduit votre peuple où vous avez voulu.
Voilà que son pied touche à la terre promise;
De vous à lui qu'un autre accepte l'entremise,
Au coursier d'Israël qu'il attache le frein;
Je lui lègue mon livre et la verge d'airain.

« Pourquoi vous fallut-il tarir mes espérances,
Ne pas me laisser homme avec mes ignorances,
Puisque du mont Horeb jusques au mont Nébo
Je n'ai pas pu trouver le lieu de mon tombeau?
Hélas! vous m'avez fait sage parmi les sages!
Mon doigt du peuple errant a guidé les passages.
J'ai fait pleuvoir le feu sur la tête des rois;
L'avenir à genoux adorera mes lois :
Des tombes des humains j'ouvre la plus antique,
Le mort trouve à ma voix une voix prophétique,
Je suis très-grand, mes pieds sont sur les nations,
Ma main fait et défait les générations. —
Hélas! je suis, Seigneur, puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre!

« Sitôt que votre souffle a rempli le berger,
Les hommes se sont dit : Il nous est étranger;

Et leurs yeux se baissaient devant mes yeux de flamme,
Car ils venaient, hélas! d'y voir plus que mon âme.
J'ai vu l'amour s'éteindre et l'amitié tarir,
Les vierges se voilaient et craignaient de mourir.
M'enveloppant alors de la colonne noire,
J'ai marché devant tous, triste et seul dans ma gloire,
Et j'ai dit dans mon cœur : Que vouloir à présent?
Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant,
Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche,
L'orage est dans ma voix, l'éclair est sur ma bouche
Aussi, loin de m'aimer, voilà qu'ils tremblent tous,
Et, quand j'ouvre les bras, on tombe à mes genoux,
— O Seigneur! j'ai vécu puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre. »

Or le peuple attendait, et, craignant son courroux,
Priait sans regarder le mont du Dieu jaloux;
Car s'il levait les yeux, les flancs noirs du nuage
Roulaient et redoublaient les foudres de l'orage,
Et le feu des éclairs aveuglant les regards
Enchaînait tous les fronts courbés de toutes parts.
Bientôt le haut du mont reparut sans Moïse. —
Il fut pleuré. — Marchant vers la terre promise,
Josué s'avançait pensif, et pâlissant,
Car il était déjà l'élu du Tout-Puissant.

Naissance d'Éloa.

Il naquit sur la terre un ange, dans le temps
Où le Médiateur sauvait ses habitants.[1]

---

1. *Médiateur*, Jésus-Christ, qui s'est entremis entre son Père et les hommes pour nous sauver.

Avec sa suite obscure, et comme lui bannie,
Jésus avait quitté les murs de Béthanie; [1]
A travers la campagne il fuyait d'un pas lent,
Quelquefois s'arrêtant, priant et consolant;
Assis auprès d'un champ, le prenait pour symbole,
Ou du Samaritain disait la parabole,
La brebis égarée, ou le mauvais pasteur,
Ou le sépulcre blanc, pareil à l'imposteur;
Et de là, poursuivant sa paisible conquête,
De la Cananéenne écoutait la requête, [2]
A la fille sans guide enseignait ses chemins,
Puis aux petits enfants il imposait les mains
L'aveugle-né voyait, sans pouvoir le comprendre,
Le lépreux et le sourd se toucher et s'entendre;
Et tous, lui consacrant des larmes pour adieu,
Ils quittaient le désert où l'on exilait Dieu.
Fils de l'homme et sujet aux maux de la naissance,
Il les commençait tous par le plus grand, l'absence,
Abandonnant la ville et subissant l'édit,
Pour accomplir en tout ce qu'on avait prédit.
Or, pendant ce temps-là, ses amis en Judée
Voyaient venir leur fin qu'il avait retardée.
Lazare, qu'il aimait et ne visitait plus,
Vint à mourir, ses jours étant tous révolus.
Mais l'amitié de Dieu n'est-elle pas la vie?
Il partit dans la nuit; sa marche était suivie
Par les deux jeunes sœurs du malade expiré,
Chez qui, dans ses périls, il s'était retiré.
C'était Marthe et Marie; or, Marie était celle
Qui versa les parfums et fit blâmer son zèle.
Tous s'affligeaient; Jésus disait en vain : « Il dort. »

---

1. *Béthanie*, bourg près de Jérusalem, où Lazare fut ressuscité. (Saint Jean, chap. XI.)

2. La *Cananéenne*, dont Jésus guérit la fille possédée du démon (Saint-Matthieu, chap. XV.)

Et lui-même, en voyant le linceul et le mort,
Il pleura. Larme sainte, à l'amitié donnée,
Oh! vous ne fûtes point aux vents abandonnée!
Des séraphins penchés l'urne de diamant,
Invisible aux mortels, vous reçut mollement,
Et, comme une merveille au ciel même étonnante,
Aux pieds de l'Éternel vous porta rayonnante.
De l'œil toujours ouvert un regard complaisant
Émut et fit briller l'ineffable présent;
Et l'Esprit-Saint, sur elle épanchant sa puissance,
Donna l'âme et la vie à la divine essence.
Comme l'encens qui brûle aux rayons du soleil
Se change en un feu pur, éclatant et vermeil,
On vit alors du sein de l'urne éblouissante
S'élever une forme et blanche et grandissante.
Une voix s'entendit qui disait : « Éloa! »
Et l'ange apparaissant répondit : « Me voilà! »

Toute parée aux yeux du ciel qui la contemple,
Elle marche vers Dieu comme une épouse au temple;
Son beau front est serein et pur comme un beau lis,
Et d'un voile d'azur il soulève les plis;
Ses cheveux, partagés comme deux gerbes blondes,
Dans les vapeurs de l'air perdent leurs molles ondes :
Comme on voit la comète errante dans les cieux,
Fondre au sein de la nuit, ses rayons gracieux;
Une rose, aux lueurs de l'aube matinale,
N'a pas de son teint frais la couleur virginale,
Et la lune, des bois éclairant l'épaisseur,
D'un de ses doux regards n'atteint pas la douceur.
Ses ailes sont d'argent, sous une pâle robe,
Son pied blanc tour à tour se montre et se dérobe,
Et son sein agité, mais à peine aperçu,
Soulève les contours du céleste tissu.

(*Éloa*, chant I.)

Chute d'Éloa.

Éloa quitte le ciel et rencontre le tentateur.

Mais sitôt qu'elle vit sur sa tête pensive
De l'enfer décelé la douleur convulsive,
Étonnée et tremblante, elle éleva ses yeux;
Plus forte, elle parut se souvenir des cieux,
Et souleva deux fois ses ailes argentées,
Entr'ouvrant pour gémir ses lèvres enchantées;
Ainsi qu'un jeune enfant, s'attachant aux roseaux,
Tente de faibles cris étouffés sous les eaux.
Il la vit prête à fuir vers les cieux de lumière.
Comme un tigre éveillé bondit dans la poussière,
Aussitôt en lui-même, et plus fort désormais,
Retrouvant cet esprit qui ne fléchit jamais,
Ce noir esprit du mal qu'irrite l'innocence,
Il rougit d'avoir pu douter de sa puissance,
Il rétablit la paix sur son front radieux,
Ralluma tout à coup l'audace de ses yeux,
Et longtemps en silence il regarde et contemple
La victime du ciel qu'il destine à son temple;
Comme pour lui montrer qu'elle résiste en vain,
Et s'endurcir lui-même à ce regard divin,
Sans amour, sans remords, au fond d'un cœur de glace,
Des coups qu'il va porter il médite la place,
Et pareil au guerrier qui, tranquille à dessein,
Dans les défauts du fer cherche à frapper le sein,
Il compose ses traits sur les désirs de l'ange;
Son air, sa voix, son geste et son maintien, tout change.
Sans venir de son cœur, des pleurs fallacieux
Paraissent tout à coup sur le bord de ses yeux.
La vierge dans le ciel n'avait pas vu de larmes,
Et s'arrête; un soupir augmente ses alarmes.

Il pleure amèrement comme un homme exilé,
Comme une veuve auprès de son fils immolé;
Ses cheveux dénoués sont épars; rien n'arrête
Les sanglots de son sein qui soulèvent sa tête.
Éloa vient et pleure; ils se parlent ainsi :

« Que vous ai-je donc fait? Qu'avez-vous? me voici.
— Tu cherches à me fuir, et pour toujours peut-être.
Combien tu me punis de m'être fait connaître!
— J'aimerais mieux rester, mais le Seigneur m'attend.
Je veux parler pour vous, souvent il nous entend.
— Il ne peut rien sur moi, jamais mon sort ne change,
Et toi seule est le dieu qui peut sauver un ange.
— Que puis-je faire? hélas! dites, faut-il rester?
— Oui, descends jusqu'à moi, car je ne puis monter.
— Mais quel don voulez-vous? — Le plus beau, c'est nous-mêmes.
Viens. — M'exiler du ciel? — Qu'importe, si tu m'aimes?
Touche ma main. Bientôt dans un mépris égal
Se confondront pour nous et le bien et le mal.
Tu n'as jamais compris ce qu'on trouve de charmes
A présenter son sein pour y cacher des larmes.
Viens, il est un bonheur que moi seul t'apprendrai;
Tu m'ouvriras ton âme, et je l'y répandrai.
Comme l'aube et la lune au couchant reposée
Confondent leurs rayons, ou comme la rosée
Dans une perle seule unit deux de ses pleurs,
Pour s'empreindre du baume exhalé par les fleurs,
Comme un double flambeau réunit ses deux flammes,
Non moins étroitement nous unirons nos âmes.
— Je t'aime et je descends. Mais que diront les cieux?

En ce moment passa dans l'air, loin de leurs yeux,
Un des célestes chœurs, où, parmi les louanges,
On entendit ces mots que répétaient des anges :
« Gloire dans l'univers, dans les temps à celui

Qui s'immole à jamais pour le salut d'autrui ! »
Les cieux semblaient parler. C'en était trop pour elle.
Deux fois encor levant sa paupière infidèle,
Promenant des regards encore irrésolus,
Elle chercha les cieux qu'elle ne voyait plus.

Des anges au chaos allaient puiser des mondes.
Passant avec terreur dans ses plaines profondes,
Tandis qu'ils remplissaient les messages de Dieu,
Ils ont tous vu tomber un nuage de feu.
Des plaintes de douleur, des réponses cruelles,
Se mêlaient dans la flamme au battement des ailes :
« Où me conduisez-vous, bel ange? — Viens toujours.
— Que votre voix est triste, et quel sombre discours!
N'est-ce pas Éloa qui soulève ta chaîne?
J'ai cru t'avoir sauvé. — Non, c'est moi qui t'entraîne.
— Si nous sommes unis, peu m'importe en quel lieu!
Nomme-moi donc encore ou ta sœur ou ton dieu!
— J'enlève mon esclave et je tiens ma victime.
— Tu paraissais si bon! Oh! qu'ai-je fait? — Un crime.
— Serais-tu plus heureux? du moins es-tu content?
— Plus triste que jamais. — Qui donc es-tu? — Satan. »

(*Éloa.*)

ALFRED DE MUSSET.

(1810-1857)

Alfred de Musset, né à Paris, est fils de Musset-Pathay, chef de bureau au ministère de la guerre et auteur d'une *Histoire de J.-J. Rousseau.* Après avoir étudié le droit, la médecine, la peinture, il se voua aux lettres. A vingt ans, il débuta par des *Contes en vers,* qui le placèrent au premier rang des poëtes contemporains. Depuis, il a publié des *Nouvelles* en prose, des *Comédies et Proverbes,* et deux *Recueils de poésies,* qui renferment des élégies, des

contes, des satires, des stances, des chansons, des sonnets, etc. A. de Musset n'a pas l'élévation et l'harmonieuse douceur de M. de Lamartine, ni la puissance et la richesse de M. Victor Hugo; mais il l'emporte sur ces deux poëtes par la spontanéité, la franchise gauloise, l'esprit, la passion, la sobriété et la perfection de la langue. C'est peut-être dans ses deux petits *Recueils* qu'on trouverait les vers les plus touchants et les plus purs de notre poésie contemporaine. On regrette qu'un style aussi sain exprime trop souvent des idées et des sentiments qui ne le sont guère. Représentant des faiblesses de notre époque, A. de Musset affiche un scepticisme et une licence qui rappellent Byron, à qui on l'a quelquefois comparé [1]. Hâtons-nous de dire que son dernier recueil contient des pièces où il s'élève à de consolantes vérités, et où il célèbre en vers éloquents l'espoir en Dieu et la croyance à l'immortalité de l'âme.

Immortalité de l'âme.

Créature d'un jour qui t'agites une heure,
De quois viens-tu te plaindre et qui te fait gémir ?
Ton âme t'inquiète, et tu crois qu'elle pleure;
Ton âme est immortelle, et tes pleurs vont tarir.
Tu te sens le cœur pris d'un caprice de femme,
Et tu dis qu'il se brise à force de souffrir.
Tu demandes à Dieu de soulager ton âme;
Ton âme est immortelle, et ton cœur va guérir.
Le regret d'un instant te trouble et te dévore;
Tu dis que le passé te voile l'avenir;
Ne te plains pas d'hier; laisse venir l'aurore.
Ton âme est immortelle, et le temps va s'enfuir.
Ton corps est abattu du mal de ta pensée;
Tu sens ton front peser et tes genoux fléchir.
Tombe, agenouille-toi, créature insensée;
Ton âme est immortelle, et la mort va venir.

(*Epître à M. de Lamartine.*)

1. On a dit de lui que c'est un *Byron monté en épingle.*

Sonnet.

J'ai perdu ma force et ma vie,
Et mes amis et ma gaieté;
J'ai perdu jusqu'à la fierté
Qui faisait croire à mon génie.

Quand j'ai connu la vérité,
J'ai cru que c'était une amie;
Quand je l'ai comprise et sentie,
J'en étais déjà dégoûté.

Et pourtant elle est éternelle,
Et ceux qui se sont passés d'elle
Ici-bas ont tout ignoré.

Dieu parle, il faut qu'on lui réponde.
Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré.

L'espoir en Dieu.

Il existe, dit-on, une philosophie
Qui nous explique tout sans révélation,
Et qui peut nous guider à travers cette vie
Entre l'indifférence et la religion.
J'y consens. — Où sont-ils, ces faiseurs de systèmes
Qui savent, sans la foi, trouver la vérité?
Sophistes impuissants qui ne croient qu'en eux-mêmes,
Quels sont leurs arguments et leur autorité?
L'un me montre ici-bas deux principes en guerre
Qui vaincus tour à tour sont tous deux immortels; [1]

---

1. Manès (240-274), savant médecin persan, auteur de l'hérésie des

L'autre découvre au loin, dans le ciel solitaire,
Un inutile dieu qui ne veut pas d'autels.[1]
Je vois rêver Platon et penser Aristote;[2]
J'écoute, j'applaudis, et poursuis mon chemin.

Sous les rois absolus je trouve un dieu despote;
On nous parle aujourd'hui d'un dieu républicain.
Pythagore et Leibnitz transfigurent mon être.[3]
Descartes m'abandonne au sein des tourbillons.[4]
Montaigne s'examine, et ne peut se connaître.[5]
Pascal fuit en tremblant ses propres visions.[6]
Pyrrhon me rend aveugle, et Zénon insensible;[7]
Voltaire jette à bas tout ce qu'il voit debout.[8]
Spinosa, fatigué de tenter l'impossible,[9]
Cherchant en vain son dieu, croit le trouver partout.

Manichéens, enseignait que le monde est l'ouvrage de deux principes opposés, l'un bon, l'autre mauvais, tous deux éternels et indépendants.

1. Le déisme, qui admet l'existence d'un Dieu, mais rejette toute religion révélée.

2. *Platon* (430-387) et *Aristote* (384-322), son disciple, célèbres philosophes grecs.

3. *Pythagore* (né 584 ans av. J.-C.), célèbre philosophe grec, enseignait que l'âme passe de corps en corps, et arrive par la vertu à la vie parfaite, ou par le vice aux supplices de l'enfer.

— *Leibnitz* (1646-1716), le plus grand des philosophes allemands.

4. *Descartes* (1596-1650), le plus grand des philosophes français. Le poëte fait ici allusion à l'hypothèse erronée des *tourbillons* de matière subtile au sein desquels circulent les planètes, suivant Descartes.

5. *Montaigne* (1533-1592), philosophe et moraliste français.

6. *Pascal* (1623-1662), un de nos plus grands écrivains.

7. *Pyrrhon* (384-304 avant J.-C.), philosophe grec, a donné son nom au scepticisme, système du doute universel appelé *pyrrhonisme*.

— *Zénon* (né en 362 av. J.-C.), philosophe grec, chef des stoïciens, insensibles à tous les maux.

8. *Voltaire* (1694-1778), célèbre écrivain, un des adversaires les plus dangereux du christianisme.

9. *Spinosa* (1632-1677), philosophe hollandais, donne son nom au panthéisme, qui confond le Créateur et l'univers : Dieu est tout, tout est Dieu.

Pour le sophiste anglais l'homme est une machine.[1]
Enfin sort des brouillards un rhéteur allemand[2]
Qui, du philosophisme achevant la ruine,
Déclare le ciel vide, et conclut au néant.

Voilà donc les débris de l'humaine science !
Et depuis cinq mille ans qu'on a toujours douté,
Après tant de fatigue et de persévérance,
C'est là le dernier mot qui nous en est resté !
Ah ! pauvres insensés, misérables cervelles,
Qui de tant de façons avez tout expliqué,
Pour aller jusqu'aux cieux il vous fallait des ailes ;
Vous aviez le désir, la foi vous a manqué.
Je vous plains ; votre orgueil part d'un âme blessée.
Vous sentiez les tourments dont mon cœur est rempli,
Et vous la connaissiez, cette amère pensée
Qui fait frisonner l'homme en voyant l'infini.
Eh bien ! prions ensemble, — abjurons la misère
De vos calculs d'enfants, de tant de vains travaux.
Maintenant que vos corps sont réduits en poussière,
J'irai m'agenouiller pour vous, sur vos tombeaux.
Venez, rhéteurs païens, maîtres de la science,
Chrétiens des temps passés et rêveurs d'aujourd'hui ;
Croyez-moi, la prière est un cri d'espérance !
Pour que Dieu nous réponde adressons-nous à lui.
Il est juste, il est bon ; sans doute il vous pardonne.
Tous vous avez souffert, le reste est oublié.
Si le ciel est désert, nous n'offensons personne ;
Si quelqu'un nous entend, qu'il nous prenne en pitié !

---

1. *Locke* (1632-1704), célèbre philosophe anglais, enseignait que toutes nos idées nous viennent par les sens, et il prépara l'avénement du matérialisme. A. de Musset est injuste envers Loke, qui n'était pas un *sophiste*.

2. *Kant* (1724-1804), philosophe allemand, prétend que la raison pure ne nous enseigne rien de certain sur l'homme, le monde et Dieu, et il tombe dans le scepticisme.

O toi que nul n'a pu connaître,
Et n'a renié sans mentir,
Réponds-moi, toi qui m'as fait naître,
Et demain me feras mourir !

Dès que l'homme lève la tête,
Il croit t'entrevoir dans les cieux,
La création, sa conquête,
N'est qu'un vaste temple à ses yeux.

Dès qu'il redescend en lui-même,
Il t'y trouve ; tu vis en lui.
S'il souffre, s'il pleure, s'il aime,
C'est son Dieu qui le veut ainsi.

De la plus noble intelligence
La plus sublime ambition
Est de prouver son existence,
Et de faire épeler ton nom.

Le monde entier te glorifie ;
L'oiseau te chante sur son nid.
Et pour une goutte de pluie
Des milliers d'êtres t'ont béni.

Stances à la Malibran[1].

Sans doute, il est trop tard pour parler encor d'elle ;
Depuis qu'elle n'est plus quinze jours sont passés ;
Et dans ce pays-ci, quinze jours, je le sais,
Font d'une mort récente une vieille nouvelle.

---

1. Marie-Félicité *Malibran*, née Garcia, célèbre cantatrice, morte à Manchester en 1836, à l'âge de 28 ans.

De quelque nom d'ailleurs que le regret s'appelle,
L'homme, par tout pays, en a bien vite assez.

O Maria-Félicia ! le peintre et le poëte
Laissent en expirant d'immortels héritiers ;
Jamais l'affreuse nuit ne les prend tout entiers.
A défaut d'action, leur grande âme inquiète
De la mort et du temps entreprend la conquête,
Et, frappés dans la lutte, ils tombent en guerriers...

Recevant d'âge en âge une nouvelle vie,
Ainsi s'en vont à Dieu les gloires d'autrefois ;
Ainsi le vaste écho de la voix du génie
Devient du genre humain l'universelle voix...
Et de toi, morte hier, de toi, pauvre Marie,
Au fond d'une chapelle il nous reste une croix !

Une croix ! et ton nom écrit sur une pierre,
Non pas même le tien, mais celui d'un époux,
Voilà ce qu'après toi tu laisses sur la terre,
Et ceux qui t'iront voir à ta maison dernière,
N'y trouvant pas ce nom qui fut aimé de nous,
Ne sauront pour prier où poser les genoux.

Ce qu'il nous faut pleurer sur ta tombe hâtive,
Ce n'est pas l'art divin, ni ses savants secrets;
Quelque autre étudiera cet art que tu créais;
C'est ton âme, Ninette, et ta grandeur naïve,
C'est cette voix du cœur qui seule au cœur arrive,
Que nul autre, après toi, ne nous rendra jamais.

Le Journaliste famélique.

Le ciel me conduisit chez un vieux journaliste,
Charlatan ruiné, jadis séminariste,
Qui, dix fois dans sa vie à bon marché vendu,
Sur les honnêtes gens crachait pour un écu.
De ce digne vieillard j'endossai la livrée.
Le fiel suintait déjà de ma plume altérée.
Je me sentis renaître et mordis au métier.
Ah! Dupont, qu'il est doux de tout déprécier!
Pour un esprit mort-né, convaincu d'impuissance,
Qu'il est doux d'être un sot, et d'en tirer vengeance!
A quelque vrai succès lorsqu'on vient d'assister,
Qu'il est doux de rentrer et de se débotter,
Et de dépecer l'homme, et de salir sa gloire,
Et de pouvoir sur lui vider une écritoire,
Et d'avoir quelque part un journal inconnu
Où l'on puisse à plaisir nier ce qu'on a vu!
Le mensonge anonyme est le bonheur suprême.
Écrivains, députés, ministres, rois, Dieu même,
J'ai tout calomnié pour apaiser ma faim.
Malheureux avec moi qui jouait au plus fin!
Courait-il dans Paris une histoire secrète,
Vite je l'imprimais le soir dans ma gazette,
Et rien ne m'échappait. De la rue au salon,
Les graviers, en marchant, me restaient au talon.
De ce temps scandaleux j'ai su tous les scandales,
Et les ai racontés. Ni plaintes, ni cabales,
Ne m'eussent fait fléchir, sois-en bien convaincu...
Mais tu rêves, Dupont; à quoi donc penses-tu?

(*Dupont et Durand*, dialogue satirique.)

Le Pélican[1]

Lorsque le pélican, lassé d'un long voyage,
Dans les brouillards du soir retourne à ses roseaux,
Ses petits affamés courent sur le rivage
En le voyant au loin s'abattre sur les eaux.
Déjà croyant saisir et partager leur proie,
Ils courent à leur père avec des cris de joie,
En secouant leurs becs sur les goîtres hideux.
Lui, gagnant à pas lents une roche élevée,
De son aile pendante abritant sa couvée,
Pêcheur mélancolique, il regarde les cieux.
Le sang coule à longs flots de sa poitrine ouverte;
En vain il a des mers fouillé la profondeur;
L'Océan était vide, et la plage déserte;
Pour toute nourriture il apporte son cœur.
Sombre et silencieux, étendu sur la pierre,
Partageant à ses fils ses entrailles de père,
Dans son amour sublime il berce sa douleur;
Et regardant couler sa sanglante mamelle,
Sur son festin de mort il s'affaisse et chancelle,
Ivre de volupté, de tendresse et d'horreur.
Mais parfois, au milieu du divin sacrifice,
Fatigué de mourir dans un trop long supplice,
Il craint que ses enfants ne le laissent vivant;
Alors il se soulève, ouvre son aile au vent,
Et, se frappant le cœur avec un cri sauvage,
Il pousse dans la nuit un si funèbre adieu,
Que les oiseaux des mers désertent le rivage,

---

1. Oiseau qui, dit-on, retire de son estomac les aliments qu'il a pris pour en nourrir ses petits : on le peint même se déchirant avec son bec pour les abreuver de son sang. C'est l'emblème de l'amour paternel.

Et que le voyageur attardé sur la plage,
Sentant passer la mort, se recommande à Dieu.

(*La Nuit de mai.*)

Le Rhin allemand [1].

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Il a tenu dans notre verre.
Un couplet, qu'on s'en va chantant,
Efface-t-il la trace altière
Du pied de nos chevaux, marqué dans votre sang?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Son sein porte une plaie ouverte,
Du jour où Condé triomphant
A déchiré sa robe verte.
Où le père a passé, passera bien l'enfant.

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Que faisaient vos vertus germaines,
Quand notre César tout puissant
De son ombre couvrait vos plaines?
Où donc est-il tombé, ce dernier ossement?

---

1. Cette chanson est une réponse à une chanson allemande, intitulée *Le Rhin allemand*, et composée par Becker en 1840 :

Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, quoiqu'ils le demandent dans leurs cris comme des corbeaux avides;

Aussi longtemps qu'il roulera paisible, portant sa robe verte; aussi longtemps qu'une rame frappera ses flots.

Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, aussi longtemps que les cœurs s'abreuveront de son vin de feu;

Aussi longtemps que les rocs s'élèveront au milieu de son courant; aussi longtemps que les hautes cathédrales se refléteront dans son miroir.

Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, aussi longtemps que de hardis jeunes gens feront la cour aux jeunes filles élancées.

Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, jusqu'à ce que les ossements du dernier homme soient ensevelis dans ses vagues.

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Si vous oubliez votre histoire,
Vos jeunes filles, sûrement,
Ont mieux gardé notre mémoire;
Elles nous ont versé votre petit vin blanc.

S'il est à vous, votre Rhin allemand,
Lavez-y donc votre livrée;
Mais parlez-en moins fièrement.
Combien, au jour de la curée,
Étiez-vous de corbeaux contre l'aigle expirant?

Qu'il coule en paix, votre Rhin allemand;
Que vos cathédrales gothiques
S'y réflètent modestement;
Mais craignez que vos airs bachiques
Ne réveillent les morts de leur repos sanglant.

SAINTE-BEUVE.

(1804)

M. Charles-Augustin Sainte-Beuve, fils d'un contrôleur des droits réunis, est né à Boulogne-sur-Mer. Après de brillantes études, terminées à Paris, il débuta, à vingt ans, dans la rédaction du journal le *Globe*. En 1827, il fut gagné à l'école romantique par Victor Hugo, et il en devint le défenseur le plus savant et le plus habile. En 1831, il passa dans la *Revue des Deux-Mondes*, où il donna cette série de *Portraits littéraires*, qui seront un monument précieux pour l'histoire de la littérature du temps présent. Nous avons de M. de Sainte-Beuve trois recueils de poésie, intitulés les *Poésies de Joseph Delorme*, les *Consolations*, et les *Pensées d'août*. Sa gloire est d'avoir le premier cultivé en France la poésie familière, domestique, à l'imitation de Crabbe et de Wordsworth. Quelques-unes des pièces des *Consolations*, le meilleur de ses recueils, ne seraient pas désavouées par les *lakists* anglais.

Outre les *poésies*, nous devons à M. Sainte-Beuve six volumes de *Portraits littéraires* et une *Histoire de la poésie française au* XVIe *siècle*, qui sont des modèles de critique vive, pleine de finesse et de sagacité; un roman intitulé *Volupté*, écrit avec émotion, une excellente *Histoire de Port-Royal*, et une série d'articles de biographie et de critique littéraire pleins de savoir, de fine raison et d'agrément, dont treize volumes ont déjà paru sous le modeste titre de *Causeries du lundi*.

Souvenir.

Dans l'île Saint-Louis, le long d'un quai désert,
L'autre soir je passais; le ciel était couvert,
Et l'horizon brumeux eût paru noir d'orages,
Sans la fraîcheur du vent qui chassait les nuage
Le soleil se couchait sous de sombres rideaux;
La rivière coulait verte entre des radeaux;
Aux balcons çà et là quelque figure blanche
Respirait l'air du soir; — et c'était un dimanche.
Le dimanche est pour nous le jour du souvenir;
Car, dans la tendre enfance, on aime à voir venir,
Après les soins comptés de l'exacte semaine
Et les devoirs remplis, le soleil qui ramène
Le loisir de la fête, et les habits parés,
Et l'église aux doux chants, et les jeux dans les prés;
Et plus tard, quand la vie, en proie à la tempête,
Ou stagnante d'ennui, n'a plus loisir ni fête,
Si pourtant nous sentons, aux choses d'alentour,
A la gaieté d'autrui, qu'est revenu ce jour,
Par degrés attendris jusqu'au fond de notre âme,
De nos beaux ans brisés nous renouons la trame,
Et nous nous rappelons nos dimanches d'alors,
Et notre blonde enfance, et ses riants trésors.
Je rêvais donc ainsi, sur ce quai solitaire,
A mon jeune matin si voilé de mystère,
A tant de pleurs obscurs en secret dévorés,
A tant de biens trompeurs ardemment espérés,

Qui ne viendront jamais... qui sont venus peut-être!
En suis-je plus heureux qu'avant de les connaître?
Et, tout rêvant ainsi, pauvre rêveur, voilà
Que soudain, loin, bien loin, mon âme s'envola,
Et d'objets en objets, dans sa course inconstante,
Se prit aux longs discours que feu ma bonne tante
Me tenait, tout enfant, durant nos soirs d'hiver,
Dans ma ville natale, à Boulogne-sur-Mer.
Elle m'y racontait souvent, pour m'y distraire,
Son enfance, et les jeux de mon père, son frère,
Que je n'ai pas connu; car je naquis en deuil,
Et mon berceau d'abord posa sur un cercueil.
Elle me parlait donc et de mon père et d'elle;
Et ce qu'aimait surtout sa mémoire fidèle,
C'était de me conter leurs destins entraînés
Loin du bourg paternel où tous deux étaient nés.
De mon antique aïeul je savais le ménage,
Le manoir, son aspect et tout le voisinage;
La rivière coulait à cent pas près du seuil;
Douze enfants (tous sont morts!) entouraient le fauteuil;
Et je disais les noms de chaque jeune fille,
Du curé, du notaire, amis de la famille,
Pieux hommes de bien, dont j'ai rêvé les traits,
Morts pourtant sans savoir que jamais je naîtrais.
Et tout cela revint en mon âme mobile,
Ce jour que je passais le long du quai dans l'île.
Et bientôt, au sortir de ces songes flottants,
Je me sentis pleurer, et j'admirai longtemps
Que de ces hommes morts, de ces choses vieillies,
De ces traditions par hasard recueillies,
Moi, si jeune d'hier, inconnu des aïeux,
Qui n'ai vu qu'en récits les images des lieux,
Je susse ces détails, seul peut-être sur terre,
Que j'en gardasse un culte en mon cœur solitaire,
Et qu'à propos de rien un jour d'été, si loin

Des lieux et des objets, ainsi j'en prisse soin.
Hélas! pensai-je alors, la tristesse dans l'âme,
Humbles hommes, l'oubli sans pitié nous réclame,
Et, sitôt que la mort nous a remis à Dieu,
Le souvenir de nous ici nous survit peu;
Notre race est légère et bien vite effacée;
Et moi, qui de ces morts garde encor la pensée,
Quand je m'endormirai comme eux, du temps vaincu,
Sais-je, hélas! si quelqu'un saura que j'ai vécu?
Et poursuivant toujours, je disais qu'en la gloire,
En la mémoire humaine, il est peu sûr de croire,
Que les cœurs sont ingrats, et que bien mieux il vaut
De bonne heure aspirer et se fonder plus haut,
Et croire en Celui seul, qui dès qu'on le supplie,
Ne nous fait jamais faute, et qui jamais n'oublie.

(3e *Consolation.*)

Les Poëtes romantiques.

La poésie en France allait dans la fadeur,
Dans la description sans vie et sans grandeur,
Comme un ruisseau chargé dont les ondes avares
Expirent en cristaux sous des grottes bizarres,
Quand soudain se rouvrit avec limpidité
Le rocher dans sa veine. André ressuscité
Parut : Hybla rendait à ce fils des abeilles
Le miel frais, dont la cire éclaira tant de veilles.
Aux pieds du vieil Homère il chantait à plaisir
Montrant l'autre horizon, l'Atlantide à saisir.
Des rivaux, sans l'entendre, y couraient pleins de flamme;
Lamartine ignorant, qui ne sait que son âme,
Hugo puissant et fort, Vigny soigneux et fin,
D'un destin inégal, mris aucun d'eux en vain,
Tentaient le grand succès et disputaient l'empire.

Lamartine régna; chantre ailé qui soupire,
Il planait sans effort. Hugo, dur partisan,
Comme chez Dante on voit, Florentin ou Pisan,
Un baron féodal, combattit sous l'armure,
Et tint haut sa bannière au milieu du murmure:
Il la maintient encore; et Vigny, plus secret,
Comme en sa tour d'ivoire, avant midi, rentrait.

Venu bien tard, déjà quand chacun avait place,
Que faire? où mettre pied? en quel étroit espace?
Les vétérans tenaient tout ce champ des esprits
Avant qu'il fût à moi, l'héritage était pris.
Les sentiments du cœur dans leur domaine immense,
Et la sphère étoilée où descend la clémence,
Tout ce vaste de l'âme et ce vaste des cieux,
Appartenaient à l'un, au plus harmonieux.
L'autre à de beaux élans vers la sphère sereine
Mêlait le goût du cirque et de l'humaine arène;
Et pour témoins, au fond, les lutins familiers,
Le moyen âge en chœur, heurtant ses chevaliers,
Émerveillaient l'écho! Sous ma triste muraille,
Loin des nobles objets dont le mal me travaille,
Je ne vis qu'une fleur, un puits demi-creusé,
Et je partis de là pour le peu que j'osai.

(*Pensées d'août.*)

BRIZEUX.

(1803-1858)

Auguste Brizeux, fils d'un chirurgien de marine, naquit au village de Scaër, sur la petite rivière de l'Ellé, qui passe à Quimperlé. Il fit d'excellentes études aux colléges de Vannes et d'Arras, et se

dévoua aux lettres. Outre une traduction en vers de la *Divine Comédie* de Dante, Brizeux a publié cinq volumes de poésie : *Marie*, recueil d'élégies et d'idylles, écrites avec une agréable simplicité ; — *la Fleur d'or*, c'est-à-dire la fleur de l'esprit et de l'art, impressions recueillies en Italie et entremêlées de réminiscences de la patrie absente ; — *Primel et Nola*, histoire d'un journalier, qui veut gagner ses habits de noce avant d'épouser sa fiancée, plus riche que lui ; — les *Histoires poétiques*, récit de traits de piété, de dévouement, d'héroïsme ; — *les Bretons*, espèce d'épopée rustique, peinture des paysages, des mœurs, des légendes de la Bretagne.

Tous ces poëmes remarquables par l'élévation des idées et des sentiments, et par la distinction de la forme, sont écrits avec une savante habileté de style, et abondent en beautés de détail. Mais Brizeux n'avait pas la grande inspiration, le souffle du génie, et ses vers sentent quelquefois le travail, la recherche de la concision et de la simplicité.

Le Convoi d'une Pauvre Fille.

Quand Louise mourut à sa quinzième année,
Fleur des bois par la pluie et le vent moissonnée,
Un cortége nombreux ne suivit pas son deuil :
Un seul prêtre en priant, conduisait le cercueil ;
Puis, venait un enfant qui, d'espace en espace,
Aux saintes oraisons répondait à voix basse ;
Car Louise était pauvre, et jusqu'en son trépas
Le riche a des honneurs que le pauvre n'a pas.
La simple croix de buis, un vieux drap mortuaire
Furent les seuls apprêts de son lit funéraire :
Et quand le fossoyeur, soulevant son beau corps,
Du village natal l'emporta chez les morts,
A peine si la cloche avertit la contrée
Que sa plus douce vierge en était retirée.
Elle mourut ainsi. — Par les taillis couverts,
Les vallons embaumés, les genêts, les blés verts,
Le convoi descendit au lever de l'aurore.
Avec toute sa pompe avril venait d'éclore,
Et couvrait, en passant, d'une neige de fleurs

Ce cercueil virginal et le baignait de pleurs;
L'aubépine avait pris sa robe rose et blanche,
Un bourgeon étoilé tremblait à chaque branche,
Ce n'étaient que parfums et concerts infinis
Tous les oiseaux chantaient sur le bord de leurs nids.

(*Marie, la Chaîne d'or.*)

Jacques le Maçon.[1]

I

LE MARI.

Adieu, mes bons petits. Toi, plus frais qu'une pomme
Mon Paul, un gros baiser. Encore un! encore un!
Femme, entre vos deux bras serrez donc mieux votre homme:
Songez que jusqu'au soir je vais rester à jeun.

LA FEMME.

Vous, Vincent, veillez mieux sur vos échaffaudages;
Ah! pour me mettre en deuil il suffit d'un faux pas.
Enfoncez bien vos pieux, nouez bien vos cordages,
Vraiment le long du jour ici je ne vis pas.

LE MARI.

La bâtisse s'achève; avec notre ami Jacques
Bientôt je reviendrai, nous serons joyeux tous:
Du vin, un bon rôti, des œufs rouges de Pâques![2]
Tu sais, Jacques, tu sais que ta place est chez nous.

---

1. Trait historique, arrivé à Paris. Deux maçons travaillaient sur un échafaudage qui s'écroula. Ils n'étaient retenus que par une planche trop faible pour les supporter tous les deux. Si l'un d'eux périt, l'autre est sauvé. — « Jacques, dit l'un, j'ai une femme et trois enfants. — C'est vrai, » dit Jacques, et il se précipite dans la rue.

2. *Œufs rouges de Pâques*, œufs durcis dont la coque est teinte en rouge, et qu'on vend à Pâques.

II

Courage! encore une journée
Et cette reine des maisons
Dans Paris sera terminée :
Courage, apprentis et maçons!

Avec leurs marteaux, leurs truelles,
Et des gravats plein leurs paniers,[1]
Comme ils sont vifs sur les échelles!
Moins vifs seraient des mariniers.

Qu'on prépare un bouquet de fête;
Au pignon il faut le planter.[2]
Les plumes, au vent, sur le faite,
Voyez-vous le moineau chanter ?

Eux, ce soir, les gars de Limoge,[3]
Du travail chanteront la fin;
Et vous entendrez votre éloge,
Bourgeois, si vous payez le vin.

III

Ah! quelle rumeur sur la place!
« A l'aide, à l'aide, Limousins!
« Du foin, de la paille! oh! de grâce,
« Des matelas et des coussins!
« Si l'un à cette pierre blanche

---

1. *Gravat* ou *gravois*, partie grossière du plâtre. — *Des gravats plein leurs paniers* (gallicisme), autant que leurs paniers peuvent en contenir.
2. *Pignon*, partie supérieure d'un mur terminé en pointe.
3. *Gars*, garçon (familier); — *Limoges*, chef-lieu de la Haute-Vienne. Ce département fournit beaucoup de maçons.

« Peut s'accrocher, ils sont sauvés...
« Ah! tous deux font craquer la planche!
« Ils vont tomber sur les pavés. »

Et vers l'étai qui se balance,[1]
Ils restent là, les bras en haut;
Alors, dans le morne silence,
On entendit sur l'échafaud :

« J'ai trois enfants, Jacques, une femme! »
Jacques un instant le regarda :
« C'est juste! » dit cette bonne âme,
Et dans la rue il se jeta.

IV

Ah! ton nom, ton vrai nom, que ma voix le répande,
Toi que j'appelai Jacques, ô brave compagnon!
Inconnu qui portais une âme douce et grande,
Pour l'honneur du pays, héros, dis-moi ton nom!

Sommes-nous au-dessous des temps de barbarie?
Les tiens dans ton hameau ne t'ont point rapporté!
Ils ne t'ont point nommé saint de leur confrérie![2]
Les rimeurs se sont tus! l'orgue n'a point chanté!

Des amis, un surtout, pleurant sur ton cadavre,
Quelques mots du journal, voilà ton seul honneur :
Honte à qui voit le mal sans que le mal le navre,
Ou qui voyant le bien n'est ivre de bonheur!

(*La Fleur d'or.*)

---

1. *Étai*, support, pièce de bois destinée à soutenir une construction.
2. *La Confrérie* des maçons.

Le Barde Rî-Wall.

Des temps qui ne sont plus écoutez une histoire.
Les méchants ont parfois leur châtiment notoire :
Tel le barde Rî-Wall. Depuis quinze cents ans,
Sa mort fait chaque hiver rire nos paysans,
Lorsque le vent du soir au dehors se déchaîne
Et qu'au fond du foyer brille un grand feu de chêne.

Quand Rî-Wall le rimeur disparut tout à coup
Dans la fosse où déjà s'était pris un vieux loup,
Devant ces blanches dents, devant ces yeux de braise
Le barde au pied boiteux n'était guère à son aise.

Tous deux se regardaient : « Hélas! pensait Rî-Wall,
« Avec ce compagnon il doit m'arriver mal!
« Et le mal, juste ciel, vient sur moi par votre ordre!
« Oui, je serai mordu, moi toujours prêt à mordre :

« Que j'échappe, et je prends la douceur des ramiers!
« Sur les brillants balcons, sur les nobles cimiers,
« Je roucoule! et mes chants, lais, virelais, ballades,
« Plus que tes vers mielleux, ô Roz-Venn, seront fades. »

Même ici son humeur maligne le poussait.
Mais le loup lentement, lentement avançait;
Rî-Wall sentait déjà son haleine de flamme :
Et point d'arme, grands dieux! un bâton, une lame!...

Une arme qu'un nœud d'or suspendait à son cou,
Le barde l'entendit résonner tout à coup :
La harpe dont la voix peut adoucir les bêtes,
Éteindre l'incendie et calmer les tempêtes!

Et du son le plus clair légèrement tiré,
La harpe obéissante a doucement vibré,
Et toujours murmuraient les notes argentines
Comme au matin la brise entre les églantines;

Et la bête, soumise au charme caressant,
Recule, puis se couche et clôt ses yeux de sang;
Mais qu'un instant la harpe elle-même sommeille,
La bête menaçante en sursaut se réveille.

Ainsi durant trois jours, ainsi durant trois nuits.
Des pâtres attirés par ces étranges bruits,
Et les serfs, les seigneurs, des clercs, plus a une dame
Que le malin rimeur avait blessés dans l'âme,

Sur la fosse penchés, disaient : « Salut, Rî-Wall!
« Lequel sera mangé, le barde ou l'animal? »
Et la troupe partait en riant, et leur rire
Du sombre patient aigrissait le martyre.

Seul, Roz-Venn le chanteur vit d'un œil de pitié
Celui dont il sentit souvent l'inimitié :
« Prenez, lui cria-t-il, le bout de mon écharpe! »
Mais le barde expirait tout sanglant sur sa harpe.

Assis dans son foyer, les pieds sur le tison,
Voilà ce que contait un vieux chef de maison.
Il reprit : « Fuyez donc, mes enfants, la satire :
« Mais aimez la gaieté sans fiel, aimez le rire,
« Tel qu'il brille à cette heure, Héléna, dans vos yeux :
« La gaieté d'un bon cœur rend tous les cœurs joyeux! »

(*Histoires poétiques.*)

TURQUÉTY.

(1801)

M. Édouard Turquéty, fils d'un notaire de Rennes, a abandonné le barreau pour se vouer à la poésie. Il s'est proposé de ramener au catholicisme la poésie déiste et panthéiste de notre époque, de créer une poésie orthodoxe, et il a pris le nom de *Missionnaire du catholicisme.* Ses principaux recueils sont des *Esquisses poétiques*, *Amour et foi*, des *Hymnes sacrées*, *Poésies catholiques*, *Primavera*, *Fleurs à Marie*, et des *Poésies religieuses*, à l'usage de la jeunesse.

Le Jour des Morts.

J'allais par le sentier de mousse,
J'allais; c'était la nuit des morts,
Et les vents, devenus moins forts,
Laissaient parler la cloche douce.
Je m'arrêtai, car j'entendis,
Au détour même de l'allée,
Une voix tremblante et voilée
Qui murmurait : *De profundis.*

Quelle est cette voix? Je frissonne;
Mon œil cherche de toutes parts,
Mais rien ne s'offre à mes regards :
J'ai beau me détourner, — personne! —
Je repris ma route en rêvant
Le sein plus froid, le front plus blême,
Et mes deux lèvres d'elles-même
Prononçaient le verset suivant.

J'achève, et la voix continue
Par les mots qui viennent après.

Me voilà donc marchant auprès
D'une voyageuse inconnue.
Quand la voix sourde finissait
Sur un ton que je ne peux rendre,
Ma voix se hâtait de reprendre
Le psaume à son autre verset.

Et puis, à travers le feuillage,
Je voyais une étoile d'or,
Dont le regard plus doux encor
Semblait caresser mon visage.
C'était, dans l'espace éternel,
Le seul rayon qui vînt à l'âme,
La seule pure et blanche flamme
Qui peuplât les déserts du ciel.

Personne au sentier solitaire : —
Le vent seul y soufflait parfois,
Et la chevelure des bois
Flottait avec grâce et mystère.
Les halliers étaient pleins d'effroi,
Comme ils le sont durant l'automne :
Personne dans les champs, personne
Que ce qui parlait près de moi.

Et tout en gravissant la côte,
Le psaume avançait vers sa fin;
Et je frissonnais en chemin,
Car la voix devenait plus haute :
Et par delà les bois touffus
Qu'une brise légère penche,
J'apercevais l'étoile blanche
Qui scintillait de plus en plus.

Enfin au bout de la clairière,
A l'endroit même où les ormeaux

Sont plus dépouillés de rameaux,
J'arrive à la strophe dernière :
C'était près d'un tertre jauni.
La strophe est à peine achevée,
Qu'un cri part : « Ah! je suis sauvée;
« Mon Rédempteur, soyez béni! »

Et tout rentra dans le silence,
Les hommes comme les esprits;
Et moi, dans mon cœur je compris
Que c'était une âme en souffrance.
Je m'éloignai, mes pas moins lourds
Ne faisaient plus sonner la terre :
J'allais disant une prière,
Et la cloche tintait toujours.

(*Poésie catholique, le 2 Novembre.*)

REBOUL.

(1796)

M. Jean Reboul, le célèbre boulanger-poëte, est né à Nîmes. Il a publié deux volumes de *poésies*, un volume de drames et un poëme épique, intitulé *le Dernier Jour*, qui mérite une place éminente parmi les poésies des ouvriers. Ses inspirations sont toujours nobles et les sentiments qu'il exprime sont vrais, honnêtes, religieux.

L'Ange et l'Enfant [1].

Un ange au radieux visage,
Penché sur le bord d'un berceau,

---

1. Cette charmante élégie fut adressée, en 1828, à une dame qui venait de perdre un enfant au berceau.

Semblait contempler son image
Comme dans l'onde d'un ruisseau.

« Charmant enfant qui me ressemble,
Disait-il, oh! viens avec moi,
Viens, nous serons heureux ensemble
La terre est indigne de toi.

« Là, jamais entière allégresse,
L'âme y souffre de ses plaisirs :
Les cris de joie ont leur tristesse,
Et les voluptés, leurs soupirs.

« Eh quoi! les chagrins, les alarmes,
Viendraient troubler ce front si pur
Et par l'amertume des larmes
Se terniraient ces yeux d'azur!

« Non, non, dans les champs de l'espace
Avec moi tu vas t'envoler :
La Providence te fait grâce
Des jours que tu devais couler. »

Et, secouant ses blanches ailes,
L'ange, à ces mots, a pris l'essor
Vers les demeures éternelles...
Pauvre mère!... ton fils est mort.

Les trois Voleurs.

Trois voleurs en campagne aperçurent un coffre
Que quelque diligence avait laissé tomber :
« Frères, il est à nous! c'est le sort qui nous l'offre;
Mais aux yeux des passants il faut le dérober,

Dit l'un deux ; vous voyez ce roc à haute taille :
cache une caverne ; elle n'est pas bien loin ;
Là nous pourrons savoir ce qu'est notre trouvaille,
Et nous la partager sans crainte et sans témoin. »

Sitôt dit, sitôt fait. — La malle était pesante ;
Mais ce poids était doux à leur avidité.
Ils marchent à grands pas : dans la grotte béante
Le fardeau précieux est bientôt abrité.

Ce n'est pas sans travail qu'on en brise le pène.
On l'ouvre ; sa lourdeur tient ce qu'elle a promis.
Devant les pièces d'or dont la valise est pleine,
Nos hommes bien longtemps restèrent ébahis.

On compte cependant la somme, on la partage ;
Dans trois sacs pour chacun le tiers est destiné.
Mais ils étaient à jeun ; vers le prochain village
Le plus agile court pour chercher le dîné.

Or, l'un des deux restants se prit à dire à l'autre :
« Une part divisée en deux vaut mieux qu'en trois,
Le lot de notre ami pourrait grossir le nôtre,
Il faut s'en emparer, frère, si tu m'en crois.

— Ce projet me sourit, mais comment nous y prendre ?
Il pourra, dépouillé, dénoncer notre vol.
— Il ne le fera pas, et tu vas le comprendre :
Ce mousquet, au retour, l'étendra sur le sol. »

Le porteur du dîner dans la caverne arrive.
Le coup prémédité le couche roide mort,
Et le festin, grossi du départ du convive,
Auprès de son cadavre est mangé sans remord.

Mais voilà que, saisi par d'horribles tortures
Qui lui tournent les bras, lui déchirent le sein,
Près de son compagnon meurt le couple assassin :
De son côté, chacun avait pris ses mesures.

Pendant qu'il cheminait, le susdit compagnon
Avait aussi rêvé pour lui seul la valise;
Et du jus vénéneux d'un mauvais champignon
Il avait épicé quelques plats, à sa guise.

Si vous me demandez la leçon qui ressort
De ce récit; voyez! la réponse est facile :
Trois cadavres gisants près d'un or inutile!
La soif de s'enrichir n'enrichit que la mort.

HÉGÉSIPPE MOREAU.

(1810-1838)

Hégésippe Moreau, enfant naturel, naquit à Paris, et fut mené jeune à Provins, où son père et sa mère moururent bientôt à l'hôpital. Il fut élévé par charité. A dix-huit ans, il alla chercher fortune à Paris, où il devint successivement maître d'études dans un collége, rédacteur d'un petit journal, et correcteur dans une imprimerie. De mauvaises connaissances le perdirent : il se dégoûta d'un travail pénible, tomba dans le découragement et la misère, et mourut de phthisie à l'hôpital. Le jeune Moreau eut le tort, trop commun aux hommes de notre temps, d'ignorer la loi austère du devoir, et de croire que le but unique de la vie est le bonheur matériel.

Moreau promettait à la France un poëte de plus. Il a écrit quelques morceaux pleins de grâce, de fraîcheur et de sensibilité.

Un souvenir à l'Hôpital.

Sur ce grabat chaud de mon agonie,
Pour la pitié je trouve encor des pleurs;
Car un parfum de gloire et de génie
Est répandu dans ce lieu de douleurs;
C'est là qu'il vint, veuf de ses espérances,
Chanter encor, puis prier et mourir;
Et je répète en comptant mes souffrances :
« Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir? » [1]

Ils me disaient : « Fils des Muses, courage!
« Nous veillerons sur ta lyre et ton sort. »
Ils le disaient hier, et dans l'orage
La pitié seule aujourd'hui m'ouvre un port.
Tremblez, méchants! mon dernier vers s'allume,
Et, si je meurs, il vit pour vous flétrir...
Hélas! mes doigts laissent tomber la plume;
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir!

Si seulement une voix consolante
Me répondait quand j'ai longtemps gémi;
Si je pouvais sentir ma main tremblante
Se réchauffer dans la main d'un ami!
Mais que d'amis, sourds à ma voix plaintive,
A leurs banquets ce soir vont accourir,
Sans remarquer l'absence d'un convive....
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir!

J'ai bien maudit le jour qui m'a vu naître :
Mais la nature est brillante d'attraits,
Mais chaque soir le vent à ma fenêtre

---

1. Gilbert, poëte, mort à l'hôpital comme H. Moreau. (Voir sa *notice*, page 267.)

Vient secouer un parfum de forêts.
Marcher à deux sur les fleurs et la mousse,
Au fond des bois rêver, s'asseoir, courir,
Oh ! quel bonheur ! oh ! que la vie est douce !...
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir !

BARBIER.

(1805)

M. Auguste Barbier, né à Paris, a publié un volume de *Satires*, sous le titre d'*Iambes*, qui semblent inspirées par les *Iambes* d'André Chénier. Il a la vigueur, l'énergie, le style nerveux et coloré de son modèle ; mais il n'en a pas le goût, la mesure et cette beauté de l'expression qui seule fait vivre les œuvres de l'esprit. M. Barbier est un des plus ardents promoteurs de la doctrine de *la vérité dans l'art*. Outre les *Iambes*, nous avons de M. Barbier deux satires, *Érostrate* et *Pot-de-vin* ; — les *Chants civils et religieux* ; — *Lazare*, peinture de la misère du peuple en Angleterre ; — des *Rimes héroïques*, recueil de sonnets ; — *Il Pianto*, brillante peinture de l'Italie ; — et une traduction en vers du *Jules César* de Shakspeare.

La Popularité.

Dans le pays de France, aujourd'hui que personne
Ne peut chez soi rester en paix,
Et que de toutes parts l'ambition bourgeonne
Sur les crânes les plus épais,
Tout est en mouvement sur la place publique ;
La voix bruyante et le cœur vain,
Chacun bourdonne autour de l'œuvre politique,
Chacun y veut mettre la main.

Là, courent tous les gens de bras et de parole,
Poëte, orateur et soldat,
Tout ce qui veut paraître et jouer quelque rôle
Dans le grand drame de l'État;
Tout, des hauts carrefours abonde sur la place,
Et haletant, pressant le pas,
Sur le pavé fangeux se précipite en masse,
Et vers le peuple tend les bras.

Est-ce donc un besoin de la nature humaine
Que de toujours courber le dos?
Faut-il du peuple aussi faire une idole vaine,
Pour l'encenser de vains propos?
A peine relevé, faut-il qu'on se rabaisse?
Faut-il oublier avant tout
Que la Liberté sainte est la seule déesse
Que l'on n'adore que debout?
Hélas! nous vivons tous dans un temps de misère,
Un temps à nul autre pareil,
Où la corruption mange et ronge sur la terre
Tout ce qu'en tire le soleil;
Où dans le cœur humain l'égoïsme déborde,
Où rien de bon n'y fait séjour;
Où partout la vertu montre bientôt la corde,
Où le héros ne l'est qu'un jour;
Un temps où les serments et la foi politique
Ne soulèvent plus que des ris;
Où le sublime autel de la pudeur publique
Jonche le sol de ses débris;
Un vrai siècle de boue, où, plongés que nous sommes,
Chacun se vautre et se salit;
Où, comme en un linceul, dans le mépris des hommes
Le monde entier s'ensevelit!

(*Iambes, Popularité.*)

La Lyre d'airain.

Quand l'Italie en délire,
L'Allemagne aux blonds cheveux,
Se partagent toutes deux
Les plus beaux fils de la lyre,
Hélas! non moins chère aux dieux,
La ténébreuse Angleterre,
Dans son île solitaire,
Ne sent vibrer sous sa main
Qu'un luth aux cordes d'airain.
Ah! pour elle Polymnie,
La mère de l'harmonie,
N'a que de rudes accents,
Et le bruit de ses fabriques
Sont les hymnes magnifiques
Et les sublimes cantiques
Qui viennent frapper ses sens.

Écoutez, écoutez, enfants des autres terres!
Enfants du continent, prêtez l'oreille aux vents
Qui passent sur le front des villes ouvrières,
Et ramassent au vol, comme flots de poussières,
Les cris humains qui montent de leurs flancs!

Écoutez ces soupirs, ces longs gémissements
Que vous laisse tomber leur aile vagabonde,
Et puis vous me direz s'il est musique au monde
Qui surpasse en terreur profonde,
Les chants lugubres qu'en ces lieux
Des milliers de mortels élèvent jusqu'aux cieux!

Là, tous les instruments qui vibrent à l'oreille
Sont enfants vigoureux du cuivre ou de l'airain;

Ce sont des balanciers dont la force est pareille
A cent chevaux frappés d'un aiguillon ;)
Ici, comme un taureau, la vapeur prisonnière
Hurle, mugit au fond d'une vaste chaudière,
Et, poussant au dehors deux immenses pistons,
Fait crier cent rouets à chacun de leurs bonds.
Plus loin, à travers l'air des milliers de bobines
Tournant avec vitesse et sans qu'on puisse voir,
Comme mille serpents aux langues assassines,
Dardent leurs sifflements du matin jusqu'au soir.
C'est un choc éternel d'étages en étages,
Un mélange confus de leviers, de rouages,
De chaînes, de crampons se croisant, se heurtant,
Un concert infernal qui va toujours grondant,
Et dans le sein duquel un peuple aux noirs visages,
Un peuple de vivants rabougris et chétifs
Mêlent comme chanteurs des cris sourds et plaintifs.

L'OUVRIER.

O maître, bien que je sois pâle,
Bien qu'usé par de longs travaux
Mon front vieillisse, et mon corps mâle
Ait besoin d'un peu de repos,
Cependant, pour un fort salaire,
Pour avoir plus d'ale et de bœuf,
Pour revêtir un habit neuf,
Il n'est rien que je n'ose faire;
Vainement la consomption,
La fièvre et son ardent poison,
Lancent sur ma tête affaiblie
Les cent spectres de la folie,
Maître, j'irai jusqu'au trépas;
Et si mon corps ne suffit pas,
J'ai femme, enfants que je fais vivre,
Ils sont à toi, je te les livre.

LES ENFANTS.

Ma mère, que de maux dans ces lieux nous souffrons!
L'air de nos ateliers nous ronge les poumons,
Et nous mourons, les yeux tournés vers les campagnes.
Ah! que ne sommes-nous habitants des montagnes,
Ou pauvres laboureurs dans le fond d'un vallon!
Alors traçant en paix un fertile sillon,
Ou paissant des troupeaux aux penchants des collines,
L'air embaumé des fleurs serait notre aliment
Et le divin soleil notre chaud vêtement.
Et s'il faut travailler sur terre, nos poitrines
Ne se briseraient pas sur de froides machines;
Et la nuit nous laissant respirer ses pavots,
Nous dormirions enfin comme les animaux.

LA FEMME.

Pleurez, criez, enfants dont la misère
De si bonne heure a ployé les genoux,
Plaignez-vous bien; les animaux sur terre
Les plus soumis à l'humaine colère
Sont quelquefois moins malheureux que nous.

LE MAITRE.

Malheur au mauvais ouvrier
Qui pleure au lieu de travailler;
Malheur au fainéant, au lâche,
A celui qui manque à sa tâche
Et qui me prive de mon gain;
Malheur! il restera sans pain.
Allons, qu'on veille sans relâche,
Qu'on tienne les métiers en jeu:
Je veux que ma fabrique en feu
Écrase toutes ses rivales,
Et que le coton de mes balles

En quittant mes brûlantes salles,
Pour habiller le genre humain,
Me rentre à flots d'or dans la main.

Et le bruit des métiers de plus fort recommence,
Et chaque lourd piston dans la châudière immense,
Comme les deux talons d'un fort géant qui danse,
S'enfonce et se relève avec un sourd fracas.
Les leviers ébranlés entrechoquent leurs bras,
Les rouets étourdis, les bobines actives
Lancent leurs cris aigus, et les clameurs plaintives,
Les humaines chansons plus cuisantes, plus vives,
Se perdent au milieu de ce sombre chaos,
Comme un cri de détresse au vaste sein des flots...

(*Lazare.*)

BARTHÉLEMY ET MÉRY.

(1796) (1798)

MM. Auguste Barthélemy et Joseph Méry sont nés le premier à Marseille, et l'autre aux Aygalades, près de la même ville. Après quelques essais littéraires tentés séparément, la conformité de leurs goûts et de leurs opinions établit entre eux une liaison intime, et leur donna l'idée d'unir leurs travaux. Le fruit de cette singulière association fut la publication d'une série de poëmes satiriques qui eurent un grand succès. Les principaux de ces poëmes sont les *Sidiennes*, la *Villéiade*, la *Corbiéréide*, la *Peyronnéide*, la *Bacriade*, la *Censure*, *Douze journées*, ou les *Fastes de la Révolution*, et la *Némésis*, journal hebdomadaire en vers, qui parut pendant un an. MM. Barthélemy et Méry s'occupaient moins des questions littéraires que des questions politiques, et leurs œuvres, qui sentent nécessairement l'improvisation, se distinguent plus par la fécondité, la verve incisive et mordante et la facilité de la versification, que par les qualités poétiques. Le seul de leurs ouvrages où l'on remarque

de la poésie, est le *Napoléon en Egypte*, épopée en huit chants, où ils célèbrent en beaux vers l'expédition de Bonaparte en Égypte et en Syrie.

L'Armée traverse l'Arabie Pétrée.

I

LE DÉSERT.

Quelque temps nos soldats adressent leurs regrets
Aux coupoles du Caire, aux lointains minarets;
Mais bientôt à leurs yeux, dans l'horizon immense,
La ville disparaît, et le désert commence.

Solitude infertile où l'homme est seul debout!
Cercle démesuré dont le centre est partout!
Là, point de frais vallons où l'onde des collines
D'un portique détruit carresse les ruines;
Point de ces verts abris où sous un ciel d'airain,
Au murmure des eaux s'endort le pèlerin:
Du néant taciturne effroyable domaine!
L'œil distingue parfois, isolé dans la plaine,
Un palmier dont le sable étreint les derniers nœuds;
Des buissons de nopals, aux rameaux épineux,
Et les blocs qui, debout sur ces blanches savanes,
Immobiles signaux, guident les caravanes.
Souvent on voit passer sur l'horizon uni
Une autruche pesante, au long cou dégarni,
Qui, mêlée aux troupeaux des agiles gazelles,
S'éloigne en fatiguant ses impuissantes ailes:
On croirait voir, de loin, sur le sol découvert,
Un Arabe à cheval qui fuit dans le désert;
Et les soldats, rêveurs dans ces lieux solitaires,
Oubliaient la gaieté des marches militaires.
Qu'est devenu ce temps où, sur de frais sillons,

De l'Adige au Tésin, leurs joyeux bataillons,
Mêlant l'hymne de guerre aux airs de la folie,
Traversaient en chantant la riante Itálie,
Beau jardin, tout paré d'éclatantes couleurs,
Où les champs de bataille étaient des champs de fleurs?
Ainsi pense la foule; et pourtant, résignée,
Elle suit du désert la route désignée;
Et les jeunes soldats cherchent aux premiers rangs
Leur jeune chef à pied parmi les vétérans.
Il marche le premier; son plumet tricolore
Brille aux yeux des soldats comme ce météore
Qui, dans ces vieux déserts, sous un ciel ténébreux,
Vers les vallons promis entraînait les Hébreux.
Ainsi les bataillons sur une plaine nue
Poursuivent lentement leur marche continue.

II

LA SOIF.

Et déjà les soldats, sous un ciel ennemi,
Dans leur lit sablonneux douze fois ont dormi.
Mais bientôt la disette, effroyable fantôme,
Fléau des pèlerins qui troublent son royaume,
Arrive en étalant à leurs yeux consternés
Et sa langue livide et ses bras décharnés.
Le soldat cherche en vain des ondes salutaires;
La fièvre de la soif embrase ses artères,
Et le souffle rapide exhalé de ses flancs
Aspire chaque fois le sable aux grains brûlants:
Sur le flanc des chameaux les outres éntassées
Par l'importune soif vainement sont pressées;
Et les coursiers, cherchant l'humidité des eaux,
Dans l'arène embrasée enfoncent leurs naseaux.
Quelquefois cependant, l'instinct du dromadaire
Hume, en pressant le pas, le puits qui désaltère,

Saumâtre réservoir au voyageur offert
Comme une coupe étroite oubliée au désert :
Pareils à ces troupeaux qui, des plaines brûlées,
Accourent en bramant aux sources des vallées,
Les légers cavaliers, mêlés aux fantassins,
Précipitent leurs pas vers ces tièdes bassins,
S'y plongent tout vêtus, et d'une onde abondante
Éteignent le brasier de leur poitrine ardente.
Hélas! leurs compagnons, qui, par de lents efforts,
Mourants, se sont traînés vers ces humides bords,
Sollicitent en vain, pour leur bouche flétrie,
Une dernière goutte à la source tarie;
Et, tandis que leurs doigts, pressant le noir limon,
D'un reste de fraîcheur raniment leur poumon,
D'autres, plus effrénés, dans un accès de rage,
Égorgent les chameaux, compagnons du voyage,
Et leurs avides mains, qu'instruit le désespoir,
Des intestins sanglants fouillent le réservoir.

III

LE MIRAGE.

Soudain des cris de joie, éclatant dans la nue,
Raniment dans les cœurs l'espérance perdue :
Voilà que le désert, aux voyageurs surpris,
Déroule à l'orient de fortunés abris;
Une immense oasis, dans des vapeurs lointaines,
Avec ses frais vallons, ses humides fontaines,
Son lac étincelant, ses berceaux de jasmin,
Surgit à l'horizon du sablonneux chemin...
Salut! belle oasis! île de fleurs semée,
Vase toujours chargé des parfums d'Idumée!
Cette nuit, Bonaparte et ses soldats errants
Fouleront les sentiers de tes bois odorants;
Et sur les bords fleuris de tes fraîches cascades,

Sous la nef des palmiers aux mouvantes arcades,
Dans le joyeux bivac qui doit le réunir,
Des tourments du désert perdront le souvenir.
Doux rêves de bonheur! l'oasis diaphane,
Fantôme aérien, trompe la caravane;
Les crédules soldats, qu'un prestige séduit,
Vers le but qui s'éloigne errent jusqu'à la nuit.
Alors, comme un jardin qu'une fée inconnue
De sa baguette d'or dissipe dans la nue,
L'île miraculeuse, aux ombrages trompeurs,
Se détache du sol en subtiles vapeurs,
Disperse, en variant leurs formes fantastiques,
Ses contours onduleux, ses verdoyants portiques,
Et, des yeux fascinés trompant le fol espoir,
Mêle ses vains débris aux nuages du soir.

IV

ABATTEMENT DES SOLDATS. — PAROLES DE BONAPARTE.

Ils sont tous retombés sur leurs lits d'agonie;
Tous reprochent au ciel sa poignante ironie,
Et muets de stupeur, d'un œil désenchanté,
Contemplent du désert la pâle nudité.
Quelle nuit! du milieu de ces plaines fatales
De lugubres accents sortent par intervalles;
C'étaient les derniers sons, les soupirs déchirants,
Qu'à leurs tristes amis adressaient les mourants,
Lamentables adieux qu'une bouche flétrie
Mêlait avec effort au nom de la patrie.
Mais le chef de l'armée, escorté de flambeaux,
Secourable génie au milieu des tombeaux,
Sur ces couches de deuil que la fièvre désole
Allait semant partout sa magique parole :
« Soldats, c'est un combat que nous livrons ici;

« Le désert a lassé notre corps endurci,
« Nous vaincrons le désert; une telle victoire,
« Vétérans de Lodi, manquait à votre histoire.
Le excès du mal annonce un avenir plus doux;
« Vos tourments sont les miens, et j'ai soif comme vous. »
Et ces mots consolants, où son âme est empreinte,
Rallumaient dans les cœurs une espérance éteinte.
Le soldat, sur le sol languissamment couché,
A ce lâche trépas s'est lui-même arraché;
Il s'apprête à la marche, et sa vue attentive
Épie à l'orient une aurore tardive;
Elle luit, mais ses feux sur la plaine tombés
Dorent à l'horizon des nuages plombés.

V

LE SIMOUN.

L'air est calme, et pourtant, comme par un prodige,
L'épine des nopals frissonne sur leur tige,
Privé de ses rayons, le soleil élargi
Semble un disque de fer dans la forge rougi,
Et, lugubres signaux d'une crise prochaine,
Des bruits mystérieux résonnent dans la plaine.
Soudain, le chamelier, enfant de ce désert,
A montré le midi de tourbillons couvert.
« Voyez-vous, a-t-il dit, cette arène mouvante?
« Le simoun! le simoun!... » Ce long cri d'épouvante
Glace les bataillons dans la plaine arrêtés,
Et l'Arabe s'enfuit à pas précipités.
Il n'est plus temps : déjà le vent de flamme arrive;
Il pousse en mugissant son haleine massive,
Étend sur les soldats son immense rideau,
Et creuse sous leurs pieds un mobile tombeau,
La trompe gigantesque, en traversant l'espace,
Du sol inhabité laboure la surface,

Et son aile puissante au vol inattendu
Promène dans le ciel le désert suspendu.
Ainsi planait la mort dans la nue enflammée,
Ainsi le vent de feu grondait sur une armée,
Quand les Perses vainqueurs, de dépouilles couverts,
Du saint temple d'Ammon profanaient les déserts :
Sacriléges fureurs ! sous la dune brûlante
Le kamsin étouffa cette armée insolente,
Et, vingt siècles après, les peuples musulmans
Des soldats de Cambyse ont vu les ossements.
Mais de Napoléon l'étoile lumineuse
Suivait dans le désert la France aventureuse :
En vain le vent de flamme, élancé vers le nord,
Sur l'armée a vomi ses éléments de mort;
Expirante de soif, par l'ouragan brisée,
Enfin elle s'arrache à la zone embrasée;
Elle marche, et déjà, sous un ciel plus serein,
L'horizon se dévoile au soldat pèlerin.
Sous le repli lointain de la plaine blanchâtre,
Une riche contrée, immense amphithéâtre,
Déroule à l'orient ses ombrages confus,
Ses bois d'acacias, ses hauts palmiers touffus,
Et la brise du soir, de parfums enivrée,
Annonce au voyageur la mer de Césarée.

(*Napoléon en Egypte*, chant V.)

PONSARD.

(1814)

M. François Ponsard, poëte dramatique, membre de l'Académie française, est né à Vienne en Dauphiné. D'abord avocat, il a abandonné le barreau pour les lettres. Ses débuts au théâtre furent bril-

lants. En 1843, il fit représenter une tragédie de *Lucrèce*, dont le principal mérite était le naturel, la simplicité, l'élégance du style. Le public, fatigué des excès du drame romantique, l'applaudit avec enthousiasme et l'Académie française lui accorda un de ses prix. Depuis, M. Ponsard a donné *Agnès de Méranie*, *Ulysse*, *Charlotte Corday*, son chef-d'œuvre, et dans le genre comique, *Horace et Lydie*, *la Bourse*, *l'Honneur et l'Argent*, peinture vive et parfois éloquente du travers des gens qui préfèrent une fortune mal acquise à une honorable pauvreté. Le principal mérite de ces différentes pièces, tragédies et comédies, consiste dans le style. M. Ponsard écrit avec fermeté et souplesse, avec une élégance et une harmonie habilement étudiées, quelquefois avec une grandeur simple qui rappelle la manière de Corneille.

Le Cabinet de travail de Marat.

Entretien de Marat, de Danton et de Robespierre dans le cabinet de Marat. [1]

DANTON.

Le triomphe est complet. Nous sommes tout-puissants;
Le peuple élève aux cieux nos noms retentissants.
Tout nous appartient, clubs, comités, ministères,
Justice, emplois civils et forces militaires;
Et la Convention acclame sans débats
Nos décrets, qu'elle vote et ne discute pas.
La Gironde a longtemps balancé notre empire,
Les destins sont fixés et la Gironde expire.
La révolution est à nous cette fois.
— Eh bien! qu'en ferons-nous, puisqu'elle est à nous trois?

ROBESPIERRE.

La révolution n'appartient à personne,
Je ferai, quant à moi, ce que le peuple ordonne,

DANTON.

Eh! sans doute, le peuple est souverain, c'est dit;

1. Cet entretien rappelle, pour l'élévation, la vigueur, la simplicité familière, les dialogues politiques de Corneille.

Mais tu n'es pas aux clubs où cela s'applaudit.
Laissons donc entre nous ce mot sonore et vide ;
On sait bien que le peuple a besoin qu'on le guide.
  Je dis qu'il faut régler par un commun accord
La révolution dont nous tenons le sort.
— Voulez-vous la pousser jusques aux derniers actes,
Ouvrir aux passions toutes leurs cataractes,
Et tout bouleverser, au point que le soleil
N'aura pas encor vu cataclysme pareil ?
— Nous le pouvons. Pourtant, songez-y, vous dirai-je ;
Nous avons abattu le dernier privilége ;
Que reste-t-il encor qui puisse être emporté,
Sinon les fondements de la société ?
— Croyez-vous que la crise approche de son terme ?
Voulez-vous établir un gouvernement ferme ?
Nous le pouvons.— D'un mot, créateurs ou fléaux,
Nous allons faire l'ordre ou faire le chaos.
De l'audace, ai-je dit en lançant le tonnerre,
L'audace est l'instrument révolutionnaire ;
Mais après la bataille il faut pacifier.
Nous avons démoli, sachons édifier.
Autres sont les moyens de construire et d'abattre ;
S'il fallait faire peur quand il fallait combattre,
Quand nous avons vaincu nous devons consommer
L'œuvre républicaine en la faisant aimer.
Elle aura tous les cœurs si l'ordre recommence.
Pour cela que faut-il ? La force et la clémence.
L'égalité, respect à la Convention,
Gouvernement puissant, unité d'action,
Tout est là ! — Mais d'abord désarmons la Commune.
Deux souverainetés, c'est trop. Il n'en faut qu'une.
— Qu'en dis-tu, Robespierre ?

ROBESPIERRE.

Ah ! que demandes-tu ?
Je suis bien fatigué d'avoir tant combattu.

A quoi bon les efforts du patriote austère ?
La vertu fut toujours trop rare sur la terre,
Et l'on se décourage à poursuivre ici-bas
Le bien que l'on veut faire et que l'on ne fait pas.

(*A part.*) DANTON. (*Haut.*)

Bon ! sa vieille chanson ! — Essayons tous ensemble.

ROBESPIERRE.

Les essais ne sont pas si faciles qu'il semble.
La liberté ne vit que par les bonnes mœurs ;
Pour réformer l'État, réformez donc les cœurs ;
Sinon, vainqueurs d'un roi, mais vaincus par le vice,
Vous n'aurez fait bientôt que changer de service.
Eh bien ! substituer pour le commun bonheur
Les lois de la morale aux lois d'un faux honneur,
La raison éclairée au sombre fanatisme,
Le devoir au calcul, l'amour à l'égoïsme,
Développer l'essor des instincts généreux,
Ne pas souffrir qu'en France il soit un malheureux,
Fonder l'égalité, ce beau rêve du juste,
En faisant respecter ce qui doit être auguste,
Ce n'est pas là, Danton, l'effet d'un coup de main ;
C'est un travail immense et le chef-d'œuvre humain ;
Et la probité seule, alliée au génie,
Peut des mœurs et des lois créer cette harmonie.

DANTON, *à part.*

Déclamateur !

MARAT, *à part.*

Tartufe !

DANTON.

Un chef-d'œuvre en effet !
Pour en venir à bout dis-nous comment on fait.

ROBESPIERRE.

Cultivez la raison ; l'instruction première
Doit luire à tout le monde, ainsi que la lumière.
Formez la conscience, et d'abord sachez bien,

S'il ne parle de Dieu, que ce mot ne dit rien.
On foule aux pieds la loi qui n'a pas pour tutelle
Le dogme d'un Dieu juste et d'une âme immortelle.
— Dogmes consolateurs, soutenez l'innocent !
Troublez, dogmes vengeurs, le crime pâlissant !
Célestes alliés de la justice humaine,
Épurez, exaltez l'âme républicaine !
Vous faites les héros, et l'athéisme abject
Fait le tyran cruel et le lâche sujet.

DANTON.

D'accord : et je partage en tout point ta doctrine;
Encor faut-il du temps avant qu'on l'enracine.
Les enfants grandiront sans doute, et leur raison
Portera d'heureux fruits quand viendra la saison ;
Mais le peuple actuel, qui manqua de bons maîtres,
Nous peut, en attendant, jeter par les fenêtres.
— Je ne vois rien d'où sorte un prochain résultat ;
J'entends le philosophe et non l'homme d'État.
J'ai peur qu'à dire vrai tes regards ne se noient
Dans un fond vaporeux dont les lignes ondoient,
Et que tous ces grands mots, bonheur, vertu, raison,
Dont la demi-lueur flotte sur l'horizon,
N'éclairent qu'une vague et fausse perspective
Qu'on voit s'évanouir aussitôt qu'on arrive.

ROBESPIERRE.

Oui, je sais que ces mots excitent tes dédains ;
Ils faisaient, avant toi, rire les Girondins.
Tous les ambitieux ont eu cette méthode.
Le matérialisme à leurs plans est commode.
Corrompus, corrupteurs, ils avaient observé
Qu'on asservit sans peine un peuple dépravé.
César, qui méditait l'esclavage de Rome,
Soutient qu'après la mort rien ne survit à l'homme.
Mais Socrate mourant entretient ses amis
Des immortels destins que Dieu nous a promis.

— Je sais aussi, je sais que la vertu succombe;
Le chemin du devoir est celui de la tombe.
Haï, calomnié dans ses meilleurs desseins,
L'homme intègre est toujours entouré d'assassins.
Eh bien ! je m'abandonne à leurs mains scélèrates.
Je boirai sans regret la coupe de Socrates.

DANTON, *toujours debout.*

On ne te l'offre pas. — Voyons, parle, Marat.

MARAT, *toujours assis.*

Ah ! tu t'abaisses donc jusqu'à moi, frère ingrat?
Et Marat n'est donc plus ce maniaque acerbe
Qui compromet les plans de Danton le superbe?
(*Regardant Robespierre.*) (*Regardant Danton.*)
Je ne suis ni cafard, ni faiseur de discours,
Et vais tout droit au but, par des chemins très-courts.
Eh bien ! la liberté ne sera pas fondée,
Si l'on ne suit ma simple et lumineuse idée.
On la connaît déjà ; je l'ai dans mes écrits
Indiquée aux penseurs, et non aux beaux esprits.
— Il faut qu'on nomme un chef, un tribun militaire,
Un dictateur ; le nom ne fait rien à l'affaire ;
Il faut que ce tribun, entouré de licteurs,
Recherche et mette à mort tous les conspirateurs,
De crainte des abus, que son unique tâche
Soit de faire tomber les têtes sous la hache,
Et qu'un boulet aux pieds, insigne du pouvoir,
L'enchaîne au châtiment, s'il manque à son devoir.
— Je coupe ainsi d'un coup les trames qu'on prépare,
Et j'épargne le sang dont il faut être avare.

DANTON, *à Robespierre.*

Toujours fou !

MARAT.

L'an passé, c'était encor plus sûr.
Nous jouirions déjà du calme le plus pur.
Cent têtes qu'il fallait couper en temps utile

Nous auraient dispensés d'en couper trois cent mille.

ROBESPIERRE.

Trois cent mille !

MARAT.

Ah ! Danton, j'avais espoir en toi,
Je voulais te donner ce redoutable emploi ;
Ton audace m'a plu, mais j'ai connu bien vite,
Que l'audace était grande et la sphère petite.
Ton esprit ne sait pas planer dans ces hauteurs
Où tout scrupule échappe aux vrais législateurs.
Les terrestres liens t'empêchent de m'y suivre;
D'un misérable orgueil ta parole t'enivre ;
Des flatteurs empressés te prodiguent l'encens;
L'or, l'amour, les festins ont captivé tes sens,
Et la dépouille belge, hélas! est la Capoue,
Où le victorieux dans la mollesse échoue.

ROBESPIERRE, *à demi voix.*

J'en connais de plus fous.

MARAT.

J'ai, la lanterne en main,
Cherché ; je n'ai point vu d'homme sur mon chemin
(*Regardant Danton.*) (*Regardant Robespierre.*)
L'un manque de grandeur, et l'autre de courage.
Alors ce sera moi qui ferai votre ouvrage.

DANTON

Enfin, que veux-tu donc?

MARAT.

Je ne pense pas, moi,
Que tout soit terminé dès qu'on n'a plus de roi.
C'est le commencement. — Je sais que chez les nôtres,
Quelques-uns ne voulaient que la place des autres,
Et tiennent que chacun doit être satisfait,
Quand ce sont eux qui font ce que d'autres ont fait.
Leur révolution se mesure à leur taille.
— Ce n'est pas pour si peu, Danton, que je travaille.

Ami du peuple hier, je le suis aujourd'hui.
J'ai souffert, j'ai lutté, j'ai haï comme lui;
Misère, oubli, dédain, hauteur patricienne,
Ses affronts sont les miens; sa vengeance est la mienne.
Il le sait; il défend celui qui le défend.
Or, je porterai loin son drapeau triomphant! —
Il ne me suffit pas d'un changement de forme,
Au sein des profondeurs j'enfonce la réforme;
Je veux, armé du soc, retourner les sillons;
A l'ombre les habits! au soleil les haillons!
Je veux que la misère écrase l'opulence,
Que le pauvre à son tour ait le droit d'insolence,
Qu'on tremble devant ceux qui manqueront de pain,
Et qu'ils aient leurs flatteurs, courtisans de la faim.
Chapeau bas, grands seigneurs, bourgeois et valetaille!
Vos maîtres vont passer : saluez la canaille!
— Oh! ce sont des plaisirs lentement savourés,
Et qui compensent bien tant d'affronts dévorés,
Que cet abaissement d'une classe arrogante,
Se parant gauchement de la veste indigente,
S'exerçant aux jurons, et, chute sans grandeur,
Des cris qu'elle déteste exagérant l'ardeur!

DANTON.

Morbleu! — la liberté ne veut pas de despotes.
Chapeau bas, grands seigneurs! chapeau bas, sans-culottes!
Et saluez la loi, non les individus;
Car ce n'est qu'à la loi que ces respects sont dus.
Le nouveau droit commun confond toutes les classes;
Je ne distingue plus ni familles ni races;
Le peuple est tout le monde, et les nobles anciens,
Tombés nobles, se sont relevés citoyens!

MARAT.

Tu n'y compre nds rien.

DANTON, *éclatant enfin.*

Non, je n'ai pas ce génie;

Je veux tout simplement briser la tyrannie ;
Qu'elle vienne d'en haut, qu'elle vienne d'en bas,
Elle est la tyrannie, et je ne l'aime pas.

MARAT.

C'est fort bien, va du pauvre au riche que tu flattes,
Prends-toi d'amour subit pour les aristocrates ;
Va, va, ce n'est pas toi qui les peux relever ;
— Prends garde de te perdre en voulant les sauver.
Quant au peuple, il saura se passer de ton aide.
— Tu m'as interrogé, je t'ai dit le remède...

DANTON.

Beau remède !

MARAT.

Nommez sans délai, sans retard,
Nommez un dictateur. — Demain sera trop tard.
Le peuple vengera lui-même son injure,
Et ce sera terrible, alors, je vous le jure.
Rien n'arrêtera plus l'effusion du sang;
Moi-même à la régler je serais impuissant.
Le peuple brandissant le glaive de l'archange :
« Bavardez, dira-t-il, bavardez, — je me venge. »
Et son glaive au fourreau ne sera point remis,
Qu'il n'ait exterminé ses derniers ennemis :
Courtisans, financiers, accapareurs, pirates,
Robins, calotins, bref, tous les aristocrates.

DANTON.

Aristocrates ! bah ! vieux mot, spectre abattu !
— Où sont-ils? qui sont-ils ? à quoi les connais-tu ?

MARAT.

C'est facile : les mains blanches et délicates,
Les dentelles, l'habit de soie, — aristocrates !
Quiconque est en voiture, ou sort de l'Opéra,
Tient maison, a valets, chevaux, et cætera,
Aristocrate ! — On peut le tuer sans scrupule.

DANTON, *à Robespierre.*

C'est la pleine démence.

ROBESPIERRE.

Atroce et ridicule!

DANTON, *à Marat.*

La fièvre est dans tes yeux et brise ton accent;
Les persécutions ont enflammé ton sang;
Les cachots souterrains, qui t'ont prêté leur ombre,
Ont laissé sur ton cœur quelque chose de sombre.
Repose-toi, Marat, et sache à ce propos
Que la Convention te permet le repos.

MARAT.

C'est beaucoup d'intérêt; merci, je t'en dispense.
Je ne suis pas encore si malade qu'on pense.
Sois tranquille; il me reste, en ce corps si chétif,
Pour ôter plus d'un masque un sang assez actif.
Oui, j'ai vécu trois ans dans les caves funèbres.
Comme l'oiseau de nuit, j'ai hanté les ténèbres.
J'en suis fier; c'est de là que, malgré les tyrans,
La vérité dardait ses rayons pénétrants.
Et voilà donc le fruit de mes longues alarmes!
Ainsi contre moi-même on en tire des armes!
« L'homme des souterrains est sanguinaire et fou;
« J'ai la soif d'un vampire et les yeux d'un hibou;
« Ambitieux, dit l'autre; et c'est encor clémence,
« Quand je suis seulement accusé de démence. »
Ambitieux! Pourquoi? j'ignore les besoins.
(*Il montre son logement.*)
Voyez : quel Phocion s'est contenté de moins?
— Un fou! — mais j'en appelle à ma plume savante;
J'ai fait jusqu'à ce jour vingt livres, et m'en vante.
— Un homme sanguinaire! Ah! je fus toujours doux,
Cœurs sensibles et bons, je m'en rapporte à vous!
C'est la sainte équité, c'est la philanthropie
Qui m'ont seules armé contre une caste impie.

Il me fut démontré qu'épargner cent coquins,
C'est vouer à la mort mille républicains;
Dès lors quel cœur de fer, quel homme sans entrailles
Eût condamné la France à tant de funérailles?
Et quand c'est pour sauver tout un peuple innocent,
Sied-il de marchander quelques gouttes de sang?
— Par exemple, à quoi donc vous sert la guillotine,
Puisque vous laissez vivre et Biron et Custine?

DANTON.

Comment! deux généraux!

MARAT.

Deux Dumouriez! — Pourquoi
N'extermine-t-on pas la famille du roi?

DANTON.

Des femmes!

MARAT.

Que fait-on, — l'échafaud les demande, —
De Vergniaud, de Brissot et de toute leur bande!

DANTON.

Des représentants!

MARAT.

Non; des rebelles, morbleu!
Barbaroux, leur ami, met l'Occident en feu.
Plus d'une fois déjà j'ai demandé leurs têtes,
Mais la Convention ne lit pas mes requêtes;
On me croit moribond, n'est-il pas vrai? tout beau!
Messieurs; ne pleurez pas déjà sur mon tombeau.
(Il montre une lettre sur la table.)
Cette troisième lettre est aux autres pareille;
Si la Convention fait encor sourde oreille,
Malade, frisonnant, fièvreux, je me ferai
Porter à la tribune et je vous la lirai.
Pour toi, Danton, j'aurai l'œil sur tes défaillances
Ami de Dumouriez, veille à tes alliances!
Je ne sais par quel dieu son bras fut désarmé;

Mais Achille a paru bien mou, le trente-un mai.
Adversaire courtois, sous une forme rude,
Tu frappais la Gironde avec mansuétude :
Tu regrettais de vaincre et de couper les fleurs
Dont s'émaillait l'esprit de ces jolis parleurs,
Si bien que, débutant par des coups de tonnerre,
L'orage s'épuisait en fracas débonnaire.
La haine est pour ton cœur un fardeau trop pesant?
Tant pis ! — Il faut haïr un parti malfaisant.
L'indulgence est un jeu plus brillant, je l'avoue,
Mais un jeu dangereux pour celui qui le joue.

DANTON.

Fais ce que tu voudras, morbleu ! — Je suis dressé
A menacer, et non à me voir menacé.
Je m'appelle Danton. — Vois-tu cette main large
Qui broie un trône, et lance un peuple au pas de charge?
Ne la trouves-tu pas assez forte, dis-moi,
Pour t'écraser toi-même en s'abattant sur toi ?
— Va, ma tête est solide encor sur mon épaule;
La révolution tourne autour de ce pôle.
Trouve un autre Danton, si tu peux ! — Jusque-là,
Regarde avec respect la tête que voilà.
Écoute, je suis franc ; ne craignant rien au monde,
J'ai voulu, comme vous, abbattre la Gironde.
Si j'avais appuyé ceux que j'ai combattus,
Ils seraient les vainqueurs, vous seriez les battus.
J'ai voulu leur défaite et ne veux pas leurs têtes ;
Ils sont représentants aussi bien que vous l'êtes ;
Je ne veux plus livrer ce nom à des mépris
Que le peuple déjà n'a que trop bien appris.
Plus d'échafaud, d'ailleurs, ni pour eux, ni pour d'autres !
— Mes yeux ne sont pas plus timides que les vôtres;
Je comprends un moment de colère, un frisson,
Un vertige sanglant qui trouble la raison,
Déchaîne les instincts de la bête féroce,

Et pousse tout un peuple à quelque drame atroce.
L'humanité gémit et se voile le front;
C'est la vengeance, c'est épouvantable et prompt.
— Mais que la fièvre cesse et la soif soit la même!
Ériger froidement l'échafaud en système!
Fi donc! — j'aimerais mieux, mourant avec honneur
Être guillotiné qu'être guillotineur!

MARAT.

A ton gré!

ROBESPIERRE.

Citoyens, trêve à cette dispute!
Le patriote est calme et gravement discute!

DANTON.

Morbleu! je parle haut et ne pratique pas
La prudence de ceux qui s'indignent tout bas.

MARAT.

Le silence est habile, et plus d'un bon apôtre
Sait, entre deux partis, ménager l'un et l'autre.

ROBESPIERRE.

Je ne ménage rien, Marat.— Quand il le faut,
Je suis homme, Danton, à savoir parler haut.
— Toujours le bien public me dicta ma réponse;
Et puisque vous voulez qu'ici je me prononce,
Deux partis dangereux se disputent l'État:
L'un pousse à la faiblesse, et l'autre à l'attentat,
Ceux-là, les corrompus, sont prompts à l'indulgence;
Ceux-ci, les forcenés, ne rêvent que vengeance;
Les uns veulent fonder, noblesse pire encor,
La noblesse bourgeoise et le règne de l'or;
Les autres, appelant le pillage à leur aide,
Lâchent les indigents sur celui qui possède.
C'est le vice ou l'excès.— Eh bien! je ne suis pas
Du parti des Verrès, ni des Catilinas...

— J'aime le peuple; — à lui le souverain pouvoir!

Mais je ne fais appel qu'à l'instinct du devoir.
Je parle au dévouement, et non pas à l'envie ;
Ma voix par la morale au bonheur le convie.
Quand luiront-ils pour nous ces beaux jours fraternels ?
Quand nous ne craindrons plus les complots criminels.
L'échafaud jusqu'alors est encor salutaire ;
L'homme juste, à regret, s'en fait une arme austère ;
C'est aux mains des vertus qu'il remet la terreur ;
Il punit sans faiblesse et punit sans fureur.

DANTON.

J'entends : une façon de tuer pastorale,
Un bourreau vertueux pratiquant la morale !

ROBESPIERRE.

Il est vrai que septembre y va d'autre façon,
Et peut, quant aux bourreaux, nous faire la leçon.

DANTON.

Ah ! septembre ! — c'est bien.— O justice dernière !
Il me manquait encor d'indigner Robespierre !
Puisqu'un homme sans haine et sans mauvais orgueil
Ne reçoit nulle part un généreux accueil,
Puisqu'on ne trouve ici, pour raison politique,
Que fureur insensée ou chimère emphatique,
Adieu.— J'ai pu faillir. Dans le feu des combats
Quel est le combattant qui ne s'emporte pas ?
Mais la postérité dira, pour être juste,
Qu'un souffle humain sortait de ce poumon robuste ;
Qu'implacable au superbe, et clément au vaincu,
Ma colère au combat n'a jamais survécu.

(*Il sort.*)

Danton, Robespierre et Marat.

Charlotte Corday demande à Barbaroux, un des Girondins proscrits, lequel est le plus odieux des proscripteurs. Barbaroux lui répond :

Certes, je hais Danton ; septembre est entre nous.
Tout lui semble innocent, par la victoire absous ;
L'audace et le succès, voilà sa loi suprême.
De sa propre vigueur il s'enivre lui-même ;
Et montant d'un excès à des excès plus grands,
Il sert la liberté comme on sert les tyrans.
Mais enfin ce n'est pas un homme qu'on méprise,
Madame, il est puissant ; dans les moments de crise
Il trouve d'un coup-d'œil le moyen opportun ;
C'est un homme d'État caché sous un tribun.
Ses mots sont décisifs ; son éloquence inculte
Fait éclater sa foudre au milieu du tumulte ;
Cruel et généreux, il connaît la pitié ;
Il frappe sans remords, mais sans inimitié.
De crime et de grandeur formidable assemblage,
La révolution l'a fait à son image ;
Et pour vous dire tout, j'ai peut-être regret
De n'avoir pas reçu la main qu'il nous offrait.

CHARLOTTE CORDAY.

Et Robespierre ?

BARBAROUX.

Oh ! lui, c'est chose différente,
Ame sèche et haineuse, et vanité souffrante,
Dans tous ses ennemis il voit ceux de l'État,
Et dans sa propre injure, un public attentat.
En ce point seulement à Danton il ressemble,
Qu'auprès du sang versé l'un ni l'autre ne tremble,
Ignorant tous les deux que le péril pressant
N'excusera jamais la mort d'un innocent.

Ils diffèrent d'ailleurs d'esprit et d'apparence,
Comme la passion, de la persévérance.
L'un, fougueux, se repose après avoir vaincu ;
L'autre avance toujours, tenace et convaincu,
Et succédant aux chefs qui restent en arrière,
De la dernière place il passe à la première.
Laborieux rhéteur, son travail incessant
D'un effort acharné cherche un génie absent ;
Et tandis que Danton, amoureux du caprice,
Abandonne sa verve à l'heure inspiratrice,
Lui fatigue sa plume à polir, jour et nuit,
De creux discours enflés de mots qui font du bruit,
Où tout ce que j'ai pu comprendre, c'est qu'il rêve
L'idéal de Rousseau dont il se dit l'élève.
En théorie autant il paraît absolu,
Autant pour les moyens il est irrésolu ;
Lorsque Danton agit, Robespierre déclame
Ses lieux communs sans ordre et ses phrases sans âme.
Quel sera le plus fort, Robespierre ou Danton ?
La médiocrité l'emportera, dit-on.
En somme, quoique l'un souille son énergie;
Quoique de plus de sang il ait la main rougie;
Que sa soif de plaisirs puise partout l'argent,
Au lieu que l'autre est pur au point d'être indigent ;
Quoiqu'il ne croie à rien, si ce n'est à lui-même,
Au lieu que Robespierre a foi dans son système,
On aura pour Danton une moindre rigueur ;
La passion l'excuse ; on sent en lui du cœur.
Mais Marat! ce bandit qui dans le sang se vautre
Sans l'audace de l'un et sans la foi de l'autre,
Qui tue avec bonheur, par instincts carnassiers,
Qui prêche le pillage aux appétits grossiers,
Quoi que d'autres aient fait, il fait bien pire encore :
Eux déchirent la France, et lui la déshonore...
Un visage livide et crispé par la fièvre,

Le sarcasme fixé dans un coin de la lèvre,
Des yeux clairs et perçants, mais blessés par le jour;
Un cercle maladif qui creuse leur contour;
Un regard effronté qui provoque et défie.
L'horreur des gens de bien dont il se glorifie,
Le pas brusque et *coupé* du pâle scélérat,
Tel on se peint le meurtre, et tel on voit Marat.
— Que fait-il? où vit-il? et de quelle manière?

— Tantôt il cherche l'ombre et tantôt la lumière,
Selon qu'il faut combattre ou qu'il faut égorger,
Présent pour le massacre, absent pour le danger.
Mais le combat fini, c'est alors qu'il se montre.
C'est l'heure de la proie. Alors si l'on rencontre
Un homme, les bras nus, le bonnet rouge au front,
Sabres et pistolets pendus au ceinturon,
Si cet homme applaudit pendant que l'on égorge
Les malheureux vaincus dont la prison regorge,
C'est Marat! — Quand le peuple, à qui manque le pain,
Écoute aveuglément les conseils de la faim,
Celui qui, dégradant les misères publiques,
Pousse la multitude à piller les boutiques,
Celui qui veut montrer comme un épouvantail
Quelques marchands de blé pendus à leur portail,
C'est Marat! — Quelquefois la tribune est souillée
Par un homme en casquette, en veste débraillée,
Qui se croise les bras, et d'un air outrageux
Semble étaler l'orgueil de ses haillons fangeux;
Écoutez-le parler : « Il faut qu'on institue
Un magistrat du meurtre, un dictateur qui tue. »
C'est Marat, c'est Marat! — Pour le peindre d'un trait,
Il m'a dit de sang-froid, tout comme il le ferait,
Que l'unique moyen de calmer nos tempêtes,
C'est d'abattre deux cent soixante mille têtes!
Voilà son taux. — Deux cent soixante seulement!

Jusques à trois cent mille il monte rarement...
On l'a hué, flétri, bafoué, confondu;
A chaque flétrissure un crime a répondu;
Vainement les soufflets sont tombés sur sa joue,
Le crime allait croissant, le sang lavait la boue:
Ceux qui l'ont offensé sont tous morts ou proscrits
Et l'épouvante enfin l'a sauvé du mépris. [1]

(*Charlotte Corday*, acte III, scène I.)

ÉMILE AUGIER.

(1820)

M. Émile Augier, poëte comique, membre de l'Académie française, est né à Valence en Dauphiné. En 1844, il débuta au théâtre par une petite comédie en deux actes, intitulée *la Ciguë*, imitation plus spirituelle qu'exacte des mœurs antiques, dont le succès, mérité par des scènes charmantes et des vers pétillants d'esprit, rappela celui qu'avait obtenu, l'année précédente, la tragédie de *Lucrèce*, de M. Ponsard. Les deux poëtes furent dès lors considérés comme les chefs de la réaction contre les excès dramatiques du romantisme. Depuis, M. Augier a fait représenter, avec des succès divers, une douzaine de pièces, dont les principales en vers sont : *Un homme de bien, l'Aventurière, Gabrielle, Philiberte*, et surtout *la Jeunesse*, son chef-d'œuvre et une des meilleures comédies de notre époque. On trouve dans toutes ces pièces un esprit fin, enjoué, railleur, un art savant et ingénieux, un langage franc, hardi, plein de traits heureux et piquants, qu rachètent le tour maniéré de certaines pensées et la familiarité un peu crue de quelques expressions

Paris et la Campagne.

Madame Huguet, femme pauvre, qui a usé son âme et son cœur pour paraître riche, ne croit plus qu'à l'argent. Aussi,

---

1. L'autorisation d'insérer les morceaux de MM. Ponsard, Augier et Victor de Laprade a été obligeamment accordée par M. Michel Lévy, leur éditeur.

elle ne rêve pour son fils Philippe qu'un mariage d'ambition, fait n'importe comment, et l'opulence acquise à tout prix. Elle gourmande Hubert, époux de sa fille Mathilde, honnête homme qui, dégoûté des bassesses qu'il faut commettre pour réussir à Paris, se retire dans ses champs pour y mener une vie modeste, mais heureuse et indépendante. Hubert et Mathilde voudraient attirer Philippe chez eux; ils font une satire piquante de la vie de Paris et un charmant éloge de la vie à la campagne.

MADAME HUGUET.

Nul chagrin n'est durable,
Et la pauvreté seule est un mal incurable.

HUBERT.

Belle morale? — Hé bien! c'est ainsi qu'à Paris
Sont contraints de penser les plus sages esprits;
La cause? — Encombrement des carrières civiles!
La cause? — Emportement de nos champs vers les villes,
Des villes vers Paris. Le fermier de son fieu [1]
Fait orgueilleusement un robin de chef-lieu; [2]
Le robin, enhardi par un succès facile,
Envoie imprudemment son fils dans la grand'ville;
La France s'y bouscule; et le Parisien
Après s'être épuisé pour vivre dit au sien :
« Je ne peux rien pour toi, la route est obstruée;
« Si tu n'es pas de force à faire ta trouée,
« Il faut te faufiler, être mince et glissant,
« Autour de toi ne rien garder d'embarrassant,
« Et me crever d'abord toutes ces boursouflures
« De jeunesse et d'honneur qui gênent tes allures.
« Courage, mon garçon! de toi-même vainqueur,
« Pour faire argent de tout, commence par ton cœur!
« Sois malheureux plutôt que d'être misérable,

1. *Fieu*, fils. (Expression usitée en Champagne.)
2. *Robin*, homme de *robe*, magistrat, avocat, avoué, notaire.

« Car la pauvreté seule est un mal incurable. »

MADAME HUGUET.

Je déplore avec vous un tel encombrement;
Mais trouvez un moyen d'en sortir autrement!

MATHILDE, *sa fille.*

Et comment se fait-il, voilà ce que j'admire,
Qu'aucun père à son fils ne s'avise de dire :
« Paris est encombré de hardis compagnons;
« Retourne aux champs déserts, aux champs d'où nous [venons;
« Portes-y ta jeunesse et tes saines idées;
« Qu'elles jouissent là de leurs franches coudées,
« Et, qu'au lieu d'épuiser en arides travaux
« La source des vrais biens pour en payer de faux,
« Loin des servilités dont la ville te somme,
« Tu puisses te donner le luxe d'honnête homme! »

MADAME HUGUET.

Veux-tu dire par là que Philippe aujourd'hui
Ferait mieux de placer en biens fonds?...

HUBERT.

Cent fois oui.

MADAME HUGUET.

Mais il serait plus pauvre encore, car la terre
Ne rapporte que trois.

HUBERT.

A son propriétaire :
Plus quatre à son fermier, quelquefois cinq et plus;
Ce qui fait huit ou neuf, s'il n'est pas trop obtus.

MADAME HUGUET.

Vous me croyez aussi par trop Parisienne:
Quelle terre a jamais rendu neuf?

HUBERT.

Mais... la mienne;
Et j'en connais une autre à vendre qui la vaut.

MADAME HUGUET.

Tout cela n'entre pas très-bien dans mon cerveau;

Mais qu'il se fasse ici neuf mille francs de rente,
Je l'admets : à Paris il s'en fera quarante.

MATHILDE.

Crois-tu qu'il en sera plus riche?

MADAME HUGUET.

Oui, je le crois.

MATHILDE.

Sur nos neuf mille francs nous en épargnons trois.

MADAME HUGUET.

Bah!

MATHILDE.

Rien ne coûte ici des choses de la vie;
Notre table est toujours abondamment servie :
C'est la chasse qui paie avec la basse-cour ;
Nous avons neuf chevaux, des chevaux de labour
Si tu veux, mais qui vont encore à la voiture,
Et même n'y font pas trop mauvaise figure.
Nous avons cinq valets, valets de ferme, soit!
Mais dont le dévouement à rien n'est maladroit.
Le pain se fait chez nous, et chez nous la lessive;[1]
Et la terre est si bonne envers qui la cultive
Qu'elle nous donne encore, outre tous ses produits,
Notre provision de bois, de vin, de fruits.
Enfin notre maison est assez spacieuse
Pour laisser croître en paix la plante précieuse,
Celle qui manque d'air sous vos plombs étouffants,
L'ornement du foyer, le respect des enfants.

(*La Jeunesse*, acte V, scène I.)

---

1. *Lessive*. C'est un de ces mots crus qui n'effarouchent pas la muse de M. Augier.

VICTOR DE LAPRADE.

(1812)

M. Victor de Laprade, membre de l'Académie française et professeur de littérature à la Faculté des lettres de Lyon, est né à Montbrison, petite ville du département de la Loire. Il a publié quatre volumes de poésie, intitulés : *Odes et Poëmes*, dont le principal est le poëme de *Psyché*, où une jeune fille, symbole de l'âme humaine, converse avec toutes les puissances de la nature, avec les arbres, les fleuves, les oiseaux, les vents, et fait un peu l'histoire de toutes les âmes ; — *Poëmes évangéliques*, inspirés par la lecture et la méditation des principaux événements de l'Evangile ; — *Symphonies*, poëmes, odes, stances, où les oiseaux, les torrents, les chênes parlent et forment un concert, une symphonie à la gloire de l'univers visible ; — *Idylles héroïques*, trois poëmes, où l'homme est ramené au bien, au vrai Dieu, par la peinture des scènes de la vie champêtre et des joies du foyer domestique, comme par les spectacles grandioses de la nature alpestre.

M. de Laprade est le représentant le plus éminent de la poésie symbolique dans notre littérature. Esprit élevé, passionné pour les symboles et les hautes spéculations idéales, doué du sentiment du paysage, il excelle à faire parler toutes les voix de la nature, à qui il prête un langage plein de fraîcheur, de grâce, de noblesse et de grandeur.

La Mort d'un Chêne.

Quand l'homme te frappa de sa lâche cognée,
O roi qu'hier le mont portait avec orgueil,
Mon âme, au premier coup, retentit indignée,
Et dans la forêt sainte il se fit un grand deuil.

Un murmure éclata sous ses ombres paisibles ;
J'entendis des sanglots et des bruits menaçants ;
Je vis errer des bois les hôtes invisibles,
Pour te défendre, hélas ! contre l'homme impuissants.

Tout un peuple effrayé partit de ton feuillage,
Et mille oiseaux chanteurs, troublés dans leurs amours,

Planèrent sur ton front comme un pâle nuage,
Perçant de cris aigus tes gémissements sourds.

Le flot triste hésita dans l'une des fontaines;
Le haut du mont trembla sous les pins chancelants ;
Et l'aquilon roula dans les gorges lointaines
L'écho des grands soupirs arrachés à tes flancs.

Ta chute laboura, comme un coup de tonnerre,
Un arpent tout entier sur le sol paternel;
Et quand son sein meurtri reçut ton corps, la terre
Eut un rugissement terrible et solennel :

Car Cybèle t'aimait, toi l'aîné de ses chênes,
Comme un premier enfant que sa mère a nourri,
Du plus pur de sa sève elle abreuvait tes veines,
Et son front se levait pour te faire un abri.

Elle entoura tes pieds d'un long tapis de mousse,
Où toujours en avril elle faisait germer
Pervenche et violette à l'odeur fraîche et douce,
Pour qu'on choisît ton ombre et qu'on y vint aimer.

Toi, sur elle épanchant cette ombre et tes murmures,
Oh! tu lui payais bien ton tribut filial!
Et chaque automne à flots versait tes feuilles mûres,
Comme un manteau d'hiver sur le coteau natal.

La terre s'enivrait de ta large harmonie;
Pour parler dans la brise, elle a créé les bois :
Quand elle veut gémir d'une plainte infinie,
Des chênes et des pins elle emprunte la voix.

Cybèle t'amenait une immense famille;
Chaque branche portait son nid ou son essaim :

Abeille, oiseaux, reptile, insecte qui fourmille,
Tous avaient la pâture et l'abri dans ton sein.

Ta chute a dispersé tout ce peuple sonore :
Mille êtres avec toi tombent anéantis ;
A ta place, dans l'air, seuls voltigent encore
Quelques pauvres oiseaux qui cherchent leurs petits.

Dis adieu, pauvre chêne, au printemps qui t'enivre.
Hier, il t'a paré de feuillages nouveaux:
Tu ne sentiras plus ce bonheur de revivre.
Adieu les nids d'amour qui peuplaient tes rameaux.

Adieu les noirs essaims bourdonnant sur tes branches,
Le frisson de la feuille aux caresses du vent,
Adieu les frais tapis de mousse et de pervenches
Où le bruit des baisers t'a réjoui souvent.

O chêne, je comprends ta puissante agonie !
Dans sa paix, dans sa force, il est dur de mourir;
A voir crouler ta tête, au printemps rajeunie,
Je devine, ô géant! ce que tu dois souffrir.

Car j'ai pour les forêts des amours fraternelles;
Poëte vêtu d'ombre, et dans la paix rêvant,
Je vis avec lenteur, triste et calme, et, comme elles,
Je porte haut ma tête, et chante au moindre vent.

Je crois le bien au fond de tout ce que j'ignore;
J'espère malgré tout, mais nul bonheur humain :
Comme un chêne immobile, en mon repos sonore,
J'attends le jour de Dieu qui nous luira demain.

En moi de la forêt le calme s'insinue ;
De ses arbres sacrés, dans l'ombre enseveli,

J'apprends la patience aux hommes inconnue,
Et mon cœur apaisé vit d'espoir et d'oubli.

(*Odes et Poëmes, le Poëme de l'Arbre.*)

A mon Fils.

Enfant, toi qui m'es cher moins à cause de moi
Que pour le sang des miens qui doit revivre en toi,
Pour le sang de mon père et de ta sainte aïeule,
La prière, ô mon fils, sur toi parlera seule;
Et mes vœux resteront, malgré mon doux transport,
Graves comme la vie en face de la mort.
Tu n'auras pas toujours, jeune âme qui sommeilles,
Ce frais sourire en fleur sur tes lèvres merveilles :
Mûri, comme nous tous, par un savoir fatal,
Tu goûteras aux fruits et du bien et du mal.
T'irai-je souhaiter, dans le temps de l'épreuve,
Les fontaines de miel où l'âge d'or s'abreuve,
Et, pour toi, téméraire à tenter le Seigneur,
Implorer ce que l'homme a nommé le bonheur?
Ah! peut-être enivré des faux biens qu'on envie,
Tu boiras des poisons dans la coupe de vie.
Oui, sois exempt des maux sans fruit pour la vertu
Dont on meurt longuement sans avoir combattu.
Mon Dieu! mesurez-lui la souffrance et les chutes;
Surtout armez ses reins pour soutenir nos luttes;
Qu'il soit, même en tombant, plus fort que la douleur,
Et n'ait jamais souffert sans devenir meilleur.
Donne-lui, pour marcher dans le chemin du juste,
Une saine raison, un sang calme et robuste,
Un cœur qui, sans rêver les orgueilleux sommets,
Ferme en son droit sentier ne recule jamais.
Fais rayonner en lui, si parfois il chancelle,
De l'âme de sa mère une seule étincelle;

L'ange, au séjour de paix revenu triomphant,
Peut transmettre ton glaive au fils de son enfant.

Mère! quoiqu'à son nom, de là haut, tu répondes,
Tu ne l'as vu ce fils qu'à travers d'autres mondes.
Ah! quand vint notre espoir luire à ton lit de mort,
De ton cœur résigné, va, j'ai compris l'effort!
Moi, dans tout mon amour pour cette fleur si chère,
Non, je n'ai pas connu le bonheur d'être père;
Puisqu'en mes bras tous deux je n'ai pu vous tenir,
Et poser sur ton front ta main pour le bénir.
Je cherche, hélas! autour de sa tête innocente
Ton sourire, ô ma mère, et ta parole absente.
Je sais, du moins, qu'heureuse en ta gloire aujourd'hui,
Tu veilles de là-haut sur son père et sur lui;
Et quand, sur son berceau, par delà son jeune âge,
Je rêve en cet enfant un homme fort et sage,
C'est qu'au ciel je te vois, toi qui souffris pour nous,
Le montrer au Seigneur et prier à genoux.
Obtiens donc, ô ma mère, ô sublime chrétienne!
Que Dieu lui fasse une âme image de la tienne;
Instruit à t'imiter, qu'il puisse un jour avoir
Ce mépris du plaisir, cet amour du devoir,
Ce cœur doux pour autrui, pour lui-même sévère,
Toujours prêt pour les siens à monter au Calvaire;
Et dans tous ses conseils cette haute raison
Qui voit, par delà tout, Dieu luire à l'horizon.

(*Poëmes évangéliques, Actions de grâces.*)

A mon Père.

Quand j'eus pris pour devoir la sainte Poésie,
Effrayé de ma tâche après l'avoir choisie,
J'hésitai, m'accusant d'obéir à l'orgueil.
Un bras plus fort que moi m'a fait franchir le seuil;

Alors, pour me donner le courage et l'exemple,
J'ai gravé votre nom sur la base du temple,
O mon père! et je veux qu'à son couronnement
L'œuvre aujourd'hui le porte inscrit plus dignement;
Je veux que votre front, dans sa verte vieillesse,
Soit entouré d'honneurs comme il l'est de tendresse.
Si j'aspirai d'abord, loin du chemin banal,
A porter haut mon cœur tendu vers l'idéal,
C'est par votre sang pur de tout levain sordide,
Par vous, par votre nom dont la vertu me guide.
Jamais sous votre toit au destin résigné,
Jamais un vil calcul ne me fut enseigné;
Comme au temps des aïeux, près du foyer austère,
J'ai vu briller l'honneur, pénate héréditaire;
Je vous ai vu marcher, en quittant mon berceau,
Vers cette fleur du bien qui se nomme le beau.

(*Les Symphonies, Dédicace.*)

MADAME AMABLE TASTU.

(1796)

Madame Amable Tastu, née Voïart, est la fille d'un homme de lettres. Dès son enfance, elle montra une véritable passion pour la lecture, et un talent précoce pour la poésie. En 1816, elle épousa M. Tastu, imprimeur, puis bibliothécaire à la bibliothèque Sainte-Geneviève, à Paris, auteur d'ouvrages estimés sur la langue romane.

Madame Tastu a publié plusieurs recueils de poésie, qui contiennent des *odes*, des *élégies*, des *idoles*, le conte de *Peau d'Ane*, les *Chroniques de France*, etc., et un grand nombre d'ouvrages estimés sur l'éducation. Il y a dans ses vers une correction et une habileté de facture qu'on trouve rarement dans les poésies des femmes. Quelques-unes de ses élégies, comme *la Veille de Noël* et *l'Ange gardien*, sont de petits chefs-d'œuvre dans leur genre.

La veille de Noël.

HYMNE A LA VIERGE.

Entre mes doigts guide ce lin docile;
Pour mon enfant, tourne, léger fuseau;
Seul, tu soutiens sa vie encor débile;
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Les entends-tu, chaste reine des anges,
Ces tintements de l'airain solennel?
Le peuple en foule, entourant ton autel,
Avec amour répète tes louanges.

Pour mon enfant, tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Si je ne puis unir aux saints mystères
Des vœux offerts sur le sacré parvis,
Si le devoir me retient près d'un fils,
Prête l'oreille à mes chants solitaires.

Pour mon enfant, tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Le monde entier m'oublie et me délaisse;
Je n'ai connu que d'éternels soucis:
Vierge sacrée, au moins donne à mon fils
Tout le bonheur qu'espérait ma jeunesse!

Pour mon enfant, tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Paisible, il dort du sommeil de son âge,
Sans pressentir mes douloureux tourments.

Reine du ciel, accorde-lui longtemps
Ce doux repos qui n'est plus mon partage !

Pour mon enfant, tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

Tendre arbrisseau menacé par l'orage,
Privé d'un père, où sera ton appui ?
A la faiblesse il ne reste aujourd'hui
Que mon amour, mes soins et mon courage.

Pour mon enfant, tourne, léger fuseau,
Tourne sans bruit auprès de son berceau.

L'Ange gardien des femmes.

Oh ! qu'il est beau cet esprit immortel,
Gardien sacré de notre destinée !
Des fleurs d'Éden sa tête est couronnée,
Il resplendit de l'éclat éternel.
Dès le berceau sa voix mystérieuse
Des vœux confus d'une âme ambitieuse
Sait réprimer l'impétueuse ardeur,
Et d'âge en âge il nous guide au bonheur.

L'ENFANT.

Dans cette vie obscure à mes regards voilée,
Quel destin m'est promis ! à quoi suis-je appelée ?
Avide d'un espoir qu'à peine j'entrevois,
Mon cœur voudrait franchir plus de jours à la fois !
Si la nuit règne aux cieux, mon ardente insomnie
A ce cœur inquiet révèle son génie :
Mes compagnons en vain m'appellent, et ma main
De la main qui l'attend s'éloigne avec dédain.

L'ANGE.

Crains, jeune enfant, la tristesse sauvage
Dont ton orgueil subit la vaine loi.
Loin de les fuir, cours aux jeux de ton âge,
Jouis des biens que le ciel fit pour toi :
Aux doux ébats d'une innocente joie
N'oppose plus un front triste et rêveur ;
Sous l'œil de Dieu suis ta riante voie ;
Enfant, crois-mois, je conduis au bonheur.

LA JEUNE FILLE.

Quel immense horizon devant moi se révèle !
A mes regards ravis que la nature est belle !
Tout ce que sent mon âme ou qu'embrassent mes yeux
S'exhale de ma bouche en sons mélodieux.
Où courent ces rivaux armés du luth sonore ?
Dans cette arène il est quelques places encore ;
Ne puis-je, à leur côté me frayant un chemin,
M'élancer seule, libre, et ma lyre à la main ?

L'ANGE.

Seule couronne à ton front destinée,
Déjà blanchit la fleur de l'oranger ;
D'un saint devoir doucement enchaînée,
Que ferais-tu d'un espoir mensonger ?
Loin des sentiers dont ma main te repousse,
Ne pleure pas un dangereux honneur ;
Suis une route et plus humble et plus douce,
Vierge, crois-moi, je conduis au bonheur.

LA FEMME.

Oh ! laissez-moi charmer les heures solitaires ;
Sur ce luth ignoré laissez errer mes doigts,
Laissez naître et mourir ces notes passagères,

Comme les sons plaintifs d'un écho dans les bois.
Je ne demande rien aux brillantes demeures,
Des plaisirs fastueux inconstant univers ;
Loin du monde et du bruit laissez couler mes heures
Avec ces doux accords à mon repos si chers.

L'ANGE.

As-tu réglé dans ton modeste empire
Tous les travaux, les repas, les loisirs ?
Tu peux alors accorder à ta lyre
Quelques instants ravis à tes plaisirs.
Le rossignol élève sa voix pure,
Mais dans le nid du nocturne chanteur
Est le repos, l'abri, la nourriture...
Femme, crois-moi, je conduis au bonheur.

LA MÈRE.

Revenez, revenez, songes de ma jeunesse !
Éclatez, nobles chants ! lyre, réveillez-vous !
Je puis forcer la gloire à tenir sa promesse ;
Recueillis pour mon fils, ses lauriers seront doux.
Oui, je veux à ses pas aplanir la carrière,
A son nom jeune encore offrir l'appui du mien,
Pour le conduire au but y marcher la première,
Et tenter l'avenir pour assurer le sien.

L'ANGE.

Vois ce berceau, ton enfant y repose ;
Tes chants hardis vont troubler son sommeil ;
T'éloignes-tu ? ton absence l'expose
A te chercher en vain à son réveil.
Si tu frémis pour son naissant voyaye,
De sa jeune âme exerce la vigueur ;
Voilà ton but, ton espoir, ton ouvrage ;
Mère, crois-moi, je conduis au bonheur.

LA VIEILLE FEMME.

L'hiver sur mes cheveux étend sa main glacée,
Il est donc vrai! mes vœux n'ont pu vous arrêter,
Jours rapides! et vous, pourquoi donc me quitter,
Rêves harmonieux qu'enfantait ma pensée ?
Hélas! sans la toucher j'ai laissé se flétrir
La palme que m'offrait un verdoyant feuillage,
Et ce feu, qu'attendait le phare du rivage,
Dans un foyer obscur je l'ai laissé mourir.

L'ANGE.

Ce feu sacré, renfermé dans ton âme,
S'y consumait loin des profanes yeux ;
Comme l'encens offert dans les saints lieux,
Quelques parfums ont seuls trahi sa flamme
D'un art heureux tu connus la douceur,
Sans t'égarer sur les pas de la gloire,
Jouis en paix d'une telle mémoire;
Femme, crois-moi, je conduis au bonheur.

LA MOURANTE.

Je sens pâlir mon front, et ma voix presque éteinte
Salue en expirant l'approche du trépas.
D'une pieuse vie on peut sortir sans crainte,
Et mon céleste ami ne m'abandonne pas.
Mais quoi! ne rien laisser après moi de moi-même !
Briller, trembler, mourir comme un triste flambeau!
Ne pas léguer du moins mes chants à ceux que j'aime,
Un souvenir au monde, un nom à mon tombeau!

L'ANGE.

Il luit pour toi le jour de la promesse,
Au port sacré je te dépose enfin,
Et près des cieux ta coupable faiblesse

Pleure un vain nom dans un monde plus vain.
La tombe attend tes dépouilles mortelles ;
L'oubli, tes chants : mais l'âme est au Seigneur ;
L'heure est venue, entends frémir mes ailes,
Viens, suis mon vol, je conduis au bonheur.

MADAME DESBORDES-VALMORE.

(1787-1859)

Madame Marceline Desbordes-Valmore, fille d'un peintre en armoiries, est née à Douai. A quinze ans, la pauvreté l'obligea de se mettre au théâtre ; elle y éprouva de cuisants chagrins. A vingt ans, la douleur la rendit poëte. « La musique roulait dans ma tête malade, dit-elle, et une mesure toujours égale arrangeait mes idées, à l'insu de ma réflexion. Je fus forcée de les écrire, pour me délivrer de ce frappement fiévreux, et l'on me dit que c'était une élégie. Je continuai d'écrire sans avoir rien lu, ni rien appris, ce qui me causait une fatigue pénible, pour trouver des mots à mes pensées. Voilà sans doute la cause de l'embarras et de l'obscurité qu'on me reproche, mais que je ne pourrais pas corriger moi-même. » Elle a publié plusieurs recueils de poésie qui contiennent des idylles, des élégies, des romances, des contes en vers, etc., etc. Les compositions de madame Desbordes-Valmore sentent un peu l'improvisation ; elle ignore l'art, et son style manque de correction. Mais elle excelle dans l'élégie tendre et passionnée, et ses poésies respirent toutes un sentiment religieux et élevé. Elle a écrit des contes que recommande une morale bienveillante, et qui sont propres à donner à leurs jeunes lecteurs le goût de la vertu.

L'Écolier.

Un tout petit enfant s'en allait à l'école.
On avait dit : « Allez !... » Il tâchait d'obéir,
Mais son livre était lourd, il ne pouvait courir,
Il pleure, et suit de loin une abeille qui vole,

« Abeille, lui dit-il, voulez-vous me parler ?
Moi, je vais à l'école : il faut apprendre à lire ;
Mais le maître est tout noir, et je n'ose pas rire !
Voulez-vous rire, abeille, et m'apprendre à voler ?
— Non, dit-elle, j'arrive et je suis très-pressée.
J'avais froid : l'aquilon m'a longtemps oppressée ;
Enfin, j'ai vu les fleurs, je redescends du ciel,
Et je vais commencer mon doux rayon de miel.
Voyez ! j'en ai déjà puisé dans quatre roses ;
Avant une heure encor nous en aurons d'écloses.
Vite, vite à la ruche ! on ne rit pas toujours :
C'est pour faire le miel qu'on nous rend les beaux jours. »
Elle fuit et se perd sur la route embaumée.
Le frais lilas sortait d'un vieux mur entr'ouvert ;
Il saluait l'aurore et l'aurore charmée
Se montrait sans nuage, et riait de l'hiver.

L'enfant reste muet, et, la tête baissée,
Rêve et compte ses pas pour tromper son ennui,
Quand le livre importun, dont sa main est lassée,
Rompt ses fragiles nœuds, et tombe auprès de lui.
Un dogue l'observait du fond de sa demeure.
Stentor, gardien sévère et prudent à la fois,
De peur de l'effrayer retient sa grosse voix.
Hélas ! peut-on crier contre un enfant qui pleure ?
« Bon dogue, voulez-vous que je m'approche un peu ?
Dit l'écolier plaintif. Je n'aime pas mon livre :
Voyez, ma main est rouge ; il en est cause. Au jeu
Rien ne fatigue, on rit ; et moi, je voudrais vivre
Sans aller à l'école, où l'on tremble toujours.
Je m'en plains tous les soirs et j'y vais tous les jours ;
J'en suis très-mécontent. Je n'aime aucune affaire.
Le sort des chiens me plaît, car ils n'ont rien à faire.
— Écolier ! voyez-vous le laboureur aux champs ?
Eh bien ! ce laboureur, dit Stentor, c'est mon maître.

Il est très-vigilant; je le suis plus peut-être.
Il dort la nuit, et moi j'écarte les méchants.
J'éveille aussi ce bœuf qui, d'un pied lent mais ferme,
Va creuser les sillons quand je garde la ferme
Pour vous-même on travaille; et grâce à vos brebis,
Votre mère, en chantant, vous file des habits.
Par le travail tout plaît, tout s'unit, tout s'arrange.
Allez donc à l'école; allez, mon petit ange!
Les chiens ne lisent pas; mais la chaîne est pour eux.
L'ignorance toujours mène à la servitude.
L'homme est fin, l'homme est sage, il nous défend l'étude;
Enfant, vous serez homme, et vous serez heureux.
Les chiens vous serviront. » — L'enfant l'écouta dire,
Et même il le baisa. Son livre était moins lourd.
En quittant le bon dogue, il pense, il marche, il court.
L'espoir d'être homme un jour lui ramène un sourire.
A l'école, un peu tard, il arrive gaiement,
Et dans le mois des fruits il lisait couramment.

Le petit Menteur.

« Au loup! au loup! à moi! » criait un jeune pâtre!
Et les bergers entre eux suspendaient leurs discours.
Trompé par les clameurs du rustique folâtre,
Tout venait, jusqu'au chien, tout volait au secours.
Ayant de tant de cœurs éveillé le courage,
Tirant l'un du sommeil et l'autre de l'ouvrage,
Il se mettait à rire, il se croyait bien fin.
« Je suis loup, » disait-il. Mais attendez la fin.
Un jour que les bergers, au fond d'une vallée,
Appelant la gaieté sur leurs aigres pipeaux,
Confondaient leurs repas, leurs chansons, leurs troupeaux,
Et de leurs pieds, joyeux, pressaient l'herbe foulée :
« Au loup! au loup! à moi! » dit le jeune garçon,

« Au loup! » répéta-t-il d'une voix lamentable.
Pas un n'abandonna la danse ni la table :
« Il est loup, dirent-ils ; à d'autres la leçon ! »
Et toutefois le loup dévorait la plus belle,
De ses belles brebis ;
Et pour punir l'enfant qu'il traitait de rebelle,
Il lui montrait les dents, et rompait ses habits.
Et le pauvre menteur, élevant ses prières,
N'attristait que l'écho : ses cris n'amenaient rien.
Tout riait, tout dansait au loin sur les bruyères.
« Eh quoi ! pas un ami ? dit-il, pas même un chien ? »
On ajoute, et vraiment c'est pitié de le croire,
Qu'il serrait la brebis dans ses deux bras tremblants ;
Et, quand il vint en pleurs raconter son histoire,
On vit que ces deux bras était nus et sanglants.
« Il ne ment pas, dit-on ; il tremble ! il saigne ! il pleure !
Quoi ! c'est donc vrai, Colas ? » Il s'appelait Colas.
« Nous avons bien ri tout à l'heure ;
Et la brebis est morte ? — Elle est mangée... hélas !
On le plaignit. Un rustre, insensible à ses larmes,
Lui dit : « Tu fus menteur, tu trompas notre effroi :
Or, s'il m'avait trompé, le menteur, fût-il roi,
Me crierait vainement : Aux armes ! »

Les Roses de Saadi.

J'ai voulu ce matin te rapporter des roses ;
Mais j'en avais tant pris dans mes ceintures closes,
Que les nœuds trop serrés n'ont pu les contenir.

Les nœuds ont éclaté : les roses envolées,
Dans le vent, à la mer s'en sont toutes allées ;
Elles ont suivi l'eau pour ne plus revenir.

La vague en a paru rouge et comme enflammée :
Ce soir ma robe encore en est tout embaumée...
Respires-en sur moi l'odorant souvenir.

La jeune Fille et le Ramier.

Les rumeurs du jardin disent qu'il va pleuvoir :
Tout tressaille, averti de la prochaine ondée ;
Et toi qui ne lis plus, sur ton livre accoudée,
Plains-tu l'absent ami qui ne pourra te voir ?

Là-bas, pliant son aile et mouillé sous l'ombrage,
Banni de l'horizon qu'il n'atteint que des yeux,
Appelant sa compagne et regardant les cieux,
Un ramier comme toi, soupire de l'orage.

Laissez pleuvoir, ô cœurs solitaires et doux !
Sous l'orage qui passe il renaît tant de choses !
Le soleil sans la pluie ouvrirait-il les roses ?
Amants, vous attendez de quoi vous plaignez-vous ?

FIN.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES AUTEURS.

Ancelot (1794-1854)..... 389
Andrieux (1759-1833)..... 323
Arnault (1766-1834)..... 340
Augier (1820)..... 594

Barbier (1805)..... 476
Barthélemy (1796)..... 481
Béranger (1780-1857)..... 401
Boileau (1636-1711)..... 120
Boursault (1638-1701)..... 209
Brizeux (1803-1858)..... 462

Charles d'Orléans (1391-1465)..... 4
Chaulieu (1637-1720)..... 202
Chênedollé (1770-1833)... 353
Chénier (André) (1762-1794) 285
Chénier (Joseph) (1764-1811)..... 311
Collin d'Harleville (1755-1806)..... 331
Corneille (1606-1684)..... 24
Crébillon (1675-1762)..... 241

Delavigne (1793-1843).... 392
Delille (1738-1813)..... 305
D.-Valmore (Mme) 1787-1859)..... 519
Deshoulières (Mme) (1634-1694)..... 199
Destouches (1680-1754)... 244
Dorat (1734-1780)..... 270
Ducis (1733-1817)..... 332

Esménard (1770-1811)..... 350
Étienne (1770-1845)..... 365

Florian (1755-1794)..... 272
Fontanes (1757-1821)..... 356
Froissart (1337-1401)..... 3

Gilbert (1751-1780)..... 267
Gresset (1709-1777)..... 250
Guiraud (1788-1847)..... 371

Hugo (1802)..... 429

La Fontaine (1621-1695).. 74
Lamartine (1790)..... 410
Laprade (Victor de) (1812) 508
Le Bailly (1758-1833)..... 343
Lebrun (Écouchard) (1729-1807)..... 316
Lebrun (Pierre) (1785).... 378
Lefranc de Pompignan (1709-1784)..... 261
Legouvé (1764-1812)..... 345
Lemercier (1774-1840..... 338

Malfilâtre (1732-1767)..... 264
Malherbe (1555-1628..... 8
Méry (1798)..... 400
Millevoye (1782-1816).... 361
Molière (1622-1673)..... 47
Moreau (1810-1838)..... 474
Musset (A. de) (1810-1857) 448

Parny (1753-1814)..... 346
Piron (1689-1773)..... 246
Ponsard (1814)..... 487

Racan (1589-1670)..... 22
Racine 1639-1699..... 162
Racine fils (1692-1763).... 235

Raynouard (1761-1836).... 336
Reboul (1796)..... 471
Regnard (1655-1709)..... 205
Régnier (1573-1613)..... 14
Ronsard (1524-1585)..... 12
Rousseau (J.-B.) (1670-1741)..... 228

Saint-Lambert (1717-1803). 259
Sainte-Beuve (1804)..... 458
Soumet (1788-1845)..... 367

Tastu (Mme) (1796)..... 513
Thibault (1201-1253)..... 2
Turquéty (1801)..... 400

Viennet (1777)..... 381
Vigny (A. de) (1799)..... 440
Villon (né en 1431)..... 5
Voltaire (1694-1778)..... 215

TABLE CHRONOLOGIQUE

DES MATIÈRES.

PRÉFACE..... V

MOYEN AGE.

Origine et formation de la langue..... 1
THIBAULT (1201-1253)..... 2
Chanson..... 2
FROISSART (1337-1401)..... 3
Plaisirs de Froissart.... 3
Rondeau..... 4
CHARLES D'ORLÉANS (1391-1465)..... 4
Le Renouveau..... 4
VILLON (né en 1431)..... 5
Ballade des Dames..... 5

XVIe SIÈCLE.

Progrès de la langue..... 7
MAROT (1495-1544)..... 8
Epître à François Ier... 8
Le Lion et le Rat..... 10
RONSARD (1524-1585)..... 12
Conseils à Charles IX.. 13
RÉGNIER (1573-1613)..... 14
Le Loup, le Mulet et la Lionne..... 14
Satire contre Malherbe 16
MALHERBE (1555-1628)..... 17
Stances à Du Perrier... 18
— Sur la vanité des rois 19

XVIIe SIÈCLE.

Perfectionnement de la langue..... 21
RACAN (1589-1670)..... 22
Stances sur la retraite. 22
CORNEILLE (1606-1684)..... 24
Le Défi..... 26
Combat de Rodrigue... 28
Qu'il mourût..... 31
Combat des Horaces... 33
Imprécations de Camille 35
Conjuration de Cinna.. 36
Auguste reproche à Cinna son ingratitude 39
Les deux martyrs..... 44
MOLIÈRE (1622-1673)..... 47
Martine chassée..... 48
Plaintes de Chrysale... 51
Les deux Pédants..... 54
Le Pauvre homme..... 62
Le Misanthrope et l'Homme indulgent.. 64
Le Misanthrope consulté sur un sonnet.. 70
LA FONTAINE (1621-1695).. 74
La Laitière et le Pot au lait..... 76
Le Loup et l'Agneau... 77
Le Corbeau et le Renard..... 78

Le Renard et la Cigogne..... 79
Le Laboureur et ses Enfants..... 81
Le Vieillard et les Jeunes Hommes..... 82
Le Coche et la Mouche 83
La Mort et le Bûcheron 85
Le Meunier, son fils et l'Ane..... 86
Le Savetier et le Financier..... 88
Le Rat retiré du monde 91
Le Chat, la Belette et le petit Lapin..... 92
Les Deux Pigeons..... 95
La Besace..... 98
Le Chêne et le Roseau. 99
Les Animaux malades de la peste..... 101
La Mort et le Mourant. 104
Le Paysan du Danube.. 106
Élégie sur Fouquet.... 110
Philémon et Baucis.... 113

BOILEAU (1636-1711)..... 120
Le Repas ridicule..... 121
Boileau s'excuse d'avoir fait des satires.. 132
Passage du Rhin..... 138
Avantages de la paix.. 143
Utilité des ennemis.... 145
Boileau peint par lui-même..... 150
Préceptes sur l'art d'écrire..... 152
Le Trésorier de la Sainte Chapelle..... 158
La Mollesse..... 158

RACINE (1639-1699)..... 162
Élévation d'Esther.... 163
Mardochée à Esther.. 166
Douleur et prière des Israélites..... 167
Apparente félicité des méchants..... 170
Rois, chassez la calomnie..... 172
Triomphe d'Esther.... 172
Songe d'Athalie..... 176
Athalie et Joas..... 178
Prophétie de Joad.... 183
Louanges à l'Éternel.. 185
Mort d'Hippolyte..... 187
Mort d'Ériphile..... 190
Discours de Mithridate 193
Épigramme..... 198

MADAME DESHOULIÈRES (1634-1694)..... 199
Allégorie..... 199

CHAULIEU (1639-1720).... 202
Éloge de la vie champêtre..... 202

REGNARD (1655-1709)..... 205
Le Joueur ruiné..... 205

BOURSAULT (1638-1701)... 209
Le pluriel des mots en AL..... 209

XVIIIe SIÈCLE.

Décadence de la poésie... 214

VOLTAIRE (1694-1778).... 215
Mort de Polyphonte... 216
Lusignan à sa fille.... 219
Mort de Coligny..... 220
Ferney..... 223
La Vanité..... 225
Aidons-nous mutuellement..... 226

J.-B. ROUSSEAU (1670-1741)..... 228
Aveuglement des hommes..... 229
La Convalescence d'Ézéchias..... 231
Cantate de Circé..... 233

Epigramme..... 235
Louis Racine (1692-1763) 235
Preuve de l'existence de Dieu..... 236
Les Fleuves..... 238
L'Ame et le Corps..... 240
Crébillon (1675-1762)... 241
Songe de Thyeste..... 242
Destouches (1680-1754).. 244
Le comte de Tufière . 244
Leçon au glorieux.... 245
Piron (1689-1773)..... 246
Le vieux Métromane.. 247
Le jeune Métromane.. 247
Gresset (1709-1777..... 250
Vert-Vert..... 250
Célébrité de Vert-Vert 253
Fin tragique de Vert-Vert..... 255
Chambre de Gresset... 258
Saint Lambert (1717-1803)..... 259
L'Orage..... 259
Le Franc de Pompignan (1709-1784)..... 261
Mort de J.-B. Rousseau. 262
Malfilatre (1753-1767).. 264
Les deux Serpents.... 265
Gilbert (1751-1780)..... 267
Adieux à la vie..... 267
Gilbert se justifie de nommer les auteurs. 269
Dorat (1734-1780)..... 270
Épître à un ami..... 271
Florian (1755-1794)..... 272
L'Aveugle et le Paralytique..... 272
Le Danseur de corde et le Balancier..... 274
L'Habit d'Arlequin.... 275
Le singe qui montre la lanterne magique... 276
La Mère, l'Enfant et les Sarigues..... 279
Les Singes et le Léopard..... 280
Le Grillon..... 281
Le Hibou, le Chat, l'Oison et le Rat..... 283
André Chénier (1762-1794). 285
Iambes..... 285
La Jeune Captive..... 286
Adieux à la vie..... 289
L'Aveugle..... 290
La Liberté..... 295

XIXe SIÈCLE.

Réforme littéraire : poésie.. 301
Delille (1738-1813)..... 305
L'Ane..... 305
Les Catacombes de Rome 306
Joseph Chénier (1764-1811). 311
Gille et Pierrot..... 312
Discours contre la Calomnie..... 312
Épigramme contre Talleyrand..... 316
Éc. Lebrun (1729-1807)... 316
Ârion..... 316
Ode à Buffon..... 318
Épigramme contre Églé. 322
Épigramme contre La Harpe..... 322
Andrieux (1759-1833)..... 323
Un trait de Louis XII... 323
Épigramme faite aux Catacombes..... 324
Le Meunier Sans-Souci. 325
Socrate et Glaucon..... 328
Collin d'Harleville (1755-1806)..... 331
Les Châteaux en Espagne..... 332

Ducis (1733-1817)..... 332
Le Ménage des deux Corneille..... 333
Raynouard (1761-1836)... 336
Le Supplice des Templiers..... 336
Lemercier (1774-1840).... 338
Le Sage et le Courtisan. 338
Arnault (1766-1834)..... 340
La Feuille..... 341
Le Colimaçon..... 341
La Châtaigne..... 342
L'Arbre exotique..... 343
Le Bailly (1758-1833).... 343
Les Métamorphoses du Singe..... 343
Legouvé (1764-1812)..... 345
La Tendresse maternelle 345
Parny (1753-1814)..... 346
Le Walhalla..... 346
Emma..... 347
Le Réveil d'une mère.. 349
Esménard (1770-1811)..... 350
La Pêche de la Baleine. 351
Chênedollé (1770-1833)... 353
La Gelée d'avril..... 353
Fontanes (1757-1821)..... 356
Le Poëte et le Pêcheur. 357
A Chateaubriand..... 358
Millevoye (1782-1816).... 361
La Chute des feuilles.. 362
Le Poëte mourant..... 363
Priez pour moi..... 364
Étienne (1770-1845)..... 365
Les Diners du grand monde..... 366
Soumet (1788-1845)..... 367
La Pauvre Fille..... 367
Une Fête de Néron.... 369
Guiraud (1788-1847)..... 371
Le Petit Savoyard..... 371
P. Lebrun (1785)..... 378
La Grèce..... 379
Le Ciel d'Athènes..... 380
Viennet (1777)..... 381
Le Renard et l'Ours.... 382
Le Chat et le Cuisinier. 384
Une Soirée chez la Perruche..... 385
Le Romantisme..... 387
Ancelot (1794-1854)..... 389
Les Croix..... 389
Casimir Delavigne (1793-1843)..... 392
La Mort de Jeanne d'Arc..... 393
Louis XI et son Médecin 395
Les Limbes..... 396
Adieu à la Madeleine... 398
Béranger (1780-1857)..... 401
Les Adieux de Marie-Stuart..... 401
Les Souvenirs du peuple 403
Les Hirondelles..... 406
Les Oiseaux..... 407
Le Chant du cosaque.. 408
Lamartine (1790)..... 410
Hymne de l'enfant à son réveil..... 411
Le Lac..... 414
Le Crucifix..... 416
L'Homme..... 418
A lord Byron..... 421
La Vie champêtre..... 423
La Retraite..... 425
Les Occupations du curé de campagne..... 427
L'Aigle et le Soleil..... 428
Victor Hugo (1802)..... 429
L'Enfant..... 430
Après la bataille..... 431
Dieu est toujours là.... 431

ALFRED DE VIGNY (1799).... 410
Moïse..... 410
Naissance d'Éloa..... 413
Chute d'Éloa..... 416

ALFRED DE MUSSET (1810-1857)..... 418
Immortalité de l'âme... 419
Sonnet..... 450
Espoir en Dieu..... 450
Stances à la Malibran.. 453
Le Journaliste fameli-que..... 455
Le Pélican..... 456
Le Rhin allemand..... 457

SAINTE-BEUVE (1804)..... 458
Souvenir..... 459
Les Poëtes romantiques. 461

BRIZEUX (1803-1858)..... 462
Le Convoi de la pauvre fille..... 463
Jacques le maçon..... 464
Le Barde Ri-Wall..... 467

TURQUÉTY (1801)..... 469
Le Jour des morts..... 469

REBOUL (1796)..... 471
L'Ange et l'Enfant..... 471
Les Trois Voleurs..... 472

H. MOREAU (1810-1838)... 474
Un Souvenir à l'hôpital. 475

A. BARBIER (1805)..... 476
La Popularité..... 476
La Lyre d'airain..... 478

BARTHÉLEMY (1796) et MÉRY (1798)..... 481
L'armée française traverse l'Arabie Pétrée. 482

PONSARD (1814)..... 487
Entretien de Danton, Robespierre et Marat... 488
Danton, Robespierre et Marat..... 501

AUGIER (1820)..... 504
Paris et la Campagne.. 504

VICTOR DE LAPRADE (1812). 508
La mort d'un chêne.... 508
A mon fils..... 511
A mon père..... 512

Madame TASTU (1796)..... 513
La Veille de Noël..... 514
L'Ange gardien des femmes..... 515

Madame DESBORDES-VALMORE (1787-1859)..... 519
L'Écolier..... 519
Le Petit Menteur..... 521
Les Roses de Saadi.... 522
La Jeune Fille et le Ramier..... 523

Coulommiers. — Typographie de A. MOUSSIN.

BINDING SLIP APR 1 9 1968

PQ
1165
R58
1869

Roche, Antonin
Les poëtes français

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY